



CSP

LA VIE
DE DOM ARMAND-JEAN
LE BOUTHILLIER
DE RANCÉ,

ABBÉ RÉGULIER ET RÉFORMATEUR
du Monastere de la Trappe, de l'Étroite
Observance de Cîteaux.

Par M. l'Abbé DE MARSOLLIER,
Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Uzèz.

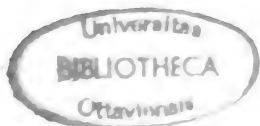
Nouvelle Edition,
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez SAVOYE, rue Saint Jacques, à
l'Espérance.

M. DCC. LVIII.

Avec approbation & privilege du Roi.



CSP

BX
3456
R33M33
1758
v.2



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le second Volume.

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. **L**'Abbé de la Trappe part pour aller au Chapitre général. Une maladie qui lui survient en chemin l'oblige de retourner dans son Monastere ; il écrit à l'Abbé de Cîteaux sur le sujet du Chapitre général, page 1

CHAP. II. L'Abbé de la Trappe retranche dans son Monastere tout ce qui n'étoit pas conforme à la plus exacte pauvreté. Il en augmente les Bâtimens, il est obligé d'aller à Paris pour les affaires de la réforme, il dresse une Requête pour être présentée au Roi, 11

CHAP. III. Les Commissaires nommés par sa Majesté, en conséquence de la Requête de l'Abbé de la Trappe, s'assembloient pour terminer les différends de la Commune, & de l'Étroite Observance. L'Abbé est obligé de faire divers voyages à Paris, pour les affaires de la réforme ; le succès n'en est pas heureux ; l'Abbé se retire dans son Monastere dans le dessein de n'en plus sortir ; il porte ses Freres au renouvellement de leurs vœux ; il refuse la charge de Vicaire général & de Visiteur, 18

- CHAP. IV. L'Abbé de la Trappe rétablit la lecture commune sous les Cloîtres : Du soin qu'il eut d'établir l'hospitalité. De sa charité envers les pauvres , 27
- CHAP. V. L'Abbé de la Trappe tombe malade avec un grand nombre de ses Freres. La mort lui enleve les plus zélés & les plus fervents de ses Religieux , il répare cette perte par la réception de plusieurs Novices. De quelle maniere il se conduisoit dans ces occasions , 39
- CHAP. VI. L'Abbé de Prieres fait la visite de la Trappe : ses sentimens & ses dispositions à l'égard de ce Monastere. Histoire remarquable d'un Religieux qui refuse de se rendre aux avis de l'Abbé de la Trappe : il prend de nouvelles mesures pour conserver la régularité de son Monastere , 50
- CHAP. VII. L'Abbé de la Trappe continue de prendre ses précautions contre tout ce qui pourroit détruire la régularité de son Monastere. Seconde visite de l'Abbé de Prieres : on tâche de rendre sa doctrine suspecte. Il écrit à cette occasion au Maréchal de Bellefond. Il fait plusieurs réparations dans son Abbaye , 58
- CHAP. VIII. L'austérité de la vie de la Trappe , paroît excessive à la plupart du monde. On s'efforce de la décrier : des Prélats d'un savoir & d'une piété distinguée , lui conseillent de la modérer. L'Abbé consulte sur cela ses Religieux : exemple merveilleux de la constance d'un Religieux de la Trappe , 86
- CHAP. IX. L'Abbé de la Trappe répond aux Evêques qui l'avoient sollicité d'adoucir la pénitence de la Trappe. Il demeure ferme à n'en rien relâcher , 94
- CHAP. X. L'Abbé de la Trappe compose plusieurs excellents ouvrages. Celui de la Sainteté &

DES CHAPITRES. v

des Devoirs de la vie Monastique est reçu du public avec de grands éloges, & lui attire en même-temps de grandes persécutions, 102

CHAP. XI. L'Abbé de la Trappe tombe dangereusement malade. Le Chapitre général de l'Ordre s'intéresse à sa conservation. Ses Religieux ont recours au Pape pour l'obliger à prendre les soulagemens nécessaires. Réponse de sa Sainteté, 115

CHAP. XII. Des médailles de l'Abbé de la Trappe qu'on répand dans le monde sans sa participation, donnent lieu à de nouvelles calomnies. L'Abbé s'en plaint lui-même à ses amis. L'auteur de ces médailles lui écrit pour lui en faire des excuses. D'autres calomnies inventées contre lui ; & de plusieurs pratiques édifiantes qu'il a établies à la Trappe, 121

CHAP. XIII. L'Abbé de la Trappe augmente les bâtimens de son Monastere, il y fait faire plusieurs réparations. Les Abbés du Val-Richer & de la Vieuxville font leur visite à la Trappe. On sollicite l'Abbé de la Trappe d'écrire contre les Quiétistes. Il court un bruit que le Pape avoit dessein de le faire Cardinal. Ses sentimens en cette occasion, 129

CHAP. XIV. L'estime qu'on faisoit de l'Abbé & des Religieux de la Trappe augmente de jour en jour. Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne y fait un voyage, 139

CHAP. XV. Le Roi va visiter un Solitaire qui s'étoit retiré dans les bois de la Trappe, 149

CHAP. XVI. Voyage de la Reine de la Grande-Bretagne à la Trappe. Sentimens de vénération de l'Abbé pour leurs Majestés Britanniques. En quel estime il étoit auprès du Roi & de la Reine, 157

CHAP. XVII. L'Abbé de la Trappe, après bien des difficultés, se charge enfin de la conduite
a iij

- spirituelle de l'Abbaye des Clairets. Il y fait deux visites régulières ,* 164.
- CHAP. XVIII. *L'Abbé de la Trappe fait la troisième visite aux Clairets , la plus grande partie des Religieuses embrasse la réforme. Conduite de l'Abbé dans cette occasion ,* 178.
- CHAP. XIX. *Un Religieux vient à la Trappe pour s'y retirer. il entreprend inutilement de perdre l'Abbé de réputation , & de ruiner son Monastere. On fait de nouveaux efforts contre l'Abbé du côté de Rome ,* 184.

LIVRE CINQUIEME.

- CHAP. I. **L** *Es ennemis de l'Abbé de la Trappe font courir le bruit que ses Religieux lassés de l'austérité de leur vie vouloient s'en relâcher. Les Religieux donnent une déclaration contraire , & s'engagent par le renouvellement de leurs vœux à continuer leur pénitence ,* 195.
- CHAP. II. *On fait passer l'Abbé de la Trappe auprès du Chancelier de France pour un homme de mauvaise foi. Il en est enfin dérompé , & lui rend son estime ,* 203.
- CHAP. III. *L'Abbé de la Trappe consulte ses amis sur le dessein qu'il avoit de quitter le gouvernement de son Monastere , & de se démettre de son Abbaye entre les mains du Roi. Raisons pour & contre. L'Abbé prend le parti de la démission ,* 214.
- CHAP. IV. *L'Abbé de la Trappe se démet de son Abbaye entre les mains du Roi. Ce qui s'est passé dans toute la suite de cette affaire. Le Roi lui donne pour successeur un de ses Religieux qu'il avoit voulu qu'il lui nommât ,* 222.
- CHAP. V. *L'ancien Abbé de la Trappe témoi-*

DES CHAPITRES. vij

gue à ses amis la joie qu'il a de s'être démis de son Abbaye pour achever sa vie dans la dépendance. Il fait vœu d'obéissance à son successeur , 228

CHAP. VI. L'Abbé de Cisteaux écrit à l'ancien Abbé de la Trappe sur sa démission. Sentiments & conduite de l'ancien Abbé dans sa retraite. On répand contre lui de nouvelles calomnies , 237

CHAP. VII. Suite des sentiments & de la conduite de l'ancien Abbé de la Trappe après sa démission , 253

CHAP. VIII. Mort de Dom Zozime successeur de l'ancien Abbé. Il a recours à la bonté du Roi qui lui accorde l'Abbaye pour un de ses Religieux , 260

CHAP. IX. Dom François Armand, nouvel Abbé de la Trappe, s'éloigne de la conduite de l'ancien Abbé. Il arrive tant de choses qu'il se croit obligé de donner sa démission , 265

CHAP. X. Le nouvel Abbé se repent d'avoir donné sa démission. Il fait inutilement tout ce qu'il peut pour la ravoir , 271

CHAP. XI. Suite du même sujet sur la démission de Dom François Armand. Le Roi nomme à l'Abbaye de la Trappe un Religieux de la maison, choisi par l'ancien Abbé. Le Pape accorde les Bulles ; conclusion de cette affaire , 284

CHAP. XII. Conduite & sentiments de l'ancien Abbé de la Trappe jusques à sa dernière maladie ; de son admirable patience , & des saintes dispositions que Dieu avoit mises dans son cœur , 299

CHAP. XIII. L'ancien Abbé de la Trappe se prépare à la mort. Sa dernière maladie, ses sentiments sur le bonheur d'une mort chrétienne , 309

CHAP. XIV. L'Evêque de Séez arrive à la Trappe pour rendre les derniers devoirs à l'ancien Abbé. Dernieres circonstances de sa vie. Mort précieuse devant Dieu de l'ancien Abbé de la Trappe. 319

LIVRE SIXIEME.

- CHAP. I. **D**E sa piété & de son amour pour Dieu. Combien il étoit pénétré de la crainte de ses jugemens. Excellence maxime sur l'amour du prochain, 345
- CHAP. II. Que la piété Chrétienne ne permet pas de séparer les sentiments de l'amour & de la crainte de Dieu ; qu'ils doivent occuper le cœur tour à tour. Exemple remarquable sur ce sujet rapporté par l'Abbé de la Trappe, 355
- CHAP. III. Du mépris du monde. Combien ce sentiment étoit profondément gravé dans le cœur de l'Abbé de la Trappe, 362
- CHAP. IV. Du désintéressement de l'Abbé de la Trappe. De sa parfaite confiance en Dieu. De quelle sorte Dieu a béni l'un & l'autre, 369
- CHAP. V. De l'éloignement que l'Abbé de la Trappe a eu des procès. Ses sentiments & sa conduite lorsqu'il n'a pu se dispenser de défendre en Justice les biens de son Monastere, 381
- CHAP. VI. De l'humilité chrétienne & religieuse. Combien cette vertu étoit profondément gravée dans le cœur de l'Abbé de la Trappe, 390
- CHAP. VII. Suite du même sujet. On fait voir par plusieurs exemples, combien l'Abbé de la Trappe a pratiqué l'humilité, 402
- CHAP. VIII. De la mortification de l'Abbé de

DES CHAPITRES. ix

la Trappe , & de son amour pour la pénitence , 413

CHAP. IX. *Du pardon des injures. De l'amour que l'Abbé de la Trappe a eu pour ses ennemis. Ses sentiments & sa conduite à leur égard ,* 424

CHAP. X. *Combien l'Abbé de la Trappe a aimé la solitude & le silence. Ses sentiments & sa conduite sur ce sujet ,* 437

CHAP. XI. *De la Priere. Combien l'Abbé de la Trappe y étoit appliqué. Son aversion pour les nouveautés qu'on a tâché d'y introduire. De son attention continuelle à prier pour l'Eglise , pour le Roi , & pour l'Etat ; & de sa piété à l'égard du saint Sacrifice de la Messe ,* 450

CHAP. XII. *Du zele de l'Abbé de la Trappe pour le rétablissement de la discipline Monastique. De sa vigilance & de sa condescendance à l'égard des foibles. Combien il aimoit ses Religieux , & combien il en étoit aimé ,* 462

CHAP. XIII. *De la patience dans les maux & dans les contrariétés de la vie. Combien l'Abbé de la Trappe a excellé dans cette vertu ,* 473

CHAP. XIV. *De la mort. Sentiments de l'Abbé de la Trappe. Combien il a été éloigné de la craindre ,* 484

Fin de la Table des Chapitres du
second Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre imprimé, ayant pour titre : *La Vie de Dom ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCÉ, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la réimpression. A Paris ce 27 Mai mil sept cent cinquante-huit.

GRAVES.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Vie de Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, par l'Abbé de Marfollier*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit

Et lut, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-unième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cens cinquante-huit, & de notre Règne le quarante-troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

xij

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 375 fol. 332 conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 28 Juillet 1752.

Signé, P. G. LE MERCIER, Syndic.

Je reconnois que Messieurs SAVOYE & BABUTY ont chacun un tiers au présent Privilege. A Paris, ce onze Août mil sept cens cinquante-huit. Signé, H. L. GUERIN.

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, folio 336, conformément aux Réglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10 Juillet 1745. A Paris ce douzième Août 1758.

P. G. LE MERCIER, Syndic.



LA VIE
DE DOM ARMAND-JEAN
LE BOUTHILLIER
DE RANCÉ.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*L'Abbé de la Trappe part pour aller
au Chapitre général. Une maladie
qui lui survient en chemin l'oblige
de retourner dans son Monastere;
il écrit à l'Abbé de Cisteaux sur
le sujet du Chapitre général.*



ABBÉ de la Trappe ne pen-
soit qu'à bien établir dans son
Monastere la réforme dont on
vient de parler, lorsqu'il se
vit obligé de partir pour aller au Cha-

pitre général de l'Ordre de Cîteaux ; dont la convocation lui avoit été signifiée. Depuis le temps du dernier Chapitre général , qu'il s'étoit retiré dans son Monastere , il étoit arrivé bien des choses dans l'Ordre de Cîteaux , qu'on ne peut se dispenser de raconter en peu de mots.

Après que le dernier Chapitre général de l'an mil six cens soixante & sept eut été terminé de la maniere qu'on l'a raconté , le premier soin de Dom Claude Vanffin, Abbé de Cîteaux, fut de le faire confirmer par le Saint Siege , de demander la main-levée de la défense que le Pape avoit faite de recevoir des Novices , & de faire casser en Cour de Rome l'opposition que l'Abbé de la Trappe & les autres Abbés de l'Etroite Observance avoient faite à la réception du Bref d'Alexandre VII. Dès qu'il eut obtenu ces trois points , il convoqua le Chapitre général pour le mois de Mai de l'an mil six cens soixante & dix ; mais sa mort qui le prévint , l'empêcha de le tenir , & obligea même de le remettre à un autre temps.

On lui donna pour successeur Dom Louis Lopin , il mourut peu de temps après avant que d'avoir reçu ses Bulles.

On élut en sa place Dom Jean Petit, Religieux de Cisteaux, & Prieur de Bonport. Ce fut lui qui convoqua le Chapitre général dont on vient de parler. On ne doutoit point qu'il ne s'y passât bien des choses de la dernière importance pour l'Étroite Observance; ce fut ce qui obligea les Abbés de la réforme de prier l'Abbé de la Trappe de ne pas manquer de s'y rendre. Il étoit alors fort incommodé d'un gros rhume; mais comme il faisoit peu d'état de sa vie lorsqu'il s'agissoit de l'utilité commune, & qu'il croyoit que Dieu demandoit quelque chose de lui, il ne laissa pas de partir. La chaleur du soleil & la violence du vent augmentèrent si fort son incommodité, qu'il fut obligé de s'arrêter dans un village à sept lieues de la Trappe. La fièvre qui survint ne lui permit pas d'aller plus loin, tout ce qu'il put faire fut de regagner son Monastere. Il écrivit de-là une lettre très-honnête à l'Abbé de Cisteaux, pour lui témoigner le regret qu'il avoit de ne pouvoir lui marquer son obéissance en se rendant au Chapitre général. Il lui rend compte dans cette lettre de son incommodité; mais il lui parle en même temps avec une

Du 5.
Mai
1672.

4 LA VIE DE L'ABBÉ

liberté toute sainte de ce qu'il croyoit être à l'avantage de l'Ordre. Sa lettre est si belle , si vive , & si pressante , que si elle n'étoit point si longue , on la mettroit ici toute entière : on a cru ne pouvoir se dispenser d'en donner au moins un extrait.

Après avoir représenté les maux de l'Ordre de Cîteaux d'une manière très-touchante , & les efforts inutiles qu'on avoit fait jusques alors pour y remédier , faute de s'être attaché à son premier esprit , & d'avoir bâti sur les fondemens que leurs peres avoient posés avec tant de sainteté & de sagesse , il ajoute :

» L'Ordre de Cîteaux n'est fondé
» que pour garder la règle de Saint
» Benoît dans toute son étendue , &
» dans tous ses points , sans dispenses ,
» sans adoucissements , & sans explica-
» tions. Ses Fondateurs ont eu cela de-
» vant les yeux pour unique & prin-
» cipale intention : on prétend le réta-
» blir par des mitigations & des tem-
» pérans ; ce ne fera plus l'Ordre
» de Cîteaux que l'on rétablira ; cela
» n'est pas possible , puisqu'il ne souffre
» aucune modification ni aucun adou-
» cissement. C'est ce qui a fait dire à

» Saint Bernard , qu'entre tous les Or-
 » dres de l'Eglise , celui de Cîteaux
 » seul devoit être une pratique littérale
 » de la regle de Saint Benoît , & qu'il
 » n'admettoit aucune modération. C'est
 » à vous , mon Révérendissime Pere , à
 » qui Dieu a donné une autorité supé-
 » rieure , à travailler au rétablissement
 » des choses par des voies efficaces ,
 » & par des expédients solides. Dieu a
 » permis que vous connussiez la pro-
 » fondeur de nos maux par une funeste
 » expérience , à laquelle je ne puis pen-
 » ser sans horreur , afin qu'en étant plus
 » vivement touché , vous travaillassiez
 » avec plus d'application & de senti-
 » ment à remédier à de si grands excès.
 » Votre obligation en cela est d'autant
 » plus grande , que vous êtes le seul
 » qui le puissiez. Les ouailles de JESUS-
 » CHRIST étant abandonnées comme
 » elles le sont dans le désert , les Pas-
 » teurs pour la plupart ensevelis dans
 » un sommeil létargique , & personne
 » ne veillant à la garde de son trou-
 » peau , quoiqu'il ait parlé d'une ma-
 » niere qui doit faire trembler tous les
 » Pasteurs , des jugements qu'il exer-
 » cera sur ceux qu'il a chargé de la
 » conduite des ames. Toutes leurs fau-

» tes font grandes , parce qu'elles ont
 » de grandes suites , & les moindres
 » négligences seront punies avec une
 » extrême sévérité. «

Après que l'Abbé de la Trappe a représenté si fortement à l'Abbé de Cisteaux les devoirs & les obligations de sa charge , il suppose que son zele ne lui permettra pas de laisser l'Ordre dans l'état qu'il l'a trouvé. Je dis qu'il le suppose , & il falloit pour cela qu'il lui eût déguisé ses sentiments , car cet Abbé jusques alors avoit été très-opposé à la réforme , & il le fut toujours depuis. L'Abbé de la Trappe ajoute donc qu'il est assuré que ses intentions sont si pures , & que son zele est si ardent , qu'il n'y a rien qu'il n'entreprît s'il voyoit quelque apparence de réussir.

Mais (continue-t'il) si les Saints qui sont vos prédécesseurs s'étoient arrêtés à ces mêmes considérations qui se présenterent à eux (comme nous l'apprenons de l'histoire de Cisteaux ,) Cisteaux seroit encore dans les ténèbres , inconnu aux hommes , & n'auroit pas eu le bonheur de donner cette multitude de Saints à JESUS-CHRIST & à son Eglise , qui en ont été la gloire & l'ornement.

Cette lettre où l'esprit de Dieu se fait sentir si vivement , n'empêcha pas l'Abbé de Cisteaux de faire tant d'entreprises dans le Chapitre général , que tous les Abbés de l'étroite Observance , & les quatre premiers Abbés de l'Ordre se crurent obligés de protester contre , & de se retirer. Quoique tous ces Abbés en abandonnant le Chapitre général , eussent protesté qu'ils ne le reconnoissoient point pour légitime , l'Abbé de Cisteaux , malgré leur absence , ne laissa pas de le continuer ; mais comme il lui étoit de la dernière importance de mettre au moins les apparences de son côté , il crut qu'il ne le pouvoit faire plus efficacement qu'en donnant des marques si publiques de son estime pour l'Abbé de la Trappe , qu'on ne put douter de son inclination pour la réforme : Ce fut ce qui le porta , pendant la continuation de ce Chapitre , à le faire nommer par le définitoire Vicaire général , & Visiteur des Monasteres de Normandie , du Maine , de la Bretagne , & des Provinces voisines. Cette nomination faite , il lui envoya son institution en bonne forme , & l'accompagna d'une lettre très civile & très engageante.

En tout autre temps l'humilité de l'Abbé de la Trappe, son amour pour la solitude, & son attachement à la conduite de ses Freres, auroit suffi pour lui faire refuser l'honneur que l'Abbé de Cîteaux lui vouloit faire. Il étoit donc bien éloigné de recevoir une Institution d'un Chapitre général que tous les Abbés de l'Étroite Observance, & les quatre premiers Peres de l'Ordre ne reconnoissoient pas pour légitime ; ainsi il ne se contenta pas de la refuser, il écrivit une lettre à l'Abbé de Cîteaux, qui ne pouvoit être ni plus respectueuse ni plus remplie de cette fermeté Apostolique, qui ne manquoit jamais à l'Abbé de la Trappe lorsqu'il s'agissoit de la vérité & de la justice.

Après lui avoir parlé avec beaucoup de force de ce qu'il avoit fait au dernier Chapitre général contre le Bref d'Alexandre VII, pour détruire l'Étroite Observance, & lui avoir représenté vivement l'intérêt que tout l'Ordre avoit à sa conservation, il ajoute avec un ménagement qu'on ne peut assez louer dans un inférieur à l'égard de son supérieur. » Cependant, mon Révérendissime Pere, comme vos intentions sont

» saintes , que votre conscience est ten-
 » dre , & que vous voulez le bien , vous
 » aurez quelque jour un regret mortel
 » d'en avoir détruit un présent & cer-
 » tain , de la conservation duquel Dieu
 » vous demandera compte , & d'avoir
 » passé votre vie inutilement & defa-
 » gréablement tout ensemble , dans le
 » dessein d'en faire par des moyens &
 » par des conduites qui ne vous auront
 » pas réussi.

» Je vous parle mon Révérendissime
 » Pere , (continue-t-il) avec un désin-
 » téressement entier , éloigné de tout
 » esprit de contestation , & dans la seule
 » vue de Dieu , dont j'attends ici les
 » jugements en paix , en silence , & en
 » crainte tous les instants de ma vie.
 » Je vous fais mes plaintes , je vous
 » ouvre mon cœur comme à mon Su-
 » périeur & à mon Pere , & au mo-
 » ment que j'ai l'honneur de vous écri-
 » re , toutes mes pensées naturelles me
 » portent à entrer dans tous vos inté-
 » rêts ; mais celui de la vérité m'en
 » retire , & tant que je serai persuadé ,
 » comme je le suis , que la cause de l'E-
 » troite Observance est celle de Dieu ,
 » je ne saurois m'en séparer , ni faire
 » ce que vous m'ordonnez dans la ren-

» contre présente , en me servant de
 » l'Institution de Visiteur & de Vicaire
 » général que vous m'avez envoyée. Je
 » ne puis vous exprimer la douleur que
 » je ressens de ce que Dieu n'a pas per-
 » mis que vous ayez pris d'autres pen-
 » sées & d'autres vues sur le sujet de
 » notre Observance. Je suis assuré que
 » si vous l'eussiez jugée digne d'être
 » traitée d'une manière plus favorable ,
 » Dieu y auroit été plus glorifié, & vous
 » eussiez trouvé plus de fidélité, de se-
 » cours , & de consolation dans nos Pe-
 » res, que dans tout le reste de l'Or-
 » dre. Cependant quelques suites que
 » les choses puissent avoir, je vous sup-
 » plie très-humblement de croire que
 » je ne m'y trouverai que dans tous les
 » égards & tous les ménagements pos-
 » sibles, & que j'essaierai de vous faire
 » connoître que je n'agis que par la seule
 » nécessité qui m'y engage, par la crainte
 » que j'ai de déplaire à Dieu, & de me
 » tirer de son ordre, & que rien ne
 » peut détruire dans mon cœur le desir
 » que j'ai de vous témoigner par mes
 » services & par ma soumission dans
 » toutes les occasions où ma conscience
 » me le pourra permettre, que l'on ne
 » peut-être plus que je suis en notre
 » Seigneur JESUS-CHRIST, &c. »

CHAPITRE II.

L'Abbé de la Trappe retranche dans son Monastere tout ce qui n'étoit pas conforme à la plus exacte pauvreté. Il en augmente les Bâtimens , il est obligé d'aller à Paris pour les affaires de la réforme , il adresse une Requête pour être présentée au Roi.

LA LETTRE qu'on vient de rapporter ne produisit point d'autre effet que de faire connoître à l'Abbé de Cisteaux qu'il ne seroit pas aisé de tirer l'Abbé de la Trappe de sa solitude , ni de le charger d'un autre gouvernement que de celui de son Monastere ; en effet , plus on s'efforçoit de détruire l'Etroite Observance , plus il s'appliquoit à établir solidement la réforme qu'il avoit mise dans son Abbaye. Son zele devenoit tous les jours plus ardent ; & comme il ne pouvoit souffrir la moindre chose qui pût ou rappeler ou conserver le souvenir du

relâchement où l'on avoit vécu à la Trappe, avant qu'il y eût établi les Religieux de l'Etroite Observance, il fit détruire environ ce même temps un colombier, qu'on avoit autrefois bâti dans la cour du Monastere. Le dessein d'ôter de devant les yeux de ses freres, un monument désagréable de l'ancien dérèglement, ne fut pas le seul motif qui le porta à le faire démolir, il craignit que dans la suite des temps, il ne fût une occasion d'user dans les maladies de viandes qui ne pouvoient convenir, selon lui, ni à l'austérité ni à la pauvreté de la profession religieuse.

Ce fut ce même amour de la pauvreté, qui le porta encore dans ce même temps à se défaire d'une Chapelle d'argent, qui servoit à parer le grand Autel ; elle consistoit en six chandeliers, une Croix, un Calice, des burettes, un bassin & une lampe ; tout cela fut vendu, & on en réserva le prix pour les besoins, & les nécessités des pauvres ; il en usa de la sorte en exécution des anciens statuts de Cîteaux. Ils défendent très-expressément de se servir d'aucun ornement d'Eglise, ni d'aucun vase où il y ait de l'or, ou de l'argent, à l'exception des Calices &

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 13
des Fistules , dont on se servoit alors
pour prendre le précieux Sang.

Depuis ce temps-là une pauvreté propre fut toute la parure de l'Eglise, & du Monastere de la Trappe; on n'y voit rien qui ne prêche le dénuement & la pénitence , rien qui ne rappelle à Dieu , & à cette premiere simplicité, qui faisoit autrefois tout l'ornement des Monasteres.

Cependant plus la pénitence primitive se rétablissoit à la Trappe , plus il se présentoit de sujets pour y être reçus : comme la piété de l'Abbé de la Trappe , ne lui permettoit pas de refuser aucun de ceux en qui il croyoit voir les marques de la vocation de Dieu , il en vint à la fin un si grand nombre , que les lieux réguliers ne pouvant suffire à les loger , il se vit obligé d'agrandir le Réfectoire , & de bâtir dessus un nouveau Dortoir , où l'on pratiqua vingt-quatre cellules. Il parut dans cette occasion que la providence de Dieu , n'abandonne jamais ceux qui mettent en elle toute leur confiance. La Communauté de la Trappe , étoit devenue si nombreuse , & les nécessités des pauvres augmentoient si fort tous les jours, qu'à peine le revenu de la Trappe, qui

n'est pas considérable, y pouvoit suffire ; ce qu'on dépensoit pour l'entretien des Religieux étoit si peu de chose, qu'il n'étoit pas possible d'en rien retrancher, & l'Abbé de la Trappe, ne pouvoit se résoudre à diminuer les secours qu'il donnoit aux pauvres. Il ne paroissoit pas possible dans une pareille situation, d'entreprendre de nouveaux bâtimens, car quoique le travail des Religieux épargnât une partie de la dépense, il ne pouvoit pas suppléer à tous les frais. La providence de Dieu ne manqua pas de pourvoir à un besoin si pressant ; une personne de piété qui s'est si bien cachée, qu'on ne l'a pu connoître, ayant su la nécessité où se trouvoit le Monastere de la Trappe, y envoya une somme de douze cents livres par aumône. Cet argent fut si bien ménagé, qu'avec quelques autres petits secours, il suffit pour mettre ce bâtiment en état de loger vingt-quatre Religieux. On dira à cette occasion qu'on vivoit à la Trappe, dans une si grande pauvreté, que pour trente livres on nourrissoit un Religieux, l'Abbé n'en demandoit pas davantage : cela suppose que le travail des Freres supplée à bien des choses ; mais on doit ajouter que

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 15
la pauvreté , & la frugalité font leur plus grande reffource.

L'Étroite Observance perdit cette année , un de ses plus grands ornemens , & un de ses plus fermes appuis , par la mort de Dom Jean Jouand , Abbé de Prieres ; sa piété l'avoit lié d'une manière très-étroite avec l'Abbé de la Trappe. Il mourut d'une goutte remontée au commencement du mois de Juin. L'Abbé de la Trappe avoit à peine rendu à sa mémoire les devoirs de piété , qui font en usage dans l'Ordre de Cisterciens , qu'il apprit que le Grand-Conseil venoit de rendre un Arrêt qui renvoyoit les Réformés devant le Saint Siège , pour y régler leurs différends avec la commune Observance. Les Supérieurs de l'Étroite Observance , lui écrivirent en même-temps , pour le prier de se rendre à Paris , pour y conférer avec eux , sur ce qu'il y auroit à faire pour éviter l'exécution de cet Arrêt, Il crut que s'agissant de la cause commune , & d'empêcher la destruction de l'Étroite Observance , il ne pouvoit refuser à ses Freres , ni ses conseils , ni tous les autres secours qu'il seroit capable de leur donner. Dans cette vue il partit de son Monastere le troisieme d'Août , & se

1673. rendit à Paris. On délibéra long-temps; on proposa plusieurs moyens pour éviter le renvoi en Cour de Rome, qui ne convenoit nullement à l'état des affaires de l'Etroite Observance. Enfin l'Abbé de la Trappe, qui connoissoit mieux que personne la Religion du Roi, fut d'avis qu'on s'adressât à sa Majesté. Son sentiment ayant été suivi, il se chargea de faire la Requête qui devoit lui être présentée; c'est une des plus belles & des plus éloquentes pieces, qui ait paru depuis long-temps; mais comme on vient de la donner au public, on se contentera de dire qu'il y représente à sa Majesté, avec autant d'éloquence que de piété, la décadence & la désolation de l'Ordre de Cîteaux, & le danger où l'Etroite Observance se trouvoit d'être détruite, si sa protection toute-puissante ne la soutenoit pas contre les efforts de ses ennemis. Il supplie le Roi de donner enfin la paix à l'Ordre, de faire cesser des contestations qui duroient depuis plus de cinquante ans, à la ruine des deux observances, & au scandale de tous les gens de bien; & d'avoir la bonté de nommer des Commissaires en France qui réglassent tous les différends, & qui pour-

vussent à la conservation de l'Etroite Observance , dont la ruine étoit infail-
lible , si l'on continuoit comme on avoit
commencé à en détruire les fondemens.

Comme le Roi étoit alors à Nancy ,
l'Abbé de Châtillon fut choisi pour y
aller présenter à sa Majesté la Requête
de l'Abbé de la Trappe , & celle que
les Supérieurs de la Réforme y avoient
jointe au nom de l'Etroite Observance.
Ces deux Requêtes eurent tout l'effet
qu'on s'étoit promis de la Religion du
Roi. Sa Majesté , sans avoir égard à
l'Arrêt du Grand-Conseil qui renvoyoit
les parties à Rome, donna un Arrêt dans
son Conseil d'en-haut , par lequel elle
évoquoit à sa personne la connoissance
des affaires des deux Observances , &
nommoit des Commissaires aux fins
des deux Requêtes qui lui avoient été
présentées.



CHAPITRE III.

Les Commissaires nommés par sa Majesté, en conséquence de la Requête de l'Abbé de la Trappe, s'assemblent pour terminer les différends de la Commune, & de l'Étroite Observance. L'Abbé est obligé de faire divers voyages à Paris, pour les affaires de la réforme ; le succès n'en est pas heureux ; l'Abbé se retire dans son Monastere, dans le dessein de n'en plus sortir ; il porte ses Freres au renouvellement de leurs vœux ; il refuse la charge de Vicaire général & de Visiteur.

LES COMMISSAIRES nommés par le Roi en conséquence des deux Requêtes dont on a parlé, s'étant assemblés, les Abbés de l'Étroite Observance crurent que la présence & l'autorité de l'Abbé de la Trappe leur feroient d'un grand secours. Il étoit retourné dans son Monastere ; trois jours après son ar-

rivée à Paris, les Abbés lui écrivirent
 des Lettres très-pressantes pour l'obli-
 ger d'y revenir incessamment. L'import-
 tance de l'affaire dont il s'agissoit ne lui
 permit pas de les refuser, il partit le
 quatorzieme de Novembre : mais com- 1674a
 me il vit que les affaires tiroient en
 longueur, il retourna à la Trappe quin-
 ze jours après ; son amour pour la so-
 litude, & les besoins de ses Freres ne
 lui permettant pas d'être un seul jour
 inutilement hors de son Monastere. Il
 y avoit à peine passé cinq ou six semai-
 nes lorsque les instances réitérées des
 Abbés de la Réforme, l'obligerent de
 se rendre encore à Paris. Il y passa près 1675a
 d'un mois à solliciter ses amis, dont
 le nombre augmentoit tous les jours ;
 mais s'étant apperçu que l'affaire dont
 il pressoit le jugement, ne seroit pas si-
 tôt terminée, il retourna dans sa so-
 litude.

Quelque temps après les Commissai-
 res ayant témoigné aux Abbés de l'E-
 troite Observance, que tout étoit prêt
 pour le jugement de leur affaire, ils
 en écrivirent à l'Abbé de la Trappe,
 & ils renouvelèrent leurs instances pour
 l'obliger de revenir à Paris. On étoit
 en Carême, Pâques approchoit ; cela

fit croire aux Abbés de la Réforme, que l'Abbé de la Trappe ne pourroit se résoudre à quitter son Monastere : en effet, il y avoit d'autant plus de répugnance qu'il avoit appris par des lettres de ses amis, que quelque mouvement qu'on se pût donner, le jugement ne seroit pas favorable à la Réforme ; mais les Abbés de l'Etroite Observance, s'étant adressés à deux des plus grands Evêques de France, qui étoient les amis particuliers de l'Abbé de la Trappe, ces Prélats lui écrivirent si fortement, qu'il ne pouvoit refuser son secours à ses Freres dans la conjoncture dont il s'agissoit, qu'il résolut de partir. Il ne fut que deux jours à Paris, il ne lui en falloit pas davantage pour apprendre d'une maniere à n'en pouvoir douter quel'Etroite Observance perdrait son procès. Il en avertit les Abbés de la Réforme, & partit aussi-tôt pour se rendre à la Trappe.

On lui manda quelque temps après que l'affaire avoit été jugée ; que les Commissaires étoient d'abord très-bien disposés en faveur de la Réforme ; mais que depuis on les avoit si bien persuadés, que si le jugement lui étoit favorable, les Abbés étrangers ne vien-

droient plus au Chapitre général, qu'ils prenoient déjà des mesures pour se tirer de la dépendance de l'Abbé de Cîteaux, qu'ils avoient changé de sentiment, que ce seul inconvénient avoit fait perdre le procès à l'Etroite Observance, & que l'Abbé de Cîteaux avoit obtenu contre elle tout ce qu'il avoit prétendu. C'est ce jugement qui a mis les choses sur le pied où on les voit aujourd'hui.

L'Abbé de la Trappe apprit ce mauvais succès avec sa soumission ordinaire aux ordres de Dieu ; il y fut cependant d'autant plus sensible, qu'on lui manda de divers endroits qu'on pensoit à affoiblir la discipline qu'il avoit établie dans son Monastere, & que Rome même, à qui on l'avoit rendu suspecte, agiroit de concert avec l'Abbé de Cîteaux : Quelques gens, (dit-il dans une de ses lettres) croient que Rome ordonnera quelque chose contre notre Monastere, parce qu'on croit que nous sommes dénués de protection. Il n'en sera que ce qui plaira à Dieu, j'essaierai de connoître sa volonté, & de la suivre avec tant de regle & de mesure, qu'il n'y ait ni foiblesse ni présomption dans ma conduite.

En effet, l'Abbé de la Trappe ayant fait assembler ses Freres, il leur apprit, sans entrer dans aucun détail, ce qui venoit de se passer à l'égard de l'Etroite Observance. » Il ajouta, qu'après un » événement pareil auquel on avoit si » peu lieu de s'attendre, on devoit » tout craindre de la part des hommes; » mais qu'ils n'ignoroient pas que ja- » mais la fermeté des Saints n'avoit été » plus constante, ni leur confiance plus » vive, que lorsqu'ils voyoient moins » de sujet d'espérer de la disposition des » choses humaines. Qu'ils favoient que » tout étoit dans la main de Dieu, qu'il » a formé ses conseils dans son éternité, » indépendamment de ceux des hom- » mes, & que ses desseins s'exécutent » tous les jours malgré leur conspira- » tion & leur résistance. Qu'il étoit vrai » que si l'on s'arrêtoit à la malignité des » temps, & que si on consultoit la pru- » dence de la chair sur l'état présent » de ce Monastere, sur la mort d'un si » grand nombre de Freres, sur l'affoi- » blissement des fantés de ceux qui res- » toient, on s'en prendroit sans doute » à l'austérité de la vie, quoi-qu'elle ne » fût que fort commune, on se porte- » roit aisément à vouloir se faire de la

» force & de la fanté, aux dépens du peu
 » de pénitence qui s'y observoit, & on
 » quitteroit ainsi par une discrétion fauf-
 » se, & par une infidélité réelle les voies
 » étroites & resserrées des Saints Peres,
 » pour en prendre de larges & de spa-
 » cieuses ; mais si au contraire on se con-
 » duisoit par la véritable sagesse, si on
 » suivoit les exemples & les instruc-
 » tions des Saints, & que l'on agît dans
 » l'esprit de la foi, on s'animeroit d'un
 » nouveau zele, & on prendroit de nou-
 » veaux engagements pour l'observa-
 » tion de la regle, en la maniere que
 » Dieu leur avoit fait la grace de la pra-
 » tiquer jusques à présent. »

Les Religieux de la Trappe vive-
 ment touchés de ce discours, & de
 l'Etat où se trouvoit l'étroite Observan-
 ce prête à périr, privée de tout secours
 humain, & qui ne subsistoit presque
 plus que par le zele & la fidélité des
 sujets qui la composoient, formerent
 de nouvelles résolutions de vivre &
 de mourir dans la pratique de la péni-
 tence qu'ils avoient embrassée. L'Abbé
 de la Trappe toujours attentif à porter
 ses Freres à la plus haute perfection,
 leur proposa de renouveler leurs vœux.
 Comme ils y eurent tous consenti, le

1675. vingt-sixieme de Juin jour de la Profession de leur Abbé, s'étant extraordinairement assemblés dans le Chapitre, ils se mirent tous à genoux, & firent la protestation qui suit, après que l'Abbé l'eut prononcé à haute voix.

» Nous Religieux de la Maison-Dieu
 » de Notre-Dame de la Trappe de l'E-
 » troite Observance de Cîteaux, étant
 » uniquement occupés des pensées des
 » choses éternelles, que le déperisse-
 » ment de nos sântés nous met inces-
 » samment devant les yeux, (aussi-bien
 » que le grand nombre de nos Freres
 » que Dieu vient de retirer de ce mon-
 » de, & d'appeller à lui par une mort
 » heureuse,) voulant nous préparer à
 » comparoître devant le Tribunal de
 » JESUS-CHRIST, dont le jugement
 » ne fera pas moins terrible pour les
 » personnes qui ont passé leur vie dans
 » la solitude des Cloîtres, que pour
 » ceux qui ont vécu dans le tumulte
 » du monde : Nous avons estimé que
 » rien n'y pouvoit contribuer davan-
 » tage, que de renouveler les promes-
 » ses que nous avons faites à Dieu lors-
 » que nous nous sommes consacrés à
 » son service par les vœux de la Reli-
 » gion, & d'entrer pleinement dans cet
 » esprit

» esprit qui a régné d'une maniere si
 » sainte & si absolue dans le cœur de
 » nos saints Peres. C'est dans ce sen-
 » timent que nous protestons aujour-
 » d'hui de garder notre sainte regle
 » dans toute son étendue , avec toute
 » l'exactitude qui nous sera possible, &
 » de réparer par une conversation plus
 » religieuse & plus fidele ce qui se ren-
 » contre de défectueux dans nos con-
 » duites passées , d'observer jusques au
 » dernier soupir de nos vies toutes les
 » pratiques qui se trouvent établies dans
 » cette maison. Nous les reconnoissons
 » conformes à l'esprit, aux statuts pri-
 » mitifs, aux instructions & aux exem-
 » ples que nos saints Instituteurs nous
 » ont laissé, & nous résisterons par tou-
 » tes sortes de voies permises & légi-
 » times à tous ceux qui voudroient, sous
 » quelque prétexte que ce pût être, in-
 » troduire dans ce Monastere les moin-
 » dres relâchements , & en altérer en
 » quoi que ce soit la pénitence & la
 » discipline. C'est dans cette disposition
 » que nous promettons à Dieu d'atten-
 » dre l'avenement de JESUS-CHRIST ;
 » & c'est par elle que nous espérons de
 » trouver miséricorde dans le jour de
 » la colere. »

Du 26.
Juin
1675.

C'est ainsi que l'Abbé de la Trappe prenoit de saintes précautions pour empêcher le relâchement de s'introduire dans son Monastere ; il parut dans la suite qu'elles n'étoient pas nécessaires , ni Rome ni l'Abbé de Cîteaux n'entreprirent rien contre ces saints Solitaires. Au contraire , les Papes Innocent XI & Innocent XII, les honorerent toujours de leur affection , de leur estime , & même de leur protection dans toutes les occasions où ils en eurent besoin.

Du 19.
Avril
1675.

Cependant comme par le dernier Arrêt du Conseil d'Etat , il étoit ordonné que l'Abbé de la Trappe exerceroit la charge de Visiteur & de Vicaire général de la réforme dans les Provinces de Normandie & de Bretagne , &c. il reçut des lettres des Abbés de Cîteaux & de Clairvaux , qui le prioient de commencer incessamment ses visites. L'humilité de l'Abbé de la Trappe , son amour pour la retraite , & la persuasion où il étoit que Dieu demandoit de lui qu'il s'appliquât uniquement à la conduite de son Monastere , ne lui permit pas d'accepter cet emploi ; il fit tant d'instances pour en être déchargé , qu'on ne put se dis-

penfer de le lui accorder. Après cela on ne comprend pas comme on a pu l'accufer d'aimer la domination , de tout facrifier à l'ambition & à l'éclat , & d'exiger de fes Freres une retraite qu'il ne pratiquoit pas lui-même. Sur le refus de l'Abbé de la Trappe, Hervé du Tertre , Abbé de Prieres , fut nommé Visiteur & Vicaire général ; il étoit des plus zélés pour la réforme , mais il avoit des préventions contre la Trappe dont il ne put fe guérir que lorsqu'il eut vu de fes yeux de quelle maniere les chofes s'y paffoient.

CHAPITRE IV.

L'Abbé de la Trappe rétablit la lecture commune sous les Cloîtres : Du foin qu'il eut d'établir l'hofpitalité. De fa charité envers les pauvres.

COMME l'Abbé de la Trappe n'avoit refusé la charge de Visiteur & de Vicaire général que pour se donner tout entier au rétablissement de la discipline primitive dans son Monastere ; il y remit en ufage dans ce même

temps la lecture commune sous les Cloîtres. Cette coutume est très-ancienne, & elle étoit autrefois si généralement observée dans toutes les Communautés régulières, que les Chanoines des Collégiales & des Cathédrales la pratiquoient, & que les Evêques mêmes y assistoient avec beaucoup d'assiduité. Ce dessein engagea l'Abbé de la Trappe dans une nouvelle dépense ; il fallut réparer les Cloîtres, les lambriffer, & les vitrer. On y mit des bancs, des armoires, & les tables nécessaires pour la lecture commune. Les hôtes y avoient passé jusques alors pour aller à l'Eglise : on leur ferma ce passage, & on en ouvrit un autre du côté de la nef, c'est le seul endroit par où ils passent aujourd'hui. Enfin l'Abbé n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à la tranquillité de ses Freres.

L'hospitalité aujourd'hui si négligée, pratiqué avec tant de soin par les Patriarches, par les premiers Chrétiens, par tous les Saints de la nouvelle Loi ; si estimée des anciens solitaires, & si recommandée par Saint Benoît, avoit été rétablie à la Trappe dès le temps que l'Abbé en avoit pris le gouvernement en qualité d'Abbé régulier ; il

s'appliqua dans ce temps-ci à l'établir de la maniere dont on l'a toujours pratiquée depuis , & dont on la pratique encore aujourd'hui. On peut dire qu'une des choses des plus édifiantes qu'on voie à la Trappe est la réception des hôtes ; la charité , l'humilité , la propreté , le soin , l'attention qu'on a pour tous leurs besoins ne sauroient aller plus loin. On les nourrit , on les loge même pendant plusieurs jours sans s'informer qui ils sont , ni d'où ils sont. Les personnes les plus inconnues, ceux mêmes dont on a sujet de se plaindre, ou que la mauvaise mine & un extérieur tout en désordre rendroit par-tout ailleurs méprisables , y sont reçus avec la même considération, & les mêmes égards qu'on auroit pour des amis ou pour des personnes de distinction. Il semble qu'on ait en vue dans cette sainte maison de rétablir la premiere égalité que Dieu avoit mise entre les hommes , & que le péché en a bannie. Tout le monde y est servi avec le même empressement & la même considération. Deux Religieux & plusieurs Donnés qui sont destinés au service des hôtes , sont appliqués à tous leurs besoins avec autant & plus de respect & de ponctualité que

s'ils étoient à leurs gages. On a déjà dit qu'outre les œufs, on ne servoit aux hôtes que les mêmes choses dont les Religieux ont coutume de se nourrir; mais elles sont en plus grande quantité, & beaucoup mieux apprêtées. Ce qu'il y a de plus admirable, est que les Religieux & les Donnés qui servent ainsi à manger aux hôtes, n'ont le plus souvent que deux onces de pain sec & bis à manger, pendant qu'ils font à des étrangers & des inconnus tout l'accueil & toute la bonne chere que la pauvreté & la simplicité de leur état leur peut permettre. Tous les services dont on vient de parler se rendent en silence avec une charité humble & modeste, avec autant de joie & d'empressement que si JESUS - CHRIST se rendoit visible, & qu'ils eussent le bonheur de le servir. On lit pendant tous les repas l'Imitation de JESUS - CHRIST. Les hôtes gardent eux-mêmes si exactement le silence, que personne n'est tenté de le rompre. Après le repas, ceux qui restent dans la maison se retirent dans leurs chambres, où on leur fournit tous les livres de dévotion dont ils ont besoin; ou ils vont dans une grande tribune qui est au bout de

l'Eglise & de leur appartement faire leurs prieres. C'est là où l'on peut assister & où l'on assiste d'ordinaire aux prieres du jour & de la nuit.

- Les hôtes qu'on reçoit de la sorte dans ce Monastere ont été chaque année pendant la vie de l'Abbé de la Trappe à plus de six mille, la plupart y demeurent plusieurs jours sans que la charité de ces saints Solitaires en paroisse embarrassée, rebutée, ou fatiguée, & qu'ils perdent rien de leur silence, de leur paix, & de leur tranquillité, ou qu'ils en soient moins exacts à tous les exercices réguliers. Tant l'Abbé qui les a formés à une discipline si sainte a eu soin de les remplir de cet esprit d'ordre, de charité ou de désintéressement qui a toujours fait un de ses principaux caracteres.

- Sa charité envers les pauvres égaloit & surpassoit même la pratique de l'hospitalité; on peut se souvenir de ce qu'on a rapporté au premier livre de cette histoire, qu'au commencement de sa conversion il donna cent mille écus aux pauvres, c'est-à-dire, tout son bien à la réserve de peu de choses qu'il destina pour les réparations de l'Abbaye de la Trappe. Dès qu'il

se vit Abbé régulier, il projetta de bâtir un Hôpital dans l'enceinte de son Abbaye pour y recevoir les pauvres passants, & y loer les pauvres estropiés du païs. Il se propoisoit de les servir avec une partie de ses Freres à qui cette sainte occupation devoit tenir lieu du travail des mains. Il l'eut exécuté si des personnes de piété qui avoient de grandes lumieres ne lui en eussent fait voir les inconvenients.

Il suppléa à ce dessein par une liberalité envers les pauvres, qui n'a peut-être point eu d'exemple dans les derniers siècles. Il considéroit le revenu de son Monastere comme un bien qui appartenoit aux pauvres. Il étoit persuadé que ses Religieux même n'y avoient droit qu'en qualité de pauvres ; quand il faisoit de si grandes aumônes il croyoit ne donner aux pauvres que ce qui étoit à eux, & il se regardoit seulement comme leur économe. Dans cette vue il avoit une attention continuelle à ne point faire de dépenses superflues ; & comme celle qu'il falloit faire pour la subsistance de ses Religieux montoit à peu de chose, il donnoit chaque année tout ce qui restoit du revenu pour en assister les pauvres dans les besoins inopinés.

Pour ce qui est des nécessités présentes, il n'en laissoit passer aucune sans y pourvoir. Pendant toute l'année il faisoit donner deux fois la semaine du pain & des pois à tous les pauvres qui se présentoient. On a vu plusieurs années, ou depuis le commencement du Carême jusques au mois d'Aout, il nourrissoit toutes les semaines jusques à quatre mille cinq cents pauvres. Il n'y en avoit aucun à qui l'on ne donnât pour le moins une livre de pain. On ne parle ici que des pauvres qui se présentoient à la porte du Monastere, & qui y venoient en foule de tout le pays, parce qu'ils étoient assurés qu'on n'en renvoyoit aucun sans lui donner de quoi subsister pour lui & pour sa famille. Outre une aumône si considérable, il assistoit encore de pain & d'argent plusieurs pauvres familles du pays, de pauvres malades, de pauvres Curés. Aucune nécessité pressante ne venoit à sa connoissance qu'il ne tâchât de la soulager. Il donna une fois cinq cents livres à un Abbé, dont le Monastere avoit été brûlé par les ennemis, & douze cents livres à un autre dont les Religieux étoient dans un extrême besoin. Il étoit l'asyle de tous

les malheureux. Un particulier qui étoit dans la dernière désolation s'étant adressé à lui, il le nourrit pendant deux mois dans son Monastere, le fit habiller tout de neuf, l'aida de ses conseils & de son crédit, & lui donna cent livres en le congédiant. Des personnes de piété lui ayant fait savoir l'extrême nécessité d'une pauvre fille nouvellement convertie qui étoit à près de deux cents lieues de la Trappe, il donna deux cents livres pour l'assister; il entretenoit aux études plusieurs jeunes gens dont il connoissoit l'esprit, les bonnes mœurs, & les talents qui devoient un jour les rendre capables de servir l'Eglise. Par les mêmes motifs de charité & de compassion, il faisoit apprendre des métiers à quantité de pauvres gens; les besoins spirituels ne le touchoient pas moins que les corporels; ce fut ce qui le porta à donner une somme considérable pour fonder à Mortagne une école de filles: en un mot l'on peut dire qu'aucun besoin général ou particulier ne venoit à sa connoissance qu'il ne s'efforcât de le soulager.

Que si l'on fait réflexion que l'Abbaye de la Trappe n'avoit alors, comme elle n'a encore aujourd'hui, que

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 35
neuf à dix mille livres de rente , que la
Communauté étoit composée de près
de cent personnes, Religieux de Chœur,
Convers ou Donnés ; qu'on étoit obli-
gé de satisfaire aux charges publiques ;
qu'on ne prenoit rien pour la réception
des Novices , & que les réparations de
la maison , les nouveaux bâtimens , &
la dépense des hôtes montoient à des
sommes considérables, on ne compren-
dra pas aisément comment l'Abbé de
la Trappe , pouvoit fournir à des cha-
rités qui auroient épuisé les personnes
les plus riches. Cependant comme il est
certain qu'il satisfaisoit à toutes celles
dont on vient de parler , & même à
quantité d'autres dont son humilité
nous a ôté la connoissance , tout ce
qu'on en peut conclure , est qu'une vie
pénitente qui se contente de peu , le
travail des mains , la confiance en Dieu,
& les bénédictions qu'il ne manque ja-
mais de répandre sur ceux qui s'aban-
donnent à sa providence , sont des res-
sources inépuisables , & qu'on y trou-
ve des secours qu'on auroit de la peine
à trouver dans la possession des gran-
des richesses. C'est ainsi qu'on lit dans
la vie de Sainte Thérèse , qu'étant très-
pauvre , privée de tout secours humain,

& traversée le plus souvent par toutes les puissances du siècle qui s'opposoient à ses desseins, elle ne laissa pas de trouver les moyens de bâtir trente-deux Monasteres, & de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance de ses sœurs.

L'Abbé de la Trappe ne se contentoit pas de faire de grandes aumônes, il les faisoit encore avec cette intelligence dont parle l'Ecriture. Ainsi quand un pauvre malade se présenteoit à la porte du Monastere, il ne lui faisoit pas donner du pain, parce que ce secours ne convenoit pas à son besoin présent, on lui donnoit de l'argent, afin qu'il pût avoir les assistances qui lui étoient nécessaires. Si un pauvre manquoit d'habits il le faisoit habiller; quand les nécessités étoient grandes, ses aumônes augmentoient à proportion. C'étoit dans ces occasions qu'il disoit au Célérrier, *Mon frere, quand vous donnerez l'aumône, donnez largement, non des doubles, mais des pistoles; en sorte que le pauvre soit secouru pour plus d'un jour, & que ce ne soit pas tant pour subvenir à son besoin présent, qu'à sa faim pour l'avenir.*

L'an mil six cent soixante & dix-

huit la stérilité fut si grande, que tout le peuple des environs se trouva réduit à la dernière mendicité. Dès la Toussaints on vit à la porte du Monastere les jours qu'on faisoit l'aumône, deux ou trois cents pauvres; vers Noel jusques à près de treize cents, enforte que toutes les semaines, il s'en présentoit jusques à près de trois mille. L'Abbé de la Trappe avoit le cœur percé de douleur de voir tant de miseres auxquelles il n'étoit presque pas possible de remédier. Sa confiance en Dieu le soutint, il s'abandonna lui-même, & sa Communauté toute nombreuse qu'elle étoit, à la Providence; il ne fit point réflexion à ce qu'elle deviendrait, si la stérilité continuoît, & il ne cessa point d'assister un si grand nombre de pauvres jusques à la mi-Juillet de l'année suivante.

Sa charité alloit encore plus loin, il n'attendoit pas que les pauvres se présentassent, il les alloit chercher pour ainsi dire. Il s'informoit avec soin des Curés du pays, des nécessités de leurs Paroisses, rien n'échappoit à sa compassion, il l'étendoit même jusques aux siècles à venir. C'est ce qui l'a obligé de faire le règlement qu'on va rappor-

ter dans ses propres termes.

» On aura grand soin de secourir les
 » pauvres ; outre le pain & les viandes
 » communes qu'on dessert du Réfectoi-
 » re, qu'on leur donnera à la maniere
 » accoutumée, s'il y en a quelqu'un qui
 » ait des besoins particuliers, on lui don-
 » nera jusques à un écu, & une demie-
 » pistole selon sa nécessité ; ce qui s'en-
 » tend des passants, & des gens qu'on
 » ne connoît pas ; car pour ceux du
 » pays & du voisinage du Monastere,
 » on n'y met point de mesure, & on
 » les assistera selon leurs nécessités, au-
 » tant que les biens du Monastere le
 » pourront permettre ; & le Célérier au-
 » ra un soin très-particulier de s'infor-
 » mer de tous leurs besoins. C'est ainsi
 » que l'Abbé de la Trappe donnoit
 » à sa charité toute l'étendue qu'elle
 » pouvoit avoir, & qu'il portoit ses
 » vues sur les besoins des pauvres, jus-
 » ques aux temps auxquels il ne seroit
 » plus en état de les secourir. »



CHAPITRE V.

L'Abbé de la Trappe tombe malade, avec un grand nombre de ses Freres. La mort lui enleve les plus zélés, & les plus fervents de ses Religieux, il répare cette perte par la réception de plusieurs Novices. De quelle maniere il se conduisoit dans ces occasions.

IL SEMBLOIT que l'Abbé de la Trappe occupé des besoins des pauvres, comme on vient de le représenter, avoit lieu de s'attendre à toutes les bénédictions que l'aumône a coutume d'attirer sur ceux qui la pratiquent comme lui avec un entier abandon à la Providence ; mais les vues de Dieu sont autant éloignées de celles des hommes, comme parle l'Ecriture, que le ciel l'est de la terre.

Depuis l'établissement de la réforme, jusques à l'année mil six cent soixante & quatorze, malgré les austérités de la Trappe, on y avoit vu peu de malades ; mais lors qu'on y pensoit le moins,

Dieu commença à éprouver ses serviteurs, par des maladies de diverses sortes, par des rhumatismes très-douloureux, & des fluxions violentes sur la poitrine; qui se terminoient enfin à la mort. Ce qu'il y eut de plus affligeant pour l'Abbé, fut que Dieu frappa tout d'un coup tout ce qu'il y avoit à la Trappe de plus parfait, tous ceux qui étoient l'exemple des autres, & qui étoient les plus capables de soutenir la pénitence & la régularité du Monastere. Ces maladies servirent longtemps d'exercice à la patience, & à la charité de l'Abbé; mais enfin durant le Carême de l'an mil six cent soixante & seize, il tomba lui-même si dangereusement malade, qu'il fut obligé d'aller à l'Infirmerie, d'où il ne put sortir que sur la fin du mois d'Août. Il se trouva même si affoibli de cette maladie, que depuis ce temps-là il ne lui fut plus possible d'assister au travail, ni de tenir le Chapitre aussi souvent qu'il avoit accoutumé. Il eut même longtemps une fièvre lente qui ne le quittoit point, & qui le minoit insensiblement; il étoit encore sujet à des rhumes très-fréquents & très-violents, & il se sentoît dévoré d'une chaleur in-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 41
érieure qu'il ne pouvoit éteindre.

Pendant qu'il étoit accablé de tant de maux, les maladies de ses Religieux continuoient avec la même violence; il perdit presque en même temps deux Religieux d'une éminente vertu, Dom Urbain, Prieur, & Dom Augustin, Sous-Prieur. En peu d'années plus de trente Religieux des plus fervents les précédèrent ou les suivirent. Cette perte paroissoit irréparable, cependant l'Abbé n'en perdit rien de sa confiance en Dieu, & il ne douta point qu'il ne soutînt un ouvrage dont il étoit lui seul & l'auteur & la fin. On ne peut pas nier qu'il ne fut alors un peu ébranlé, la mort de tant de Religieux des plus zélés, qui étoient les soutiens de la régularité du Monastere, la longue maladie de l'Abbé, ses infirmités presque continuelles, qui ne lui permettoient plus d'assister au travail, au Chapitre, & aux autres régularités avec son exactitude ordinaire; le secours de la parole & de l'exemple qui étoit souvent interrompu; les Freres réduits à un petit nombre, les places vuides, d'autant plus difficiles à remplir que les Prefs de Rome dont on a parlé, & la mort fréquente des Religieux, avoit jetté l'épouvante dans

les esprits , & empêchoit qu'on ne se présentât pour les occuper. Toutes ces choses jointes ensemble , firent que l'état de la maison changea un peu. Les régularités étoient les mêmes , l'affiduité & l'exactitude se foutenoient à l'ordinaire , à regarder le dehors des choses, on ne se fût pas apperçu de la moindre altération : cependant la piété intérieure , la ferveur dans les exercices , l'amour de la pénitence & des humiliations étoient moins ardentes , & la charité des Freres paroissoit moins vive.

Cet état de langueur dura jusques vers la fin de l'année mil six cent quatre-vingt. Alors les maladies ayant cessé , & la santé de l'Abbé s'étant un peu rétablie , ses prieres , ses soins , ses exemples , & ses exhortations continuelles attirerent de nouvelles bénédictions sur le Monastere. Il s'y présenta plusieurs Novices qui avoient de la force , de la ferveur , & de la santé , le nombre des Religieux augmenta , la piété se ranima ; le zele devint plus grand , & la charité plus vive : En un mot , tout fut rétabli à la Trappe , dans le même état qu'il étoit avant les maladies.

C'est à peu près ce qui arriva dans l'établissement de l'Ordre de Cîteaux. Dieu éprouva la foi, & la constance de ces saints Fondateurs, en enlevant de ce monde en deux années la plupart de ceux qui en avoient embrassé la regle; l'austérité de la vie, les maladies, les morts fréquentes de tant de Religieux, qu'on n'attribuoit qu'à leur pénitence, avoient effrayé tout le monde, il ne se présentoit plus personne pour y entrer. Cet ordre si saint couroit risque d'être éteint dans sa naissance, lorsque Dieu le releva avec plus de gloire qu'auparavant, par l'arrivée de Saint Bernard, de ses Compagnons, & d'un grand nombre d'excellents sujets qui le soutinrent, & qui l'étendirent par toute l'Europe.

On ne peut s'empêcher de remarquer que, quelque besoin qu'eut l'Abbé de la Trappe de recevoir des Novices pour remplir les vuides, que la mort de tant de Religieux avoit fait dans son Monastere, il n'en fut que plus exact au choix & aux épreuves, qu'il avoit coutume d'en faire. Il n'avoit égard dans ces occasions, ni à la naissance de ceux qui se présentoient, ni à leurs richesses ou aux biens qu'ils eussent pu donner à la maison, s'il eût voulu les

recevoir. Il ne faisoit aucune attention, ni à la science, ni aux talents, ni à la force, ni à la santé, ni à la beauté de la voix, ni aux autres qualités d'esprit, & de corps avantageuses selon le monde, souvent nuisibles quand il s'agit de faire des Saints. Il se mettoit au-dessus de toutes les vues humaines; il s'appliquoit seulement à connoître si c'étoit Dieu qui les envoyoit, & s'ils avoient les qualités nécessaires pour soutenir la regle qu'il avoit établie. S'ils ne les avoient pas, il ne les retenoit pas un seul moment pour quelque considération que ce pût être. Il avoit un don tout particulier pour distinguer les vocations fausses des véritables, & pour faire le discernement des esprits; il en jugeoit souvent par une démarche, par une réponse, par un regard, par une action à laquelle tout autre n'eût pas fait attention. Il étoit rare qu'il se trompât.

Ce qu'il demandoit dans ses Religieux, étoit le mépris du monde & d'eux-mêmes. Un grand courage pour soutenir les exercices laborieux de la pénitence, beaucoup d'humilité & d'amour pour les humiliations, la retraite, le silence, & la priere, une charité vi-

se à l'épreuve de l'inconstance, & des dégoûts attachées à la condition humaine. Avec ces qualités, il n'excluoit personne, quelque basse que fût sa naissance, quelque disgracié qu'il pût être d'ailleurs du côté des qualités du corps & de l'esprit.

Il fit même quelque chose de plus : il regarda son Monastere, comme un asyle ouvert pour tous ceux qui auroient besoin de faire pénitence, & qui en auroient la volonté ; mais une volonté ferme & courageuse, qui donnât lieu de bien espérer de leur persévérance. Aucun état n'en fut exclus ; ce fut par cette raison qu'il établit dans la maison comme trois ordres différents, les Religieux de Chœur, les Convers, & les Donnés. Toutes sortes de conditions pouvoient entrer dans l'un de ces trois états. Le premier étoit pour ceux qui avoient quelque étude, le second pour des gens sans lettres, mais qui savoyent quelque art ou quelque métier. Le troisieme pour ceux qui n'avoient ni étude ni métier, ou qu'il ne jugeoit pas à propos, de porter à un plus grand engagement.

On fait que par-tout ailleurs d'avoir fait profession dans un autre Ordre, ou

même d'y avoir été Novice est une raison d'exclusion ; on doit même ajouter qu'on ne manque pas de raisons pour la justifier. La première éducation , les anciens préjugés reviennent presque toujours , il est rare qu'ils ne prennent pas enfin le dessus , & la foiblesse humaine est si grande , qu'on retient bien plus ce qu'il peut y avoir de defectueux dans les premiers états qu'on a embrassés , que ce qu'il y a de bon après un premier engagement , on en est souvent moins propre à se former à l'esprit d'un second. Comme le silence continuel de la Trappe , l'éloignement de tout commerce avec le dehors & le dedans , & la communication fréquente avec les seuls Supérieurs , qui ne travailloient qu'à établir un même esprit , remédioient en partie à tous ces inconvénients , & que d'ailleurs en sortant d'un Ordre Religieux on peut avoir besoin de faire pénitence , ou se sentir appelé à une plus grande perfection que celle que l'on y professe , l'Abbé de la Trappe ne regarda pas un premier engagement comme une exclusion de son Monastere ; il reçut d'abord des Religieux de divers Ordres sans Dispense , & depuis il en reçut encore

presque de tous les Ordres un plus grand nombre avec Dispense. Plusieurs s'y distinguèrent par une piété éminente , par la pratique la plus exacte de toutes les vertus Chrétiennes & Religieuses ; mais il y en eut qui se sentirent toujours de la première éducation , & qui s'en trouverent moins propres à se former au véritable esprit de la Trappe. Tant que l'Abbé eut le gouvernement du Monastere , on ne s'apperçut presque pas de cet inconvénient , mais après sa démission on ne pût s'empêcher de le ressentir , c'est ce qu'on pourra voir sur la fin de cette histoire.

La vieillesse & les infirmités excluent encore presque de tous les autres Ordres Religieux , on y prend de grandes précautions pour n'y point recevoir de sujets qui puissent devenir à charge. La charité de l'Abbé de la Trappe ne lui permit point d'avoir tous ces égards ; il crut que moins on avoit à vivre , plus on étoit prêt de paroître au jugement de Dieu , moins on devoit se dispenser de faire pénitence , il reçut donc des personnes âgées & des infirmes , & il faut avouer qu'ils ne laisserent pas de soutenir toutes les aus-

térités de la regle avec un courage & une ferveur que les plus jeunes & les plus robustes pouvoient à peine égaler.

Par la même raison de la nécessité de faire pénitence, les plus grands pécheurs accouroient à la Trappe, & ils y étoient reçus : on y voyoit des gens couverts de crimes, qui avoient violé en mille manieres différentes la sainteté de leur Baptême, & profané tout ce que la Religion a de plus saint & de plus inviolable; mais on les y voyoit bien différents de ce qu'ils avoient été, humbles, soumis, pleins de foi, sans cesse appliqués aux exercices les plus laborieux de la pénitence, toujours occupés des pensées de la mort & des jugements de Dieu, se purifiant par leurs larmes, par le jeûne, par la priere, par tout ce qu'une charité ardente est capable de suggérer pour fléchir la justice de Dieu.

D'un autre côté on voyoit parmi les Convers, & souvent parmi les Donnés des gens grossiers sans lettres, sans éducation, sans naissance, avec tous les défauts que le manquement d'instruction & de lumière a coutume de produire; mais on les y voyoit instruits, fervents, laborieux, appliqués, soumis,
 toujours

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 49
toujours occupés de Dieu & de leurs
devoirs, pleins de charité, & de cette
simplicité si recommandée dans l'Evan-
gile, devenus capables des plus hautes
vertus, & les pratiquant avec tant de
fidélité, que l'Abbé de la Trappe avec
toutes ses lumieres ne les estimoit pas
inférieurs aux Religieux de Chœur les
plus austeres, & les plus avancés dans
la perfection. Le nombre des Religieux
& des Donnés dont on vient de parler
alla à la fin, & va encore aujourd'hui
à près de cent cinquante, & l'on peut
dire que si les revenus & les bâtimens
l'avoient permis, on eut vu à la Trappe
quatre & cinq cens Religieux; c'est
ainsi que Dieu répara les pertes dont
on a parlé. Tant il est vrai, que quand
il a éprouvé notre foi, il ne manque ja-
mais de remplir nos espérances. L'Abbé
de la Trappe suffisoit seul à instruire, à
former, à conduire tant de gens de ca-
racteres si différents, de mœurs & de
sentiments si opposés; il consolait les
uns, il animoit & soutenoit les autres,
il leur inspiroit à tous un même esprit,
& un même cœur; toujours attentif
à suivre les voies de Dieu, il ne ces-
soit point de travailler & de veiller à
leur perfection.

CHAPITRE VI.

L'Abbé de Prieres fait la visite de la Trappe : ses sentiments & ses dispositions à l'égard de ce Monastere. Histoire remarquable d'un Religieux qui refuse de se rendre aux avis de l'Abbé de la Trappe : il prend de nouvelles mesures pour conserver la régularité de son Monastere.

1676. **L**ES MALADIES dont on vient de parler s'étoient fait sentir à la Trappe depuis quelques années, lorsque l'Abbé de Prieres en vint faire la visite. Il seroit difficile d'être plus prévenu qu'il l'étoit contre l'Abbé de la Trappe & contre le genre de vie qu'il avoit établi dans son Monastere. Dieu le permettoit ainsi , afin que s'étant détrompé lui-même par la connoissance exacte qu'il prit de toutes choses, le témoignage favorable qu'il rendit dans la suite de l'Abbé de la Trappe, fut d'autant moins suspect qu'il avoit cru de lui tout ce que l'on commençoit à en publier dans le monde,

Il arriva donc à la Trappe, persuadé que l'Abbé étoit un homme dur & hautain, sans ménagement, & sans compassion, qu'il traitoit ses Religieux comme des esclaves, qu'il les accabloit de pénitences, d'austérités, & de mortifications au-delà de leurs forces, qu'il établissoit parmi eux tout ce que son humeur sévère, tout ce que son esprit accoutumé à donner dans les extrémités pouvoit lui suggérer, & que ses Freres accablés d'un poids qu'ils ne pouvoient plus supporter, le regardoient comme leur tyran; prévenu de ces sentimens, il commença le Scrutin, dans la pensée qu'il alloit être accablé de plaintes.

Mais il fut bien surpris lorsqu'il trouva tous ces Religieux, sans en excepter un seul, unis ensemble, & avec leur Supérieur, par les liens de la charité la plus tendre & plus respectueuse; bien loin de se plaindre de la dureté de leur Abbé, ils ne pouvoient se louer assez de sa bonté, de sa douceur, de son application continuelle à prévenir tous leurs besoins. Pour ce qui est de l'austérité de leur vie, au lieu de la regarder comme un joug qu'ils ne pouvoient plus supporter, ils trouvoient qu'elle

n'étoit pas encore assez grande , ou qu'elle n'avoit nulle proportion avec la grandeur & la multitude de leurs péchés.

L'Abbé de Prieres étoit si prévenu , qu'il crut d'abord qu'ils étoient accablés du poids de l'autorité de leur Abbé , & qu'ils n'osoient s'ouvrir à lui ; il leur dit sur cela tout ce qui pouvoit augmenter leur confiance , & les obliger à ne lui rien celer ; mais ces instances n'eurent point d'autre effet que d'obliger ces saints Solitaires à s'exprimer en des termes encore plus forts , sur l'estime , l'amour & la vénération dont ils étoient pénétrés pour leur Abbé , & sur la satisfaction qu'ils avoient de vivre sous sa conduite. Mais quand ils se fussent exprimés moins fortement , la simplicité & la candeur avec laquelle ils parloient , la paix & cette joie sainte que l'esprit de Dieu est seul capable de produire , qui paroissoit sur leurs visages , eussent été capables de convaincre les plus incrédules. L'Abbé de Prieres revint donc de ses préventions , & comme ensuite il eut remarqué lui-même que l'Abbé de la Trappe étoit de tous les hommes le plus opposé à la singularité , & qu'il n'avoit établi

son Monastere que les pratiques de ses Peres & les anciens usages de Cisteaux ; il conçut tant d'estime pour lui , qu'il ne trouvoit point de termes pour l'exprimer. Il ne fit pas même difficulté de lui avouer les préventions dont on a parlé , & il ajouta qu'il étoit venu à la Trappe dans la pensée que tous ses Religieux demanderoient à en sortir , & qu'il n'auroit pas assez de maisons pour les placer. L'Abbé de Prieres ayant fait sa visite , ne fit point d'Ordonnance pour la Trappe , il se contenta dans le procès-verbal qui en fut dressé , d'exhorter les Religieux à continuer de vivre dans la piété , l'union , & la pénitence qu'il avoit trouvé établies parmi eux , & d'y donner des marques de l'estime & de la vénération qu'il avoit pour leur Abbé.

Il arriva cette année à la Trappe 1676. une histoire trop instructive pour se dispenser de la rapporter. Quelques jours après Paques un Religieux de l'Ordre de S. François, âgé d'environ trente ans, vint à la Trappe poussé d'une simple curiosité qui étoit alors fort commune ; il avoit prêché pendant le Carême dans les villages du voisinage. Le lendemain de son arrivée il eut un entretien avec

l'Abbé ; il lui avoua entre autres choses qu'il se sentoît pressé du desir de se retirer dans son Monastere, mais qu'il ne pouvoit se résoudre à y entrer si jeune, que l'austérité dont on y faisoit profession l'effrayoit , & que dans quelques années il pourroit se résoudre à exécuter ce dessein. L'Abbé de la Trappe lui demanda sur cela s'il étoit assuré de vivre ces années qu'il se proposoit, s'il ne se défoit point de l'inconstance de sa volonté, toujours rebelle quand il s'agissoit de faire le bien, enfin s'il avoit quelque certitude que la grace que Dieu lui donnoit lui seroit alors accordée. Si l'une de ces trois choses manque, (continua-t-il,) que deviendra votre dessein ; qu'arrivera-t-il de votre salut ? Est-il permis de risquer une chose de cette importance , où il ne s'agit de rien moins que de votre bonheur ou de votre malheur éternel ? Il ajouta encore plusieurs raisons très-convaincantes, & le pressa fortement, contre sa coutume, de ne point différer l'exécution d'un dessein qui ne pouvoit venir que de Dieu ; mais quoiqu'il pût dire, le Religieux ne se rendit point, & persista toujours dans sa premiere résolution, à la sortie de cet entretien, il alla célébrer, &

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 55
il affiſta à la grande Meſſe, & quand
l'heure fut venue on le mena dîner à la
ſalle des hôtes. Il ſe mit à table, & man-
gea d'abord avec beaucoup d'appétit.
Vers le milieu du repas il perdit tout
d'un coup la connoiſſance, & ſe trouva
ſi mal, qu'on fut obligé de le porter
ſur un lit. L'Abbé de la Trappe accou-
rut auſſi-tôt, & lui fit donner tout ce
qui étoit capable de le faire revenir :
tous ſes ſoins furent inutiles; une heure
après il mourut ſans avoir pû recouvrer
ni le jugement ni la parole; ainſi au
au grand étonnement de tout le mon-
de, le ſoir on porta mort à l'Egliſe celui
que l'on y avoit vu le matin en pleine
ſanté. L'Abbé le fit enterrer avec les
mêmes cérémonies qui s'obſervent à la
mort des Religieux de la maiſon. L'on
voit ſa ſépulture dans le Cimetiere de
la Trappe. L'Abbé ſe ſervit depuis
utilement de cet exemple, pour porter
ſes Freres au mépris de la vie, à la
crainte des jugemens de Dieu, & à
une fidèle correfpondance à la grace.

Dans ce même temps l'Abbé de la 1677.
Trappe perſuadé que rien ne pouvoit
plus contribuer à maintenir dans ſon
Monaftere l'ordre & la diſcipline qu'il
y avoit établie, que de ſ'affûrer à per-

pétuité d'un Supérieur qui en eût l'esprit, les sentimens & les maximes; & faisant d'ailleurs réflexion que l'Abbaye de la Trappe devoit retourner en commende après sa mort ou sa démission; il s'adressa, comme on la déjà dit, au Pape & au Roi pour obtenir pour ses Religieux le droit d'élire un Prieur Claustral. Il obtint sur cela deux Brefs du Pape, & les Lettres-Patentes du Roi. Par le second Bref qui est plus étendu que le premier, & qui explique les choses plus en détail, il est permis aux Religieux de la Trappe, au cas que leur Abbaye retourne en commende, d'élire d'entre eux un Prieur pour les conduire. Le Prieur ne doit être élu que pour trois ans, on peut pourtant le continuer autant de temps que les Religieux le jugeront à propos pour le bien du Monastere. Enfin le Bref lui donne pouvoir de recevoir des Religieux à profession pour l'Abbaye de la Trappe, & ordonne que celui qui sera en charge après la mort du dernier Abbé régulier, présidera à la première élection, & le Sous-Prieur aux élections suivantes après la démission du Prieur.

Outre ces Brefs & les Lettres Patentes du Roi, l'Abbé de la Trappe.

obtint encore quelques années après le consentement de l'Abbé de Clairvaux, Pere immédiat de la Trappe. Il l'accorda par un Acte dans toutes les formes, daté du vingt-sept d'Avril mil six cent quatre-vingt trois. En obtenant les deux Brefs dont on vient de parler, l'Abbé de la Trappe eut soin de faire confirmer par le Pape, tout ce qu'il avoit établi dans son Monastere. Le Cardinal Cibo lui écrivit à cette occasion de la part de sa Sainteté, *qu'elle espéroit & se confioit en notre Seigneur JESUS-CHRIST, que la régularité & la discipline qu'il avoit fait revivre dans son Monastere, réussiroit non-seulement au grand avantage de tout son Ordre ; mais encore de toute la France, & qu'elle feroit la gloire & l'ornement de son siècle.* Par la même lettre sa Sainteté lui donne, & à tous ses Religieux sa bénédiction Apostolique. Une confirmation si authentique, fit taire pendant quelque temps ses ennemis, on n'osa plus blâmer ce que le Pape avoit approuvé, les plaintes & les reproches recommencerent depuis avec plus d'emportement qu'auparavant. On verra dans la suite de cette histoire, quelle en fut l'occasion.

CHAPITRE VII.

L'Abbé de la Trappe continue de prendre ses précautions contre tout ce qui pourroit détruire la régularité de son Monastere. Seconde visite de l'Abbé de Prieres : on tâche de rendre sa doctrine suspecte. Il écrit à cette occasion au Maréchal de Bellefond. Il fait plusieurs réparations dans son Abbaye.

1678. **C**OMME en réparant les lieux réguliers, l'Abbé de la Trappe n'avoit pu s'empêcher de s'approprier la maison Abbaticale ; il crut qu'au cas que l'Abbaye revint en commende, l'Abbé Commendataire pourroit inquiéter les Religieux , & se remettre enfin en possession de ce qui avoit appartenu à ses prédécesseurs. Ce fut pour remédier à cet inconvénient , qu'il fit bâtir un corps de logis hors de l'enceinte , & contre les murs du Monastere , pour servir de logement à l'Abbé Commendataire. Cette précaution parut fort sa-

ge, & fut approuvée de tout le monde.

Cette même année l'Abbé de Prieres fit une seconde visite à la Trappe; mais comme il trouva les Religieux dans la même union, & dans les mêmes pratiques de piété & de pénitence, où il les avoit trouvé la première fois qu'il étoit venu les visiter, il ne fit aucune ordonnance, il se contenta dans le procès-verbal de visite qu'il fit dresser, de louer & de remercier Dieu des bénédictions qu'il continuoit de répandre sur cette sainte maison. » Il déclare que de » quarante-huit Religieux qui se trou- » voient alors à la Trappe, quoi qu'il » y en eût de fort âgés qui passoient qua- » tre-vingt ans, & qui étoient d'une » complexion foible & infirmes, aucun » ne lui avoit rien dit, demandé, ou » même insinué, qui pût tendre tant soit » peu au relâchement ou à l'adoucis- » sement; qu'au contraire ils lui avoient » proposé & demandé d'augmenter leur » pénitence & leurs austérités; d'ordon- » ner entr'autres choses qu'on les traitât » également sains & malades, en sorte » qu'on ne leur donnât rien d'extraor- » dinaire & de meilleur, ni de mieux » apprêté en maladie qu'en santé, de » retrancher même de leur ordinaire,

» quoiqu'il ne consiste, dit-il, qu'en une
 » soupe à l'eau & au sel, avec un peu
 » de choux ou autres herbes, & une
 » portion de légumes avec un pareil as-
 » saisonnement, & du pain assez bis, &
 » une chopine de cidre. Il ajoute que
 » par la miséricorde de Dieu leur bon-
 » ne intelligence, paix, union, concor-
 » de, & charité, bien loin de diminuer,
 » n'a fait que se confirmer, augmenter,
 » & se perfectionner. »

De si saintes dispositions lui ayant
 fait connoître que des Religieux d'une
 sainteté si éminente, n'avoient pas be-
 soin qu'on leur prescrivit de nouvelles
 regles, puisqu'ils alloient d'eux-mêmes
 au-delà de tout ce qu'on auroit pu leur
 ordonner; il se contenta à la priere de
 toute la Communauté de laisser un or-
 dre par écrit au Célérrier, par lequel il
 le charge du soin de la personne de l'Ab-
 bé, & lui ordonne de lui faire prendre,
 tant en nourriture qu'en remèdes, tout
 ce qui sera nécessaire pour le rétablif-
 sement de sa santé, & nous lui ordon-
 nons, dit-il, dans l'esprit de charité &
 de justice de vous obéir en cela; nous
 sommes persuadés qu'il le fera, en se sou-
 venant que Dieu même ne refuse pas de
 faire la volonté de ceux qui le craignent.

Que si l'on fait réflexion à l'état pitoyable où nous avons dit que les maladies avoient réduit l'Abbé de la Trappe, on ne pourra voir sans étonnement qu'il fût nécessaire de faire de pareilles ordonnances, pour l'obliger à prendre les soulagemens les plus communs. Quand un Supérieur donne de si grands exemples, il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de la ferveur, & de la piété de ses Religieux. Aussi l'Abbé de Prieres fut-il si touché d'une vertu qui a si peu d'exemples, qu'étant tombé malade deux ans après de la maladie dont il mourut, il se reprochoit avec une grande abondance de larmes, de n'avoir pas assez imité la pénitence de la Trappe. Il ordonna même à un de ses Religieux d'assurer l'Abbé de la Trappe, de l'estime & du respect qu'il avoit conservé pour lui jusques au dernier soupir, & de la confiance qu'il avoit en ses prières, & en celles de sa communauté, qu'il prioit Dieu de combler tous les jours de plus en plus de ses saintes graces. C'est ce qu'on voit dans la lettre que ce Religieux écrivit aussi-tôt après sa mort à l'Abbé de la Trappe.

Dans ce même temps plusieurs amis de l'Abbé de la Trappe, l'étant venu

voir dans sa solitude , ils lui apprirent qu'on n'épargnoit rien pour rendre sa personne & sa doctrine suspecte à la Cour. Ils lui conseillèrent sur cela de s'en expliquer par quelque écrit public. Le Maréchal de Bellefond qui étoit son ami particulier, lui en parla encore plus fortement que les autres , & le pressa de déclarer ses sentiments, si nettement que personne n'en pût douter. L'Abbé de la Trappe s'en excusa d'abord, sur ce que sa profession le condamnoit au silence, & qu'il y auroit quelque sorte d'ostentation, à informer ainsi le public de sa doctrine sur des bruits vagues, & qui n'avoient en effet aucun fondement. Il ajouta que toutes les fois que ses Supérieurs lui en demanderoient compte, il le leur rendroit avec la sincérité d'un Chrétien, & la simplicité d'un Religieux. Que cependant comme ils en étoient eux-mêmes parfaitement instruits, il les prioit d'en rendre témoignage toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire, qu'il s'en rapportoit sur cela à leur sincérité, & à leur amitié, & qu'ils étoient d'un caractère à être crus.

Le Maréchal de Bellefond étant retourné à Paris, lui écrivit qu'on prenoit avantage de son silence, qu'il étoit

temps de s'expliquer, & qu'il ne pou-
voit plus différer. Ce fut ce qui l'obli-
gea d'écrire au Maréchal de Bellefond
la lettre dont on a tant parlé, où il dé-
clare ses véritables sentiments. Comme
cette lettre est devenue fort rare, & qu'on
ne la trouve presque plus, on a cru qu'on
feroit plaisir au public de la donner ici
toute entière.

Du 30.
Nov.
1678.

» Il ne faut point douter, M. que la
» main de Dieu ne vous soutienne dans
» les lieux où sa providence vous engage,
» & comme vous n'êtes pas attaché à
» la Cour, par des sentiments d'ambi-
» tion & de vanité, vous devez espérer
» qu'il ne vous refusera pas dans les ora-
» ges du monde, la même protection,
» qu'il accorde dans le calme de la so-
» litude.

» Cependant s'il n'est pas impossible
» de chanter les Cantiques du Seigneur
» dans une terre étrangère, il faut croi-
» re, & on a besoin de se le dire souvent,
» qu'il est très-difficile de garder fidel-
» lement ses voies, lorsqu'on est envi-
» ronné d'affaires, de plaisirs, de soins,
» d'occasions, & d'exemples, qui nous
» en proposent incessamment de toutes
» contraires.

» Dieu n'a pas commandé à tous les

» hommes de quitter le monde , & il
 » est de sa miséricorde , de sa grandeur ,
 » & de sa gloire d'avoir dans toute sorte
 » de lieux & d'états des personnes qui le
 » servent , & qui soient selon son cœur ;
 » mais il n'y en a point à qui il n'ait
 » défendu d'aimer le monde , ni aucune
 » des choses qui lui appartiennent. C'est
 » une obligation de laquelle il ne dis-
 » pense qui que ce soit , c'est un pré-
 » cepte général , & rien ne marque mieux
 » la difficulté qu'il y a à l'accomplir ,
 » que la rareté de ceux qui l'obser-
 » vent.

» Enfin, M. tout homme qui veut être
 » à JESUS-CHRIST , & demeurer
 » en lui , (selon l'expression de l'Apô-
 » tre ,) c'est-à-dire vivre de son esprit ,
 » & lui être uni par les liens de sa cha-
 » rité & de sa grace , il faut de néces-
 » sité qu'il marche comme JESUS-
 » CHRIST a marché : (*Qui dicit se in*
 » *ipso manere , debet sicut ille ambula-*
 » *vit, & ipse ambulare ;*) qu'il vive com-
 » me il a vécu sur la terre , qu'il pense
 » & qu'il agisse comme lui , qu'il épou-
 » se en un mot toutes ses affections &
 » toutes ses haines , & qu'il fasse en tou-
 » te occasion ce qu'il croit que JESUS-
 » CHRIST feroit s'il étoit en sa place.

» C'est se tromper que de s'imagi-
 » ner que la vie d'un véritable disciple
 » soit autre chose qu'un retracement de
 » celle du maître, & ce seroit fort inu-
 » tilement que nous prétendrions être
 » semblables à J E S U S- C H R I S T dans
 » l'éternité, (ce qui est l'attente & l'am-
 » bition de tous les Chrétiens,) si nous
 » ne travaillions dans le temps à rendre
 » en tout notre vie semblable à la sienne.

» C'est une vérité qui paroît dure à
 » ceux qui aiment le monde, & qui ont
 » fait pacte avec lui, mais qui pour cela
 » n'est pas moins constante, puisque c'est
 » la vérité même qui nous l'a enseignée.
 » Mais au lieu de faire sur nous de tristes
 » impressions, & d'abattre nos espé-
 » rances, il faut au contraire qu'elle ani-
 » me notre foi, qu'elle excite notre zèle,
 » notre vigilance, & notre piété. Car
 » celui qui nous a imposé cette obliga-
 » tion, nous donne des moyens & des
 » facilités pour l'accomplir. Dieu ne
 » tend point de pièges aux hommes, il
 » donne le pouvoir d'exécuter ce qu'il
 » commande, & il ne fait ce que c'est
 » de ne se pas laisser trouver à ceux qui
 » le cherchent avec des intentions pures
 » & sinceres.

» Je suis assuré, M. que les pays où

» vous êtes ne sont pas si déshérités de
 » gens de bien , que vous n'en rencon-
 » trez qui pensent comme moi , & qui
 » sont davantage , car ils vivent selon
 » leurs pensées. Je m'attends bien que
 » le nombre en fera petit , & si cela n'é-
 » toit pas , JESUS-CHRIST ne nous
 » auroit pas dit comme il a fait , que le
 » chemin de la vie est resserré , & que
 » la porte en est si étroite , que même
 » entre ceux qui la cherchent il y en a
 » peu qui la trouvent.

» Tout cela montre , M. la nécessité
 » qu'il y a de veiller sans cesse , d'ob-
 » server avec soin toutes ses voies , &
 » d'avoir devant les yeux , autant qu'il
 » est possible , celui qui doit être la re-
 » gle & l'ame de toutes nos actions. C'est
 » à quoi vous n'avez pas de peine à
 » vous rendre fidele , Dieu vous ayant
 » fait sentir dans votre retraite que le
 » monde n'a rien que de désagréable
 » pour ceux qui sont à JESUS-CHRIST ,
 » & que rien n'est comparable au plai-
 » sir qu'il y a de le servir & de lui
 » plaire. »

Après des sentiments si purs , expli-
 qués d'une manière qui fait si bien sen-
 tir combien l'Abbé de la Trappe en
 étoit touché , & combien il étoit péné-

tré du plaisir qu'il y a d'être tout à Dieu ;
il parle des bruits qui couroient dans
le monde , à l'occasion de ses sentiments
sur ce qu'on appelloit les matieres du
temps.

» Au reste , M. (continue-t-il ,) je
» ne puis m'empêcher de vous ouvrir
» mon cœur , touchant les bruits qu'on
» ne se lasse point de répandre sur mon
» sujet , & auxquels par la grace de Dieu ,
» je n'ai jamais donné aucun fondement
» légitime par ma conduite , je ne vous
» en parle pas pour votre éclaircisse-
» ment , parce que vous ne doutez point
» de la pureté de mes sentiments , &
» que vous me rendez en tout une en-
» tiere justice , mais afin que vous puissiez
» dans les rencontres , (si vous ju-
» gez à propos de me donner cette mar-
» que de votre bonté ,) dire précisé-
» ment ce que j'ai toujours été , & ce
» que je suis encore sur les matieres
» du temps.

» Je vous dirai donc , M. que depuis
» que je ne suis plus du monde , je n'ai
» jamais été d'aucun parti que de celui
» de JESUS-CHRIST , & de son Egli-
» se , (car je confesse qu'avant ma re-
» traite je n'étois que trop dans celui de
» mes ennemis , je veux dire le monde.

même, la chair, & le démon,) j'en
 ai vu les contestations avec une dou-
 leur sensible, & je n'y ai point pris
 d'autre part que celle qu'y peut avoir
 un homme qui s'en afflige devant
 Dieu, & qui gémit au pied de ses
 Autels, en considérant le sein & les
 entrailles de sa mere déchirés par ses
 propres enfants. J'ai toujours cru que
 je devois me soumettre à ceux que
 Dieu m'avoit donnés pour Supérieurs
 & pour Peres, (j'entens le Pape &
 mon Evêque,) j'ai fait ce qu'ils ont
 désiré de moi, & j'ai signé simplement
 le Formulaire concernant les proposi-
 tions de Jansenius sans restriction, &
 sans reserve, j'ai gardé tant de me-
 sures sur tous ces différends, que non-
 seulement je me suis abstenu d'en
 parler, mais j'ai même empêché que
 les relations n'en soient venues jus-
 ques à cette Communauté, & que
 l'on n'y a jamais ouvert la bouche,
 ni des questions, ni des personnes en-
 tre lesquelles elles s'étoient excitées.
 Plus j'ai vu que les esprits s'enga-
 geoient dans la dispute, & que la cha-
 leur augmentoit entre les deux partis,
 plus je m'en suis tenu à l'écart ; de
 crainte d'entrer en rien qui fut con-

» traire à ma profession , ni qui fut ca-
 » pable de troubler le repos de ma so-
 » litude, & d'interrompre la tranquillité
 » que j'y avois cherchée, en demeurant
 » cependant dans une résolution ferme
 » & constante d'embrasser avec une sou-
 » mission parfaite les ordres du Pape ,
 » & les décisions de l'Eglise. En effet,
 » il se peut dire que pendant que tout
 » le monde a été dans l'agitation, nous
 » avons joui d'un calme & d'une paix
 » profonde.

2 » Touchant le fond des matieres, j'ai
 » toujours estimé que ce n'étoit point
 » mon fait de m'en mêler, que Dieu
 » ne demandoit pas de moi que je contes-
 » tasse des dogmes de la foi, mais que j'es-
 » sayasse de pratiquer les vérités qu'e-
 » le m'enseigne, & qu'au lieu de dis-
 » puter des secrets de la grace de JESUS-
 » CHRIST, je devois plutôt penser à
 » l'attirer sur ma personne, & sur tous
 » ceux desquels il lui avoit plu de me
 » confier la charge & la direction, en
 » persévérant dans la prière, dans le
 » silence, dans l'humilité, & dans d'au-
 » tres dispositions semblables, & qu'à
 » moins d'un ordre de Dieu tout évi-
 » dent, je ne devois pas sortir d'une
 » situation si propre & si convenable à

» mon état. Cependant si quelqu'un
 » vouloit favoir en cela qu'elles font
 » mes opinions, je n'en ai jamais eu de
 » particulieres, & j'ai toujours suivi cel-
 » les de Saint Thomas.

» Pour ce qui est de mes sentiments
 » sur la morale Chrétienne, je fais une
 » profession publique de m'attacher uni-
 » quement à ceux que JESUS-CHRIST
 » nous a enseignés dans son Evangile;
 » en la maniere que les Saints Peres
 » qui font ses interprètes, & qui ont
 » eu son esprit & sa mission, nous les
 » ont expliqués. C'est-là, comme dans
 » de véritables sources, que je crois que
 » les Chrétiens doivent puiser les regles
 » de leur conduite, & je ne saurois ni
 » goûter ni comprendre qu'on affoiblisse
 » des vérités saintes pour fortifier les
 » inclinations de la nature, & pour favo-
 » riser ses convoitises : JESUS-CHRIST
 » nous ayant déclaré qu'il n'étoit point
 » venu dans le monde pour y établir
 » une paix fausse, mais pour y apporter
 » l'épée, c'est-à-dire, pour y faire des
 » séparations & des retranchements, &
 » pour y détruire la loi de la chair, afin
 » d'y faire régner celle de l'esprit.

» Je suis fort convaincu qu'il faut se
 » garantir des opinions excessives, & ne

» pas porter les choses à un point où
 » personne ne puisse atteindre ; mais je
 » le suis aussi , qu'il n'est pas moins dan-
 » gereux d'élargir les chemins au-delà
 » des bornes que JESUS-CHRIST
 » leur a prescrites , de donner le nom
 » de bien à ce qui est mal , d'entrer
 » dans des condescendances molles , de
 » flatter les pécheurs dans leurs iniqui-
 » tés , & de mettre , (comme dit le
 » Prophète ,) des coussins dessous leurs
 » coudes , au lieu de couvrir leur tête
 » du sac & de la cendre. J'entends par-
 » là qu'on ne doit jamais manquer de
 » leur dire la vérité , & de leur faire con-
 » noître leurs obligations , & la gran-
 » deur de leurs blessures , & de leur ins-
 » pirer les sentiments d'une conversion
 » qui soit profonde & sincère.

» Voilà, M. une déclaration de mes
 » pensées & de ma conduite. Je prie
 » Dieu que les hommes s'en contentent,
 » car je serois très-fâché d'être à per-
 » sonne un sujet de chute & de scan-
 » dale ; mais si je ne suis pas assez heu-
 » reux pour que cela arrive selon mes
 » desirs , Dieu qui me défend d'avoir
 » pour but & pour dessein de plaire aux
 » hommes, & qui m'apprend qu'un Chré-
 » tien ne doit point chercher de con-

» solation , ni de repos ailleurs que dans
 » le témoignage de sa conscience , me
 » conservera celui qu'il m'a donné jus-
 » ques à présent , & j'espère qu'il ne
 » permettra pas qu'il se passe rien en
 » moi à l'égard de ceux qui me traitent
 » avec si peu d'équité , qui mérite qu'il
 » m'en prive , & qu'il m'abandonne au
 » trouble & à la confusion. »

Après que l'Abbé de la Trappe a ainsi expliqué ses sentiments sur les règles de la morale Chrétienne , & qu'il s'est tenu dans cette juste médiocrité , qui fera toujours , (quoiqu'on en dise ,) le véritable caractère de la vertu ; il ne peut s'empêcher de faire des réflexions assez vives sur la facilité , pour ne rien dire de plus , avec laquelle on juge de la foi & de la religion d'autrui , sans prendre les précautions qui pourroient garantir d'un jugement téméraire.

» La plus grande de mes peines en
 » tout cela , (continue-t-il ,) c'est que
 » des Chrétiens s'engagent , sans y faire
 » d'attention , dans une perte toute cer-
 » taine , lorsqu'ils essayent sans scrupu-
 » le , aussi-bien que sans sujet , de ren-
 » dre suspecte la foi & la religion d'un
 » homme très-Catholique , de décrier
 » sa personne , & de lui attribuer des
 » maximes.

« maximes & des opinions qu'il n'a ja-
 « mais eues. Il n'y a rien de plus étran-
 « ge que de voir ceux qui ne vou-
 « droient pas toucher aux mœurs de
 « leur prochain dans les choses les plus
 « légères, ne faire aucune difficulté d'at-
 « taquer sa foi, de dire que sa créance
 « n'est pas saine, ce qui est l'accuser du
 « plus grand de tous les crimes.

« Cependant il faut qu'ils sachent que
 « leur zele & leur intention quelle qu'el-
 « le soit, ne les justifiera que dans cet
 « instant auquel Dieu mettra les fausses
 « justices dans leur véritable jour, &
 « qu'il punira les médifants & les calom-
 « niateurs avec autant de sévérité, que
 « les blasphémateurs les homicides &
 « les adulteres.

Il est constant qu'on ne peut croire
 « avec conscience, ni publier du mal
 « de personne qu'on ne connoisse avec
 « certitude qu'elle en est coupable,
 « & qu'il n'y ait obligation de le dé-
 « clarer, & je voudrois bien demander
 « à ceux qui se donnent si facilement le
 « droit & la liberté de décider sur la
 « doctrine d'un homme caché, parfai-
 « tement soumis, qui ne se mêle de
 « rien, & qui n'a jamais ni dit ni écrit
 « une parole qui puisse recevoir une ex-

»plication fâcheuse, quelle nécessité les
 »y engage, & quelle certitude ils peu-
 »vent avoir de ses maximes & de sa
 »conduite, ne l'ayant peut-être jamais
 »vu, & n'en sachant rien que ce qu'ils
 »en ont appris par des relations va-
 »gues & incertaines, & comment ils
 »accommodent cela avec le principe
 »de JESUS-CHRIST qui leur dé-
 »fend si absolument de juger, & sous
 »des peines si rigoureuses ? Prétendent-
 »ils après avoir excité des soupçons
 »injustes, & fait courir des bruits dif-
 »famants contre une personne innocen-
 »te, qu'ils en seront quittes pour dire,
 »j'ai été mal informé, & je n'y pen-
 »sois pas, & que Dieu les dispensera
 »de réparer par des satisfactions pu-
 »bliques le tort & l'injure qu'ils lui
 »ont faite.

»Après tout, M. j'aurois honte de
 »me plaindre s'il s'agissoit d'une accu-
 »sation moins importante & moins in-
 »jurieuse, & si les Saints ne m'appre-
 »noient pas qu'un Chrétien doit témoi-
 »gner qu'il est sensible, quand on tou-
 »che à sa foi & à sa créance : car d'ail-
 »leurs je fais que ma profession veut
 »que je me regarde comme un vase
 »brisé qui n'est plus bon qu'à être foulé

» aux pieds & réduit en pouffiere ; &
 » dans la vérité si les hommes me pren-
 » nent par des endroits par où je ne
 » suis pas tel qu'ils me croient , il y a
 » en moi des maux & des iniquités pres-
 » que infinies qui ne sont connues de
 » personne , & sur lesquels on ne me
 » dit mot ; de sorte que je ne puis pas
 » croire que les injustices apparentes qui
 » me viennent du côté du monde , ne
 » soient des justices secretes & vérita-
 » bles de la part de Dieu , & ne pas
 » considérer en cela les hommes com-
 » me les exécuteurs de ses vengeances.

» C'est la disposition dans laquelle je
 » suis , & que je dois conserver , d'au-
 » tant plus que les extrêmités de ma vie
 » étant proches , & me trouvant aux
 » portes de l'éternité , il n'y a rien de
 » plus puissant pour faire que Dieu nous
 » juge dans sa bonté & dans sa clé-
 » mence , que d'être jugés des hom-
 » mes sans compassion , & sans justice ,
 » pourvu que nous demeurions dans la
 » charité & dans la paix , & que nous
 » le priions de faire misericorde à ceux
 » qui nous la refusent.

» Voilà , M. une grande lettre pour
 » un homme qui fait profession de vivre
 » dans le silence ; je me suis étendu plus

» que je ne pensois ; mais je suis assuré
 » que je ne l'ai pu faire à personne qui
 » prît plus d'intérêt à ce qui me touche
 » que vous , qui m'honorât d'une bonté
 » plus particuliere , ni qui eût pour me
 » supporter plus de charité que vous en
 » avez , & puis c'est pour la dernière
 » fois que je parlerai de ces sortes d'affaires.
 La retraite dans laquelle j'ai
 » résolu d'achever le reste de ma vie ,
 » sera , s'il plaît à Dieu , si exacte , &
 » si resserrée , que les bruits du monde
 » ne passeront pas à notre solitude ,
 » & ne viendront pas jusques à
 » nous. Il n'y a point de moments à
 » perdre , & quoiqu'il faille être ménager
 » de tout le temps , c'est particulièrement
 » lorsqu'il en reste peu ,
 » qu'on est prêt d'en aller rendre compte ,
 » & qu'on est aussi convaincu que
 » je le suis , qu'il faut se repentir de
 » tous ceux qui n'auront servi de rien ,
 » ni pour la gloire de JESUS-CHRIST ,
 » ni pour notre propre sanctification.

» Je prie Dieu , M. qu'il vous comble
 » de toute sorte de bénédictions &
 » de prospérités , je n'aurois garde de
 » vous souhaiter de celles du monde ,
 » si je n'étois plein d'espérance que
 » vous êtes en état d'en faire un saint

usage , & qu'elles vous serviront à
devenir encore meilleur que vous n'êtes
pas. Je suis avec un profond respect , &c.

Dès que cette lettre eut été rendue publique , elle donna lieu à des réflexions bien différentes. Les uns disoient qu'ils ne comprenoient pas comment un homme comme l'Abbé de la Trappe qui avoit eu avant & depuis sa retraite des liaisons si étroites avec les plus illustres amis , & les plus zélés défenseurs de M. Arnaud , qui avoit mieux aimé se voir exclus de la Sorbonne que de le condamner , pouvoit avoir des sentiments si opposés aux siens. D'autres assuroient qu'il ne parloit pas selon ses véritables pensées , & qu'il avoit ses raisons pour les déguiser. Ce fut même dans cette occasion qu'une grande Princesse , aussi illustre par sa naissance que par ses grandes qualités , ayant lu la lettre qu'on vient de rapporter , ne put s'empêcher de dire ces paroles de l'Evàngile qui ont été bien répétées depuis : *Væ nutrientibus* ; malheur à ceux qui ont des enfants à nourrir. On prétendoit par-là que si l'Abbé de la Trappe n'eût pas eu sa Communauté , c'est-à-dire son ouvrage

à conserver , il ne se feroit pas expliqué comme il fait dans cette lettre au Maréchal de Bellefond.

D'autres disoient au contraire qu'il arrivoit si souvent que dans un âge plus avancé on abandonnât les sentiments qu'on avoit eu dans la jeunesse ; que quand l'Abbé de la Trappe l'auroit fait , il n'y auroit rien d'extraordinaire ; qu'il ne paroïssoit pas même par sa lettre qu'il eût changé de sentiments , & qu'en effet , lors de son voyage d'Alet , il pensoit sur la signature du formulaire , ce qu'il avoit toujours pensé depuis. Que pour avoir les mêmes amis , on n'avoit pas toujours les mêmes sentiments , & qu'il n'étoit peut-être jamais arrivé , que les amis les plus intimes s'accordassent sur toutes choses. Qu'au reste on ne pouvoit , sans blesser la charité , soupçonner l'Abbé de la Trappe d'avoir déguisé ses sentiments dans une occasion où il ne s'agissoit de rien moins que de rendre raison de sa foi ; & qu'il avoit donné de si grandes preuves de son désintéressement , & de son mépris pour le monde , qu'on ne pouvoit sans témérité & sans injustice , l'accuser de sacrifier sa conscience à des vues de poli-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 79
tiques, & à des intérêts humains. C'est
ainsi que parloient les amis de l'Abbé
de la Trappe.

Ceux au contraire qui ne pouvoient
se résoudre à lui pardonner la lettre du
Maréchal de Bellefond en faisoient par-
tout de grandes plaintes : on lui écrivit
à cette occasion des lettres très-fortes,
& très-offensantes ; on n'épargna rien
pour porter M. Arnaud & M. Nicole,
à écrire contre lui ; mais le premier ré-
pondit qu'il se garderoit bien de décrier
un homme, dont la pénitence avoit fait
tant d'honneur à l'Eglise, & M. Ni-
cole ajouta qu'il aimeroit mieux qu'on
lui eût coupé le bras droit, que d'em-
ployer sa plume contre un homme dont
il ne pouvoit s'empêcher de respecter
la vertu.

Cependant l'Abbé de la Trappe ayant
appris qu'on continuoît toujours à l'ac-
cuser d'avoir déguisé ses sentiments dans
la lettre écrite au Maréchal de Belle-
fond, ou de ne s'y être pas assez ex-
pliqué. Il donna quelque années après
la déclaration suivante.

» M. . . . Je déclare que j'ai signé 1684.
» simplement les constitutions des Pa-
» pes, touchant la condamnation du li-
» vre de Jansenius, sans distinguer ni

Div

» séparer les matieres , & j'ai cru & je
 » crois encore que les propositions qu'ils
 » ont condamnées , sont dans les ou-
 » vrages de cet Auteur , & dans son
 » sens , non pas pour le savoir par mon
 » expérience , ni pour les y avoir vues
 » de mes propres yeux, (comme on pré-
 » tend que je le doive dire ,) puisque
 » je n'ai jamais lu les écrits de cet Au-
 » teur ; mais parce que les souverains
 » Pontifes l'ont défini de la sorte , &
 » que j'estime que le Chef de l'Eglise
 » reçoit de la part de Dieu une affis-
 » tance , une lumiere , & une particu-
 » liere protection , non-seulement dans
 » la décision des dogmes , mais encore
 » dans les choses qui ont rapport à l'é-
 » dification de la foi , & qui concernent
 » la direction des peuples , & le gou-
 » vernement de l'Eglise.

» Secondement , je n'ai jamais eu la
 » pensée de condamner les opinions tou-
 » chant la grace qui sont contraires à
 » celles de Saint Thomas , & je n'ai
 » garde de croire que ceux qui les tien-
 » nent ne soient pas en sûreté de con-
 » science , puisqu'on les soutient dans
 » les écoles de Théologie , & que l'E-
 » glise veut bien qu'on les enseigne. »

» Troisièmement , pour ce qui regar-

» de les Casuistes , je ne puis pas dire,
 » (comme on témoigne le désirer ,) que
 » je les crois utiles à l'Eglise , étant aussi
 » persuadé que je le suis , qu'ils lui ont
 » fait de très-grands maux , & que plu-
 » sieurs d'entr'eux par des subtilités mé-
 » taphysiques , de faux raisonnements ,
 » & des inventions purement humaines ,
 » ont rendu soutenable quantité d'opi-
 » nions contraires à la pureté des mœurs ,
 » & aux vérités Evangéliques. Ils ont
 » appris aux hommes des dérèglements
 » qu'ils ne connoissoient pas. Il ont trou-
 » vé le secret d'étouffer les remords des
 » consciences , & ont donné des expé-
 » dients , & des moyens de violer sans
 » scrupule & sans crainte , les loix les
 » plus saintes de la nature & de la Re-
 » gion.

» J'ai toujours considéré la plupart
 » de ces nouveaux écrivains, comme des
 » gens qui s'ingéroient, & qui n'avoient
 » ni caractère ni mission , que celle qu'ils
 » s'étoient donné eux-mêmes , & qui
 » se séparant des voies & des regles
 » saintes , que les Peres & les Docteurs
 » de l'Eglise avoient suivies , travail-
 » loient à fortifier les inclinations de
 » la nature , & à favoriser les vices , au-
 » tant que les autres avoient eu d'ap-

»plication à les combattre & à les dé-
 »truire. »

» Je ne nie pas qu'il n'y en puisse
 »avoir dont les sentiments sont plus
 »purs & plus Chrétiens ; mais je dis en
 »général que si j'étois de profession à
 »donner des avis, il n'y a rien que je
 »déconseillasse davantage que la lectu-
 »re de cette sorte d'Auteurs, & la con-
 »fiance dans ceux qui en favent, & qui
 »en apprennent les maximes.

» J'en parle par expérience, car la
 »charge dans laquelle je suis, m'ayant
 »engagé à voir un grand nombre de
 »personnes de toute sorte de profes-
 »sion, qui se sont présentées depuis plus
 »de vingt années dans ce Monastere,
 »pour y embrasser la vie Religieuse, &
 »m'ayant obligé d'entrer dans le fond
 »de leur conscience, & dans le détail
 »de leur vie, j'y ai trouvé de la part
 »des Directeurs & des Confesseurs des
 »ignorances, des tromperies, & des
 »séductions, qui ne m'ont pas fait
 »moins d'horreur que de compassion.

» Au reste ce n'est ni mon goût,
 »(comme on le prétend,) ni mon loisir,
 »ni ma capacité, (car je n'en ai point,)
 »qui m'a fait dire que les Directeurs
 »doivent chercher dans l'Evangile de

» JESUS-CHRIST, les regles de la
 » conduite ; mais la conviction dans la-
 » quelle je suis , que c'est une obliga-
 » tion principale à tous ceux qui sont
 » engagés dans le soin des ames, de s'ap-
 » pliquer par dessus toutes choses à la
 » lecture, & à la méditation des saintes
 » Ecritures qui sont comme des four-
 » ces vives, qui couleront sans discon-
 » tinuer jusques à la fin des siecles, &
 » continueront toujours leur pureté mal-
 » gré l'affoiblissement & la décadence
 » des temps. Si les Pasteurs en faisoient
 » ordinairement leur étude, & s'ils y
 » joignoient la lecture des Peres, ils
 » y trouveroient un fonds d'instruction,
 » de lumiere & de piété, qui leur don-
 » nerait l'intelligence & l'ouverture,
 » dont ils auroient besoin pour l'exer-
 » cice de leur charge, ce qui les ren-
 » droit capables de discerner l'yvraie
 » d'avec le bon grain ; & pour ce qui
 » est des cas difficiles & extraordinai-
 » res, ils auroient recours à leurs Evê-
 » ques, ou aux Docteurs Catholiques &
 » approuvés de l'Eglise, en qui ils recon-
 » noitroient une vertu & une érudition
 » plus éminente. C'est ce qu'on a fait
 » dans l'Eglise pendant tant de siecles,
 » avant que cette multitude innombra-

84 LA VIE DE L'ABBÉ

» ble de Casuistes eut inondé le mon-
 » de. *Signé F. Armand-Jean, Abbé de*
 » la Trappe , ce 20. Juillet 1684. »
 Cette déclaration n'a jamais été ré-
 voquée , & l'Abbé de la Trappe a
 persisté dans ces sentiments jusques à la
 mort.

1679. Les maladies dont on a parlé con-
 tinuoient toujours à la Trappe , & ce
 qu'on ne peut assez admirer, on n'en
 rabatoit rien de la premiere austérité.
1680. Sur la fin de l'an mil six cent quatre-
 vingt elles cessèrent, & la santé de l'Ab-
 bé étant devenue meilleure , vers le mi-
 lieu du Carême de l'année suivante, il
 entreprit la réparation du dedans de l'E-
 glise. La plupart des ceintres de la voû-
 te menaçoient ruine , les pierres en plu-
 sieurs endroits étoient presque mangées
 par l'humidité , & par la succession des
1681. temps. Le travail fut long , pénible ,
 & d'une grande dépense ; mais enfin
 il en vint à bout , & remit cette Egli-
 se en si bon état , qu'elle paroissoit for-
 tir pour la premiere fois des mains de
 l'ouvrier. Dieu donna dans cette occa-
 sion des marques si sensibles de sa pro-
 tection, qu'on ne sauroit lire sans frayeur
 les dangers que plusieurs personnes y
 coururent , & sans admiration la ma-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 85
niere surprenante dont Dieu les en délivra.

Deux ans avant cette réparation ; comme il eut remarqué que le cidre incommodoit plusieurs de ses Religieux, & fait réflexion que les temps contraires pouvoient faire manquer cette boisson, afin qu'on ne fût pas tenté d'avoir un jour recours au vin ; il fit faire une brasserie, il crut que la biere qui est une boisson désagréable, mais assez saine, convenoit mieux que toute autre à des pauvres & à des pénitents.

L'année suivante il bénit cette belle statue de la Vierge, qui tient le Saint Sacrement suspendu, & la fit placer sur le contre-table du grand Autel. Sa piété pour la mere de Dieu, ne lui permit pas de se contenter de celle qu'on avoit mise au même endroit au commencement de la réforme. Il crut même qu'il devoit laisser à la postérité, un monument plus remarquable de sa dévotion envers la Sainte Vierge, que l'Ordre de Cîteaux a toujours regardée comme sa protectrice particuliere auprès de Dieu. Il fit encore faire quelques autres ornemens au grand Autel, mais sans s'éloigner jamais de la simplicité & de la pauvreté dont il faisoit profession. 1682.

CHAPITRE VIII.

L'austérité de la vie de la Trappe, paroît excessive à la plupart du monde. On s'efforce de la décrier : des Prélats d'un savoir & d'une piété distinguée, lui conseillent de la modérer. L'Abbé consulte sur cela ses Religieux : exemple merveilleux de la constance d'un Religieux de la Trappe.

LE BRUIT des maladies dont on a parlé, & du grand nombre de Religieux qui mouroient tous les ans à la Trappe, s'étant répandu dans le monde, on ne manqua pas de l'attribuer à la mauvaise nourriture, aux jeûnes, & aux autres austérités qui s'y pratiquent. On ne garda sur cela aucune modération, l'Abbé fut déchiré de la manière du monde la plus étrange.

C'est d'une de ses lettres, à un Prélat de ses plus intimes amis, que l'on apprend cette circonstance : » Quoique » nous ne soyons plus du monde, (lui » écrit-il,) & que nous l'ayons quitté,

» comme vous savez, pour trouver quel-
» que chose de meilleur, je veux dire
» le repos de la solitude, il ne laisse pas
» de penser à nous, & de faire des ef-
» forts pour nous ravir ce qu'il n'est
» point capable de nous donner. Nous
» sommes toujours en butte à bien des
» gens de tous les états & de toutes les
» professions. Ils nous imposent ce qu'il
» leur plaît pour nous rendre odieux aux
» hommes, & nous en attirer l'envie ;
» mais comme nous n'avons aucun des-
» sein de leur plaire, & que Dieu a dé-
» claré qu'il réduiroit en poussière ceux
» qui recherchent leur approbation, en
» vérité nous aimons beaucoup mieux
» être l'objet de leur haine que de leur
» estime, & je trouve qu'il est incom-
» parablement plus aisé de se sauver
» parmi les calomnies, que parmi les
» louanges. Jusques ici, M. nous n'a-
» vons pas fait grand cas de ce que
» l'on a pu dire. Nous vivons à notre
» ordinaire, & le grand nombre de nos
» Freres que Dieu a appellés à lui,
» n'a point affoibli les sentimens de
» ceux qu'il nous a laissés. Au contraire,
» notre Seigneur a accompagné leur
» mort de tant de bénédictions, que
» comme chacun espere de sa miséri-

» corde un traitement semblable, il n'y
 » en a point aussi qui ne desire & qui
 » n'enviseage avec plaisir la fin de sa vie :
 » ainsi de toutes les pensées, celle qui
 » nous vient le moins, est de modérer
 » en rien le peu d'austérité que nous
 » avons pratiqué jusques à présent, &
 » dans la persuasion que nous avons
 » que les extrémités approchent, nous
 » sommes bien plus prêts de resserrer
 » nos voies que de les élargir. »

C'est ainsi que l'Abbé de la Trappe
 parle des calomnies qu'on publioit con-
 tre lui, & du peu d'impression qu'elles
 faisoient sur son esprit, & sur celui de
 ses Freres ; il demeura long-temps dans
 cette disposition, sans que rien fût ca-
 pable de l'ébranler ; enfin les plaintes
 que l'on faisoit par-tout de sa dureté,
 à l'égard de ses Freres devinrent si pu-
 bliques, que des Prélats d'un savoir &
 d'une piété éminente, lui écrivirent
 pour le porter à relâcher quelque chose
 de l'austérité qu'il avoit rétablie dans
 son Monastere. Ces lettres le surprirent
 d'autant plus, que plusieurs de ces Pré-
 lats avoient loué, & approuvé toutes
 les pratiques de la Trappe, & lui avoient
 conseillé de n'en rien relâcher. Il crut
 que des Evêques qui honoroient eux-

mêmes la pénitence par une vie très-mortifiée, avoient eu des raisons très-fortes pour changer de sentiment. Il fit sur cela de grandes réflexions ; mais plus il y pensa , plus l'amour qu'il avoit pour la pénitence s'affermir dans son cœur. Il disoit à cette occasion : *De quoi s'agit-il , de ménager notre santé , de prolonger notre vie , c'est-à-dire notre exil, & d'éloigner un bonheur dont nous ne jouirons jamais , & que nous pouvons perdre pour toujours tant que nous serons en ce monde ?*

Cependant , comme il ne s'agissoit pas de lui seul , mais de tous ses Freres , dont le nombre augmentoit tous les jours, après avoir recommandé long-temps cette affaire à Dieu , il crut qu'il devoit consulter ses Religieux , & prendre leur avis sur un point si important, où ils avoient tous un égal intérêt. Il les assembla donc , & leur représenta que les maladies qui régnoient depuis si long-temps dans son Monastere , & les morts fréquentes qui avoient enlevé un si grand nombre de leurs Freres , avoient porté plusieurs personnes d'une piété très-éclairée , à lui conseiller de relâcher quelque chose de l'austérité qu'ils avoient pratiquée jusques alors ,

de modérer les jeûnes, d'introduire l'usage du vin, des œufs, & même quelquefois celui du poisson. Qu'à la vérité il n'avoit rien établi dans son Monastere que de leur consentement; qu'ils portoient librement le joug dont on les croyoit accablés; que cependant comme ils pouvoient avoir changé de sentiment, & qu'il ne vouloit ni contraindre ni accabler personne, ils pouvoient dire en toute liberté, ce qu'ils pensoient sur la proposition qu'on lui faisoit.

On ne vit jamais mieux que dans cette occasion de quoi l'homme est capable, quand il est soutenu de la grace. Rien de plus foible lorsqu'il est abandonné à lui-même, rien de plus fort quand il peut dire comme l'Apôtre : Ce n'est pas moi qui vis, c'est JESUS-CHRIST qui vit en moi. Qui n'eût cru qu'un spectacle presque continuel de malades, de morts & de mourants dans les douleurs les plus vives & les plus aiguës; que tant de maux qu'on ne pouvoit raisonnablement attribuer qu'à la mauvaise nourriture, & à l'austérité de la vie de la Trappe; qui n'eût cru, dis-je, que l'amour de la vie, la crainte de la mort si natu-

relle, si profondément gravée dans tous les cœurs, auroit fait quelque impression sur les saints Solitaires, & qu'elle en auroit au moins ébranlé quelqu'un ? Cependant quand il fut question de prendre les voix, il n'y eut qu'un seul Frere Convers qui fut d'avis qu'on pouvoit user de quelque adoucissement. Tous les autres, ceux même que la longueur ou la grandeur de leurs maux avoit comme accablés, furent du sentiment, *que la pénitence qu'on pratiquoit à la Trappe, étoit beaucoup au-dessous de celle que chacun devoit faire pour ses péchés, & que bien loin d'en diminuer quelque chose, il falloit plutôt l'augmenter.* Comme la Conférence, où ce qu'on vient de rapporter se passa, a été rendue publique, on ne croit pas devoir entrer dans un plus grand détail sur la maniere dont chacun s'exprima en disant son avis : on se contentera de rapporter un exemple qui fera mieux comprendre que tout ce qu'on pourroit dire, quelle étoit l'élévation des sentiments des Religieux de la Trappe sur le sujet de la mort & de la douleur, & à quel degré de vertu les instructions & les exemples de l'Abbé les avoient portés.

Un Religieux attaqué d'un violent rhumatisme, avoit supporté si long-temps son mal sans s'en plaindre & sans en rien dire, que lorsqu'il se vit obligé de le déclarer, la gangrène avoit gagné les épaules, & la plus grande partie du dos. On fit venir un Chirurgien pour y remédier. L'Abbé étoit présent, & un autre Religieux avec lequel le malade s'entretenoit de quelques discours de piété. La gangrène avoit fait de si grand progrès, que l'opération ne put être que très-douloureuse; on coupa d'abord les chairs mortes, & l'on fut enfin jusques au vif, sans que ce Religieux fit la moindre plainte, & cessât de s'entretenir avec son confrere avec la même tranquillité que s'il n'eût rien souffert. Le Chirurgien étonné d'une si grande constance, pria l'Abbé de dire à ce Religieux de se plaindre, il ajouta que la violence qu'il se faisoit pour retenir ses cris, ne pouvoit qu'augmenter sa douleur qui devoit être extrême; que les plaintes soulageoient la nature, qu'elles servoient même à conduire son opération, & que sans cela il ne pouvoit discerner s'il alloit ou non jusques au vif. L'Abbé dit à ce Religieux qu'il pouvoit se plaindre, &

que Dieu ne demandoit pas des hommes des choses au-delà de la nature. Alors le Religieux, sans rien perdre de sa tranquillité, regardant l'Abbé avec beaucoup de douceur : *Eh ! de quoi me plaindre, mon Pere, lui dit-il, de ce que j'ai le bonheur de souffrir à l'exemple de JESUS-CHRIST ; de ce que je suis assez heureux pour racheter par des souffrances de peu de durée des peines éternelles que mes péchés ont mérités ? Ah ! mon Pere, quand Dieu nous fait de si grandes graces, peut-on se résoudre à s'en plaindre !* Il soutint de la sorte une longue & cruelle opération, sans qu'il parût qu'il sentît la moindre douleur. Pour le Chirurgien il étoit si transporté de l'admiration d'une si grande vertu, qu'en s'en allant sans faire réflexion qu'il étoit accompagné, il ne pouvoit s'empêcher de lever les mains & les yeux au Ciel, & de s'écrier : *Ah mon Dieu ! est-il possible qu'il y ait encore de pareils hommes sur la terre ! Malheureux que nous sommes, que faisons-nous pour le Ciel, quel droit avons-nous d'y prétendre !* Ces exemples ne sont point rares à la Trappe : on y en voit si souvent de pareils, qu'on s'y accoutume, & qu'on ne les admire pres-

94 LA VIE DE L'ABBÉ
que plus. C'est dans le sein de la pénitence que se forment de pareilles vertus ; c'est elle qui a donné tant de Martyrs à JESUS-CHRIST, & tant de Saints à l'Eglise.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Abbé de la Trappe ne pouvoit se résoudre à en rien relâcher ; mais la postérité ne comprendra jamais, que de si grands exemples n'aient pu fermer la bouche à ses ennemis, & qu'on ait pu penser & publier, que la vanité étoit l'unique motif qui faisoit agir un homme qui a porté si loin la pénitence, & qui a su former tant de Saints.

CHAPITRE IX.

L'Abbé de la Trappe répond aux Evêques qui l'avoient sollicité d'adoucir la pénitence de la Trappe. Il demeure ferme à n'en rien relâcher.

LA PRÉCAUTION que l'Abbé de la Trappe avoit prise en consultant ses Religieux de la manière qu'on l'a raconté, l'affermir plus que

jamais dans le deſſein de ne rien relâcher de l'aſtérité de ſon Monaftere ; c'eſt en ce ſens qu'il en écrivit aux Evêques , dont on a parlé.

» Vous me permettez de vous dire , Du 4.
Janvier
1682.
 » écrit-il à l'un de ces Prélats , que ſi
 » j'ajoutois , ce que vous me mandez ,
 » à notre nourriture accoutumée, il faudroit congédier les deux tiers de nos
 » Freres , & fermer la main à un grand
 » nombres de pauvres qui ſe préſentent
 » tous les jours à nos portes. Il y a
 » bien ſoixante & dix perſonnes qui vivent dans la maiſon ſans compter les
 » hôtes ; ainſi notre impuiſſance nous
 » empêche de nous élargir , & nous
 » avons eſtimé qu'il valoit mieux rompre
 » notre pain avec les pauvres de
 » JESUS - CHRIST , qui ſe multiplient
 » au-delà de l'imagination , que de les
 » en priver en menant une vie plus
 » commode. Il eſt vrai que la lettre
 » tue quand elle eſt toute ſeule , ou au
 » moins qu'elle fert de peu ; mais quand
 » on s'efforce de l'animer , & d'y joindre l'eſprit , on y trouve aſſurément
 » de grands ſecours & de grandes utilités. »

L'Abbé de la Trappe ajoute à une conſidération auſſi chrétienne, que celle

de se mettre à l'étroit pour soulager les pauvres , & être en état d'exercer l'hospitalité, l'approbation que le Pape avoit donnée aux pratiques de la Trappe. Il prétend qu'elle l'engage à n'y rien changer , qu'autrement on pourroit lui contester l'effet des graces que sa Sainteté lui avoit accordées.

A l'égard de la maniere dont il en usoit avec ses Freres , voici ce qu'il en dit : » Pour ce qui est de ma conduite particuliere , je vous dirai , pour » vous en rendre compte , qu'elle n'est » point telle qu'on vous l'a figurée ; je » vis avec mes Religieux dans toute la » charité & la tendresse que Dieu peut » desirer de moi autant qu'il m'est possible. Je suis sévere dans les Chapitres , » parce que c'est le lieu dans lequel on » doit reprendre les fautes ; mais ma séverité cesse là , & ne va pas plus loin , » quoique j'observe par-tout le sérieux » auquel est obligé un homme qui doit » l'exemple.

» Touchant les répréhensions , continue - t - il , il est certain que je reprends les fautes quelque petites qu'elles soient. Deux choses m'y obligent , » l'une est que les Religieux , qui par » la grace de Dieu , n'en font pas de » grandes,

» grandes, feroient fans correction. Si on
 » ne les reprenoit pas des fautes légers,
 » ils se croiroient irrépréhensibles,
 » & détruiroient ainfi, par l'opinion qu'ils
 » auroient de leur vertu, tout ce qu'ils
 » en auroient pu acquérir par leur mortification,
 » par la régularité de leur vie, & par tous les autres avantages
 » de leur retraite. La seconde raifon,
 » c'eft qu'ils doivent une édification
 » continuelle au monde, que ceux qui
 » les voyent doivent remarquer dans
 » leurs perfonnes & dans leur extérieur,
 » une perfection qui réponde à la dignité
 » de leur état, & au fentiment qu'ils en ont conçu.
 » C'eft pour cela que notre regle nous ordonne de nous
 » garder à toute heure de tous vices
 » & de tous défauts, foit de la penfée,
 » de la langue, des yeux, des mains,
 » des pieds, &c. Je vous affure que fi
 » je n'avois en cela beaucoup d'exactitude,
 » la contenance de nos Freres n'auroit rien
 » de ce qu'elle doit avoir, & de ce que Dieu lui a donné
 » par fa mifericorde, & il n'y auroit rien
 » dans notre Monaftere qui le diftinguât
 » de la diffipation qui fe remarque dans la plupart
 » des Cloîtres. Je n'ai pas moins de foin des défauts intérieurs.

» rieurs, & je ne pense pas qu'il y ait
 » rien à négliger dans ceux qui sont
 » obligés par leur condition, & par
 » leur état, de s'élever à une vie par-
 » faite; mais néanmoins je tâche à mé-
 » nager les choses, en sorte que je n'ac-
 » cable personne.»

Après que l'Abbé de la Trappe a ainsi justifié l'exactitude & la fermeté, dont le rang qu'il occupoit, l'obligeoit d'user à l'égard de ses Religieux, il ajoute avec une humilité qu'on ne peut assez estimer.

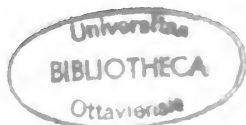
» Je fais bien que, quelque précaution
 » que je prenne, quelque regle que je me
 » prescrive, je manque en tout, & qu'il
 » n'y a point de circonstance dans la-
 » quelle on ne puisse me reprendre avec
 » justice. Je me mêle de conduire les
 » autres, & je ne suis pas capable de
 » me conduire, & comme j'en suis par-
 » faitement convaincu, je n'ai garde
 » que je ne m'applique les avis que
 » vous avez eu la bonté de me donner.
 » Je fais trop qu'ils partent d'un esprit
 » plein de lumieres, & d'un cœur rem-
 » pli de charité, pour ne les pas rece-
 » voir avec une soumission profonde.
 » Je vous supplie de vous souvenir de
 » moi devant Dieu, & de me soutenir

» par vos prieres aussi-bien que par vos
» conseils.»

Dans une autre lettre au même Prélat, il lui dit qu'il ne sauroit goûter qu'on altère un bien que l'on croit être l'effet du doigt de Dieu, sous prétexte de l'éterniser, & qu'on se fasse des maux certains pour en prévenir d'imaginaires. Enfin il ajoute que son cœur ne lui dit rien, sinon ces belles paroles des Macchabées: *Moriamur in simplicitate nostra*: Mourons dans notre simplicité.

» Je vois assez, continue-t-il, que dans le malheur des temps où nous vivons, il est mal aisé qu'un ouvrage de Dieu attaqué par l'envie, combattu par la malignité des hommes, aille fort loin au travers des contradictions qu'il rencontre, & que le monde qui n'aime que le relâchement, souffre en paix des gens qui demeurant dans le silence, ne laissent pas, sans y penser, de condamner sa mollesse par l'exactitude de leur conduite; mais il me semble que bien loin de diminuer par de telles raisons de l'ardeur & de la fidélité dans laquelle on essaye de servir JESUS-CHRIST, au contraire il faudroit renouveler sa

E ij



» vivacité & son zele, & même resser-
 » rer sa vie, afin de lui rendre d'au-
 » tant plus de gloire pendant qu'on
 » le peut, qu'on prévoit qu'on n'en
 » aura pas toujours la facilité & les
 » moyens. »

Il écrit à un autre Evêque, qu'il
 ne comprend pas comme on peut louer
 la pénitence des premiers Chrétiens, &
 celle des anciens Solitaires, & blâmer
 celle qui se pratique à la Trappe, quoi-
 qu'elle lui soit fort inférieure. » Je vous
 » assure, lui dit-il, que ce que nous
 » faisons, nous paroît si peu de chose;
 » nous y trouvons tant de facilité, que
 » bien loin d'être contents de nous-mê-
 » mes, & satisfaits de nos œuvres, nous
 » y trouvons de perpétuels sujets de
 » nous humilier & de nous confondre :
 » car soit que nous regardions nos pé-
 » chés dont nous sommes obligés de
 » faire pénitence, soit que nous ayons
 » devant les yeux les devoirs de notre
 » profession, ou que nous envisagions
 » ce que nos Peres nous ont laissé com-
 » me des devoirs indispensables, nous
 » ne voyons rien en nous qui nous con-
 » sole, & nous demeurerions accablés
 » sous ce poids dans le sentiment de
 » nos propres miseres, si Dieu ne nous

» soutenoit en nous inspirant une confiance secrète dans sa miséricorde. »

L'Abbé de la Trappe ayant répondu avec la même fermeté à tous ceux qui lui avoient conseillé de relâcher quelque chose de la pénitence qu'il avoit rétablie dans son Monastere, il s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur à la maintenir, que les maladies qui avoient cessé, sa santé rétablie, & un grand nombre de bons sujets qu'il avoit reçus, lui donnoient sur cela des facilités qui lui avoient si absolument manqué depuis long-temps, qu'un moindre zele que le sien n'auroit pu se dispenser de laisser introduire de grands adoucissements. Si l'on étoit tenté de trouver à redire à l'inflexibilité, pour ainsi dire; qu'il fit paroître dans l'occasion dont on vient de parler; les bénédictions que Dieu a versé depuis en si grande abondance sur la Trappe, sont de si grandes marques de son approbation, qu'on ne fait pas difficulté de dire avec l'Apôtre: *Lorsque Dieu justifie, qui est-ce qui oseroit condamner ?*



CHAPITRE X.

L'Abbé de la Trappe compose plusieurs excellents ouvrages. Celui de la Sainteté & des Devoirs de la vie Monastique, est reçu du public avec de grands éloges, & lui attire en même-temps de grandes persécutions.

LE RÉTABLISSEMENT de la santé de l'Abbé de la Trappe, & de celle de ses Religieux, ne lui servit pas seulement à maintenir la discipline qu'il avoit établie dans son Monastere, il lui donna encore le moyen de composer plusieurs excellents ouvrages, où son savoir, sa piété, son éloquence éclatent d'une manière si vive, qu'il n'est pas possible de n'en être pas touché.

Le premier fut celui de ses déclarations, sur la Regle de Saint Benoît. Cet ouvrage est écrit en Latin, & n'a pas été donné au public.

Le second fut la lettre qu'il écrivit à un Abbé de ses amis, qui n'approuvoit pas sa conduite dans la pratique

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 103
des humiliations & des corrections , &
qui lui avoit envoyé une dissertation
pour la combattre. L'Abbé justifie l'u-
sage de son Monastere , par les senti-
ments & les exemples des anciens Moi-
nes.

Le troisieme fut celui *de la sainteté
& des devoirs de l'état Monastique*. C'est
une espece de recueil des instructions
qu'il donnoit à ses Religieux, lorsqu'il
tenoit le Chapitre. Le stile cependant
n'est pas si figuré que celui des Ser-
mons , ni même autant que l'étoit celui
de ses exhortations, qui étoit vif & tou-
chant ; mais ce qui manque à la grande
éloquence qui ne convient pas à un ou-
vrage dogmatique qui n'est fait que pour
être lu , est récompensé par une élé-
gance , un tour , & une maniere d'é-
crire , dont peu de gens ont appro-
ché.

Cet ouvrage fut suivi de celui des
éclaircissements. Il fut obligé de le com-
poser pour répondre à un grand nom-
bre d'objections que des personnes ha-
biles & savantes faisoient contre diverses
choses qu'il avoit avancées dans le li-
vre de la sainteté , & des devoirs de la
vie Monastique.

Son cinquieme ouvrage est la tra-

104 LA VIE DE L'ABBÉ
duction & l'explication de la Regle de
Saint Benoît.

Il fit ensuite la traduction de Saint
Dorothee, à la sollicitation de quelques-
uns de ses Freres, qui la lui demande-
rent avec instance.

La réponse à Dom Mabillon, Reli-
gieux Bénédictin de la Congrégation
de Saint Maur, sur le sujet des études
Monastiques est son septieme ouvrage.

Il fut suivi du recueil de ses Maxi-
mes, & de la Lettre à Madame de
Guise.

Il composa ensuite le Traité des obli-
gations des Chrétiens. Cet ouvrage n'est
que comme l'essai d'un autre plus éten-
du qu'il avoit dessein de faire. Voici
quelle en fut l'occasion. Plusieurs de
ses amis, gens d'autorité & de distinc-
tion, pénétrés d'estime pour ce qu'il
avoit écrit des obligations des Reli-
gieux, crurent qu'il ne réussiroit pas
moins bien en parlant des devoirs des
Chrétiens. Sur cela ils le presserent si
fortement, qu'il ne put les refuser. Il
l'entreprit donc, mais ses maladies &
ses autres occupations ne lui permirent
pas de l'achever. Il ne faut donc pas
être surpris si cet ouvrage n'est ni si am-
ple, ni de la force de celui de la *sain-*

Nous avons encore de lui l'explication des saints Evangiles. C'est un fruit de sa piété produit dans le cours des infirmités continuelles, dont il fut accablé sur la fin de sa vie. Comme il m'é-
ditoit continuellement les vérités contenues dans le Nouveau Testament, plusieurs de ses amis le pressèrent de mettre ses réflexions par écrit, dans la même simplicité que Dieu les formoit dans son esprit & dans son cœur, sans étude, & sans le secours d'aucun livre que celui du Nouveau Testament. Il crut qu'il devoit leur déférer, ainsi il composa cet ouvrage malgré la vivacité de ses douleurs les plus violentes & les plus aiguës : comme on crut qu'il pourroit être utile, on l'a depuis donné au public.

Son douzieme ouvrage est un recueil des instructions qu'il donnoit à ses Freres, aux Chapitres ou aux Conférences; il s'en faut pourtant bien qu'elles y soient toutes, ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il a dit dans ces occasions; car comme il avoit l'esprit très-fécond & très-cultivé, & qu'il avoit d'ailleurs une grande facilité à

s'exprimer, il disoit toujours des choses nouvelles. Cet ouvrage s'est fait en cette maniere. Un Religieux qui avoit la mémoire fort heureuse, mais qui ne s'étoit retiré à la Trappe que près de vingt ans depuis la réforme, eut la pensée d'écrire à la sortie du Chapitre & des Conférences, ce que l'Abbé y avoit dit de plus beau & de plus utile ; il montra ensuite à l'Abbé ce qu'il avoit ramassé, & le pria de le revoir & de le corriger comme il le jugeroit à propos. L'Abbé le fit avec soin, c'est ainsi que cet ouvrage s'est formé.

La relation de la mort de plusieurs Religieux de la Trappe faite en divers temps, est encore un ouvrage de l'Abbé.

Nous avons encore de lui le recueil des Réglements qu'il a faits pour la conduite de son Monastere, & pour y établir cette régularité exacte, qui a donné tant d'édification à l'Eglise.

Enfin ses Lettres font son quinzieme & dernier ouvrage ; on en a déjà donné deux petits Tomes au public ; il y en a encore un si grand nombre, & des plus belles, qu'on en pourroit faire encore plusieurs volumes.

Outre tous ces ouvrages, il en a

fait encore plusieurs autres qui ne sont pas imprimés. Les Cartes de visites qu'il a faites aux Clairets sont de lui, mais il ne les a pas fait imprimer. On lui attribue encore plusieurs autres ouvrages, comme les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe, mais ils ne sont pas de lui.

De tous ces ouvrages de l'Abbé de la Trappe, celui qui a fait le plus de bruit dans le monde, est son *Traité de la Sainteté & des devoirs de la vie Monastique*. Voici ce qui lui donna lieu de le composer & de le donner au public.

Il est certain que lorsque l'Abbé de la Trappe se retira du monde en embrassant l'état Religieux, son dessein étoit de n'avoir plus aucun commerce avec les personnes du siècle, & de ne composer aucun ouvrage qui pût faire parler de lui pendant sa vie & après sa mort. Outre ce qu'il en a dit souvent lui-même, si son esprit n'eût pas été de se condamner au silence, il n'eût pas attendu près de vingt ans après sa retraite à composer l'ouvrage dont il est question : on ne s'avise guere de devenir Auteur à près de soixante ans, lorsqu'on est accablé d'infirmités, quand

on n'en a pas été tenté dans le temps de la jeunesse & de la santé. Il n'eut même jamais plus de temps à lui pour composer, que quelques années après son retour de Rome. Il gardoit alors une retraite exacte, il ne voyoit personne du dehors, & il n'étoit point détourné par ce grand nombre de visites & de lettres dont il étoit comme accablé, lorsqu'il composa l'ouvrage dont nous parlons. Le loisir, la santé, la jeunesse, une imagination plus vive, une facilité à bien parler & à bien écrire dont peu de gens ont approché, devoient alors le solliciter à écrire, s'il eût été capable d'une pareille tentation.

Il ne pensoit qu'à persévérer dans la résolution qu'il avoit prise de ne donner aucun ouvrage au public, lorsque l'Abbé de Châtillon son intime ami vint faire une retraite à la Trappe, pour se préparer à faire ses fonctions d'Abbé Régulier, qu'il n'avoit pas encore commencé d'exercer. Comme il assistoit exactement aux exhortations que l'Abbé de la Trappe faisoit au Chapitre, il y trouva tant d'utilité, qu'il conjura l'Abbé de les mettre par écrit, & d'en faire un ouvrage en forme pour l'utilité de ses Religieux, & pour celle de tous.

ceux à qui Dieu inspireroit de s'en servir. Quelque pouvoir qu'eût cet Abbé sur son esprit, il ne put rien obtenir. L'Abbé de la Trappe demeura ferme dans la résolution dont on a parlé.

Quelque temps après, ses infirmités l'ayant obligé d'aller à l'Infirmierie, un de ses Religieux qui étoit malade, & qui lui servoit quelquefois de Secrétaire, usa de la liberté qu'il avoit de l'entretenir pour le presser de faire ce que l'Abbé de Châtillon lui avoit demandé avec tant d'instances. Il lui représenta sur cela que s'il ne mettoit pas ses exhortations par écrit, tous les Religieux qui feroient reçus dans la suite des temps, feroient privés du secours qu'ils en auroient reçu. Qu'en les faisant imprimer, tous les Freres pourroient les avoir tous les jours entre les mains, & devant les yeux, & qu'il perpétueroit en quelque maniere les instructions, à qui la Trappe étoit redevable de la connoissance de ses devoirs & de toute sa régularité. Que lorsque Dieu les auroit privés de sa présence, il leur parleroit encore dans cet ouvrage, & qu'il serviroit dans tous les temps à la conduite de son Monastere, & à en conserver l'esprit; qu'on n'y auroit pas tou-

jours des Supérieurs de son caractère ; & qu'il ne lui étoit pas permis de priver la postérité de l'avantage qu'elle pourroit tirer d'un ouvrage si utile ; que sans aller même si loin , il y avoit un grand nombre de Religieux de tous les Ordres approuvés de l'Eglise , qui ne manquoient à leurs obligations que parce qu'ils n'en étoient pas instruits , que sa charité devoit s'étendre jusques à eux. Qu'en un mot, Dieu lui demanderoit compte de tout le bien qu'il auroit pu faire & qu'il n'auroit pas fait.

Ces raisons firent impression sur l'esprit de l'Abbé de la Trappe ; & comme ses infirmités ne lui ôtoient rien de la liberté de son esprit , il ramassa ses mémoires, les mit en ordre , les retoucha , & dicta à ce Religieux cet ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui. Il étoit à peine achevé , lorsqu'un Abbé très-éclairé , qui avoit été son Précepteur, le vint voir. Il lui communiqua cet ouvrage , l'Abbé le trouva si utile, qu'il lui dit avec toute l'autorité qu'il avoit conservée sur son esprit , qu'il ne pouvoit en conscience se dispenser de le rendre public. Cependant l'Abbé de la Trappe rappelant ses premières résolutions , il en fut si touché , qu'il le

jetta au feu pour éviter la tentation de le rendre public. L'Abbé dont on a parlé entra dans ce moment ; l'Abbé de la Trappe lui ayant avoué ce qu'il venoit de faire, on retira du feu comme on put, ce bel ouvrage à demi-brûlé. On ne peut rien dire de plus fort que ce que cet Abbé lui dit dans cette occasion. En un mot, l'Abbé de la Trappe qui avoit pour lui toute l'amitié & toute la considération dont il étoit capable, ne put faire sa paix avec lui, qu'il ne lui eût promis de refaire cet ouvrage sur les mémoires qu'il en avoit conservés, & d'en faire tout ce qu'il jugeroit à propos. L'Abbé l'obligea de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Le livre fut rétabli & rendu public.

Il y a peu d'ouvrages qui ayent été plus généralement approuvés, & qui aient attiré de plus grands éloges à leur Auteur que celui dont il s'agit, non-seulement en France, mais à Rome, en Italie, & dans tous les pays Catholiques. Il y en a peu aussi qui aient produit de plus grands fruits. Sa lecture a converti non-seulement un grand nombre de particuliers, elle a fait changer de face à des Communautés entières, & l'on peut dire que ce n'est

En
1683.

que depuis qu'il a paru, que les personnes Religieuses de l'un & de l'autre sexe, ont bien compris toute l'étendue des obligations de leur état.

Cependant comme les intérêts différents font juger diversement des mêmes choses, l'approbation qu'on lui donna ne fut pas si générale qu'il ne fût désapprouvé de bien des gens. On parla, on écrivit contre cet ouvrage, on alla jusques à déchirer l'Auteur par les satyres les plus sanglantes. Rien n'égalait la patience que l'Abbé de la Trappe fit paroître dans cette occasion : on ne le peut mieux justifier que par l'histoire qu'on va raconter.

On lui apporta un matin une des plus sanglantes satyres qu'on eût faites contre lui ; (il étoit accompagné de quelques personnes qui furent témoins du fait) il lut cet écrit tout entier avec aussi peu d'émotion que s'il n'y eût point eu de part. Il loua même ce qu'il pouvoit y avoir de bon, soit pour le style, soit pour le tour. Ayant achevé de le lire, il se leva, & regardant en souriant ceux qui étoient présents : *Voilà, dit-il, une excellente préparation pour aller dire la Messe* : il y fut à l'heure même sans autre précaution, bien persuadé qu'il

ne pouvoit rien faire de plus agréable au Dieu de la paix , que de lui sacrifier le ressentiment des outrages qu'on venoit de lui faire d'une maniere qui ne pouvoit être , ni plus cruelle , ni plus publique.

Parmi ceux qui n'approuverent pas toutes les maximes du *Livre de la Sainteté & des devoirs de la vie Monastique*, le savant Dom Mabillon , Religieux Benedictin de la Congrégation de S. Maur , fut sans contredit le plus célèbre. Ce que l'Abbé de la Trappe avoit écrit des études des Moines ne se trouva pas de son goût ; ce fut apparemment ce qui le porta à publier quelques années après *le Traité des Etudes Monastiques*. Ce livre n'est point écrit En 1691; comme beaucoup d'autres avec emportement : on n'y voit point d'aigreur , point de fiel répandu. Une attention sage , pleine de modération & de retenue , une piété tendre , une science humble & modeste , une sainte politesse y regne par-tout. Il seroit à souhaiter que les Savants qui écrivent sur des matieres contestées voulussent suivre un si grand exemple. Ne peut-on soutenir la vérité sans blesser , sans détruire la charité , si recommandée dans l'Evan-

gile , si essentielle au Christianisme , & peut-on douter que Dieu qui veut tenir le premier lieu dans notre esprit par la foi , ne le veuille aussi tenir dans notre cœur par sa charité ?

En 1692. L'Abbé de la Trappe répondit à cet ouvrage par un autre qui a pour titre : *Réponse au Traité des Études Monastiques.*

Dom Mabillon fit des réflexions sur cette Réponse , & les publia l'année d'après. Le différent en demeura-là , au moins par rapport au public , & ces deux grands hommes se donnerent depuis toutes les marques de la charité la plus cordiale. C'est ainsi que les différens devroient finir entre des Chrétiens , sur-tout entre ceux que leur rang ou leur caractère obligent de donner l'exemple.

En 1685. Il y eut encore diverses personnes qui firent des objections contre plusieurs endroits du livre *de la Sainteté & des devoirs de l'Etat Monastique* ; l'Abbé y satisfit, & c'est ce qui donna lieu au livre dont on a déjà parlé, qui a pour titre : *Eclaircissement de quelques difficultés que l'on a formées sur le livre de la Sainteté & des devoirs de la vie Monastique.*

CHAPITRE XI.

L'Abbé de la Trappe tombe dangereusement malade. Le Chapitre général de l'Ordre s'intéresse à sa conservation. Ses Religieux ont recours au Pape pour l'obliger à prendre les soulagemens nécessaires. Réponse de sa Sainteté.

L'ABBÉ de la Trappe avoit à peine achevé l'ouvrage dont on vient de parler , qu'il tomba si dangereusement malade qu'on craignit pour sa vie. Ce qui augmenta les appréhensions de ses Religieux , fut que dans cet état il ne vouloit rien relâcher de ses austérités accoutumées , & qu'il ne pouvoit se résoudre à prendre les soulagemens qui paroissent nécessaires pour le rétablissement de la santé.

Le Chapitre général qui se tenoit alors , touché de la juste appréhension de perdre un homme qui faisoit tant d'honneur à l'Ordre de Cîteaux , ordonna à l'Abbé du Val-Richer Vifiteur des Provinces de Normandie , de

En
1683.

116 LA VIE DE L'ABBÉ
Bretagne, du Maine, & du Perche ;
de prendre soin de sa santé, & de lui
commander de sa part de suspendre au
moins ses austérités, & de prendre la
nourriture & les remèdes nécessaires
pour la conservation de sa vie.

Inno- L'Abbé du Val-Richer différa d'e-
cent cent
XI. xécuter sa commission jusques au temps
Du 15. où il avoit destiné de faire sa visite à
Juin la Trappe. Cependant le mal augmenta
1683. de telle sorte, que les Religieux de la
Trappe ne sachant à qui avoir recours,
prirent la résolution de s'adresser au
Pape même pour le prier d'interposer
son autorité pour la conservation d'une
personne qui leur étoit si chère, & dont
la perte leur paroïssoit irréparable. Ils
lui écrivirent sur cela une lettre qui
marque si vivement l'estime & la ten-
dresse qu'ils avoient pour leur Abbé,
& la crainte où ils étoient de le per-
dre, qu'elle suffit seule pour réfuter
tout ce qu'on a publié de sa dureté à
l'égard de ses Religieux, de l'accable-
ment & de la contrainte où ils vivoient
sous sa conduite. Cette lettre est signée
du Prieur, du Sous-Prieur, & du Célé-
rier du Monastere, comme étant les
seuls à qui le soin de la santé & de la
vie de l'Abbé avoit été confié. Le Pape,

ne crut pas la conservation de l'Abbé de la Trappe indigne de ses soins. Le Cardinal Cibo répondit à cette lettre au nom de Sa Sainteté, & il le fit en des termes qui marquent si bien l'estime qu'elle faisoit de l'Abbé de la Trappe & de sa réforme, qu'on a cru ne pouvoir se dispenser de la rapporter toute entiere exactement traduite de l'original Latin.

MES TRÉS-RÉVÉREND S PERES.

» Sa Sainteté a reçu avec beaucoup Du 5.
 » de plaisir les lettres que vous lui avez Sept.
 » envoyées toutes pleines de l'amour 1683.
 » & de la tendresse que vous avez pour
 » ce grand homme que Dieu vous a
 » donné pour Abbé. Elle a parlé de
 » vous avec beaucoup de considération,
 » voyant le soin & l'empressement avec
 » lequel vous vous employez à sa con-
 » servation, dans le dessein que vous
 » avez de vous exercer plus long-temps
 » dans les combats de la pénitence que
 » l'Evangile nous ordonne, & de vous
 » y fortifier toujours de plus en plus
 » sous la discipline très-sainte qu'il a
 » rétablie dans votre Monastere; &
 » comme Sa Sainteté approuve extrê-
 » mement ce qu'il a si heureusement

» entrepris, sur-tout dans un temps aussi
 » relâché & aussi déréglé que celui-ci ,
 » aussi a-t-elle été remplie de joie ,
 » voyant votre zele & votre ardeur.
 » Cependant Sa Sainteté se persuade
 » que votre Abbé ayant autant de res-
 » pect qu'il en a pour les Commande-
 » ments de Dieu qui ne nous permettent
 » pas d'être cruels à l'égard de nous-
 » mêmes , aura à l'avenir plus de soin
 » de sa santé qui est encore si néces-
 » faire pour le bien de votre maison.
 » Elle vous ordonne même de l'en aver-
 » tir sérieusement , & de lui parler sur
 » ce sujet au nom & par l'autorité du
 » Souverain Pontife toutes les fois que
 » vous le jugerez nécessaire. Voilà ce
 » que Sa Sainteté m'ordonne de vous
 » écrire pour répondre à vos lettres ; elle
 » qui a pour vous & pour votre Monas-
 » tere une affection toute particuliere ,
 » & qui vous donne par mon minis-
 » tere sa bénédiction avec toute sorte
 » de tendresse & de bonté. Pour moi ,
 » mes vénérables Peres , je vous prie
 » de m'assister auprès de Dieu par vos
 » prieres, & je vous souhaite toute sorte
 » de biens avec l'augmentation de la gra-
 » ce de notre Seigneur JESUS-CHRIST. »

LE CARDINAL CIBO.

L'Abbé de la Trappe qui ne savoit pas que ses Religieux eussent écrit au Pape, (car ils n'avoient pas cru avoir besoin de sa permission,) fut fort surpris lorsqu'on lui apporta la réponse du Cardinal Cibo; il s'informa du Sous-Prieur de ce qui y avoit donné occasion, ce Religieux lui apprit ce qu'on vient de raconter. L'autorité du Pape, & le droit qu'a tout Chrétien de s'adresser au Pere commun indépendamment des Supérieurs immédiats, ne lui permit pas d'y trouver à redire. Il fit même par soumission aux ordres de Sa Sainteté quelque chose de plus qu'il n'avoit coutume de faire pour le rétablissement de sa santé; mais ce plus étoit si peu de chose, qu'elle fut encore long-temps à se rétablir. On peut même dire qu'il n'eut presque plus de santé jusques à sa mort. Son mal étoit un violent rhumatisme qui lui tenoit presque tout le corps. Cette fluxion après l'avoir long-temps tourmenté, se jeta sur la main gauche; il lui fallut faire plusieurs incisions d'autant plus douloureuses, que la main est une des parties les plus sensibles du corps. Pendant des douleurs si aiguës & si continuelles, l'Abbé ne perdit rien de sa douceur & de sa tran-

quillité ordinaire ; ceux qui le venoient voir s'appercevoient à peine qu'il sentît le moindre mal. Sa fermeté & sa patience , sa joie même au milieu de tant de maux alloit au-delà de tout ce qu'on en pouvoit dire. Cependant la fluxion quitta la main gauche , mais ce fut pour se jeter sur la droite avec des douleurs si vives , qu'elles le mirent enfin dans l'état que l'on racontera sur la fin de sa vie. C'est ainsi que Dieu seconçoit par des ordres secrets de sa providence , toujours attentive à procurer le salut de ses élus , le desir ardent qu'il avoit de se rendre conforme à JESUS-CHRIST.

Cependant comme les maux dont il étoit comme accablé ne diminuoient rien de sa vigilance pour la conduite de son Monastere , ne pouvant aller au Chapitre , il dicta une exhortation qu'il y envoya pour y être lue ; c'est une piece digne de son zele & de sa prévoyance ; mais sa longueur empêche de la rapporter ici.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Des médailles de l'Abbé de la Trappe qu'on répand dans le monde sans sa participation, donnent lieu à de nouvelles calomnies. L'Abbé s'en plaint lui-même à ses amis. L'Auteur de ces médailles lui écrit pour lui en faire des excuses. D'autres calomnies inventées contre lui ; & de plusieurs pratiques édifiantes qu'il a établies à la Trappe.

LES DOULEURS corporelles dont on a parlé, quelques vives & quelques continuelles qu'elles pussent être, n'étoient peut-être pas les plus grands maux auxquels l'Abbé de la Trappe se trouvoit exposé. Les calomnies ne finissoient point, & l'on se faisoit tous les jours de nouveaux sujets de le décrier. La grande réputation qu'il s'étoit acquise, avoit peut-être besoin de ce contrepoids, & Dieu tempéroit ainsi les louanges qu'on lui donnoit de tous côtés. Les calomnies qu'on publioit

1684. contre lui, étoient la plupart du temps sans fondement. On en répandit cette année de nouvelles qui parurent un peu mieux fondées ; mais ce ne fut qu'à ceux qui ne se donnent pas la peine de s'informer du fond des choses.

Une personne qui venoit souvent à la Trappe, & qui avoit même dessein de s'y engager, trouva le moyen d'avoir le portrait de l'Abbé à son insu. La chose n'étoit pas difficile à l'égard d'une personne qui ne pensoit pas même à s'en défier, puisqu'un Seigneur de la première qualité du Royaume a bien pu le faire tirer depuis par un des plus fameux peintres du siècle, quoique l'Abbé fût alors bien plus sur ses gardes. L'usage que cette personne fit de ce portrait, fût d'en faire tirer des médailles qu'il répandit ensuite dans le monde avec trop peu de précaution. Il ne pensoit qu'à satisfaire l'estime & l'affection qu'il avoit pour l'Abbé de la Trappe. On se trompe souvent avec les meilleures intentions du monde.

Les médailles n'eurent pas plutôt paru, que les ennemis de l'Abbé, & généralement tous ceux qui ne le connoissoient pas, en furent tout-à-fait scandalisés. Que ne dit-on pas, que

n'écrivit-on point à cette occasion ? Il est certain que pour peu qu'on eût voulu faire réflexion sur le fait dont il s'agissoit, on n'eût jamais soupçonné l'Abbé d'y avoir part ; mais la haine ne fut jamais si précautionnée, elle faisit toujours sans rien examiner le premier objet qui flatte sa prévention.

Qu'un homme comme l'Abbé de la Trappe, retiré dans le fond d'un désert, toujours occupé de sa pénitence, obligé de donner continuellement de grands exemples de l'humilité la plus profonde, environné d'ennemis qui l'observoient, qui ne lui pardonnoient rien, à qui les plus légères apparences suffisoient pour fonder les accusations les plus atroces ; qu'un homme accablé de douleurs, qui avoit toujours la mort devant les yeux, & qui étoit tous les jours à la veille de comparoître au jugement de Dieu ; qu'un homme dans cette situation pensât à faire frapper sa médaille, cela étoit sans apparence, c'étoit se perdre de réputation en en voulant acquérir : ou l'on ne voulut pas faire ces réflexions, ou on les fit inutilement.

Cependant les reproches qu'on faisoit à l'Abbé de la Trappe devinrent

si publics, qu'ils parvinrent jusques à lui; jamais surprise ne fut égale à la sienne. Sa pensée fut d'abord de s'en tenir au témoignage de sa conscience, & de laisser dire le monde; mais ses amis lui écrivirent si fortement, qu'il se crut obligé de leur répondre & de se justifier. La prévention étoit si forte, que tout ce qu'il eût pu dire ou écrire n'eût servi de rien, si Dieu n'eût permis que celui qui étoit le véritable auteur de ces médailles, ne lui eût écrit pour s'en accuser, & lui en faire des excuses. Comme on a l'original de cette lettre, on a cru qu'on devoit rendre compte au public de ce qu'elle contient.

Elle commence par un aveu du fait, qui ne peut être ni plus net ni plus précis. » On me mande, dit l'auteur de
 » cette lettre, que votre Révérence
 » a appris avec un extrême déplaisir que
 » nous avons fait graver son portrait;
 » que vous désapprouviez tout-à-fait notre
 » conduite; que vous blâmez notre
 » indiscretion, & que vous nous vou-
 » liez mal d'avoir fait cette violence à
 » votre modestie, & de vous avoir atti-
 » ré la plus sensible de toutes les humili-
 » ations qui pût vous arriver au mon-
 » de. Il n'en a pas fallu davantage pour

» même faire mettre en diligence la main
 » à la plume , & pour m'obliger à vous
 » demander très-humblement pardon
 » d'une faute dont je me sens effective-
 » ment coupable , & que je ne puis
 diffimuler. »

Après un aveu si sincere , & de gran-
 des excuses, l'auteur de la lettre ajoute.
 » Le monde, que l'on vous fait enten-
 » dre qu'il tourneroit un tel procédé en
 » ridicule, quelque malin qu'il puisse
 » être , ne peut avec le moindre fonde-
 » ment en agir de la sorte ; car outre qu'il
 » est informé suffisamment , que le R. P.
 » Abbé de la Trappe n'a nulle part en
 » tout ce négoce , que vous n'êtes pas
 » homme à vous laisser tirer , ni même
 » à vous montrer ; le portrait où vous
 » n'êtes représenté qu'à moitié & fort
 » imparfaitement , le dit assez à ceux
 » qui ne le fauroient ou qui ne vou-
 » droient pas le croire. D'ailleurs ce
 » n'est pas une chose nouvelle dans le
 » monde de faire graver des personnes
 » de leur vivant, pauvres, riches , grands
 » & petits, Moines & autres , Saints ,
 » & pécheurs , quoique je ne sois pas
 » trop vieux , j'en fais tant d'exemples,
 » que je crois qu'ils peuvent me mettre
 » un peu à couvert. Le portrait de M.

» Pavillon, Evêque d'Alet, & celui du
 » P. Lalleman de Sainte Genevieve ,
 » qui ont été tous deux gravés sur l'o-
 » riginal vivant, sont assez fameux ; &
 » si nous y joignons celui de M. d'An-
 » dilly, & de la Mere Agnès , Abbesse
 » de Port-Royal , en voilà presque de
 » tout sexe & de toutes conditions qu'on
 » a gravés comme vous malgré eux ,
 » ou du moins à leur infu pendant leur
 » vie. »

Après cette justification , l'auteur de la lettre ajoute encore de grandes excuses, & finit en priant l'Abbé de la Trappe, que la faute dont il s'accuse, & dont il est prêt de lui faire toutes les satisfactions qu'il voudra lui prescrire, n'altère point l'amitié dont il avoit voulu l'honorer jusques alors.

Voilà ce que contient cette lettre ; elle mérite d'autant plus qu'on y ajoute foi , qu'outre qu'il n'y paroît aucune affectation , elle ne suppose rien qui ne soit arrivé mille fois à l'égard des personnes de la réputation de l'Abbé de la Trappe. Il n'y a rien de plus ordinaire que de les peindre & de les graver à leur infu , & même malgré eux ; le premier qui voudra l'entreprendre y réussira, sans qu'on s'en puisse défendre :

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 127
pourquoi voudroit-on que cela ne fût
pas arrivé à l'Abbé de la Trappe après
les preuves qu'on en vient de don-
ner ?

Au reste , les persécutions continuel-
les que souffroit l'Abbé de la Trappe,
lui donnerent lieu d'établir dans son
Monastere une pratique d'une grande
édification. Ce fut qu'on y diroit tous
les jours six Messes. Une de l'Office
du jour , une de la Vierge , une pour
les Morts , une quatrieme pour le Roi,
une pour les bienfaicteurs, & une sixie-
me pour les persécuteurs & les enne-
mis du Monastere. Cette pratique fait
souvenir d'une autre qui n'est pas moins
édifiante , c'est qu'il établit à perpétuité
qu'on feroit tous les jours, avant Vê-
pres, un quart d'heure de prieres pour
le Roi. C'est un des exercices de ce
Monastere qui se fait avec le plus d'exac-
titude. On peut juger par-là de la faus-
seté de trois calomnies qu'on a encore
avancées contre lui , mais qui ont été
depuis bien éclaircies & bien détruites.
L'une que la Vierge n'étoit pas hono-
rée à la Trappe , l'autre qu'on n'y di-
soit presque point de Messes ; & la troi-
sieme qu'on n'y étoit affectionné ni au
Roi ni au gouvernement ; qu'on y retiroit

des personnes suspectes, & qu'on y faisoit des cabales contre l'Etat. Quand on peut avancer des choses si fausses, & dont il est si aisé de justifier le contraire, on ne doit pas s'étonner si l'on s'est obstiné à croire & à publier que les médailles de l'Abbé de la Trappe avoient été frappées de sa participation & de son consentement; mais c'est aussi dans ces occasions qu'on peut dire qu'il y a des calomnies si outrées, & si hors de toute apparence, qu'elles ne peuvent qu'être avantageuses à ceux contre qui on les employe, parce qu'elles découvrent de telle sorte la passion de leurs accusateurs, qu'elles les rendent indignes de toute créance.



CHAPITRE XIII.

L'Abbé de la Trappe augmente les bâtimens de son Monastere, il y fait faire plusieurs réparations. Les Abbés du Val-Richer & de la Vieuxville, font leur visite à la Trappe. On sollicite l'Abbé de la Trappe d'écrire contre les Quiétistes. Il court un bruit que le Pape avoit dessein de le faire Cardinal. Ses sentimens en cette occasion.

PENDANT qu'on s'efforçoit de décrier la conduite de l'Abbé de la Trappe, il ne pensoit qu'à se sanctifier lui même, & à confirmer ses Freres dans les pratiques de la plus haute vertu; & comme si Dieu eût voulu confondre ses ennemis, la réputation de la Trappe, & le nombre des Religieux augmentoit tous les jours. Le Dortoir des Convers se trouvant à la fin trop petit pour les loger tous, il fut obligé d'en faire bâtir un nouveau. Il fut commencé au mois de Septembre mil six cent

quatre vingt-cinq , & achevé l'année suivante.

1685. Mais comme en augmentant les bâ-
timents , le revenu n'augmentoît pas ,
pour fournir à la subsistance de ses Re-
ligieux , des pauvres, & des hôtes, dont
le nombre devenoit tous les jours plus
grand ; afin de n'être à charge à per-
sonne , & qu'on vécût toujours du tra-
vail des mains , il établit des métiers à
faire des bas , des chemisettes , & d'au-
tres ouvrages de laine. On vend ces
ouvrages qui ne sont point à l'usage
des Religieux , & l'on y trouve une
assez grande ressource pour les dépen-
ses du Monastere , qui vont toujours
beaucoup au-delà du revenu : il allon-
gea encore le petit Dortoir , & le poussa
jusques à l'Infirmierie , ce qui l'augmen-
ta de dix cellules.

Il fit faire encore cette même année
plusieurs changements au grand Autel,
parce qu'il ne lui paroissoit pas être dans
toute la bienfiance & toute la propreté
que la pauvreté religieuse peut permet-
tre : il n'y avoit qu'un pavé assez mal
en ordre , l'Autel même n'étoit élevé
que de deux petites marches. Il fit re-
lever l'Autel , faire un nouveau con-
tretable , un parquet , les sieges pro-

che l'Autel , & mit toutes choses dans l'état où on les voit aujourd'hui.

L'Abbé de la Trappe donnoit une partie de ses soins à ces réparations ; lorsque l'Abbé du Val-Richer y arriva pour y faire sa visite. Il trouva toutes choses en si bon état , qu'il n'eut pas lieu d'y faire aucune ordonnance ; il se contenta d'exécuter les ordres du Chapitre général dont on a parlé , & de charger le Prieur & le Célérrier d'avoir un soin particulier de la santé de l'Abbé , & de lui ordonner, s'il en étoit besoin, en vertu de l'obéissance qu'il devoit au Chapitre général , de prendre tous les soulagemens nécessaires pour la conservation de sa vie. Il eut encore soin de se faire donner par écrit un état exact du Monastere , tant pour le spirituel que pour le temporel.

L'année suivante l'Abbé de la Trappe continua les bâtimens qu'il avoit commencés l'année précédente , & il en entreprit de nouveaux. Il fit réparer l'Infirmerie , & l'augmenta de deux chambres , en y joignant deux autres qui servoient au vestiaire qu'il fit placer plus commodément sur le nouveau Dortoir des Convers. Il fit allonger le Chœur du côté de la Nef , & l'augmenta de

1686.

seize chaîses. Il fit encore bâtir à l'extrémité de l'Eglise, derrière le grand Autel, deux Chapelles, l'une en l'honneur de Saint Jean Clymaque, l'autre en l'honneur de Sainte Marie d'Egypte. Ces Chapelles donnent beaucoup de jour, & sont d'un grand ornement à l'Eglise de la Trappe.

L'Abbé n'étoit point si fort occupé de toutes ces réparations, qu'il ne donnât la plus grande partie de ses soins à l'édifice spirituel. Il exhortoit sans cesse ses Religieux à se renouveler devant Dieu, & à serrer de plus en plus les liens qui les tenoient attachés à son service. Ce fut dans cette vue que ses Freres le prièrent de leur permettre de renouveler leurs vœux dans le Chapitre, & ils le firent le jour de la naissance de JESUS-CHRIST, avec toute la ferveur dont des âmes si pures & si dégagées de tous les soins de la terre pouvoient être capables. Les Convers en firent autant l'année suivante, le jour de la Purification de la Sainte Vierge.

1687. Ce renouvellement de vœux fut suivi la même année de la visite que l'Abbé de la Vieuxville, Visiteur de la Province, vint faire à la Trappe ; il en usa

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 133
comme ses prédécesseurs. Après avoir
parlé à tous ses Religieux en particu-
lier, il fut si touché de leur modestie,
de leur pénitence, & de leur piété, mais
sur-tout de cette sainte joie qui se ré-
pandoit dans leurs cœurs, sur leur visa-
ge, qu'il ne fit aucune ordonnance. Il
se contenta de les exhorter à persévé-
rer & à marcher constamment dans la
voie étroite qu'ils avoient suivie jus-
ques alors.

L'année suivante l'Abbé de la Trappe 1688.
s'étant apperçu que le clocher qui
étoit une fleche fort élevée mena-
çoit ruine, il le fit réparer, & mettre
en l'état où on le voit aujourd'hui. L'en-
treprise fut difficile & de dépense, ceux
qui y travaillèrent qui étoient des Con-
vers de la maison, parce que le péril
avoit étonné tous les ouvriers du de-
hors, y coururent d'extrêmes dangers;
tout le monde en étoit si effrayé, que
l'Abbé faisoit dire une Messe tous les
matins, pour ceux qui devoient travail-
ler. La protection de Dieu parut dans
cette occasion d'une maniere extraor-
dinaire. Parmi tant de risques & tant
de dangers qui paroissoient inévitables,
personne ne fut blessé, & leur ouvra-
ge fut achevé avec tout le succès qu'on
eût pu souhaiter.

1682. L'Eglise de la Trappe fut enrichie l'année d'après d'une précieuse Relique de Saint Benoît, dont les Religieux du Monastere de Perrecy lui firent présent. Elle fut apportée par l'Abbé Berrier, Prieur de Perrecy. L'Abbé & la Communauté la furent recevoir à la porte de l'Eglise; c'est une Relique des mieux vérifiées qui soit en France.

Environ ce même temps, comme l'affaire du Prêtre Molinos & des Quiétistes ses sectateurs, faisoit beaucoup de bruit à Rome, un Cardinal d'une piété & d'un mérite distingué écrivit à un des amis de l'Abbé de la Trappe, pour le prier de l'engager à écrire contre cette nouvelle hérésie. » Il regne à Rome, » & dans toute l'Italie, dit ce Cardinal, » une certaine spiritualité fondée sur » l'Oraison qu'on appelle de Quiétude : » elle fait beaucoup de mal & perd un » grand nombre d'ames simples : on » avoit cru que l'emprisonnement du » Prêtre Molinos qui a été regardé comme l'auteur de cette Oraison, arrêteroit le cours du mal. Cependant on voit qu'il augmente tous les jours au lieu de diminuer. Tous ceux qui aiment l'Eglise & les personnes les plus considérables de cette ville, souhaiteroient

» avec passion que le Pere Abbé de la
» Trappe, qui est le seul homme du siècle,
» propre pour juger sainement de ces
» sortes de matieres, voulût soutenir
» par écrit la morale de J E S U S -
» C H R I S T , & les sentiments purs
» & sinceres des Théologiens mysti-
» ques, contre les impostures & les nou-
» veautés profanes de ces Quiétistes.
» Leurs principaux livres sont la guide
» spirituelle de Molinos , & le livre de
» Malaval de Marseille, si vous ne pou-
» vez trouver ces livres, on vous les
» enverra d'ici. On y regarde cette af-
» faire comme une des plus importantes.
» Les gens dont je vous ai parlé croient
» que c'est une occasion inévitable au
» R. P. Abbé, de faire paroître le zele
» dont son cœur brûle pour les intérêts
» de l'Eglise , sans que son humilité lui
» puisse fournir aucune excuse On
» fait ce que les saints Solitaires ont fait
» en pareil cas , & si les Antoinés & les
» Bernards (desquels il est un si parfait
» imitateur) vivoient aujourd'hui , ils
» ouvreroient la bouche contre ces im-
» pies, & ne craindroient point de rom-
» pre leur silence. N'obmettez rien pour
» lui inspirer de mettre la main à cette
» bonne œuvre qui couronneroit glo-

»rieusement les travaux de sa pénitence, & arrêteroît le cours d'un nombre infini de maux. » J'attends votre réponse avec impatience.

Un des plus illustres Prélats de France manda quelque mois après à l'Abbé de la Trappe, qu'on lui avoit écrit de Rome dans le même sens de la part du Cardinal Coloredo, & qu'on l'y regardoit comme la seule personne capable de faire un Traité solide sur l'Oraison mentale, pour aller au-devant de ces Oraisons du Quiétisme, & d'une infinité d'autres dévotions mal réglées qui ne sont que trop fréquentes en France. Ce sont les propres termes de la lettre de ce Prélat.

Ces lettres font voir que l'Abbé de la Trappe n'étoit pas moins estimé à Rome qu'en France, & que son savoir & sa piété y étoient dans une égale considération; il parut depuis dans deux lettres qu'il écrivit à un des plus illustres & des plus sçavants Prélats de France, que s'il ne fit pas ce qu'on desiroit de lui dans cette occasion, ce n'est pas qu'il ne fût très-opposé aux nouveautés des Quiétistes; mais dans la vérité, outre ce que son humilité pouvoit lui suggérer sur une pareille commission, ses ma-

ladies devinrent si grandes & si fréquentes , qu'il ne fut plus en état de travailler à un ouvrage de l'importance de celui qu'on lui proposoit.

Dans ce même-temps il courut un bruit que le Pape Innocent XI avoit dessein de le faire Cardinal. Ce bruit n'étoit pas sans fondement , puisqu'après la mort du Pape , on trouva son nom sur une liste parmi ceux de plusieurs personnes de mérite, que Sa Sainteté avoit dessein d'élever à cette éminente dignité. Ses amis ne lui parloient & même ne lui écrivoient autre chose. L'humilité de l'Abbé de la Trappe lui inspiroit des sentiments bien différents de ceux que tout le monde avoit de lui. Voici ce qu'il écrivit à un de ses amis auquel il ne se put défendre d'expliquer ses sentiments. » La vérité est , (lui dit-il ,) que je crois qu'il n'y a personne » sur la terre qui puisse m'élever , & » me faire plus que je ne suis dans ma » profession même , comme hors de ma » profession. Car étant convaincu comme je le suis, que Dieu veut que je vive » & que je meure dans l'état où sa providence m'a établi, & sa volonté m'étant » sur cela évidemment connue, je ne puis, » sans blesser ma conscience, me soumet-

» tre à celle des hommes quand elle lui
 » fera contraire. Le seul changement
 » dont je suis capable, & pour lequel
 » je soupire il y a long-temps, c'est d'être
 » encore moins que je ne suis, & si j'a-
 » vois trouvé trois hommes de piété &
 » de bons sens, qui fussent entrés sur
 » cela dans ma pensée, dans quatre heu-
 » res je me démettrois de l'Abbaye de
 » la Trappe, pour finir ma vie dans la
 » paix & dans la liberté, où il est bien
 » difficile que soit une personne char-
 » gée de la conduite des autres. Vous
 » pouvez en parler ainsi à M. l'Arche-
 » vêque de Paris ; car comme je suis
 » persuadé qu'il a beaucoup de bonté
 » pour moi, je le suis aussi qu'il sera
 » bien-aisé de me savoir dans la situation
 » dans laquelle un homme de ma sorte
 » doit être ; dans le fond je n'ai d'in-
 » térêt que de plaire à Dieu, & de me
 » conformer à ses desseins. »

Après des sentiments si humbles, si
 nettement & si précisément expliqués ;
 il n'est pas aisé de comprendre comme
 il s'est pu trouver des gens qui aient
 dit, écrit & publié que l'Abbé de la
 Trappe étoit un ambitieux, qui sacri-
 fioit tout à la gloire & à la réputation :
 de quel droit juge-t-on ainsi du cœur,
 des motifs, & des intentions quand les

discours & les actions disent tout le contraire de ce qu'on prétend ? Quand l'Abbé de la Trappe ne se seroit pas effectivement démis de son Abbaye, pour vivre en simple Religieux, comme il fit quelques années après, la charité n'obligeoit-telle pas de l'en croire sur sa parole ? Depuis quand le secret des cœurs, dont Dieu s'est réservé la connoissance, est-il devenu de la juridiction des hommes ? Ceux qui ont fait des jugemens si injustes & si téméraires, n'ont peut-être jamais connu par eux-mêmes l'Abbé de la Trappe ; tous ceux qui l'ont vu de plus près en ont toujours eu toute l'estime possible ; mais ç'a toujours été le sort de la vertu, son éclat blesse, il offense les yeux des foibles, on la regrette quand elle n'est plus.

CHAPITRE XIV.

L'estime qu'on faisoit de l'Abbé & des Religieux de la Trappe, augmente de jour en jour. Jacques II, Roi de la Grande Bretagne, y fait un voyage.

LES CALOMNIES qu'on s'efforçoit de répandre de tous côtés contre l'Abbé de la Trappe, n'empêchoient

pas que Dieu ne répandît tant de bénédictions sur lui & sur ses Religieux, qu'on ne pouvoit les voir sans les admirer. On venoit à la Trappe de tous côtés, comme autrefois à Clairvaux du temps de S. Bernard. Tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus élevé dans l'Eglise & dans l'Etat, les Evêques, les Archevêques, les Cardinaux, les Princes & les Princesses, les Ambassadeurs mêmes des Princes étrangers y venoient comme à l'envi pour être les témoins de tout ce qu'ils en avoient oui raconter. La Trappe répondoit à leur attente, & même la surpassoit, & il n'y avoit personne qui n'admirât l'ordre, la piété, le silence, & toutes les vertus Chrétiennes & Religieuses, qui éclatoient parmi ces saints Solitaires.

Un aussi grand spectacle qui étoit un triomphe continuel de la grace de JESUS-CHRIST, touchoit & pénétoit les cœurs des plus insensibles, & inspiroit la piété la plus tendre à ceux mêmes qui en avoient paru les plus éloignés. On fait qu'un Cardinal, un Archevêque, & plusieurs Prélats des plus illustres & des plus éclairés ont voulu renoncer à leurs dignités pour se retirer parmi ces saints Solitaires, & y finir leurs jours sous la

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 141
conduite de ce grand homme qui avoit
formé tant de Saints.

On fait encore que s'ils n'ont pas exécuté ce dessein , ou la mort les en a empêchés , ou les conseils de l'Abbé , qui ne put jamais se résoudre à priver l'Eglise des secours & des grands exemples qu'ils étoient capables de lui donner.

Les choses étoient en cet état , lorsqu'on vit arriver en Angleterre cette terrible révolution , qui obligea le Roi & la Reine de la Grande-Bretagne de se retirer en France avec le Prince de Galles leur fils, & l'héritier de leur Couronne. Ils y furent reçus du Roi avec cette générosité héroïque , qui accompagne toutes les actions de ce grand Prince , & de tous les François avec une vénération que rien ne peut égaler, & qu'on ne pouvoit refuser à leurs grandes qualités & à leur zèle pour la Religion Catholique, qui étoit l'unique cause de leur disgrâce. Cette révolution qui arriva sur la fin de l'année mil six cent quatre-vingt-huit , eut des suites qui occupèrent le Roi de la Grande-Bretagne le reste de cette année & la suivante. En 1690. il passa en Irlande , où il fut occupé la plus grande partie de l'an-

142 LA VIE DE L'ABBÉ
née. Il avoit oui parler de la Trappe
lorsqu'il étoit en Angleterre, & l'esti-
me qu'il faisoit de l'Abbé qui gou-
vernoit ce Monastere, étoit beaucoup
augmentée depuis qu'il étoit en Fran-
ce ; sa piété le sollicitoit continuelle-
ment d'y faire un voyage, il en avoit
formé le dessein ; il l'exécuta cette année
à son retour d'Irlande, & il arriva à la
Trappe le vingtieme de Novembre sur
le soir.

1690. Dès que l'Abbé eût été averti de
l'arrivée de Sa Majesté Britannique, il
fut le recevoir à la porte du Monaste-
re. Aussi-tôt que le Roi eut mis pied
à terre, l'Abbé se prosterna devant lui.
C'est la coutume de ces saints Solitaires
d'en user ainsi à l'égard de tous ceux du
dehors qui viennent les visiter ; mais l'Ab-
bé fit cette action avec une humilité si
profonde, & si bien marquée sur son
visage, & dans toutes ses manieres, qu'il
étoit aisé de juger, qu'en respectant
la dignité sacrée de la personne du
Roi, on ne pouvoit rien ajouter
à la vénération qu'il avoit pour sa
vertu.

Le Roi parut avoir de la peine de
voir ainsi l'Abbé prosterné devant lui ;
il le releva avec empressement, & lui

demanda sa bénédiction. Alors l'Abbé lui fit son compliment en ces termes :

» S I R E , Dieu nous visite aujourd'hui
 » en la personne de Votre Majesté. C'est
 » une grace & un honneur dont nous
 » ne sommes pas dignes , mais c'est en
 » même-temps une consolation que je
 » ne puis lui exprimer. Quel bonheur
 » pour nous de voir dans ce désert : ce
 » grand Prince pour lequel nous offrons
 » à Dieu depuis si long-temps des prières
 » continuelles ! Oui , S I R E , nous ne
 » faisons rien ni plus fréquemment ni
 » avec plus d'ardeur , que de demander
 » à Dieu qu'il accorde à votre personne
 » sacrée toute la force & toute la pro-
 » tection qui lui est nécessaire , qu'il la
 » comble de ses graces , & qu'il lui don-
 » ne enfin cette couronne immortelle
 » qu'il a préparée à tous ceux qui ont
 » eu le bonheur, comme Votre Majesté,
 » de suivre J E S U S - C H R I S T , & de
 » le préférer à toutes choses. »

Le Roi répondit à ce compliment ;
 entémoignant à l'Abbé la joie qu'il avoit
 de se voir enfin dans un lieu pour le-
 quel il avoit toute l'estime qui étoit due
 à la piété dont on y faisoit profession.
 L'Abbé conduisit ensuite Sa Majesté
 à l'Eglise pour y faire ses prières , &

la ramena dans une sale où il eut l'honneur de l'entretenir seul pendant une demie-heure. Le temps de Complies étant arrivé, le Roi témoigna qu'il y vouloit assister. Il se mit à la place de l'Abbé qui étoit préparée pour le recevoir. Comme la Trappe est peut-être le lieu du monde où l'on prie Dieu avec le plus de dévotion & de modestie, & que les Complies qui durent une grande heure s'y chantent avec encore plus de piété que le reste de l'Office, Sa Majesté en parut tout-à-fait édifiée. Complies finies, on lui proposa de se retirer, parce que l'Eglise est fort froide & fort humide; mais le Roi voulut encore assister à une méditation d'un quart-d'heure, qui termine tous les exercices de la journée.

Le souper du Roi fut ensuite servi par des Religieux & par d'autres personnes de la maison. Les mets étoient des racines, des œufs, & des légumes, que le Roi trouva de bon goût malgré la simplicité de l'apprêt. Une pauvreté propre régnoit par-tout, & tenoit la place de la magnificence avec laquelle les Rois ont coutume d'être servis. Le Roi voulut que dix personnes qui l'accompagnoient eussent l'honneur de manger

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 145
ger avec lui ; pour ce qui est de l'Abbé de la Trappe il se tint auprès du Roi. Sa Majesté pendant le repas se retournoit souvent de son côté avec de grandes marques de bonté & de bienveillance , & lui faisoit de temps en temps des questions sur ce qui se passoit dans la solitude.

Après le souper , le Roi qui avoit remarqué des maximes écrites dans un grand cadre qui étoit vis - à - vis de sa place , s'approcha de plus près pour les lire. Il trouva que c'étoit des Sentences contre la médifance , sur l'amour des ennemis , & le pardon des injures. Après les avoir lues avec beaucoup d'attention. *Voilà*, dit-il , *de belles maximes. Il faudroit les emporter à Saint Germain , ce sont des regles indispensables pour des Chrétiens , tout le monde les devroit pratiquer.* Il voulut même les avoir à Saint Germain, ce qui obligea l'Abbé de lui en envoyer des copies. On conduisit ensuite Sa Majesté dans une autre salle , elle s'y entretint pendant une heure avec la compagnie de choses indifférentes , & particulièrement des guerres de France où elle s'étoit trouvée , & où elle avoit signalé sa valeur ; elle en parla avec cette modestie si rare,

mais qui fait si bien voir, combien les grandes ames sont élevées au-dessus de tout ce qui peut flatter la vanité des hommes. Après cet entretien le Roi monta à sa chambre, où il s'entretint seul avec l'Abbé de la Trappe pendant une demie-heure, après laquelle chacun se retira.

Le lendemain sur les huit heures du matin le Roi se rendit à l'Eglise pour assister à Tierce & à la grand' Messe; il prit sa place à la première chaise du côté droit proche de l'Autel, afin de mieux voir tous les Religieux, il y demeura à genoux depuis le commencement de la Messe jusques au Canon; alors il alla se mettre sur un prie-Dieu qui étoit à l'entrée du Sanctuaire, son Confesseur étoit toujours à sa droite un peu derrière Sa Majesté. A la Communion le Roi quitta son prie-Dieu pour se mettre à genoux sur le second degré de l'Autel, son Confesseur lui présenta un carreau qu'il refusa. Pendant qu'il faisoit la Confession avec le Diacre & le Soudiacre qui tenoient une nappe devant lui. Pendant la Communion de Sa Majesté, le Chœur chanta ces paroles du Pseaume cent dix-huitième: *Que les superbes soient confondus, parce qu'ils m'ont persécuté injuste-*

ment. Pour moi, Seigneur, mon occupation sera de méditer vos Commandements, & d'accomplir vos préceptes, afin qu'un jour je ne sois pas confondu comme eux.

Tout le monde fut d'autant plus frappé de ces paroles qui convenoient si bien à ce grand Roi humilié devant la Majesté de Dieu, qu'on ne les avoit point affectées, & qu'on savoit qu'elles étoient de l'Office du jour où l'on faisoit la fête de Sainte Cécile.

Après la grand'Messe le Roi assista encore à une Messe basse pendant que le Chœur chantoit Sexte pour y faire son action de graces. Sa Majesté qui vouloit assister à tous les exercices de la Trappe, alla, après l'Office, voir travailler les Religieux pendant une heure & demie. Elle admira l'ordre, la modestie, le silence de ces saints Solitaires; elle trouva même le travail très-rude pour des personnes qu'il sembloit que la providence n'y avoit pas destinées, & qui étoient d'ailleurs comme accablées des jeûnes & des autres austérités de la Trappe, le Roi en dit son sentiment à l'Abbé, qui lui répondit: *Quand on travaille, Sire, pour se divertir, on se ménage davantage; mais quand on le fait en esprit de pénitence, on n'y regarde,*

pas de si près, & l'on se trouve toujours assez de forces. Après le travail, le Roi assista à l'Office de None, & voulut dîner au Réfectoire avec ceux de sa suite, qui avoient eu la veille l'honneur de souper avec lui.

On avoit mis cinq couverts à la table de l'Abbé qui n'en peut pas tenir davantage, & cinq autres sur une table qu'on avoit mise à côté, celui de l'Abbé étoit le premier de la table des Religieux. Après les Prières ordinaires, le Roi s'en étant apperçu, l'appella, & l'obligea, après quelques refus, de se mettre à sa droite : le Maréchal de Bellefond eut la gauche, chacun se plaça ensuite comme la veille. Sa Majesté fut servie à peu près comme le jour de son arrivée. Pour ce qui est des Religieux qui étoient au nombre de quatre-vingt, on n'ajouta rien à leur nourriture ordinaire, & le Roi fut servi comme eux en vaisselle d'étain & de fayance. On lut pendant tout le dîné qui dura environ une heure, & le silence fut gardé avec autant d'exactitude que s'il n'y eût eu que des Religieux. Le Roi en donnoit lui-même l'exemple, & étoit si attentif à la lecture, qu'il se nourrissoit bien plus des vérités qu'il entendoit que de ce qu'on servoit devant lui.

Après l'action de grâces le Roi suivit la Communauté à l'Eglise , & y assista aux Prières qui s'y font après le dîné , il dispensa ensuite l'Abbé de l'accompagner , parce que ses incommodités ne le lui permettoient pas , & Sa Majesté fut se promener sur une assez belle chaussée qui est entre deux étangs , & dont la vue, quoique bornée, ne laisse pas d'être assez agréable.

CHAPITRE XV.

Le Roi va visiter un Solitaire qui s'étoit retiré dans les bois de la Trappe.

LE ROI étoit si satisfait de tout ce qu'il voyoit à la Trappe , qu'il ne pouvoit se laisser d'écouter le Maréchal de Bellefond qui lui en racontoit toujours quelque nouvelle particularité. Ce fut dans cet entretien qu'il apprit qu'un Gentilhomme de mérite qui avoit servi le Roi dans ses armées , touché de Dieu, s'étoit retiré à un quart de lieue de-là dans le fond du bois ; qu'il y vivoit dans l'exercice d'une pénitence continuelle , sans avoir aucun commerce qu'avec l'Abbé de la Trap-

pe qui étoit son Directeur. Le Roi qui connoissoit mieux que personne en quoi consiste la véritable vertu, & qui étoit persuadé qu'il y a plus de grandeur d'ame à mépriser le monde, qu'à y occuper les premiers rangs, voulut l'aller voir à l'heure même; on se mit en chemin, on arriva à l'hermitage.

Le Solitaire ne parût point embarrassé de la visite d'un si grand Roi, & il répondit à ce qu'il plut à Sa Majesté de lui demander d'une manière dont elle fut très-satisfaite: voici ce que l'on fait de cet entretien par une lettre que ce Solitaire en écrivit lui-même à un de ses amis, & par d'autres récits qu'on en a vus. Comme le Roi lui témoigna qu'il savoit qu'il avoit eu dessein d'aller en Irlande pour y servir dans ses troupes; il répondit qu'il étoit vrai, qu'il se fût estimé heureux de pouvoir répandre tout son sang pour la querelle d'un Prince, qui, comme lui, n'avoit pas fait difficulté d'exposer sa Couronne & sa vie plutôt que de manquer à ce qu'il devoit à son Dieu, à sa conscience, & à sa Religion. Le Roi lui demanda ensuite depuis quel temps il avoit quitté le service & s'étoit retiré dans cette solitude? Après avoir satisf-

fait à ces demandes & à beaucoup d'autres , le Roi voulut savoir à qu'elle heure il alloit tous les matins entendre la Messe , il répondit que c'étoit environ à trois heures & demi ; & comment pouvez-vous faire , (dit Milord Dunbarthon ,) pendant l'hiver , dans ces temps obscurs , dans ces temps de pluie & de neiges où l'on ne peut distinguer ni chemin ni sentier ? Le Solitaire repartit qu'il lui feroit bien honteux de ne pas passer par dessus ces petites incommodités , après en avoir essuyé de plus grandes pendant qu'il étoit dans les troupes ; alors continuait-il , il n'étoit pas question d'un quart de lieue , c'étoit quelquefois des marches d'une nuit toute entiere. Je devrois bien rougir de compter pour quelque chose des peines très-légères qui se rencontrent dans le service que je tâche à rendre à mon Dieu , après que j'ai méprisé toutes celles qui se pouvoient rencontrer dans celui que je rendois à mon Roi. Vous avez raison , (dit le Roi ,) on ne peut assez s'étonner qu'on fasse tant pour un Roi de la terre , & presque rien pour le Roi du Ciel , pour un Dieu qui a tant fait pour nous , & de qui dépend tout notre bonheur ou tout notre malheur.

Mais, dit Milord Dunbarthon, que faites-vous dans cette solitude, ne vous ennuie-t-il point ? J'y pense, dit le Solitaire, continuellement à l'éternité, à cette durée infinie auprès de laquelle la plus longue vie ne peut passer que pour un moment, c'est notre grande affaire, & quand on en est bien occupé, on ne pense pas à s'ennuyer. Après quelques réflexions que fit le Roi sur cette réponse, il s'informa du Solitaire, en quel temps il avoit commencé de servir, dans quels corps, sous quels chefs, & quels emplois il avoit eus ? Le Solitaire ayant satisfait à toutes ces demandes, Milord Dunbarthon lui dit : Enfin, vous avez méprisé tout cela pour vous retirer dans ce désert ? Je vous avoue, répondit le Solitaire, que par la grace de Dieu je fais peu d'état de toutes les fortunes du monde ; mais comment des Chrétiens n'auroient-ils pas ces sentiments, puisque les Payens mêmes ont reconnu que les grandeurs du siècle n'étoient que des illusions & des mensonges de la fortune ? Cela est vrai, dit le Roi, elles sont en effet encore moins qu'on ne pense ; elles ne sauroient rendre heureux ; elles n'ont jamais rempli les desirs de personne.

Votre état est bien plus heureux que celui des grands , & la mort fera bien connoître un jour que vous ne vous êtes pas trompé en l'embrassant. Sa Majesté s'arrêta-là ; mais comme elle vit que personne ne prenoit la parole , elle continua en s'approchant du Solitaire : il y a même une différence entre vous & les grands, c'est que, selon toutes les apparences, vous mourrez de la mort des justes, & il s'en faut beaucoup qu'il soit sûr qu'un pareil bonheur leur arrive. Après avoir parlé de la sorte, le Roi regarda quelque temps attentivement le Solitaire, comme s'il eût envié son bonheur, puis en le saluant avec beaucoup de bonté : Adieu, Monsieur, (lui dit-il,) priez Dieu pour moi, pour la Reine, & pour mon fils. Le Solitaire lui fit une profonde révérence, & le Roi reprit le chemin de la Trappe.

Quoique cet hermitage soit à plus de cinq cents pas de l'Abbaye, que le chemin soit mauvais, & qu'il faille passer par des prés fort humides, le Roi n'y fit pas la moindre attention, ou du moins il ne parut pas qu'il eût de la peine à marcher par des endroits si incommodes. En arrivant on entendit sonner Vêpres; le Roi sans se reposer y voulut assister :

le soir il alla encore à Complies. Il assistoit ainsi à tous les exercices de ces saints Solitaires, avec une piété, avec un recueillement si profond ; il paroïsoit si pénétré de Dieu, qu'on ne pouvoit pas douter qu'il ne ressentît vivement comme le Roi Prophete, *combien le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit*. Le reste du jour se passa comme la veille. L'Abbé de la Trappe eut encore l'honneur d'entretenir seul Sa Majesté pendant une heure avant son coucher.

Le lendemain, le Roi qui vouloit partir de bonne heure, fit dire la Messe au grand Autel par son Confesseur à cinq heures & demi du matin. Sa Majesté l'entendit avec un redoublement de piété que son départ sembloit augmenter : après la Messe le Confesseur dit les Prières ordinaires de l'Eglise pour les voyageurs ; les Prières finies, le Roi fut à la salle des hôtes. Pendant qu'on préparoit ses équipages, il se mit à relire avec beaucoup d'attention les regles de conduite dont on a parlé touchant la médifance, l'amour des ennemis & le pardon des injures. Il les relut plusieurs fois comme s'il eût voulu les retenir.

Tout étant prêt pour le départ, le Roi vint à l'Abbé de la Trappe, & lui dit avec cet air de bonté qui ne le quittoit point : *Monsieur, il faut venir ici pour apprendre comme Dieu doit être prié & servi. Je tâcherai de faire en sorte que chacun dans sa situation vous imite en quelque chose, & j'espère si Dieu m'en donne le temps, que ce voyage ne sera pas le dernier.* L'Abbé répondit : SIRE, je prie JESUS - CHRIST qui est la source de toutes les graces, qu'il comble votre personne sacrée de toutes les bénédictions & de toutes les prospérités qu'il sait lui être nécessaires, & qu'il soutienne sa fermeté & sa Religion. Ayant dit ces paroles, il se prosterna aux pieds du Roi. Ce grand Prince qui respectoit Dieu même en la personne d'un homme qui le servoit avec tant de fidélité, se mit à genoux, lui demanda sa bénédiction, & lui dit : *Monsieur, je vous prie de prier Dieu pour moi, pour la Reine & pour mon fils. C'est ce que je regarde,* SIRE, répondit l'Abbé, *comme une de mes principales obligations ; & je continuerai de le faire jusques au dernier moment de ma vie.* Le Roi en se relevant trouva sous sa main un Gentilhomme qui s'étoit retiré à la Trappe

depuis quelques années; il lui dit : *J'ai beaucoup de joie, Monsieur, de voir qu'après avoir servi le Roi aussi-bien que vous avez fait toute votre vie, vous serviez à présent Dieu de tout votre cœur.* Le Roi partit ensuite, & reprit le chemin de Saint Germain en Laye.

Depuis ce premier voyage il n'y eut point d'années que le Roi de la Grande-Bretagne ne vînt à la Trappe où il eut de longs & de fréquents entretiens avec l'Abbé. Il y fut reçu de la même manière, & tout s'y passa à peu près comme on vient de le raconter. Ce qu'il y eut de particulier, est que dans deux différents voyages, Sa Majesté voulut assister aux Conférences des Religieux; elle leur parla avec une bonté & une piété dont ils furent vivement touchés, & dont ils conservent encore aujourd'hui chèrement le souvenir. Elle s'y entretint même avec quelques Novices qu'elle avoit connus dans le monde, & qui avoient servi le Roi dans ses armées, & ce grand Prince porta sa considération pour la vertu de ces saints Solitaires, jusques à ne se point couvrir tant que durèrent les Conférences. On remarque encore que l'estime & la confiance du Roi d'Angle-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 157
terre pour l'Abbé de la Trappe aug-
mentoient à tous les voyages qu'il y
faisoit. Il en étoit de même du pro-
grès que faisoit Sa Majesté dans tou-
tes les vertus Chrétiennes, sur-tout dans
la patience & la soumission aux ordres
de Dieu. C'est un des plus grands élo-
ges qu'on puisse donner à l'Abbé de
la Trappe.

CHAPITRE XVI.

*Voyage de la Reine de la Grande-
Bretagne à la Trappe. Sentiments
de vénération de l'Abbé pour leurs
Majestés Britanniques. En quel
estime il étoit auprès du Roi & de
la Reine.*

EN L'ANNÉE mil six cent quatre-
vingt-seize, la Reine de la Grande-
Bretagne accompagna le Roi à la Trap-
pe; elle y assista à tous les exercices, elle
y donna des marques de sa piété accou-
tumée, & ne fut pas moins édifiée que
le Roi de la vertu de ces saints Solitai-
res, & des entretiens de l'Abbé de la
Trappe. Ce grand homme de son côté
ne pouvoit assez admirer la soumission

de cette grande Reine aux ordres de Dieu, sa foi & cette fermeté héroïque avec laquelle elle supporte la perte de trois Royaumes, sans rien perdre de sa tranquillité & de cette paix toute divine que Dieu seul peut produire dans le cœur de ceux qui l'ont préféré à toutes choses. Sa Majesté fut à la Trappe trois jours & deux nuits, elle fut logée avec les Dames dans la maison Abbatiale que nous avons dit qu'on avoit bâtie proche les murs du Monastere. Pour ce qui est du Roi, il logea, selon sa coutume, dans l'Abbaye au logement des hôtes avec les Seigneurs de sa suite. On ne peut rien ajouter à l'estime que le Roi & la Reine avoient pour l'Abbé de la Trappe, mais l'on ne peut pas aussi porter plus loin la vénération qu'avoit l'Abbé pour leurs personnes sacrées. Voici ce qu'il en écrit à une personne qui avoit beaucoup de part à sa confiance.

« Je vous dirai touchant le Roi d'Angleterre, que je n'ai rien vu de plus grand & de plus élevé que lui. Les dispositions que Dieu lui a données sont telles que quand je le considère, & que je mets auprès de lui tout ce qui l'a précédé, je veux dire ces hom-

» mes qui se sont rendus célèbres par
 » la sainteté de leur vie , & par la pa-
 » tience avec laquelle ils ont souffert les
 » disgraces qui leur sont arrivées , il les
 » égale, ou même il les surpasse. Il a vu
 » la perte de trois Royaumes avec une
 » constance comparable à tout ce que
 » nous lisons de plus grand dans les his-
 » toires. Il parle de ses ennemis sans
 » chaleur , sans user de ces invectives
 » dont les personnes les plus parfaites
 » ne font point quelquefois scrupule de
 » se servir. Il loue Dieu avec le Pro-
 » phete de la persécution & des humi-
 » liations qu'il endure. Il garde une
 » douceur dans toute sa conduite , qui
 » feroit croire qu'il est dans le monde
 » sans peine & sans affliction ; & quand
 » toutes choses lui riroient & lui fe-
 » roient favorables , on ne lui verroit
 » pas une tranquillité & une égalité plus
 » grande que celle qu'on lui remarque
 » dans toutes les circonstances de sa vie.
 » Toutes ses journées sont réglées d'une
 » maniere si exacte qu'il ne s'y trouve
 » point d'inutilité. Car enfin le Roi prie
 » Dieu , ou il en parle , ou il lit des
 » livres qui l'empêchent de perdre sa
 » présence , & qui lui apprennent à le
 » craindre , à l'aimer & à le servir. A-

» moins qu'il ne soit obligé de donner
 » quelque temps à des affaires ou à des
 » conversations dont il ne peut se dis-
 » penser, il se peut dire que toutes ses
 » occupations le portent à Dieu, & l'en-
 » tretiennent dans le desir & dans la
 » volonté qu'il a de lui plaire. »

Après que l'Abbé s'est expliqué des
 sentiments qu'il avoit pour le Roi de
 la Grande-Bretagne de la maniere qu'on
 vient de les rapporter; il parle de la
 Reine avec une estime & une vénéra-
 tion qui ne cède en rien à celle qu'il
 avoit pour le Roi.

» La Reine, dit-il, n'a point de sen-
 » timents qui ne soient conformes à ceux
 » du Roi son époux. Elle vit dans le
 » même dégagement des choses d'ici-
 » bas. Elle ne voit, ce que l'on appelle
 » des biens, que comme des lueurs qui
 » ne font que passer, qui n'ont ni soli-
 » dité ni vérité, & qui trompent tous
 » ceux qui s'y arrêtent. Ces dispositions
 » qui font des mouvements de l'esprit
 » de Dieu, la mettent au dessus de tou-
 » tes les difficultés & de toutes les pei-
 » nes qui arrivent aux personnes qu'il
 » aime davantage, soit qu'il le permette
 » ainsi pour éprouver ou pour augmen-
 » ter leurs vertus, ou pour édifier ceux

» de qui elles sont connues. En un mot,
 » je ne vois rien aujourd'hui de plus
 » grand dans le monde que cette union
 » sainte que Dieu a mises entre ces deux
 » grandes ames qu'il a destinées de toute
 » éternité pour être un spectacle & un
 » objet d'admiration aux Anges & aux
 » hommes. . . . Pour moi je vous avoue
 » que je me trouve de cœur & d'esprit
 » par-tout où je puis les suivre, & que
 » je ne puis exprimer jusques où va l'at-
 » tachment que Dieu m'a donné pour
 » leurs personnes sacrées. »

Mais si l'Abbé de la Trappe ne don-
 noit point de bornes à la vénération
 qu'il avoit pour leurs Majestés Britan-
 niques, on peut dire que leurs Majestés
 avoient aussi pour lui toute l'estime pos-
 sible. Une personne très-distinguée par
 sa naissance, par son mérite & par sa
 vertu, m'écrivit à cette occasion que le
 feu Roi de la Grande-Bretagne lui avoit
 dit souvent ; » que rien ne l'avoit tant
 » consolé dans ses malheurs que les en-
 » tretiens de l'Abbé de la Trappe. Que
 » lorsqu'il étoit venu en France il ne
 » connoissoit pas encore toute l'étendue
 » de la vertu Chrétienne, & qu'à pro-
 » prement parler, il n'y avoit que ce
 » grand Solitaire qui l'eût instruit à fond

» de ses devoirs. Qu'avant que de l'avoir
 » connu, sa vertu n'alloit qu'à suppor-
 » ter ses malheurs avec patience. Qu'a-
 » lors il ne regardoit Dieu que comme
 » un être souverain & indépendant qui
 » n'agissoit que pour sa gloire, & à qui
 » il n'étoit pas possible de résister. Que
 » l'Abbé de la Trappe lui avoit appris
 » à le regarder comme un Père qui nous
 » a adoptés en JESUS-CHRIST, &
 » qui ne consultoit que sa bonté & son
 » amour dans toutes les dispositions qu'il
 » faisoit de nous. Qu'ainsi il falloit rece-
 » voir de sa main les plus grandes ad-
 » versités, les malheurs les plus acca-
 » blants, non-seulement avec patience,
 » mais avec joie & avec amour. Que la
 » mort leveroit enfin tous ces voiles qui
 » nous cachoient les secrets de sa provi-
 » dence, que jusques-là il falloit vivre de
 » la foi. Qu'on devoit même être bien
 » persuadé que Dieu ayant livré pour
 » nous son Fils unique à la mort la plus
 » cruelle & la plus honteuse, tout ce
 » qu'il ordonnoit de nous, tel qu'il pût
 » être, ne pouvoit être que des dispo-
 » sitions de son amour. »

Le Roi d'Angleterre ajoutoit que
 l'Abbé de la Trappe étoit un des hom-
 mes du monde à qui il avoit le plus d'o-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 163
bligation, qu'il estimoit le plus, & qui
avoit le plus de part à sa confiance,
qu'on lui feroit plaisir de l'en assurer,
& qu'on ne le pouvoit faire en des ter-
mes trop forts.

Je ne puis refuser de rendre témoi-
gnage que leurs Majestés Britanniques
m'ayant fait l'honneur de me choisir
pour écrire la vie de ce grand Soli-
taire, le Roi me fit aussi celui de me
dire à peu près les mêmes choses. Ce
grand Prince & la Reine son épouse
lui écrivoient souvent : l'Abbé de son
côté a eu l'honneur d'écrire plusieurs
lettres à leurs Majestés. La Reine con-
serve encore aujourd'hui ses lettres avec
respect; c'est ainsi que Sa Majesté s'ex-
prime elle-même. C'est ainsi aussi que
Dieu relève dès cette vie & aux yeux des
hommes ceux qui ont tout quitté pour
lui : au reste ce que l'on vient de rap-
porter fait tant d'honneur à la mémoire
de l'Abbé de la Trappe, que ce seroit
l'affoiblir que de vouloir y ajouter quel-
que chose.



CHAPITRE XVII.

L'Abbé de la Trappe après bien des difficultés, se charge enfin de la conduite spirituelle de l'Abbaye des Clairets. Il y fait deux visites régulières.

L'ON A DÉJÀ remarqué au commencement du second livre de cette Histoire, que l'Abbaye des Clairets ayant été fondée en l'an mil deux cent treize, Guillaume V, Abbé de la Trappe en fut le premier Pere & Supérieur immédiat: elle demeura toujours depuis sous la conduite des Abbés de la Trappe tant que ce Monastere eut des Abbés réguliers. Lorsque l'Abbaye de la Trappe fut tombée en Commende sous le regne de François I, celle des Clairets retourna sous la filiation de Clairvaux à laquelle elle appartient naturellement au défaut des Abbés de la Trappe. Armand Jean de Rancé dont j'écris la vie, d'Abbé Commendataire qu'il étoit, étant devenu Abbé régulier, devoit, à l'égard de l'Abbaye des Clairets, reprendre l'autorité qu'avoient

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 165
eu ses prédécesseurs. Personne ne la lui
disputoit ; au contraire , le Chapitre gé-
néral de Cisteaux tenu en l'an mil six
cent quatre-vingt six le remettoit dans
son droit , & l'engageoit à prendre la
direction de cette maison. Les Abbés
de Cisteaux & de Clairvaux l'en pres-
soient par leurs lettres , & n'oublioient
rien de ce qui dépendoit d'eux pour l'y
obliger. Cependant l'Abbé de la Trappe
ne pouvoit s'y résoudre, & laissoit jouir
l'Abbé de Clairvaux de son droit sur
cette Abbaye.

Angelique-Françoise Destampes de
Vallençai, également illustre par sa piété
& par sa naissance , ayant été nommée
par le Roi à l'Abbaye des Clairets , fit
de cette affaire l'objet de ses premiers
soins. Dès qu'elle eut pris la conduite
de cette maison , elle pressa l'Abbé de
la Trappe de ne pas résister davantage
aux Ordres des Chapitres généraux, de
se rendre aux intentions des Abbés de
Cisteaux & de Clairvaux, & de vou-
loir enfin user de son droit sur l'Ab-
baye des Clairets. Elle lui écrivit des
lettres très-pressantes sur ce sujet. Tou-
tes les Religieuses en firent de même :
toutes ces instances ne furent pas capa-
bles d'ébranler la résolution qu'il avoit

prise de ne point sortir de son Monastere , & de ne se point charger d'autre conduite que de celle de ses Religieux. D'ailleurs il avoit un éloignement infini de ces sortes de directions , & il ne pouvoit se résoudre à y engager ses Religieux de son vivant , ni ses successeurs après sa mort. On ne peut mieux exprimer ses peines & sa répugnance à se charger de la conduite de l'Abbaye des Clairets , que par les termes dont il se servit dans sa première exhortation , lorsqu'il y fit depuis sa première visite : » Que de combats a-t-il fallu
 » que j'aie donné ? Quelles oppositions
 » n'ai-je point vaincues ? Quelles résis-
 » tances n'ai-je point surmontées avant
 » que de me résoudre à accepter un em-
 » ploi pour lequel j'avois un éloigne-
 » ment si prodigieux , » &c.

Cependant l'Abbé de la Trappe ne pouvoit se dissimuler à lui-même que l'Abbesse des Clairets ne lui demandoit rien que de juste ; & que comme elle ne pouvoit pas malgré lui se soustraire à sa juridiction , il ne pouvoit pas non plus lui refuser ses soins & sa conduite lorsqu'il en étoit requis avec tant d'instances ; car enfin les obligations des Supérieurs & des Inférieurs

sont relatives. Si les uns doivent la soumission & l'obéissance, les autres ne peuvent se dispenser de la sollicitude pastorale. D'ailleurs c'étoit un droit acquis à sa maison qu'il ne lui étoit pas permis de laisser perdre ; les ordres du Chapitre général étoient exprès , & les Statuts de l'Ordre trop favorables à l'Abbesse des Clairets pour ne se pas rendre à ses sollicitations. Toutes ces considérations obligerent enfin l'Abbé de la Trappe , malgré toutes ses répugnances , à se charger de la Direction de l'Abbaye des Clairets.

Il n'eut pas plutôt donné ce consentement qu'on avoit sollicité si longtemps & avec tant d'instances , que l'Abbesse qui connoissoit les avantages qu'elle pouvoit tirer d'une direction si sainte & si éclairée , le pria de venir faire la visite régulière de son Monastere ; l'Abbé qui ne pouvoit consentir à quitter sa solitude , eut beaucoup de peine à s'y résoudre ; mais comme c'étoit un devoir inséparable de la conduite dont il s'étoit chargé , il crut enfin qu'il ne lui étoit pas permis de s'en dispenser. Il étoit sur le point de partir lorsqu'un changement de temps , auquel on ne s'attendoit pas , augmenta

si fort ses douleurs d'un rhumatisme dont il étoit attaqué depuis plus d'un an, qu'il ne lui fut pas possible d'exécuter son dessein, l'hyver qui survint en empêcha encore l'exécution pour quelque temps : enfin comme il se sentit un peu soulagé de ses douleurs vers le mois de 1690. Février de l'année suivante, il partit le quatorzieme de ce mois accompagné d'un Religieux qui lui devoit servir de Secrétaire, après avoir pris la précaution de n'avertir les Religieuses, qu'en général du jour de son arrivée sans le leur marquer précisément. Deux raisons l'obligèrent d'en user ainsi, l'une fut d'empêcher par-là les Religieuses de faire pour sa réception des préparatifs dont son humilité ne pouvoit s'accommoder, l'autre de leur ôter le moyen d'avertir plusieurs personnes qui auroient pu profiter de cette occasion pour le venir voir aux Clairets.

L'Abbé de la Trappe étant arrivé le même jour sur le soir, il fut d'abord à l'Eglise: quelque peu de temps qu'eussent eu les Religieuses pour le recevoir, il ne laissa pas de trouver un tapis de pied, un carreau & un fauteuil qu'on lui avoit préparés. Il refusa toutes ces marques d'honneur, & se mit à genoux
sur

fur le pavé de l'Eglise où il fut longtemps en prieres. On ne pouvoit rien ajouter à l'impatience qu'avoient toutes les Religieuses, de voir un homme dont la réputation étoit si grande, & qu'elles avoient eu tant de peine d'obtenir pour Supérieur. Cependant comme il étoit déjà tard, il remit l'ouverture de la visite au lendemain. Il se contenta de donner à l'Abbesse tout le temps dont elle avoit besoin pour convenir avec lui des moyens nécessaires pour établir une parfaite régularité dans son Monastere. On ne peut pas douter sur cela des intentions de l'Abbé de la Trappe. Il est aisé de juger à quoi son amour pour la retraite & pour la pénitence étoit capable de le porter ; mais on doit ajouter à la gloire de l'Abbesse & de ses sœurs, qu'il leur trouva tout le zele & toutes les dispositions nécessaires pour seconder ses bons desseins.

Le lendemain l'Abbé commença la visite par la Messe qu'il célébra, & il la continua par la visite du Saint Sacrement, par celle du Monastere, & par tout ce qui est prescrit dans le Cérémonial de Cisteaux. Les Religieuses avoient souhaité sur toutes choses qu'il leur fit une exhortation : elles s'avoient

qu'il y excelloit comme dans toutes les autres choses qui appartiennent aux fonctions d'un Supérieur. Quelque incommode qu'il fût, il leur donna deux fois cette satisfaction à l'ouverture & à la clôture de sa visite. Ces discours furent vifs & touchants, plein de cette piété tendre & élevée, qui faisoit le principal caractère de l'Abbé. Il continua ensuite sa visite avec tant d'application, qu'il l'acheva en deux jours, & résolut de partir aussi-tôt pour s'en retourner dans sa solitude. L'Abbesse & les Religieuses qui lui avoient donné comme à l'envi toutes les marques possibles d'estime & de vénération, n'oublierent rien pour retarder son départ d'un jour; elles se jetterent toutes à ses pieds, elles lui représentèrent tout ce qu'elles croyoient être le plus capable de le toucher. L'Abbé reçut toutes ces marques d'estime avec sa douceur & son honnêteté ordinaire, mais rien ne fut capable de l'empêcher de partir & d'arriver à la Trappe le dix-septieme du même mois, c'est-à-dire, le quatrieme jour d'après qu'il en fut parti. Quoique les personnes les plus robustes ne puissent se dispenser de s'arrêter dans les hôtelleries que l'on ren-

contre pour y dîner , l'Abbé tout âgé , tout foible , & tout incommodé qu'il étoit , ne put se réfoudre à s'accorder ce foulagement , il se contenta en allant & en revenant de s'arrêter au coin d'un bois pour y manger un morceau de pain.

Au commencement de Juillet de la même année, l'Abbé de la Trappe ayant reçu une commiffion expresse de l'Abbé de Cifteaux, pour faire la cérémonie de la bénédiction de l'Abbeffe des Clai-
rets , il arriva le troifieme de ce mois dans ce Monastere , après avoir pris la précaution , dont on a parlé , de ne point mander précifément le jour de son départ pour éviter le concours du monde qui n'eût pas manqué de se rendre aux Clairets, si on eût eu le temps d'être averti. La nuit fuivante il se trouva si mal , que tout autre que lui eût différé la cérémonie , & se fût donné au moins un jour de repos. Mais le defir ardent qu'il avoit de retourner au plutô dans fa folitude, le porta à se faire une violence à laquelle il devoit naturellement succomber. Il commença la cérémonie de la Bénédiction dès fix heures du matin ; il y fit une exhortation avec son zele ordinaire , & il foutint le poids de la cérémonie qui est fort longue avec

un courage qui l'empêcha de paroître incommodé. Il donna le reste de la journée aux besoins spirituels de cette Communauté ; il y fit même l'après-midi une seconde exhortation aux Religieuses ; & quoiqu'il ne se fût donné aucun repos , il partit dès le lendemain pour retourner à la Trappe. On ne pouvoit assez s'étonner comme un homme de son âge , accablé de jeûnes , de pénitence , & d'infirmités , pouvoit suffire à tant de fatigues ; mais il avoit coutume de dire que le zele nous manque bien plus que les forces , & que quand on s'accoutume à ne point tant écouter la nature , on trouve des ressources auxquelles on ne se fût jamais attendu.

1690. Cependant les douleurs que lui causoit le rhumatisme dont on a parlé, devenoient de temps en temps si vives , que les forces lui manquoient quelquefois tout d'un coup. Ce fut ce qui lui arriva sur la fin de Décembre de cette même année , comme il descendoit un jour de sa chambre sur le soir , les forces lui manquerent , & il tomba de sa hauteur. Cette chute lui causa une extension de nerfs dans la cuisse qui étoit attaquée du rhumatisme, avec des douleurs si aiguës, qu'il demeura étendu par

terre sans se pouvoir relever. Au bruit de sa chute un Frere Convers qui n'étoit pas loin de-là, vint voir ce que c'étoit; il alla chercher du secours, on releva l'Abbé, on le voulut porter à l'Infirmerie, mais il se contenta qu'on lui aidât à regagner sa cellule. Quelque violente que fût la douleur, son amour pour les souffrances l'empêcha de faire la moindre plainte. Cependant le mal augmenta de telle sorte, qu'on fut contraint de le porter à l'Infirmerie; mais comme les soulagemens qu'on y donne aux malades sont très-peu de chose, & que la vie qu'on y mene passeroit par-tout ailleurs pour une pénitence très-austere, le mal y devint plus grand; le rhumatisme joint à l'extension de nerfs lui causa une grande inflammation à la cuisse; il y survint un érysipelle, & les douleurs devinrent si vives & si aiguës, que ne pouvant trouver aucune situation qui ne les augmentât, il fut contraint de passer quarante-cinq jours & quarante-cinq nuits de suite sur une chaise de paille sans pouvoir dormir un seul moment. Dans cet état, cet homme de douleur, cet homme livré tout à la fois à tant de maux, pensoit continuellement aux souffrances du Sauveur, dont

il avoit toujours l'image devant les yeux, & s'animoit par son exemple à une patience invincible ; il y reçut plusieurs fois la Sainte Eucharistie avec la piété la plus vive, la plus touchante, & la plus affective ; il n'omit même aucun des exercices qu'il pouvoit pratiquer dans un état si violent, & l'on s'appercevoit même que la pensée de sa mort prochaine qu'il appelloit l'heure de sa délivrance, le combloit d'une joie & d'une consolation qu'il ne pouvoit dissimuler.

Mais ce que l'on ne peut assez estimer, est que la grandeur de sa foi & son amour pour les souffrances l'avoient rendu si supérieur à ses maux, qu'il donnoit dans cet état tous les ordres nécessaires pour la conduite du Monastere ; ils étoient ensuite exécutés par le Sous-Prieur ; il recevoit ses Freres, il les dirigeoit, les consolait, les animoit à la piété, & leur parloit toujours avec une douceur & un air de tranquillité sur le visage, qui eussent fait croire qu'il ne souffroit point si l'on n'eût été convaincu d'ailleurs qu'il enduroit les douleurs les plus extrêmes. Enfin après environ six mois de souffrances, elles diminuèrent insensiblement, sa santé commen-

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 175
ça à se rétablir , & sur la fin de Juin
il se trouva en état d'agir.

Une des pensées qui l'avoit le plus occupé pendant sa maladie , étoit l'état où il avoit laissé l'Abbaye des Clairets. Il y voyoit de grandes dispositions à une entière réforme , il les avoit cultivées avec cette attention & ces ménagements pleins de prudence, dont on a parlé dans l'établissement de celle de la Trappe ; mais il étoit persuadé que les bonnes intentions de l'Abbesse & de la plupart des Religieuses avoient besoin d'être secondées. Il souhaitoit ardemment de rétablir dans ce Monastere la pratique primitive de la règle ; ç'avoit été un des principaux motifs qui l'avoient porté à se charger de sa conduite ; mais il consultoit moins son zele que sa prudence , & il ne vouloit rien établir qui ne fût de durée , & qui ne fût reçu d'un consentement unanime.

Ces réflexions lui persuaderent qu'il ne pouvoit se dispenser de faire une seconde visite aux Clairets ; il s'y rendit le vingtieme jour de Juin. Il y trouva de grandes dispositions à la réforme, cependant ayant approfondi les choses, il s'aperçut que les Religieuses étoient partagées entre trois senti-

ments différents. Les unes fouhaitoient la réforme avec ardeur , & lui en firent toutes les instances possibles. Quelques autres lui témoignèrent que, quoiqu'elles ne se sentissent pas assez de force & de santé pour l'embrasser , elle se feroient néanmoins un grand scrupule de s'opposer à son établissement , de priver leur maison d'un si grand avantage , & toute l'Eglise de l'édification qu'elle en pourroit recevoir. Elles ajoutèrent qu'elles n'épargneroient rien pour se conformer à leurs sœurs , & qu'elles espéroient que Dieu leur feroit enfin la grâce de les suivre dans toutes les pratiques qu'il jugeroit à propos de rétablir.

Il y en eut même quelques-unes, mais en petit nombre , qui regarderent l'exécution de ce dessein comme une entreprise téméraire à laquelle l'amour propre , le desir de se distinguer , ou quelque autre vue humaine avoient peut-être plus de part que l'esprit de Dieu. Qu'ainsi comme toutes les autres Religieuses n'embrasseroient pas la réforme, (car elles déclaroient qu'elles ne pouvoient s'y résoudre ,) la différence de conduite qu'on introduiroit dans leur maison détruiroit à la fin

l'union , la paix & la bonne intelligence dans laquelle elle avoient vécu jusques alors , & qu'on ne pouvoit conserver avec tant de soin.

Non-seulement l'Abbé de la Trappe ne désaprouva pas la liberté avec laquelle ces Religieuses disoient ce qu'elles pensoient ; mais il crut même qu'il ne falloit rien presser , & qu'on devoit attendre que Dieu les eût toutes réunies dans les mêmes sentiments ; il en parla en ce sens à l'Abbesse , il lui donna plusieurs avis, pour conduire les choses par la voie de la douceur à l'exécution de ses bonnes intentions, retourna à la Trappe après avoir achevé la visite. Comme on a donné au public la carte ou le procès-verbal de la première visite des Clairets , on ne s'étendra pas davantage sur ce sujet , & sur les réglemens qu'il y a faits.



CHAPITRE XVIII.

L'Abbé de la Trappe fait la troisieme visite aux Clairets , la plus grande partie des Religieuses embrasse la réforme. Conduite de l'Abbé dans cette occasion.

LA MODÉRATION avec laquelle l'Abbé de la Trappe s'étoit conduit dans l'affaire de la réformation des Clairets , bien loin de retarder l'exécution de ses desseins , ne servit qu'à les avancer. Plus les Religieuses se virent dans la liberté d'embrasser la réforme, ou de vivre comme elles avoient fait jusques alors d'une maniere réglée, mais éloignée de l'austérité de la regle, plus elles se sentirent pressées de s'y soumettre. Dieu agissoit dans leurs cœurs, & les prieres continuelles de l'Abbé leur obtenoient des graces qui leur faisoient sentir combien le joug du Seigneur est doux , & de combien la paix du cœur l'emporte sur toutes les satisfactions humaines ; à la réserve d'un très-petit nombre, qui même ne s'y op-

posa pas, toutes les autres Religieuses résolurent d'embrasser la réforme telle qu'elle est établie dans l'Étroite Observance. On en donna aussi-tôt avis à l'Abbé de la Trappe, & on le pria de venir faire une troisième visite de ce Monastere, pour y prescrire les regles qu'il jugeroit à propos qu'on y suivît.

L'affaire étoit trop importante à la gloire de Dieu & l'édification de l'Eglise, pour permettre à l'Abbé de la Trappe d'user du moindre délai; il partit le vingt-quatrième de Mars, & arriva le même jour aux Clairets sur les trois heures après midi. Il commença aussi-tôt la visite en faisant assembler le Chapitre. Il y marqua la joie qu'il avoit ressentie à la nouvelle du changement que Dieu venoit de faire dans leurs cœurs, il leur dit » : Que Dieu ne
 » lui avoit pas paru moins admirable
 » dans celles qui n'avoient pu faire la
 » démarche dont on a parlé, que dans
 » celles qui avoient pris la résolution de
 » vivre & de mourir dans la pratique
 » exacte de la regle, & dans la pénitence qu'elle prescrit; mais que ce qui
 » le touchoit le plus, étoit de voir que
 » la charité, l'union, la bonne intelligence qu'elles lioit auparavant si étro-

1692.

» tement ensemble , n'en avoit reçu ni
 » affoiblissement ni atteinte ; qu'il re-
 » marquoit au contraire qu'elles avoient
 » acquis un nouveau degré de respect ,
 » de déférence & d'estime les unes pour
 » les autres. Que cette concorde qu'on
 » ne pouvoit assez estimer , ni cultiver
 » avec trop de soin , étoit une preuve
 » qui l'empêchoit de douter que cet ou-
 » vrage ne fût beaucoup plus celui de
 » l'esprit de Dieu , que de la pensée
 » ou de l'imagination des hommes. Qu'el-
 » les n'avoient pu faire une entreprise
 » si Chrétienne & si Religieuse , que par
 » son inspiration toute seule. Que la
 » grace avoit tellement gagné le cœur
 » de celles , qui dans le commencement
 » n'y avoient pas été favorables , qu'el-
 » les reconnoissoient que ce change-
 » ment n'avoit pu être fait que par la
 » main du Très-haut ; qu'elles étoient
 » même presque toutes résolues de fai-
 » re une tentative , un essai après Pâ-
 » ques pour éprouver si leur santé leur
 » permettroit d'imiter celles dont elles
 » louoient le courage & la Religion..

» Qu'au reste ce qui devoit les con-
 » firmer dans ce sentiment aussi - bien
 » que lui , étoit qu'elles savoient , & qu'il
 » les prenoit toutes à témoin , qu'il n'a-

»voit jamais sollicité personne , qu'au-
 » contraire il avoit toujours paru diffi-
 » cile, & même opposé à ce dessein, lors-
 » que quelqu'une lui en avoit parlé. Que
 » Dieu cependant connoissoit avec quelle
 » ardeur il l'avoit désiré dans le fond
 » de son cœur, quels étoient sur cela
 » ses sentiments , & qu'il se croyoit
 » obligé de partager avec elles les ac-
 » tions de graces qu'elles devoient en
 » rendre incessamment à la Divine Ma-
 » jesté. »

Ce discours où les caracteres diffé-
 rents de toutes les Religieuses étoient
 si bien ménagés , acheva de les gagner
 si parfaitement, que l'Abbesse, dont on
 ne peut assez louer la piété, le zele &
 la prudence, crut qu'elle pouvoit pro-
 poser à l'Abbé de la Trappe d'approu-
 ver par son autorité , & de confirmer
 par un acte authentique la résolution
 qu'elles avoient prises ; mais l'Abbé qui
 ne précipitoit rien , & qui ne cherchoit
 qu'à faire des établissemens solides, fut
 d'avis d'attendre & de donner une an-
 née entiere à ses sœurs , pour s'éprou-
 ver dans ce nouveau genre de vie. Ce-
 sera, lui dit-il, comme une espece de no-
 viciat après lequel elles auront d'autant
 moins de sujet de quitter les pratiques

qu'elles auront embrassées, qu'elles auront lieu d'être convaincues, que leur résolution n'est point l'effet d'une ferveur passagere, mais celui d'une vocation éprouvée, & que Dieu même les appelle à la perfection qu'elles auront embrassée.

L'Abbesse suivit ce conseil d'autant plus volontiers, qu'outre qu'il étoit plein de sagesse, il lui donnoit lieu d'espérer qu'il l'engageroit à faire une quatrième visite dans son Monastere. L'Abbé ayant ainsi achevé sa visite avec sa diligence ordinaire, partit le vingt-septieme du même mois pour retourner à la Trappe, où il se rendit le même jour.

Dès qu'il y fut arrivé, comme son humilité le portoit toujours à se défier de ses lumieres, il écrivit à un Archevêque de ses amis pour avoir son sentiment sur la maniere dont il se devoit conduire dans la réformation de l'Abbaye des Clairets; mais sur toutes choses il consulta Dieu, & lui fit des prieres ferventes pour l'heureux succès de cette entreprise. Le Pere des miséricordes, le Dieu de toute consolation entendit sa priere & l'exauça, & voici ce qu'il raconte lui-même des bénédictions que Dieu répandit sur ces saintes Filles,

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 183
dans une lettre qu'il écrivit à l'Abbé
du Val-Richer ; elle est datée du 22
Janvier 1692.

*Il est vrai que Dieu a fait une chose
à laquelle on ne devoit pas s'attendre ,
en inspirant à M. des Clairets & à tou-
tes ses Religieuses , à l'exception de qua-
tre ou cinq anciennes , d'embrasser l'E-
troite Observance. C'est une démarche
qu'elles soutiennent avec beaucoup de zele
& de fidélité. L'Abbesse par dessus tout
est incomparable par sa charité , par la
bonté de son cœur , & par l'attachement
qu'elle a à faire le bien & à l'établir.
J'espere que Dieu en tirera sa gloire dans
la suite.*

Les choses sont à présent sur le mê-
me pied, & Dieu continue de répandre
ses graces sur cette sainte maison.



CHAPITRE XIX.

Un Religieux vient à la Trappe pour s'y retirer. Il entreprend inutilement de perdre l'Abbé de réputation, & de ruiner son Monastere. On fait de nouveaux efforts contre l'Abbé du côté de Rome.

PENDANT que l'Abbé de la Trappe étoit occupé à seconder les bonnes intentions de l'Abbesse & des Religieuses des Clairets. Il arriva à la Trappe un fait assez singulier pour n'être pas omis.

Un Religieux d'un Ordre des plus austeres de l'Eglise, lui écrivit pour lui témoigner le desir qu'il avoit de se retirer à la Trappe, & pour le prier de favoriser ce bon dessein, en y donnant son consentement. Le motif de ce Religieux pour quitter l'état qu'il avoit embrassé, (si l'on s'en rapporte aux lettres qu'il en écrivit,) étoit que n'y pouvant faire son salut, il se croyoit obligé de l'abandonner. L'Abbé de la Trappe toujours sensible à de pareilles raisons, &

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 185
toujours prêt à favoriser tous ceux à
qui Dieu inspiroit le dessein de faire pé-
nitence , lui répondit qu'il le recevroit
volontiers , mais à condition qu'il au-
roit le consentement de ses Supérieurs,
ou qu'il obtiendrait un Bref du Pape
qui lui permettroit de se retirer à la Trap-
pe. Le Religieux lui écrivit qu'il ne lui
étoit pas possible d'obtenir le consen-
tement de ses Supérieurs , & que pour
le Bref il n'avoit ni le crédit ni l'argent
nécessaire pour l'obtenir , mais que s'il
vouloit bien lui faire la grace de solli-
citer lui-même le Bref , & d'en faire
la dépense, outre la reconnoissance éter-
nelle qu'il lui en promettoit , il auroit
devant Dieu le mérite d'avoir sauvé
une ame dont la perte étoit infaillible
sans ce secours.

L'Abbé de la Trappe qui n'avoit ja-
mais pu refuser une grace lorsqu'elle dé-
pendoit de lui , & qui craignoit d'ail-
leurs de répondre à Dieu du salut de
cette ame s'il négligeoit de la secourir,
se chargea du Bref, l'obtint , & le fit
aussi-tôt savoir à ce Religieux. On le
vit arriver à la Trappe quelques jours
après , rien n'égalait son zele & son ar-
deur pour la pénitence ; mais par une
inconstance qui a peu d'exemples , ou

par d'autres motifs dont on n'est pas assez informé, à peine eût-il été à la Trappe trois ou quatre jours qu'il disparut, & s'en retourna dans son Monastere sans prendre congé de l'Abbé, sans en avoir rien dit à personne, & sans même qu'on s'en fût aperçu.

Une retraite si subite, & dont on ignoroit la cause, surprit extrêmement l'Abbé, & fit faire bien des réflexions à plusieurs personnes de considération qui avoient pris quelque part à la translation de ce Religieux. Il n'étoit pas lui-même sans embarras, sa sortie avoit fait du bruit, elle pouvoit tirer à conséquence, & dans les Ordres Religieux on ne souffre point de pareilles démarches sans les punir. On se dispoisoit donc à faire un exemple de ce fugitif, lorsque pour conjurer la tempête par une faute pire que la première, il fit dessein de s'excuser aux dépens de la Trappe, & s'exposa à la perdre plutôt que de subir la pénitence qu'on lui devoit imposer. Il connoissoit l'esprit de son Supérieur, ses préventions contre la Trappe, & il n'ignoroit pas que, quoiqu'il fût fort âgé, & que son état ne lui permît pas de faire de grands projets, il ne laissoit pas d'avoir ses vues.

Il lui dit donc qu'il avoit vu des choses à la Trappe dont il feroit bien aisé d'être informé, & que quand il les fauroit, il ne lui feroit peut-être plus un si grand crime d'y avoir été, puisque sans cela on n'auroit peut-être jamais su ce qu'il avoit à lui révéler, & dont la découverte importoit également à l'Eglise & à l'Etat.

Le Supérieur saisit cette accusation avec toute l'avidité d'un homme qui a dessein d'en profiter; il écouta tout ce que ce Religieux voulut lui dire, & il l'obligea de mettre sa déposition par écrit. On représenta en vain à ce Supérieur qu'il ne devoit pas compter sur le témoignage d'un homme qui venoit de donner des preuves si récentes du peu de solidité de son esprit, & que la crainte faisoit parler. Le Supérieur, bien loin de profiter de cet avis, obligea ce Religieux qui avoit quelque vivacité, de faire un écrit contre l'Abbé de la Trappe, où il répète les mêmes choses qu'il avoit déjà dites dans sa déposition.

On ne peut pas porter la fausseté & la malignité plus loin qu'on la porte dans cet écrit; on y attaque l'Abbé de la Trappe dans sa doctrine, dans ses mœurs, dans sa personne, & dans celle

de ses amis. Si l'on en croit ce Religieux, sa doctrine est erronée, sa conduite suspecte de singularité & de nouveauté ; il met entre les mains de ses Religieux des livres hérétiques condamnés par l'Eglise, pleins d'erreurs & de mauvaises maximes. Il les accable d'austérités pendant qu'il fait bien s'en dispenser lui-même ; il les traite avec une dureté accablante, qui en a déjà fait mourir un grand nombre sans qu'il en soit touché, pendant qu'il n'est occupé que de visites, de lettres, & de nouvelles qu'il reçoit de tous côtés. Il accuse ses amis d'être hérétiques & mal affectionnés à l'Eglise & à l'Etat. Il se donne lui-même pour témoin, & il prétend ne rien avancer qu'il n'ait vu ou entendu.

Le Supérieur dont on a parlé ayant entre les mains ce furieux écrit, il le répandit dans le monde, & trouva même le moyen de le faire présenter au Roi. Quoique Sa Majesté fût informée d'ailleurs de la piété & de l'innocence de l'Abbé, & de la sainteté de la vie qu'on menoit à la Trappe sous sa conduite, & qu'il y eût autant de témoins du contraire à ce dont on l'accusoit dans cet écrit, qu'il y avoit de gens qui

avoient été à la Trappe , & qui connoissoient l'Abbé ; le Roi qui fait toutes choses avec cette sagesse & cette modération si nécessaire pour le gouvernement des grands États , voulut être éclairci sur cette affaire , & donna ordre qu'on marquât ses intentions à l'Abbé de la Trappe. Ce fut ce qui l'obligea de répondre à l'écrit dont on vient de parler.

Dans cette réponse , après avoir découvert les artifices de ce Religieux , *qui entreprenoit , (ce sont ces propres termes ,) de surprendre la religion du Roi , de tromper toutes les puissances pour renverser une maison où Dieu est servi , & le Roi respecté & honoré plus qu'en aucun lieu du monde , & qui pour rendre la chose plus complete , vouloit comprendre dans cette ruine sans distinction toutes les personnes qu'il croyoit avoir quelque considération pour la Trappe.* Après, dis-je, qu'il a dépeint ce Religieux d'une manière à lui faire perdre toute créance , il parle modestement de lui-même , de ses mœurs , & de tout ce qu'on avoit objecté contre sa conduite particulière.

Mais s'il abandonne , (pour ainsi dire) sa personne à la calomnie , il s'élève

avec force pour se justifier de l'accusation qui attaquoit la pureté de sa foi & celle de ses amis, & met les choses dans une évidence & dans un jour qui ne laisse aucun lieu d'en douter.

Cet écrit soutenu du témoignage de tout ce qu'il y avoit dans le Royaume de personnes distinguées par la naissance, le rang, la piété, & la doctrine, justifia si bien l'Abbé des accusations intentées contre lui par ce Religieux, que son Supérieur se vit obligé de l'abandonner & de l'envoyer à Strasbourg.

Le mauvais succès de son entreprise lui ouvrit les yeux, & lui fit connoître la grandeur de son crime, il s'en repen- tit ; & pour en rendre un témoignage public, il écrivit à un de ses amis, *qu'en toute cette affaire il n'avoit point agi par lui-même, mais par l'impression d'autrui : je connois, ajouta-t-il, la vertu de l'Abbé de la Trappe, & celle de ses amis, & je la publierai par-tout. Il en écrivit en ce sens à l'Abbé même, il l'assure du regret mortel qu'il a de sa faute, qu'il l'estime infiniment, & qu'il n'a eu la foiblesse de le blâmer que pour complaire à des gens pleins de passion, ce sont les termes dont il se sert. Ces let-*

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 191
tres sont datées de Strasbourg du vingt- 1693
huitieme Décembre mil six cent qua-
tre-vingt-treize.

Quoique ce Religieux ne nommât pas son Supérieur dans ces lettres , personne ne douta pas que ce ne fût de lui dont il vouloit parler , & le Supérieur en fut lui-même si convaincu, qu'il écrivit à l'Abbé de la Trappe pour s'en disculper. Il lui fut aisé de satisfaire un homme qui ne se souvenoit des injures que pour les pardonner ; il ne lui fut pas aussi facile de contenter le reste du monde , il fit des efforts inutiles pour se justifier dans l'esprit de la Duchesse de Guise. Cette Princesse , à cause du voisinage d'Alençon qui étoit de son appanage, alloit souvent à la Trappe ; elle avoit pour l'Abbé toute l'estime & toute la confiance qui lui étoit due , comme il paroît par le grand nombre de lettres qu'elle lui a écrites , & elle étoit persuadée plus que personne de la fausseté des accusations qu'on avoit faites contre lui ; elles entra dans cette affaire avec tout le zele que sa piété & l'injustice de cette persécution étoient capables de lui inspirer. Elle en parla à l'Archevêque de Paris avec tant de force , que ce Prélat se crut obligé d'en

parler au Roi, & ce grand Prince informé de la vérité des choses, accorda à la Duchesse de Guise une lettre de cachet pour reléguer le calomniateur, premièrement à Saint Julien en Poitou, & de-là à Verdun.

Ce fut dans cette espece d'exil qu'il fit cette réparation authentique, datée de Verdun, le vingt-unieme Janvier mil six cent quatre-vingt-seize, où il rétracte tout ce qu'il a fait ou dit contre l'Abbé de la Trappe, & donne des marques publiques de l'estime & de la vénération qu'il avoit pour sa vertu.

Cette entreprise contre l'Abbé de la Trappe n'ayant pu réussir en France, ses ennemis porterent leurs accusations jusques à Rome, & n'épargnerent rien pour le perdre dans l'esprit du Pape; mais Dieu qui ne permettoit tant de persécutions que pour éprouver sa vertu, en arrêta le cours, & lui suscita des protecteurs qui l'emporterent sur ses persécuteurs. C'est ce qu'on apprend d'une lettre d'un Cardinal des plus distingués par son mérite & par sa vertu. *Tous les bruits qu'on a fait courir à Rome contre vous, (lui écrivit-il,) sont présentement assoupis : on avoit porté les calomnies contre vous jusques aux oreilles*
de

DE LA TRAPPE. LIV. IV. 195
*de sa Sainteté ; mais si vous avez eu
des ennemis & des envieux qui ont par-
lé contre vous , vous avez eu des amis
& des admirateurs qui ont fait connoître
la fausseté de toutes ces calomnies. Tou-
te cette tempête n'a fait qu'affermir l'es-
time qu'on y faisoit de votre rare mérite.*

C'est ainsi que Dieu confondoit les desseins de ses ennemis , & que ce qui sembloit devoir détruire sa réputation , ne servoit qu'à l'augmenter & à lui donner un nouvel éclat. C'est ce qui parut en France lors de la persécution dont on vient de parler. Il n'y a point eu de temps où il soit venu à la Trappe un plus grand nombre de Princes & de Princesses , & plus de personnes du premier rang. Au plus fort de ces calomnies , le Duc d'Orléans , frere unique du Roi , y fit un voyage : toute la Communauté alla au devant de lui à la porte des hôtes , & le conduisit à l'Eglise avec la Croix & l'Eau-bénite. Il assista à Vêpres , & suivit la Communauté au Réfectoir ; il y demeura pendant le souper des Religieux. Il ne pouvoit se lasser d'admirer leur modestie & leur piété. Le soir ce Prince mangea à la salle des hôtes. Il partit le lendemain , & emporta un pain de la Com-

124. LA VIE DE L'ABBÉ
munauté qu'il fit voir au Roi & à toute
la Cour. Elle fut extrêmement édifiée
de ce que ce Prince raconta de la vie
des Religieux de la Trappe.

A peine en étoit-il parti , que le Car-
dinal de Boüillon y arriva. Il suivit la
Communauté dans tous ses exercices, &
voulut même assister à la Conférence.
La Duchesse de Guise, dont on a déjà
parlé, y vint au mois de Septembre de
la même année , & le Roi d'Angle-
terre, comme on l'a déjà dit , y fit son
premier voyage au mois de Novembre.
De si illustres témoins qui n'avoient
que de l'admiration pour la Trappe &
pour l'Abbé qui y avoit formé tant de
Saints , pouvoient être crus au préju-
dice des calomniateurs qui s'efforçoient
de noircir la réputation d'un si grand
homme. Rien n'étoit plus capable de
les confondre ; mais l'envie fut toujours
ayeugle , & l'éclat de la vertu est bien
plus propre à l'augmenter qu'à la dé-
truire.

Fin du quatrieme Livre,





LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Les ennemis de l'Abbé de la Trappe font courir le bruit que ses Religieux lassés de l'austérité de leur vie vouloient s'en relâcher. Les Religieux donnent une déclaration contraire , & s'engagent par le renouvellement de leurs vœux à continuer leur pénitence.

LE MAUVAIS succès des entreprises des ennemis de l'Abbé de la Trappe devoit les avoir convaincus, qu'il n'étoit pas possible de détruire une réputation si bien établie. Ils ne laisserent pas de publier cette année que les Religieux de la Trappe accablés du poids d'une austérité qui surpassoit les forces humaines ne la pouvoient plus supporter ; qu'ils étoient résolus de l'adoucir , & de se délivrer enfin de la

1694.

tyrannie de leur Abbé. On ajoutoit qu'il y en avoit vingt-cinq qui s'étoient ligués ensemble, & qu'ils avoient signé une Requête au Roi par laquelle ils lui demandoient des Commissaires pour informer des violences auxquelles ils étoient tous les jours exposés.

Pour colorer ces bruits & leur donner de l'autorité, on adressa des lettres à plusieurs personnes sous le nom des Religieux de la Trappe. Ils y faisoient les mêmes plaintes, & ils paroissoient vouloir secouer un joug qu'ils ne pouvoient plus supporter. L'Abbé de Cisteaux en reçut une, par laquelle on le conjuroit d'aller visiter la Trappe en personne, ou du moins d'y envoyer un Commissaire pour entendre les plaintes, & informer des mauvais traitements dont la dureté implacable de l'Abbé ne se lassoit point d'accabler ses Religieux. L'Abbé de Cisteaux étoit si éloigné d'avoir égard à ces lettres, & d'y ajouter la moindre foi, qu'il n'en écrivit pas alors à l'Abbé de la Trappe. Il se contenta, depuis que ces bruits furent dissipés, de lui en écrire; il lui mande entr'autres choses, *qu'après s'être engagé par des vœux faits librement, & volontairement, après une année d'épreuve,*

on ne peut raisonnablement se plaindre de l'austérité de la vie qu'on a embrassée, ni tâcher de s'en délivrer sans crime & sans péril de son salut ; & j'aurois du scrupule , (continue-t-il ,) de permettre à un Religieux de la Trappe de descendre à une vie plus mitigée , si je n'étois convaincu par l'évidence du fait de la nécessité de le dispenser.

Cependant , comme ces bruits se répandoient de plus en plus dans le monde , les Religieux de la Trappe en furent avertis ; ils apprirent même ce que l'on vient de rapporter de la lettre écrite à l'Abbé de Cisteaux. Ce fut ce qui les porta à lui rendre compte de leurs sentimens & de leurs dispositions.

Ils déclarent dans cet écrit , qu'ils ont appris que des gens mal informés ou mal intentionnés répandoient dans le monde que la vie qu'ils n'avoient embrassée & soutenue jusques alors que par le mouvement de l'esprit de Dieu , & par un pur égard de sa miséricorde , commençoit à leur être à charge , que le joug de la pénitence leur étoit devenu dur jusques au point de faire desirer à plusieurs d'entre eux de quitter leur propre maison , de se séparer de leurs Freres , & de chercher ailleurs une

maniere de vie plus douce, plus molle, & plus relâchée.

Que pour faire cesser ces bruits, pour leur propre consolation, mais particulièrement pour la gloire de JESUS-CHRIST, qui par une compassion dont ils n'étoient pas dignes, les avoit retirés du milieu du monde pour les engager dans une solitude de Saints, & les y cacher dans le secret de sa face; ils ont cru qu'ils devoient faire la déclaration suivante. Ils déclarent qu'ils la font en la presence de Dieu, dans une liberté toute entiere, sans aucune autre vue ni considération que celle de faire connoître la vérité de leurs sentiments.

Une déclaration si précise est suivie du renouvellement de leurs vœux, ils le font en des termes si touchants, & si remplis de cette piété éclairée, tendre, & sincere, dont on fait profession à la Trappe, qu'on a cru les devoirs rapporter sans y rien changer.

RENOUVELLEMENT DES VŒUX.

JESUS-CHRIST, *vrai Dieu, vrai homme, Verbe du Pere, Fils de la Vierge, Sauveur du monde, par la grace & pour l'amour duquel nous avons renoncé au siecle, à ses biens, à ses fortunes, à*

ses occupations , à ses plaisirs , à ses vanités , & choisi pour nos demeures ces solitudes écartées ; nous vous conjurons , par le droit que vous nous avez donné de nous adresser à vous dans nos besoins , & avec cette confiance à laquelle vous ne refusez rien , de former dans nos cœurs par l'opération du Saint Esprit , ce que nos lèvres vont exprimer , & de présenter à votre Pere cette renovation des engagements que nous avons pris au pied de vos sacrés Autels , en présence de vos saints Anges , & dans ce jour de bénédiction où nous célébrons l'Exaltation de votre sainte Croix , qui est la figure & le modele de la vie que nous devons mener sur la terre , puisque les Saints qui ont parlé , & agi par votre esprit , ont regardé notre état comme un crucifiment véritable.

Nous vous promettons , Seigneur , de garder inviolablement notre sainte regle dans toute l'étendue , & toute l'intégrité qui nous sera possible , & sans nous arrêter ni aux raisons ni aux coutumes , ni aux interprétations contraires , de maintenir par toute sorte de voies Religieuses & légitimes , les pratiques établies dans ce Monastere , conformes à ce que nous en avons appris par les instructions

*Et par les exemples des Saints nos Peres
 Et nos Instituteurs , entre lesquelles les
 principales sont la qualité Et l'austérité
 de la nourriture , l'exaëtitude des jeû-
 nes , la patience dans les maladies , le
 silence , les veilles , le travail des mains ,
 la solitude , la fuite des gens du siecle ,
 l'amour de la pauvreté , l'usage des pro-
 clamations , les mortifications intérieures
 Et extérieures , cette amitié pure Et sin-
 cere , cette soumission cordiale des uns en-
 vers les autres , cette tendresse , cette obéis-
 sance prompte , cet abandonnement sans
 réserve dans la main de celui que la pro-
 vidence Et la bonté de Dieu nous a don-
 né , Et nous donnera pour Pere Et Con-
 ducteur tant qu'il aura votre esprit , Et
 qu'il sera amateur de vos vérités Et de
 votre sainte loi ; enfin le mépris de tout
 ce qui passe , l'espérance de ce qui est éter-
 nel , le desir Et la continuelle méditation
 de la mort.*

*Nous renouvelons , Seigneur , tous ces
 engagements que nous avons pris à votre
 service avec d'autant plus d'ardeur Et de
 zele , que nous y sommes portés par la
 conjoncture Et par la situation présente
 où se trouve le monde , par ces plaies si
 profondes dont il a plu à Dieu de l'af-
 fliger , Et par l'obligation que nous avons*

d'implorer sa miséricorde pour le soutien de son Eglise qui est si cruellement persécutée par la fureur de ses ennemis, pour la prospérité de l'Etat, & pour la conservation de la personne du Roi, qui par une fermeté & une magnanimité dont on n'a point encore vu d'exemple, protège seul la Foi & la Religion Catholique, contre presque toutes les puissances de l'Europe unies ensemble pour la détruire, par la conjuration la plus animée & la plus violente qui fut jamais. Heureux, si par la grandeur de nos pénitences & de nos austérités, nous pouvions abréger nos jours en défendant auprès de Dieu une cause si juste & si sainte, pendant que tant de milliers d'hommes périssent par le fer & par le feu pour les mêmes intérêts & pour la même querelle.

Nous espérons, Dieu de miséricorde, sous la protection de votre sainte Mere, par les mérites de votre Croix adorable, que nous sommes résolus de porter jusqu'au dernier soupir en la maniere qu'il vous a plu de nous en charger, que votre bras tout-puissant soutiendra notre foiblesse, qu'il nous donnera la force & la constance nécessaire pour persévérer dans une observation fidele de vos saintes volontés, & que malgré la corruption des

temps , le mauvais exemple de ceux qui ont abandonné la voie que votre miséricorde leur avoit tracée , malgré les mauvais desseins des hommes , la conspiration des démons , & notre propre malignité , nous finirons nos vies dans une paix profonde , & dans une vive attente de ce jour bienheureux auquel vous devez , selon vos promesses , vous remontrer au monde dans l'éclat de votre puissance & de votre gloire , pour être à jamais la consolation de vos serviteurs & la confusion de vos ennemis.

Nous Prieur , Sous-Prieur , & Religieux du Monastere de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe , confirmons tout ce qui est contenu dans le present renouvellement de vœux avec une résolution ferme & sincere d'y persévérer jusques à la mort. Fait ce jour de l'Exaltation de la Sainte Croix , le quatorzieme de Septembre mille six cent quatre-vingt quatorze , ce qui a été signé par tous les Religieux & tous les Freres Convers de l'Abbaye de la Trappe.

Une piece si touchante , où la piété & la sincérité chrétienne éclatent d'une maniere si vive ayant été répandue dans le monde , réprima la médifance & confondit pour quelque temps la calomnie.

DE LA TRAPPE. LIV. V. 203
elle devoit l'éteindre pour toujours ;
mais l'envie prend souvent de nouvel-
les forces de ce qui sembleroit la de-
voir détruire.

CHAPITRE II.

*On fait passer l'Abbé de la Trappe
auprès du Chancelier de France
pour un homme de mauvaise foi.
Il en est enfin détrompé , & lui
rend son estime.*

ON ÉTOIT à peine détrompé dans
le monde de la calomnie dont on
vient de parler, quand il survint à l'Ab-
bé de la Trappe une nouvelle affaire
qui lui fut d'autant plus sensible, qu'elle
penfa lui faire perdre sans retour l'esti-
me du Chancelier de France qui l'avoit M. Bou-
honoré jusques alors d'une considéra- cherat.
tion & d'une bienveillance particu-
liere , voici quelle en fut l'occasion.

Un Ecclésiastique qui avoit été No-
vice à la Trappe , qui y avoit depuis
fait plusieurs voyages , & qui paroif-
soit avoir pris part à la confiance de
l'Abbé , avoit trouvé le moyen de ra-
masser un grand nombre de ses lettres

dont il avoit fait un recueil. Des vues d'intérêt l'avoient engagé à ce travail. En effet, dès qu'il fut de retour à Paris, après avoir obtenu l'Approbation & le Privilege, il le donna à un Libraire pour le faire imprimer. Un des amis de l'Abbé de la Trappe le fut, & aussitôt il lui en donna avis. L'Abbé trouva fort mauvais qu'on disposât ainsi de ses ouvrages sans sa participation, & même contre sa volonté; il s'en plaignit au Chancelier, & le pria de faire cesser l'impression, & de donner ordre qu'on fâit tout ce qui se trouvoit imprimé de cet ouvrage. Les ordres furent aussitôt donnés, & l'on arrêta cette impression.

Deux ou trois mois étoient à peine passés lorsque ce même ouvrage parut sous un autre titre avec quelques additions de l'Ecclésiastique dont on a parlé. Il en fit même présent au Chancelier qui le reçut sans se défier que ce fût le même ouvrage, dont quelques mois auparavant il avoit ordonné la suppression; cependant le livre fut reconnu, & on en avertit le Chancelier. Il envoya chercher aussitôt l'Ecclésiastique qui le lui avoit présenté, & par les soins duquel on savoit que le livre

avoit été imprimé. Comme on ne l'avoit fait supprimer la première fois, que parce qu'on avoit entrepris de le donner au public contre la volonté de l'Auteur, l'Ecclésiastique s'attacha à persuader le Chancelier qu'il n'avoit rien fait que du consentement de l'Abbé de la Trappe. Pour cet effet il lui dit qu'à la vérité l'Abbé ne vouloit pas passer pour Auteur de cet ouvrage, ni qu'il parût sous son nom, mais que comme il le croyoit utile au public, il souhaitoit qu'il fût imprimé. Que ce n'étoit pas seulement son intention, qu'il ne s'étoit pas contenté de la lui déclarer, mais qu'il avoit ses ordres exprès pour l'impression de ces lettres. Cet Ecclésiastique en dit autant au premier Président du Parlement de Paris, & à plusieurs autres personnes de qualité qui avoient le plus de part à l'estime & à la confiance du Chancelier. Comme on favoit qu'il étoit ami de l'Abbé de la Trappe, & qu'il faisoit paroître un grand zele pour tout ce qui avoit quelque rapport à lui, on ne fit point de réflexion aux vues d'intérêt qui l'avoient fait agir; on trouva beaucoup de vrai-semblance à tout ce qu'il disoit; sa sincérité apparente, la confiance avec laquelle il par-

loit lui aiderent à persuader, on le crut.

Ce fut un coup terrible pour la réputation de l'Abbé de la Trappe; la lettre écrite au Chancelier pour la suppression de ses lettres, l'ordre contraire que l'Écclésiastique assuroit qu'il avoit de lui de les faire imprimer, étoient si opposés l'un à l'autre, qu'on ne pouvoit les accorder avec la bonne foi. Pour qui en aura-t-il, (disoit-on,) s'il en manque à l'égard du Chef de la justice, & du premier Magistrat du Royaume? Il n'en fallut pas davantage pour lui faire perdre toute l'estime & toute la bienveillance dont le Chancelier l'avoit honoré jusques alors.

Pendant que ces choses se passaient à Paris, l'Abbé de la Trappe ignoroit dans sa solitude le mauvais office qu'on venoit de lui rendre, il l'eût même ignoré long-temps, si une personne de la première qualité que les liaisons du sang les plus étroites attachoient au Chancelier ne le lui eût appris par des lettres qui lui firent comprendre toute la mauvaise opinion qu'on avoit de sa conduite.

Il seroit difficile d'exprimer la surprise & l'affliction que cet accident causa à l'Abbé de la Trappe. Sa conscience

ne lui reprochoit rien, il n'avoit manqué ni à la sincérité ni au respect qu'il devoit au Chef de la justice ; mais il s'agissoit de détromper les premières personnes du Royaume prévenues contre lui, & dont les lettres qu'il avoit reçues lui faisoient juger qu'il n'étoit pas aisé de guérir la prévention. Il l'entreprit pourtant, il désavoua l'Ecclésiastique, il fit voir combien il étoit éloigné de la mauvaise foi qu'on lui imputoit, combien elle étoit peu nécessaire dans l'occasion dont il s'agissoit, & combien il lui étoit aisé de faire imprimer ses ouvrages sans y mettre son nom, & sans avoir recours à un artifice indigne qui le deshonoroit, & qui en le privant de l'estime & de la bienveillance du premier Magistrat du Royaume, lui faisoit perdre les deux choses du monde qu'il estimoit le plus, & dont rien n'étoit capable de le dédommager. Ses premières lettres furent inutiles ; il en écrivit d'autres, on n'y eut aucun égard ; il employa tous ses amis, ils ne purent rien obtenir. L'Ecclésiastique soutenoit toujours ce qu'il avoit avancé, & il le coloroit si bien, qu'on ne pensoit pas même à le soupçonner de mauvaise foi.

Sept ou huit mois s'étoient passés de

la forte, sans qu'il fût possible à l'Abbé de la Trappe d'effacer les mauvaises impressions qu'on avoit données contre lui, lorsqu'un de ses Religieux qui étoit fils d'un des premiers Magistrats du Royaume, le pria d'employer l'entremise de son pere. Il assuroit qu'il étoit une des personnes du monde pour qui le Chancelier avoit le plus d'estime & de confiance. L'Abbé y consentit, le Religieux écrivit à son pere, il l'instruisit de tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire ; il lui envoya les lettres que l'Abbé avoit écrites à cette occasion ; il lui indiqua plusieurs personnes de considération qui avoient été prévenues comme les autres, mais qui étant venues à la Trappe s'y étoient entièrement détrompées. Enfin après l'avoir bien persuadé de l'innocence de l'Abbé de la Trappe, il le mit en état d'en convaincre le Chancelier & toutes ces personnes de qualité qui étoient entrées dans les mêmes préventions.

Le Magistrat qui avoit en effet beaucoup de part à l'amitié du Chancelier, & qui prenoit d'ailleurs beaucoup de part aux intérêts de l'Abbé de la Trappe, se chargea volontiers de cette commission ; il prit toutes les précautions

que son fils lui avoit marquées : en un mot il réussit , & il convainquit si bien le Chancelier de l'innocence & de la bonne foi de l'Abbé de la Trappe , qu'il se fit un plaisir de lui rendre toute l'estime & toute la bienveillance qu'il avoit eue pour lui. Il chargea le Magistrat qui l'avoit détrompé de l'en assurer , & depuis ce temps-là il renchérit sur toutes les marques de considération & de protection qu'il lui avoit accordées jusques alors. Toutes les personnes prévenues revinrent de même de leurs préventions , & Dieu rendit enfin à l'Abbé cette réputation si nécessaire à tous ceux dont la vie & les écrits peuvent contribuer à l'édification de l'Eglise.

Il commençoit à jouir de la tranquillité que l'accident dont on vient de parler avoit interrompue , lorsqu'il apprit la mort de M. Arnaud, Docteur de Sorbonne. Il l'écrivit aussitôt à l'Abbé Nicaise, Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon , avec lequel il étoit depuis long-temps en commerce de lettres.

Cet Abbé qui avoit près de quatre-vingts ans , & dont les derniers moments ne pouvoient pas être fort éloignés, s'étoit retiré depuis quelque temps

à la campagne, pour être plus en état de penser à la grande affaire de son salut. L'Abbé crut que comme l'Abbé Nicaise n'étoit pas fort éloigné de l'âge de M. Arnaud, la nouvelle de sa mort ne pouvoit que contribuer à lui remettre plus vivement devant les yeux la fragilité de la vie, & ces pensées salutaires de l'éternité, dont la plupart du monde n'est presque jamais aussi occupé qu'il le devoit être. Sur cela il lui écrivit la lettre qui suit.

» Enfin M. Arnaud est mort, après
 » avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il
 » a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on en dise, voilà bien des questions finies, son érudition & son
 » autorité étoient d'un grand poids pour
 » le parti. Heureux qui n'en a point
 » d'autre que celui de JESUS-CHRIST,
 » & qui mettant à part tout ce qui pour-
 » roit l'en séparer ou l'en distraire, même pour un moment, s'y attache avec
 » tant de fermeté, que rien ne soit capable de l'en dépendre. »

Les amis de M. Arnaud trouverent fort à redire à cette lettre. On en fit des plaintes à l'Abbé de la Trappe, on lui écrivit sur cela des lettres très-fortes, dont quelques-unes ont été imprimées. M. de

Tillemont fut un de ceux qui lui écrivit le plus fortement. Comme sa lettre est trop longue pour être insérée ici toute entière, on se contentera de dire ; » Qu'après avoir reconnu que le renouvellement de l'esprit & de l'amour de la pénitence que Dieu a mis dans la Trappe par le ministère de l'Abbé , est un des plus grands miracles que sa grace ait fait en nos jours , que les conversions toutes miraculeuses qui s'y sont faites , ne permettent pas de douter que Dieu ne fût chez lui & dans lui. Après lui avoir avoué qu'il reconnoît que le Saint Esprit est en lui ; il se plaint de la conduite qu'il a gardée à l'égard de quelques personnes qui étoient dans les sentiments de M. Arnaud & ses amis , de ce qu'il s'est déclaré contre eux ; & de ce qu'il a ajouté de nouvelles douleurs à leurs plaies. »

Il parle ensuite de quelques faits dont on n'est pas assez instruit pour en rendre compte au public , & l'exhorte de changer la conduite qu'il a gardée jusques alors à l'égard de certaines personnes qu'il ne nomme pas : après cela il se plaint de la lettre écrite à l'Abbé Nicaise à l'occasion de la mort de M.

Arnaud. C'est celle-là même qu'on vient de rapporter, & il le presse de se rétracter, & d'effacer par un écrit public les impressions désavantageuses à M. Arnaud, que cette lettre pourroit faire sur l'esprit de bien des gens. Voilà à peu près à quoi se réduit la lettre de M. de Tillemont. On n'a pu se dispenser d'en donner cet extrait, parce que sans cela on n'eût rien compris à la réponse de l'Abbé de la Trappe. La voici telle qu'elle m'a été remise après l'avoir vérifiée avec toute l'exactitude qu'on pouvoit exiger de moi.

» M. J'ai fait toute l'attention possi-
 » ble sur la lettre que vous m'avez fait
 » l'honneur de m'écrire, & je vous dirai
 » sincèrement qu'après en avoir exa-
 » miné les raisons, & les avoir pesées
 » devant Dieu avec une attention toute
 » particuliere, bien loin qu'elles m'aient
 » causé le moindre doute, & le moindre
 » scrupule sur ma conduite passée à l'é-
 » gard des choses dont vous me par-
 » lez, au contraire je me suis trouvé plus
 » affermi que jamais, & tout-à-fait per-
 » suadé que j'ai suivi en cela la volonté
 » de Dieu; & ma conscience, après l'a-
 » voir consultée, ne me dit autre chose
 » par tous ses mouvements, sinon que

» j'y dois persévérer jufques à la mort.
 » C'est la réfolution dans laquelle je
 » fuis. J'ai bien du déplair de ce qu'il
 » ne m'a pas été poffible d'entrer dans
 » vos fentiments, & de vous témoigner
 » en cette occafion comme je ferois en
 » toute autre, que je fuis avec beau-
 » coup de vérité, & de refpect, Vo-
 » tre, &c. »

L'Abbé de la Trappe ne répondit
 point, ou ne répondit qu'avec beau-
 coup de modération aux autres lettres
 qui lui furent écrites ; mais on doit en-
 core ajouter à l'occafion de la lettre de
 M. de Tillemont qu'elle paroît avoir
 été écrite depuis qu'il fe fut démis de
 fon Abbaye, ainfi on ne l'a placée en
 cet endroit que par rapport à la date
 de la mort de M. Arnaud, & de celle
 de la lettre à l'Abbé Nicaife qui a don-
 né lieu de l'écrire, afin de mettre tout
 de fuite les événemens qui avoient
 une liaifon néceffaire.



CHAPITRE III.

L'Abbé de la Trappe consulte ses amis sur le dessein qu'il avoit de quitter le gouvernement de son Monastere , & de se démettre de son Abbaye entre les mains du Roi. Raisons pour & contre. L'Abbé prend le parti de la démission.

LES MAUVAIS offices qu'on s'efforçoit de rendre à l'Abbé de la Trappe , les calomnies qu'on publioit contre lui , l'envie & la haine de ses ennemis , que rien n'étoit capable de ralentir , n'étoient pas les seules épreuves dont Dieu se servoit pour exercer sa patience ; & pour servir , pour ainsi dire , de contre-poids à cette admiration que son éminente vertu lui avoit acquise , & aux louanges qu'on lui donnoit de tous côtés , ses infirmités redoubloient tous les jours , il avoit entièrement perdu l'usage du bras & de la main droite. Il étoit livré aux douleurs les plus cuisantes , & comme ac-

cablé du poids de l'âge , & d'une pénitence continuelle de plus de trente années , dont il ne s'étoit jamais relâché : il est vrai qu'il avoit toujours la même force d'esprit , le même zele , la même autorité , & que l'estime , l'amour & la confiance de ses Religieux augmentoit tous les jours au lieu de diminuer ; mais ses infirmités l'obligeoient de se relâcher de son exactitude ; il n'assistoit plus au travail , il se trouvoit rarement au Chapitre , ses exhortations si vives & si touchantes qui avoient formé & soutenu jusques alors la pénitence de la Trappe devenoient moins fréquentes ; & comme les choses se maintiennent par les mêmes moyens dont on s'est servi pour les établir , il craignoit que le relâchement ne se glissât insensiblement , ou que du moins la ferveur que son exemple avoit toujours soutenue ne s'affoiblît enfin , & ne fît place à la tiédeur & à cette paresse mortelle qui n'a jamais manqué de détruire la discipline la mieux établie.

Ces réflexions jointes à la pensée de la mort qu'il avoit toujours devant les yeux , & à cette humilité profonde qui l'avoit toujours sollicité de quitter sa charge pour pratiquer l'obéissance , &

ne s'occuper plus que de Dieu, lui firent enfin prendre la résolution de se démettre de son Abbaye entre les mains du Roi. Il connoissoit la Religion de ce grand Prince, & il avoit reçu tant de marques de sa Royale protection, qu'il ne pouvoit douter qu'il ne lui donnât un successeur qui maintiendrait dans son Monastere l'exacte pratique de la regle qu'il avoit tâché d'y établir.

Il consulta sur cela ses amis : comme la démarche étoit délicate, les sentimens furent fort différens. Les uns lui conseilloient de ne point quitter le gouvernement de son Monastere, & de le retenir jusques à la mort. Ils disoient sur cela, que s'il s'agissoit de commencer la réforme de son Abbaye, son âge, ses infirmités, & le peu de temps qu'il avoit à vivre y pouvoient être un obstacle ; mais qu'étant établie, & les choses allant, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, le changement de gouvernement ne pouvoit qu'être plus dangereux qu'utile ; que personne ne pourroit suivre ses vues & ses maximes aussi-bien qu'il les suivroit lui-même ; qu'on étoit accoutumé à lui obéir ; que l'ombre de son autorité seroit toujours plus respectée que celle qu'un autre pourroit s'acquérir.

quérir, que la force d'esprit que Dieu lui avoit conservée, servoit plus au gouvernement que tout le reste ; qu'à la vérité l'exemple d'un Supérieur étoit d'un grand poids ; mais qu'il l'avoit donné si long-temps, qu'on étoit si convaincu que la seule impossibilité de le soutenir l'obligeoit de s'en dispenser ; que jamais personne n'en prendroit avantage ; que tel Religieux étoit un excellent particulier qui n'étoit point capable de gouverner ; que le choix étant fort difficile, on n'y pouvoit venir trop tard, & qu'il y auroit toujours de l'avantage à le reculer ; que le cœur humain étoit un abyme que Dieu seul pouvoit sonder, & qu'avec toutes ses lumieres il pourroit faire un tel choix, qu'il auroit tout le temps de s'en repentir ; que les dignités étoient une étrange tentation, que les vertus les plus épurées avoient de la peine à y résister ; qu'il ne pouvoit mieux faire que de suivre l'exemple des Saints ; que pour un petit nombre dont la conduite pouvoit le favoriser, presque tous avoient persévéré jusques à la mort dans dans l'état où la providence les avoit établis, & s'étoient remis à ses soins de leur choisir des successeurs ; qu'enfin

il étoit à craindre que deux Abbés dans le même Monastere n'y fissent du partage , & ni causassent de la division ; que les uns lui demeureroient attachés , & ne pourroient s'accommoder de la conduite d'un autre ; que les autres s'attacheroient à celui qui occuperoit sa place ; qu'en un mot on ne voyoit que des inconvénients dans lesquels il n'étoit point à propos de se jeter.

L'Abbé disoit au contraire , & c'étoit le sentiment de quelques-uns de ses amis , qu'un Supérieur n'étoit que pour faire sa charge ; que dès qu'il n'étoit plus en état d'en remplir les devoirs , il étoit de sa vertu d'y renoncer. Que si cette maxime avoit lieu , c'étoit particulièrement à la Trappe ; que les Religieux y étoient accoutumés à voir toujours leur Abbé à leur tête ; qu'une vie si pénitente , si austere , & contre laquelle la nature étoit toujours tentée de se révolter , ne se pouvoit soutenir que par l'exemple du Supérieur , par une assiduité & par une vigilance continuelles. Qu'un des points fondamentaux de la Trappe étoit de recourir continuellement à l'Abbé , de ne lui rien cacher , de prendre souvent ses ordres & ses avis ; que les peines & les tenta-

tions auxquelles les Solitaires n'étoient pas moins exposés que les autres , ne leur permettoient pas de se passer de ses consolations ; qu'il falloit sans cesse soutenir les foibles , animer les lâches , modérer les fervents. Qu'un état d'infirmité continuelle étoit peu propre à des fonctions si pénibles , que quand on y pourroit suffire quelque temps on en seroit enfin accablé. Que la crainte même d'incommoder un Supérieur & de lui être à charge , empêcheroit souvent les Religieux d'y avoir recours , que cependant les tentations prendroient le dessus , & renverseroient les vertus les mieux établies. Il ajoutoit qu'il y avoit un avantage dans sa démission qu'on ne pouvoit contester : c'est qu'il auroit eu le temps de former son successeur , en sorte que quand il plairoit à Dieu de disposer de lui , on s'appercevrait beaucoup moins du changement ; qu'à proprement parler il n'y auroit de la différence que dans les personnes ; que le même esprit , les mêmes maximes régleroient toujours le Monastere ; qu'ainsi le partage & la désunion ne seroient point à craindre. Qu'à la vérité on devoit tout espérer de la Religion & de la bonté du Roi , mais qu'il falloit demeurer

d'accord qu'une démission entre ses mains faciliteroit bien les choses , & qu'on pourroit avoir des égards qu'il n'étoit pas certain qu'on eût pour un autre. Que les exemples des Saints sur lesquels on se pouvoit régler n'étoient pas si rares qu'on le prétendoit ; mais que quand ils le feroient encore plus, il étoit d'autant plus beau de les imiter. D'autres ajoutoient qu'après les grands exemples de vertu que l'Abbé de la Trappe avoit donnés, il ne lui manquoit plus que de finir ses jours dans la retraite , dans le silence , & dans la pratique de l'obéissance qu'il avoit portée si loin à l'égard des autres, & qu'une démarche si édifiante fermeroit pour jamais la bouche à ses envieux & à ses ennemis. Qu'on ne pouvoit pas se dispenser d'avouer que deux Abbés dans un même Monastere pourroient par-tout ailleurs causer de grands inconvénients, mais que la constitution de la Trappe ne permettoit pas de les appréhender. Qu'enfin on ne pouvoit pas douter qu'un si grand exemple n'attirât de nouvelles bénédictions sur le Monastere , & que quand il s'agissoit d'édifier toute l'Eglise , il falloit s'abandonner à la providence , & ne point tant comp-

ter sur la prudence humaine.

Comme ceux qui favorisoient les deux partis qu'on vient de proposer étoient des personnes éclairées, unies depuis long-temps avec l'Abbé de la Trappe par les liens d'une sainte amitié, & qu'ils n'avoient en vue que la gloire de Dieu, & ce qui étoit le plus avantageux à l'Abbé & au bien de son Monastere, il examina long-temps devant Dieu les raisons qu'on vient de rapporter. Enfin l'humilité qui le sollicitoit depuis long-temps de finir ses jours dans la retraite, dans le silence, pour ne s'occuper plus que de Dieu & de la pensée de l'éternité, le détermina à quitter le gouvernement de son Abbaye, & à en faire une démission pure & simple entre les mains du Roi.



CHAPITRE IV.

L'Abbé de la Trappe se démet de son Abbaye entre les mains du Roi. Ce qui s'est passé dans toute la suite de cette affaire. Le Roi lui donne pour successeur un de ses Religieux qu'il avoit voulu qu'il lui nommât.

DÈS QUE l'Abbé de la Trappe eut pris la résolution dont on vient de parler , il écrivit au Roi pour le prier d'agréer sa démission.

Après avoir rendu compte à Sa Majesté des motifs qui l'ont porté à quitter le gouvernement de son Monastere qui sont les mêmes qu'on vient de rapporter , il ajoute : « Je ne ferois pas, » SIRE, tout ce que Dieu demande » de moi , si je manquois de représen- » ter à Votre Majesté, que quoique je » ne me sois pas acquitté comme je le » devois de mon emploi, Dieu n'a pas » laissé d'assembler dans cette maison un » nombre considérable de Religieux, qui » vivant dans un oubli sincere de tou-

toutes les choses présentes , & dans l'at-
 tention comme dans la foi de celles qui
 sont à venir servent Dieu dans le si-
 lence , & dont l'occupation principale
 est d'élever jour & nuit leurs voix
 & leurs cœurs au Ciel pour la con-
 servation & la sanctification de votre
 Personne Sacrée , le progrès de vos
 armes & le bonheur de l'Etat.

Je suis persuadé , SIRE , que si
 Votre Majesté étoit informée au vrai
 de ce qui se passe dans cette mai-
 son , si les dispositions des particuliers
 lui étoient connues , il n'y a rien qu'el-
 le jugeât plus digne de sa piété que de
 protéger des ames simples , qui n'é-
 tant à charge à personne s'immolent
 incessamment à Dieu par la pénitence
 comme des victimes pour le repos &
 pour le salut du monde dont elles
 ne font plus , & qu'elles ont fait
 profession de ne plus connoître.

J'espère de cette bonté & de cette
 Religion dont Votre Majesté donne
 en toute occasion des marques si écla-
 tantes , qu'elle approuvera la réso-
 lution que j'ai prise , & qu'elle ne dé-
 tournera pas les yeux d'un ouvrage
 qu'elle a regardé jusques ici d'une ma-
 niere si favorable , & qui sans doute

» tiendra sa place entre ce grand nom-
 » bre d'actions qu'elle aura faites pour
 » l'affermissement du Royaume de J E-
 » S U S- C H R I S T, & pour l'édification
 » de son Eglise. J'ose même assurer Votre
 » Majesté, que dans ce jour où cette puis-
 » sance si redoutable qui a porté la répu-
 » tion de ses armes & la gloire de son nom
 » jusques aux extrêmités de la terre se
 » retirera d'elle, ce ne lui sera pas une
 » petite consolation d'être soutenue au-
 » près de Dieu par les prieres ardentes
 » de ceux qui auront mérité d'en être
 » écoutés par la sainteté de leur vie.

» Nous priérons Dieu, S I R E, jus-
 » ques au dernier soupir de la notre ;
 » qu'il comble Votre Majesté de toute
 » sorte de graces & de bénédictions, &
 » que lorsqu'après une longue suite d'an-
 » nées & de prospérités, il voudra qu'el-
 » le cesse de commander aux hommes
 » sur la terre, il la fasse régner éternel-
 » lement dans le Ciel avec ses An-
 » ges. »

Après que l'Abbé de la Trappe a
 ainsi exprimé les sentiments qu'un sujet
 fidele doit avoir pour son Souverain ,
 il ajoute par maniere d'apostille. *Votre
 Majesté me permettra de lui dire que ce
 me seroit une consolation bien sensible*

de voir avant que de mourir celui auquel elle voudra bien remettre l'Abbaye.

L'Abbé de la Trappe étant prêt d'envoyer cette lettre, il en écrivit une autre à l'Archevêque de Paris son ancien ^{François de} ami, pour le prier de la présenter au ^{Har-} Roi avec sa démission. Après lui avoir ^{lay.} rendu compte des motifs qui l'ont porté à quitter sa charge, il lui témoigne la confiance qu'il a aux bontés du Roi touchant son successeur, & qu'il espere que Sa Majesté voudra bien nommer un Abbé qui ait les qualités requises, pour maintenir le bien qu'il avoit plu à Dieu d'établir dans son Monastere.

L'Archevêque ayant reçu la lettre de l'Abbé de la Trappe, il fut la présenter au Roi. Sa Majesté la lut, & donna ordre à l'Archevêque de mander à l'Abbé de la Trappe, qu'après avoir bien examiné la chose devant Dieu, il pourroit lui faire savoir ce qu'il pourroit faire pour sa satisfaction. Une réponse si favorable fut reçue de l'Abbé de la Trappe avec des sentiments d'une reconnoissance infinie : on ne peut mieux la représenter que par les termes mêmes dont il se servit pour l'exprimer à Sa Majesté.

SIRE,

» Je n'ai point de termes pour ex-
 » primer à Votre Majesté à quel point
 » je suis pénétré de l'excès de ses bon-
 » tés , & de toutes les graces dont elle
 » me comble. Il semble que Dieu veuil-
 » le récompenser dès ce monde cet at-
 » tachment si respectueux & si invio-
 » lable que j'ai toujours eu à Votre
 » Personne sacrée. Je puis dire qu'après
 » JESUS-CHRIST & son Eglise sain-
 » te , rien n'a été plus avant dans mon
 » cœur , & qu'il n'y a rien à quoi je
 » me fois appliqué davantage qu'à im-
 » pirer la même disposition à ceux qui
 » m'ont écouté , & dont la divine pro-
 » vidence m'a confié le soin & la con-
 » duite.

» La vérité est , SIRE , que le sujet
 » de notre application principale a été
 » de recommander sans cesse à Dieu
 » tout ce qui regarde Votre Majesté
 » pour l'éternité comme pour le temps ;
 » nous continuerons de le faire jusques
 » au dernier soupir de nos vies , & de
 » lui demander qu'il abatte sous vos
 » pieds , ceux qui ont eu la témérité
 » de s'élever contre elle , & de s'op-
 » poser à ses desseins , que l'on peut

» dire être remplis d'une sagesse & d'u-
 » ne justice infinie. Enfin qu'il prolonge
 » ses jours, & qu'il les rende heu-
 » reux, non-seulement pour son pro-
 » pre avantage, mais encore pour la
 » gloire de l'Eglise & le bonheur de
 » l'Europe. »

La lettre dont on vient de donner l'extrait, étoit accompagnée d'un mémoire; il se réduisoit à trois Chefs. Le premier faisoit voir combien le gouvernement d'un Abbé régulier étoit avantageux, & même nécessaire pour maintenir la discipline établie à la Trappe. Le second faisoit remarquer les inconvénients qu'il y auroit à confier l'Abbaye de la Trappe à un Abbé régulier étranger, & qui n'auroit pas été élevé dans l'esprit de la Trappe, & dans les pratiques qui y sont en usage. Enfin le troisieme se réduisoit à insinuer pour son successeur Dom Zozime alors Prieur de la Trappe, dont il marque les qualités qui le pouvoient rendre digne du choix de Sa Majesté.

Le Roi ayant lu la lettre & le mémoire dont on vient de parler, accorda avec beaucoup de bonté la grâce que l'Abbé de la Trappe lui demandoit; il nomma * Dom Zozime, Prieur

* Il se

nom- de la Trappe pour son successeur, &
moit recommanda à son Ambassadeur de
dans le solliciter l'expédition des Bulles ; elles
monde furent accordées *gratis*. On les reçut
Pierre Foissil. à la Trappe le dix-neuvième de Dé-
cembre , & Dom Zozime fut mis en
possession le vingt-huitième du même
1695. mois. Il fut béni par M. l'Evêque de
Seez le vingt-deux de Janvier de l'an-
née suivante.

CHAPITRE V.

*L'Ancien Abbé de la Trappe té-
moigne à ses amis la joie qu'il a
de s'être démis de son Abbaye
pour achever sa vie dans la dé-
pendance. Il fait vœu d'obéissan-
ce à son successeur.*

1696. **I**L EST bien peu de gens dans les
derniers siècles qui aient donné des
exemples pareils à celui qu'on vient de
rapporter de l'Abbé de la Trappe ; ou
s'il s'en est trouvé qui l'aient donné,
il n'y en a presque point qui ne s'en
soient repentis. La dépendance n'est
point du goût de l'homme, & quand

On s'est vu une fois au-dessus des autres , il est rare qu'on se réduise, sans y être contraint, à devenir inférieur. On se résout quelquefois à renoncer à ce que les grandes charges ont d'onéreux, mais il n'arrive presque point qu'on ne s'en réserve pas le rang , l'honneur & l'indépendance. L'ancien Abbé de la Trappe , (car c'est le nom que nous lui donnerons dans la suite de cette histoire,) étoit bien éloigné de ces sentiments & de cette conduite : en renonçant à la prélature , il abandonna tous ses droits & tous ses avantages , il ne se réserva pas la moindre distinction , il devint inférieur comme le dernier de ses Religieux ; il se soumit à l'obéissance dans toute l'étendue que la règle de saint Benoît l'a prescrite. Quand de pareils sacrifices coûteroient quelque chose, on ne devroit pas s'en étonner ; ce qu'on ne peut assez louer dans l'ancien Abbé de la Trappe , est, qu'en se dépouillant de tout , il le fit avec joie & sans retour. Voici comme il écrit lui-même de sa démission à un de ses amis. » Je ne puis m'empêcher » de vous dire moi-même ce que vous » avez su sans doute de beaucoup d'au- » tres , je veux dire la grâce que le

» Roi ma faite, dont toutes les circon-
 » stances font dignes de sa pieté, & mé-
 » ritent d'être remarquées ; il ne tien-
 » dra qu'à nos Freres de servir Dieu.
 » Ce grand Prince leur en donne les
 » moyens ; il empêche qu'on ne les
 » trouble dans l'attachement qu'ils font
 » obligés d'avoir à s'acquitter de leurs
 » obligations. La maniere dont vous
 » me faites l'honneur de m'en écrire ,
 » marque avec évidence combien vous
 » êtes touché de notre bonheur. Les
 » pronostiques que l'on faisoit sur la
 » destinée de la Trappe se sont éva-
 » nous. Cette dissipation que l'on
 » croyoit si proche, & qui étoit la joie
 » de ceux qui n'étoient pas si bien dis-
 » posés pour nous qu'ils auroient dû
 » l'être, est devenue pour eux le sujet
 » d'un véritable regret ; c'est ainsi que
 » Dieu confond les pensées des hom-
 » mes. Heureux sont ceux qui mettent
 » toute leur espérance en lui, & qui mar-
 » chant au travers de ce que l'on peut
 » dire, & penser de leur conduite, adorent
 » sa volonté, la regardent & la sui-
 » vent comme l'unique regle de toute
 » leur vie.

» Pour moi je vous avoue que je re-
 » garde cet affranchissement de tous les

« embarras où je me suis trouvé depuis
 « plus de trente ans , & cette heureuse
 « dépendance dont je jouirai au cas que
 « Dieu prolonge encore mes jours, com-
 « me l'état d'une bénédiction infinie.
 « Mourrir dans la dépendance est la
 « plus grande de toutes les graces que
 « Dieu puisse faire à un homme qui n'a
 « que les choses éternelles devant les
 « yeux. »

Il écrit à un autre de ses amis, que
 si les Supérieurs avoient toujours de-
 vant les yeux , comme ils le devroient,
 ces paroles de l'Evangile : *Que celui qui* *Math.*
est le premier entre vous soit le serviteur 20. *v.*
des autres ; comme le Fils de l'homme 27. *¶*
est venu pour servir & non pas pour être 28.
servi ; ils ne trouveroient rien dans la
 supériorité qui pût flatter l'amour pro-
 pre & la cupidité ; qu'ils ne se distin-
 gueroient pas de leurs inférieurs par
 des marques d'honneur , par des com-
 modités temporelles , & par la domi-
 nation si défendue dans l'Evangile, mais
 par leur fidélité à leur donner l'exem-
 ple , à les instruire , à les corriger , &
 à les soulager dans tous leurs besoins
 spirituels & temporels ; qu'alors la su-
 périeurité étant toute entiere pour le
 bien & pour l'utilité des inférieurs , &

nullement pour celles des Supérieurs ; que n'y trouvant que de la peine & du travail, les charges ne feroient plus l'objet des brigues & de l'ambition, qu'on ne penseroit qu'à les fuir, & qu'on se feroit un plaisir de les quitter. Il dit encore que tout Supérieur, en qualité de Supérieur, ne doit regarder que le bien de ceux qu'il conduit, & non pas le sien, qu'autrement selon l'Evangile, il n'est plus qu'un mercénaire & un voleur. Il ajoute qu'il ne voit pas quel avantage il y a à gouverner les autres ; qu'au contraire il n'y voit que de très-grands périls ; la vanité d'occuper le premier rang, le plaisir de commander & de faire sa volonté, les louanges & les applaudissements ; ajoutez, (continue-t-il,) qu'on s'expose toujours à la haine de ceux que l'on est obligé de reprendre & de corriger, ou à qui l'on refuse ce qu'ils demandent injustement, & qu'il n'est pas possible qu'on ne souffre beaucoup quand on est obligé de dire des choses fâcheuses, de menacer & de punir.

Voilà les sentiments de l'ancien Abbé de la Trappe sur la supériorité ; d'où il est aisé de conclure que s'il est resté dans cet état tant qu'il a cru que Dieu

le demandoit de lui , il n'a pu que se quitter avec joie lorsque ses infirmités ne lui permettant plus de faire sa charge , il eut lieu d'être persuadé que Dieu le dispensoit d'y demeurer plus longtemps. Aussi quand il se vit réduit à la condition d'inférieur , il ne pensa plus qu'à en remplir tous les devoirs ; il ne prétendit point, comme tant d'autres, qu'on eût des égards pour lui , & que s'il n'étoit plus en droit de commander , il étoit au moins dispensé d'obéir ; il fit même quelque chose de plus, un jour qu'il étoit au Chapitre ne pouvant y aller seul , à cause des incommodités dont il étoit accablé , il s'y fit porter. Là ce grand homme , plus grand encore par son humilité que par tous ses grands talents , qui le faisoient admirer de tout le monde , cet homme qui étoit regardé comme le pere de tous les Religieux qui étoient assemblés dans le Chapitre , qui les avoit tous instruits & formés à la vertu , & l'Abbé même qui occupoit la place qu'il avoit si longtemps remplie avec tant de dignité & de réputation , cet homme à qui ses infirmités permettoient à peine de se soutenir , se prosterna au pieds de l'Abbé, *Mon Pere* , lui dit-il , *je viens vous*

promettre l'obéissance que je vous dois en qualité de mon Supérieur, & vous prier de me traiter comme le dernier de vos Religieux. L'Abbé surpris d'une humilité si profonde, après avoir fait de vains efforts pour l'obliger de se relever, se mit aussi à genoux, & lui répondit en l'embrassant, & moi, mon Pere, je vous renouvelle celle que je vous ai vouée dès mon entrée dans cette sainte Maison, & je vous promets de ne m'en jamais départir.

Ces deux actions édifièrent extrêmement toute la Communauté, mais surtout celle de l'ancien Abbé ; on n'en avoit peut-être point d'exemple dans l'Ordre de Cîteaux, si fécond en grandes vertus, du moins ce n'étoit point l'usage qu'un Abbé qui s'étoit démis volontairement fit vœu d'obéissance à son successeur ; mais quand il s'agissoit d'édifier ses Freres, & de contenter l'amour qu'il avoit pour les humiliations, il ne consultoit point l'usage, il trouvoit dans sa propre vertu de quoi autoriser ce qui n'avoit pas encore été pratiqué.

Au reste ce vœu d'obéissance ne fut pas une pure cérémonie, l'ancien Abbé ne fit plus rien sans permission, il

étoit sur cela d'une exactitude qui alloit jusques au scrupule. L'Abbé son successeur, pour le satisfaire, lui donna une permission générale de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, l'ancien Abbé n'en voulut point user ; & pour les moindres choses il demandoit toujours de nouvelles permissions.

D'un autre côté le renouvellement d'obéissance que lui fit son successeur ne fut pas un simple compliment ; il l'honora toujours comme son pere qui l'avoit engendré à JESUS-CHRIST, & comme son maître qui lui avoit enseigné la science des Saints ; il ne faisoit rien sans le consulter, & il suivoit ses avis avec toute l'exactitude que l'auroit pu faire le moindre de ses Religieux ; une charité tendre & sincere, une vénération profonde pour son éminente vertu le tenoient attaché à lui par des liens indissolubles, & avoient banni de son cœur toutes ces jalousies d'autorité qui ont causé tant de désordres dans les Monasteres les mieux réglés.

L'ancien Abbé étoit très-éloigné de se prévaloir de la déférence de son

successeur ; il lui renvoyoit toutes les
 affaires ; il ne vouloit point qu'il pa-
 rût qu'il s'en mêlât ; il donnoit par-tout
 l'exemple du respect & de la soumis-
 sion qu'on lui devoit ; dès qu'il avoit
 un moment de santé il alloit au Cha-
 pitre , il s'y accusoit de ses fautes , il
 demandoit pénitence , il proclamoit ses
 Freres , & il faisoit généralement tout
 ce qu'un simple Religieux auroit pu
 faire. Ainsi on ne voyoit naître aucun
 des inconvénients qu'on avoit appré-
 hendés de sa démission , la bonne
 intelligence de deux Abbés , entre-
 tenoit l'union & soutenoit la disci-
 pline.



CHAPITRE VI.

L'Abbé de Cisteaux écrit à l'ancien Abbé de la Trappe sur sa démission. Sentiments & conduite de l'ancien Abbé dans sa retraite. On répand contre lui de nouvelles calomnies.

LE BRUIT de l'action que venoit de faire l'ancien Abbé de la Trappe en renonçant à sa dignité, & en se réduisant à la qualité de simple Religieux, s'étant répandu dans le monde, y fut reçu avec une approbation si générale, que ses ennemis mêmes n'osèrent s'y opposer. L'envie fut réprimée pour quelque temps, la calomnie se tut, & tout le monde s'accorda à donner à cette grande action les justes louanges qu'elle méritoit : c'est ce que remarque l'Abbé de Cisteaux dans la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion.

» Quoique le seul témoignage de votre conscience, (lui écrit-il,) doive suffire pour votre consolation, & que vous n'ayez pas besoin de celui du

» public qui se trompe souvent , & ne
 » sert qu'à contenter la vanité , la dé-
 » mission que vous venez de faire con-
 » fond la jalousie & la médisance qui
 » a osé quelquefois s'attacher à votre
 » vertu. Tout le monde est persuadé
 » qu'elle est fondée solidement sur l'hu-
 » milité qui vous oblige de descendre
 » aujourd'hui de la Prélatrice dans l'é-
 » tat de sujet , & de vous cacher dans
 » la solitude pour ne penser qu'à ache-
 » ver votre carrière & croître dans la
 » perfection. Je ne fais si la charité qui
 » impose une nécessité indispensable de
 » servir le prochain , lorsque Dieu a
 » donné des talents pour le faire , s'ac-
 » cordera avec votre humilité , & si elle
 » vous permettra de vous occuper tel-
 » lement de votre consommation que
 » vous oubliiez celle des autres à laquel-
 » le vous avez travaillé si utilement.

» Je crois que la renonciation que
 » vous avez faite à la dignité d'Abbé,
 » ne vous dispense pas des obligations
 » de la charité qui sont comme elle éter-
 » nelles. Je ne doute nullement que
 » vous n'y satisfassiez aussi exactement
 » que vous avez fait par le passé, puis-
 » que la charité qui regne dans votre
 » cœur n'est pas diminuée, mais va tou-

„ jours en croissant jusques à ce qu'elle
 „ arrive au jour de l'éternité. Ce n'est
 „ que dans cette créance qui j'approuve
 „ votre démission , qui d'ailleurs fait
 „ passer votre Abbaye dans les mains
 „ de votre disciple pour y conserver la
 „ discipline monastique que vous y avez
 „ renouvelée en y rappelant le premier
 „ esprit de nos saints Peres. Je prie
 „ notre Seigneur qu'il y demeure jus-
 „ ques à la fin des siècles , & qu'il se
 „ communique de-là dans tous les Mo-
 „ nasteres de l'Ordre. Je lui demande
 „ aussi qu'il vous conserve longues an-
 „ nées pour sa gloire , pour l'exem-
 „ ple , & pour l'édification de notre
 „ Ordre. »

L'on ne peut pas mieux entrer dans
 les sentiments de l'ancien Abbé de la
 Trappe que fait l'Abbé de Cisteaux
 dans cette lettre. Il est certain qu'en
 satisfaisant son humilité dans sa démis-
 sion , il étoit résolu de remplir tous les
 devoirs que la charité pourroit exiger
 de lui ; mais il réduisoit tous ces devoirs
 aux services qu'il pourroit rendre à ses
 Freres , & il excluait même de ces ser-
 vices tout ce qui pouvoit regarder la
 conduite du Monastere , & le faire en-
 trer , (pour ainsi dire) en part de la

supériorité : il étoit résolu de l'abandonner toute entière à son successeur , & de se soumettre lui-même à sa conduite.

Pour ce qui est du dehors , son dessein étoit de rompre tout commerce , même de lettres , à la réserve de quelques amis particuliers & en très-petit nombre , & de se renfermer dans l'Infirmerie , dont ses infirmités ne lui permettoient plus de sortir , comme dans un tombeau , pour ne penser plus qu'à la mort & à l'éternité.

Cependant quelque résolution qu'il eût prise de ne se plus mêler du gouvernement du Monastère , il n'étoit pas en son pouvoir de l'exécuter ; dans les moindres difficultés on avoit toujours recours à lui , & l'Abbé même ne faisoit rien sans le consulter. Pour ce qui est des Religieux particuliers , comme sa démission n'avoit servi qu'à augmenter la profonde vénération qu'ils avoient pour lui , ils ne purent se résoudre à renoncer aux consolations & aux avantages qu'ils avoient retirés jusques alors de ses entretiens & de sa conduite. Ils venoient avec une confiance sans réserve lui découvrir leurs peines , leurs tentations , l'état de leurs consciences ,
&

& prendre ses avis sur toutes choses. Comme l'Abbé successeur, non seulement ne le désapprouvoit pas, mais qu'il exhortoit lui-même ses Religieux à recourir à lui, l'ancien Abbé les recevoit toujours avec un cœur de Pere, & ils trouvoient toujours en lui ce fonds de tendresse & de lumieres qui leur avoit servi si souvent à se consoler dans leurs peines, & à marcher constamment dans le chemin pénible de la vertu.

Pour ce qui est des personnes du dehors, plus sa réputation augmentoit, moins ils pouvoient se résoudre à n'avoir plus de commerce avec lui; les uns lui écrivoient pour lui demander des avis & des regles de conduite; les autres venoient quelquefois de fort loin pour le voir & pour le consulter; il fit ce qu'il put pour se dégager des uns & des autres; d'abord il ne fit point de réponse à plusieurs lettres; il refusa plusieurs visites, à la fin il fallut se rendre aux instances continuelles qu'on lui faisoit, & au sentiment de plusieurs personnes éclairées qui soutenoient qu'il ne lui étoit pas permis de refuser son secours, ni à ses amis, ni généralement à tous ceux que Dieu voudroit lui adres-

fer ; il répondit donc aux lettres qu'on lui écrivoit , il se résolut enfin de recevoir les visites de ceux qui venoient pour le consulter , ou même pour lui rendre les devoirs ordinaires de charité & d'amitié.

Ses ennemis en prirent occasion de renouveler leurs calomnies ; ils publièrent qu'il n'avoit renoncé qu'à ce que la supériorité avoit d'onéreux , & qu'il s'en étoit réservé toute la liberté & toutes les douceurs. *Cet homme , disoient-ils , ne se résoudra-t-il jamais à garder le silence après l'avoir fait observer aux autres avec une sévérité qui n'a point d'exemple : quand il étoit Supérieur il prétendoit que sa charge l'en exemptoit , maintenant qu'il n'est plus qu'un simple Religieux soumis à la règle comme les autres , que peut-il dire pour s'en exempter ?*

Ses amis répondoient que la charité qui est au dessus de toutes les règles l'en dispensoit ; qu'un homme de son mérite à qui Dieu avoit donné tant de lumières , qui avoit été , & qui pouvoit être encore si utile à l'Eglise , ne devoit point être regardé comme un simple Religieux , ni assujetti aux mêmes règles ; que l'utilité commune devoit

P'emporter sur une pratique particulière ; que les personnes les plus éclairées consultées sur le fait dont il s'agissoit , avoient obligé l'ancien Abbé de la Trappe à garder la conduite dont on se plaignoit ; qu'enfin il ne faisoit rien en cela que par la permission & par l'ordre même de ses Supérieurs Ecclésiastiques & Réguliers. Tout cela se disoit, & se disoit en vain par les amis de l'ancien Abbé, les reproches continuoient toujours , rien n'étoit capable de les faire cesser.

Mais ce qui fait bien voir que rien ne peut ni contenter la haine ni appaiser l'envie , est que lorsque l'ancien Abbé eut pris la résolution de ne plus recevoir de visites & de ne plus écrire , ces mêmes ennemis publièrent que c'étoit une mauvaise finesse pour cacher l'affoiblissement de son esprit , & qu'il ne se déroboit à la vue des hommes que parce qu'il n'y pouvoit plus paroître avec honneur. Ainsi de quelque manière que l'ancien Abbé de la Trappe en pût user , ses ennemis trouvoient toujours de nouveaux sujets de le calomnier. On apprend cette circonstance d'une des lettres de l'ancien Abbé écrite à l'un de ses amis.

» Il y a long-temps , dit-il , qu'on
 » prend plaisir à dire de moi des choses
 » qui n'ont aucun fondement que dans
 » l'imagination de quelques personnes
 » mal intentionnées. Je vous assure qu'el-
 » les ne me font nulle peine , & qu'el-
 » les ne me causent aucune mauvaise
 » humeur , ni à l'égard de ceux qui les
 » débitent , ni à l'égard de ceux qui les
 » inventent ; au contraire je trouve en
 » cela des utilités considérables , cela
 » me donne matière de pardonner à mes
 » ennemis, de prier pour eux, de me pré-
 » server des inconvénients qu'ils m'im-
 » putent , & de ne pas autoriser par
 » ma conduite le mal qu'ils disent de
 » moi. Dans la vérité il n'y a qu'un seul
 » mal qu'ils puissent me faire , qui est
 » de m'ôter la charité du cœur , mais
 » il n'en viendront pas à bout ; parce
 » que Dieu qui l'y a mise, l'y conservera
 » malgré tous leurs efforts. Quand la
 » terre & l'enfer feroient de complot
 » avec eux , ils ne peuvent rien contre
 » ceux que JESUS-CHRIST protège.
 » Je ne puis douter que je ne sois de
 » ce nombre après-toutes les marques
 » qu'il m'a données , & qu'il me donne
 » encore tous les jours de sa protection.
 » Saint Augustin dit sur cela une chose

» remarquable , c'est que tant que le
 » Diable ne sera pas Chrétien , ceux qui
 » ne sont point à JESUS-CHRIST feront
 » toujours la guerre à ceux qui lui ap-
 » partiennent. En un mot , je l'ai dit
 » souvent , & je le dis encore , si cela
 » se pouvoit , il faudroit acheter des en-
 » nemis au poids de l'or : c'est la dis-
 » position où je suis depuis long-temps ,
 » elle m'est trop chere pour la perdre ,
 » & j'espere la conserver jusques à la
 » mort. Au reste cessez de me plaindre ,
 » car , selon mes regles , qui sont celles
 » de l'Evangile , je suis en cela plus
 » digne d'envie que de pitié. »

Après que l'ancien Abbé de la Trap-
 pe a ainsi expliqué ses sentiments au su-
 jet des calomnies qu'on ne se lâsoit point
 de publier contre lui , il vient au fait qui
 m'a obligé de rapporter cette lettre.

» Pour ce qui est de ceux qui disent
 » que les maladies m'ont affoibli l'esprit ,
 » je puis vous assurer qu'ils ne m'ont
 » point vu , & qu'ils ne se sont point
 » informés de moi à ceux qui me voyent
 » & qui me connoissent. Par la grace
 » de Dieu toutes les maladies que j'ai
 » eues n'ont attaqué ni mon cœur ni ma
 » tête. Je les ai reçues & je les reçois
 » de la main de Dieu qui me les en-

» voie dans une paix profonde ; ce que
 » j'étois il y a vingt ans , je le suis en-
 » core aujourd'hui , & s'il étoit ques-
 » tion d'écrire pour la gloire de JESUS-
 » CHRIST , je le ferois avec autant de
 » vivacité & de liberté que je l'aie ja-
 » mais fait. Enfin , continue l'ancien
 » Abbé , je suis obligé de vous avouer
 » que l'esprit est encore prompt dans
 » une chair très-infirmes. Que si l'on
 » croit que j'ai l'esprit affoibli , parce
 » que je ne me suis donné aucun mou-
 » vement contre ceux qui m'ont atta-
 » qué , on se trompe ; si je suis demeuré
 » dans le silence , c'est que j'ai cru que
 » Dieu le demandoit de moi , & aussi
 » parce que je suis Chrétien & non pas
 » Juif , & par conséquent que je ne dois
 » pas rendre injure pour injure , mais
 » au contraire laisser à Dieu la vengean-
 » ce , & faire du bien , si je pouvois , à
 » ceux qui tâchent de me faire du mal. »

Cette lettre de l'ancien Abbé ne per-
 met pas de passer outre sans faire quel-
 ques réflexions qui paroissent assez essen-
 tielles. La première est que , comme
 l'Abbé le remarque lui-même , ceux
 qui publioient que son esprit s'étoit af-
 foibli ne l'avoient point vu , & ne s'é-
 toient point informés de lui de ceux

qui le voyoient & qui le connoissoient. On demeurera aisément d'accord que ces personnes, telles qu'elles puissent être, ne méritoient aucune créance, puisque d'un côté elles négligoient les seules voies qui pouvoient les assurer de la vérité, & que de l'autre elles ne consultoient que leur prévention & leur haine.

C'est ce qui est arrivé dans toutes les calomnies que l'on a publiées contre lui. Ceux qui voyoient, ceux qui connoissoient l'Abbé de la Trappe ne pouvoient assez estimer ses grands talents, ses lumieres, sa piété, sa patience, son humilité, sa douceur, sa simplicité, & toutes les vertus Chrétiennes & Religieuses qui éclatoient en lui : on ne pouvoit le connoître sans l'aimer, sans lui donner sa confiance, & sans avoir une profonde admiration pour sa vertu. On peut citer sur cela tout ce qu'il y a en France de personnes éclairées & distinguées par leur rang & par leur vertu ; on en a en main des preuves si fortes & en si grand nombre, qu'il n'y a point d'esprit tant soit peu raisonnable qui puisse refuser de s'y rendre.

On peut assurer au contraire, que

ceux qui se font le plus déclarés contre lui ne l'avoient jamais ni vu ni connu par eux-mêmes, ou que s'ils l'ont connu depuis avoir parlé & écrit contre lui, ils sont revenus de leurs préventions, & n'ont pu lui refuser leur estime. Serroit-il juste de préférer le sentiment de ceux qui ont parlé de l'ancien Abbé de la Trappe sans le connoître, au témoignage de tant de personnes si considérables en toutes manières, qui l'ont vu, étudié, fréquenté, & qui nous ont laissés tant de marques de l'estime & de la vénération qu'ils avoient pour lui ?

Mais quand il seroit vrai que l'Abbé de la Trappe a été repréhensible en quelque chose, (car enfin quel est l'homme qui n'est point sujet à manquer,) est-il pour cela déchu de tant de grandes qualités qu'on ne lui peut disputer ? Cela a-t-il effacé cette pénitence si édifiante, & tous ces grands exemples de vertu qui ont fait tant d'honneur à l'Eglise ? Ce n'a pas au moins été le sentiment d'un grand nombre de personnes des plus célèbres du dernier siècle. Après que l'Abbé de la Trappe eût écrit la lettre dont on a parlé au Maréchal de Bellefond, bien des gens qui n'en étoient pas contents, prirent

occasion de solliciter M. Nicolle d'écrire contre lui ; il ne se contenta pas de le refuser ; il ajouta , qu'il aimeroit mieux qu'on lui eût coupé la main droite que d'écrire contre un homme qui avoit mis tant de Saints dans le Ciel , dont la pénitence avoit été d'une si grande édification , & dont la réputation ne pouvoit être indifférente après les grands exemples qu'il avoit donnés à toute l'Eglise. Sa réponse ayant été rapportée à M. Arnaud , non seulement il l'approuva , il ajouta qu'il falloit bien se garder de donner la moindre atteinte à la réputation d'un homme dont la vie avoit été d'un si grand exemple à l'Eglise en général , & à l'Etat Religieux en particulier. Il fit même quelque chose de plus ; comme quelques années après il se vit obligé d'écrire pour la défense des Catholiques contre les Protestants ; il en prit occasion de faire une description si avantageuse de la vie que l'on menoit à la Trappe sous la conduite de l'ancien Abbé , qu'on pourroit le soupçonner d'avoir exagéré , s'il n'y avoit autant de témoins de ce qu'il avance , qu'il y a de gens qui ont visité ce fameux Monastere. C'est ainsi que l'on pense & que l'on agit quand on

250 LA VIE DE L'ABBÉ
aime l'Eglise , & qu'on fait ménager
ses avantages.

Une seconde réflexion qu'on doit
faire , est qu'une des plus grandes mar-
ques d'une ame véritablement Chré-
tienne , une des plus fortes preuves que
l'amour propre est éteint dans un cœur ,
c'est l'amour des ennemis ; on ne peut
pas porter cette vertu plus loin que l'a
fait l'ancien Abbé de la Trappe , on
m'en a fourni tant de preuves que je
ferois trop long à les raconter ; je me
contenterai à l'occasion de ces paroles
de la lettre qu'on vient de rapporter :
*Si cela se pouvoit , il faudroit acheter
des ennemis au poids de l'or* , de racon-
ter deux faits qui marquent trop bien ses
véritables sentiments pour les obmettre.

Un de ses amis lui demanda un jour
une lettre de recommandation pour le
fils d'une personne de qualité qui avoit
fait profession ouverte d'être son enne-
mi , & qui n'avoit rien épargné pour le
perdre ; il l'accorda sur le champ , &
la fit si forte & si pressante , que son
ami ne put s'empêcher de lui dire qu'il
avoit apparemment oublié qu'il écri-
voit pour une personne dont le pere
avoit été le plus cruel de ses enne-
mis. *Au contraire* , lui dit l'Abbé , *c'est*

parce que je m'en souviens que j'écris si fortement. Si c'étoit pour son pere je tâcherois de faire encore quelque chose de plus, car enfin l'on se trompe si l'on croit être Chrétien sans pratiquer l'Evangile. Celui qui ma raconté ce fait ajouta qu'il en avoit été frappé aussi vivement que s'il lui avoit vu faire un miracle.

Un autre de ses amis s'entretenant un jour avec l'ancien Abbé, lui avoua qu'il trouvoit la vengeance fort douce, & qu'il ne pouvoit se résoudre à pardonner à ses ennemis. L'Abbé lui dit là-dessus tout ce que l'on pouvoit dire de plus fort, & entr'autre chose, ce que l'on a déjà rapporté, que si l'on savoit *combien les ennemis sont utiles, on les acheteroit au poids de l'or.* Cet ami demuroit d'accord qu'il avoit raison, mais il ajoutoit qu'il n'étoit pas le maître de son cœur, & qu'il ne pouvoit vaincre le penchant qu'il avoit à la vengeance. Alors l'Abbé plein de zele se levant avec une vivacité qu'on n'eût jamais attendue d'un homme qui pouvoit à peine se remuer : *Savez-vous bien, lui dit-il, que quiconque a des ennemis est le maître de la Sentence que*

ou contre lui au jour terrible de son jugement. Car enfin la vérité qui ne peut mentir, nous assure, que si nous pardonnons, elle nous pardonnera; qu'en un mot nous serons traités comme nous aurons traités les autres, & mesurés à la même mesure dont nous les aurons mesurés. Ce Seigneur m'a avoué que ces paroles avoient fait une forte impression sur son esprit, & qu'il ne pouvoit les oublier.

On peut se souvenir à cette occasion de la Messe qu'il a ordonné de dire tous les jours à perpétuité pour les ennemis & pour les persécuteurs; mais je ne puis me dispenser d'ajouter que jamais homme n'a mieux soutenu par sa conduite les sentiments que l'on vient de rapporter. On l'a vu à la Trappe accabler de caresses & de bons traitements des personnes qui avoient déchiré sa réputation de la manière du monde la plus cruelle. En un mot, l'Abbé de la Trappe portoit si loin l'amour des ennemis, que si l'on pouvoit excéder dans la pratique de l'Evangile, on auroit cru qu'il en auroit trop fait.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans cette conduite, c'est que l'Abbé

de la Trappe n'agissoit en cela ni par humeur ni par tempéramment , il étoit naturellement très-sensible à l'amitié , mais il ne l'étoit pas moins à la haine & à la vengeance. S'il en eût cru sa vivacité naturelle , on ne l'eût jamais attaqué impunément ; mais il avoit appris à l'école de JESUS-CHRIST à être doux & humble de cœur , & il avoit toujours son jugement devant les yeux. Dieu qui le vouloit sauver par la patience , avoit mis dans son cœur un fonds de modération & de tranquillité à l'épreuve de toutes les contradictions. A la vérité il en eut grand besoin , comme on le verra dans la suite de sa vie.

CHAPITRE VII.

Suite des sentiments & de la conduite de l'ancien Abbé de la Trappe après sa démission.

SI LES BRUITS que l'on faisoit courir de l'affoiblissement de l'esprit de l'ancien Abbé de la Trappe étoient faux à son égard , on peut dire qu'ils ne l'eussent pas été à celui de

tout autre. Car enfin on ne comprend
 pas aisément comment son esprit ne
 se ressentoit pas de l'abattement d'un
 corps ruiné & livré depuis près de tren-
 te-cinq ans aux austérités de la péniten-
 ce, aux douleurs, à des maladies presque
 continuelles, & accablé d'ailleurs du
 poids de l'âge. Cela étoit d'autant plus
 surprenant, que dans un âge aussi avancé
 il ne vouloit rien relâcher de la rigueur
 de sa pénitence, soit pour la nourriture,
 soit pour les autres pratiques de sa règle.
 Quoique l'Infirmerie où il avoit été
 obligé de se réduire paroisse un lieu
 destiné au soulagement des infirmes,
 il refusoit constamment tous ceux qu'on
 lui offroit, il falloit employer continuell-
 lement l'autorité de l'Abbé & le mé-
 rite de l'obéissance, pour l'obliger à
 modérer la rigueur de son abstinence
 & de ses jeûnes.

Cependant comme ses infirmités aug-
 mentoient, & que son corps s'affoiblif-
 soit tous les jours : on crut que l'usage
 de la viande que la règle permet aux
 malades lui étoit absolument nécessaire :
 on eut des peines infinies à l'y faire
 résoudre, & il n'en usoit jamais qu'il
 ne s'accablât de reproches, & qu'il ne
 se plaignît de ce qu'on vouloit le faire.

mourir dans l'impénitence. Comme cette rigueur continuelle dont il uſoit à l'égard de lui-même embarraſſoit & affligeoit ſes Freres ; il y en eut un qui lui dit un jour qu'il avoit trouvé dans l'Histoire Eccléſiaſtique un exemple qui ſembloit fait expreſ pour réſoudre toutes ſes difficultés.

Mé-
moires
de Til-
lemont,
tom. 7.

Sur cela il lui lut qu'un Solitaire , dont la vie avoit été également auſtere & édifiante , & qui étoit regardé de tous ſes Freres comme un modele de vertu , étant tombé malade dans ſa vieilleſſe , ſe vit obligé d'uſer de quelques ſoulagemens qu'il avoit juſques alors toujours refusés. Comme il avoit de grands ſcrupules ſur ce qu'on l'obligeoit de ſe relâcher de ſon ancienne auſtérité , les plus éclairés des Peres qui vivoient dans le déſert ſ'aſſemblerent pour réſoudre cette difficulté. Ils décidèrent d'un conſentement unanime , que ſi ce Solitaire uſoit des ſoulagemens qu'on l'obligeoit de prendre , parce qu'il le ſouhaitoit , & qu'il ſ'y portoit de lui-même , il perdrait aſſurément la récompense de ſes anciennes auſtérités ; mais que ſ'il ne le faisoit que malgré lui avec répugnance , & par la ſeule néceſſité où ſes infirmités le réduiſoient , il conſerveroit tout

le mérite de ses premiers travaux , & n'en perdrait pas la récompense au jugement de Dieu.

Un exemple si remarquable , & qui paroïssoit fait exprès pour l'ancien Abbé , calma pour un temps ses scrupules ; mais il y revenoit enfin , & il se reprochoit toujours la moindre condescendance dont il étoit obligé d'user. On ne peut s'empêcher de rapporter à cette occasion , qu'étant un jour accablé de douleurs si violentes qu'on ne pouvoit le changer de situation sans les renouveler , comme il vit que ses Freres étoient en peine , comment ils lui feroient prendre un peu de nourriture. *Vous voilà bien empêchés* , leur dit-il , *il n'y a qu'à m'apporter un morceau de pain & un peu d'eau de cette fontaine qui coule proche d'ici , car enfin , ce n'est rien d'avoir vécu dans la pénitence , si l'on n'y persévère pas jusques à la mort.* Tels furent ses sentimens pendant tout le temps qu'il fut à l'Infirmierie , c'est-à-dire jusques à sa mort.

Si quelqu'un desiroit savoir de quelle forte il y régloit ses journées , voici ce qu'il s'étoit prescrit : il se levoit tous les jours à deux heures & demie du matin , il alloit à la Messe entre trois

& quatre, & faisoit oraison depuis quatre heures jusques à cinq heures & demie, ensuite il disoit Prime, puis on pansoit sa main; cela ne se faisoit jamais sans lui faire souffrir de très-grandes douleurs, la violence de la fluxion lui ayant consumé jusques aux nerfs; à six heures il répondoit aux lettres qu'on lui écrivoit, ou s'occupoit de quelque autre maniere toujours utile jusques à la grand'Messe; alors il disoit son office, lisoit le nouveau Testament, & faisoit oraison jusques à son dîner. Après dîner il lisoit l'Ancien Testament, parloit à ses Freres ou à ceux qui venoient de dehors pour le voir. A trois heures il se renfermoit jusques à la collation ou souper des Religieux, & s'occupoit ou à revoir ses ouvrages ou à en composer de nouveaux. A six heures & un quart il se retiroit, & jusques à son coucher il ne s'occupoit plus que de la méditation & de la priere. Il passa les deux ou trois premieres années qu'il fut à l'Infirmierie à composer ses réflexions sur les Evangiles. Enfin ses douleurs devinrent si vives & si continuelles, & ses autres infirmités augmentèrent de telle sorte, qu'il ne lui fut plus possible de se donner à la composition. Il

passoit alors une bonne partie de son temps à réciter des Pseaumes. Tous les jours il disoit le Pseautier tout entier ; mais ce qu'on ne pouvoit assez admirer étoit la présence d'esprit , le jugement , la douceur & la paix du cœur qu'il conserva jusques à la mort. C'est ainsi que l'ancien Abbé de la Trappe a passé les cinq ou six dernières années de sa vie toujours dans les maladies , toujours dans les douleurs , & toujours occupé de Dieu , sans presque rien relâcher de sa pénitence.

Que si l'on fait réflexion à la vie qu'on vient de décrire , on ne fera pas difficulté d'avouer qu'elle eût été très-rude pour un homme bien sain & dans la force de l'âge. C'est ce qui fait qu'on a de la peine à comprendre comment un homme accablé du poids de l'âge , livré à des douleurs & à des maladies continues , a pu se soutenir si long-temps , c'est ce qui passe les forces de la nature ; mais c'est le propre de la grace de nous soutenir dans nos infirmités , & de suppléer par la vigueur de l'esprit à ce qui manque du côté du corps.

Cependant malgré tant de maux dont l'ancien Abbé étoit comme accablé , il jouissoit d'une paix profonde , & de

cette heureuse tranquillité que le Saint Esprit seul peut produire dans les cœurs. Dieu continuoit à être servi dans la Trappe avec cette pureté & cette simplicité qui sont les fruits de l'innocence conservée ou réparée par la pénitence, la charité & le mépris du monde régnoit plus que jamais parmi les Freres. L'esprit de pénitence prenoit tous les jours de nouvelles forces, & une mort précieuse devant Dieu couronnoit enfin les travaux de ces saints Solitaires. Les deux Abbés vivoient dans une intelligence parfaite, une déférence mutuelle, une estime réciproque les unissoit, & ils ne pensoient qu'à leur propre sanctification & à celle de leurs Freres. Heureux état s'il eût duré long - temps ; mais il n'est rien de stable en ce monde, ou plutôt la pénitence continuelle de l'ancien Abbé de la Trappe devoit être consommée par la patience & par de nouvelles contradictions.

On ne peut à cette occasion s'empêcher d'admirer les voies de Dieu, rien ne lui coûte quand il s'agit de la sanctification & de la consommation de ses élus.

Une révolution subite renverse un grand état, ou en change la face : c'est

un particulier que Dieu veut sanctifier. Une hérésie, un schisme déchire l'Eglise, il y fait des ravages qui ébranlent jusques aux colonnes qui en sont l'ornement & l'appui; c'est, dit l'Apôtre, afin que les élus étant éprouvés & purifiés, parviennent enfin à la gloire qui leur est préparée; tout est pour les prédestinés, ajoute-t-il, tout est subordonné à leur consommation, & quand leur nombre sera rempli, on verra de nouveaux Cieux & une nouvelle terre.

CHAPITRE VIII.

Mort de Dom Zozime successeur de l'ancien Abbé. Il a recours à la bonté du Roi qui lui accorde l'Abbaye pour un de ses Religieux.

LA MORT de Dom Zozime fut la première marque à laquelle l'ancien Abbé reconnut que Dieu lui préparoit de nouvelles épreuves; il jouissoit d'une parfaite santé, & continuoit à s'exercer dans les travaux de la pénitence, lorsqu'il fût attaqué d'une fièvre maligne; elle devint en peu de

temps si contagieuse , qu'on fut obligé de le mettre dans un bâtiment éloigné du dortoir , & qu'il ne fut pas permis à ses Religieux de l'aller visiter. Quelques Convers furent destinés pour le servir , c'est-à-dire , qu'ils se dévouèrent à la mort , tant il étoit dangereux de l'approcher. Ce saint Religieux reconnut bientôt que sa mort n'étoit pas éloignée ; il reçut les derniers Sacraments de l'Eglise , & mourut en peu de jours avec tous les sentimens de piété qu'on avoit lieu d'attendre d'une vie aussi édifiante que la sienne.

Ce fût une perte terrible pour le Monastere , l'ancien Abbé l'avoit formé à la plus haute vertu ; il étoit pénétré de son esprit & de ses sentimens ; sa conduite étoit la même , & bien loin de penser , comme il arriva depuis , à se faire une réputation aux dépens de la sienne , il mettoit toute sa gloire à passer pour son disciple , & à être son imitateur.

Par cette mort l'ancien Abbé se vit dans de nouveaux embarras , l'Abbaye retournoit naturellement en commande par la nomination des deux derniers Abbés , elle n'avoit été que suspendue , & il étoit d'autant plus délicat de de-

mander au Roi l'Abbaye en regle pour la troisieme fois , que cette demande paroissoit contraire aux droits de Sa Majesté.

Cette difficulté étoit suivie d'une autre , on espéroit tout de la bonté du Roi , & on ne doutoit pas que pour le choix d'un successeur , il ne s'en rapportât à celui de l'ancien Abbé. Ce choix n'étoit pas aisé à faire ; à la vérité il ne manquoit pas à la Trappe d'excellents Religieux remplis de piété & en état de soutenir par leur exemple la pénitence & la discipline qui y avoit été établie ; mais la plupart , ou étoient plus propres à être conduits , qu'à conduire , ou leur humilité leur donnoit un si grand éloignement des dignités , qu'il n'étoit pas aisé de le surmonter. De plus l'ancien Abbé étoit convaincu que le talent de la parole & de l'exhortation étoit essentielle à un Supérieur selon cet avis de l'Apôtre :

Qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, & de convaincre ceux qui s'y opposent. Mais il savoit aussi que le grand silence qu'on garde à la Trappe , & l'éloignement des fonctions Ecclésiastiques où l'on y vit , ne favorisoit pas ce talent , & réduisoit son choix à

Epître
à Tite.
ch. 1.

un petit nombre de fujets à l'égard defquels il n'est pas difficile de fe tromper. Cependant il étoit question de choisir & d'avoir un fujet tout prêt à préfenter au Roi, en cas que Sa Majesté voulût bien s'en rapporter à lui pour le choix du fuccesseur de Dom Zozime.

Dans cet embarras il eut recours à la priere, & il disoit souvent à Dieu avec une grande ferveur comme les Apôtres : *Faites-nous connoître, Seigneur, celui que vous avez vous-même choisi.* Après cette précaution si nécessaire pour le choix des Supérieurs Ecclésiastiques & Monastiques, il jeta les yeux sur Dom François Armand ; il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit à la Trappe ; mais il avoit passé une partie de sa vie dans un Ordre des plus austeres de l'Eglise, & depuis qu'il s'étoit retiré à la Trappe, il y avoit vécu d'une maniere qui donnoit lieu de tout espérer de sa vertu. De plus il avoit le talent de la parole, ses exhortations étoient vives & touchantes. Dom Zozime l'avoit établi Prieur de la Trappe un peu avant sa mort, & il s'aquittoit de cette charge d'une maniere qui le faisoit juger digne d'une plus grande ;

mais l'ancien Abbé en se réglant sur l'avis de Saint-Paul dont on a parlé : *Qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine*, n'avoit pas peut-être fait assez d'attention à cette regle de l'Apôtre, qu'il ne faut point choisir pour les prélatures un homme nouvellement converti, ou plutôt, selon la remarque qu'on a faite, comme rien ne coûte à Dieu lorsqu'il s'agit de la sanctification de ses élus, il permit que l'ancien Abbé se trompa dans son choix, afin que l'humiliation qu'il en devoit recevoir achevât de le purifier des taches qu'il auroit pu contracter parmi les louanges qu'il recevoit de tous côtés. Quoi qu'il en soit, Dom François Armand fut celui que l'ancien Abbé choisit pour succéder à Dom Zozime.

Ce choix fait, l'ancien Abbé s'adressa à la Duchesse de Guise, & la pria de savoir du Roi s'il agréeroit qu'on lui présentât un Religieux de la Trappe pour succéder à Dom Zozime. Cette Princesse qui avoit pour l'ancien Abbé une extrême vénération, & qui entroit vivement dans tous les intérêts de la Trappe, fut aussi-tôt le proposer au Roi. Ce grand Prince sentit bien la conséquence à laquelle cette troisième nomination

nomination pouvoit tirer ; mais sa piété l'emporta sur ses propres intérêts ; il voulut savoir sur qui l'ancien Abbé avoit jetté les yeux , & comme il eut appris que c'étoit sur Dom François Armand , il lui donna l'Abbaye de la Trappe. Le Pape accorda les Bulles , & M. l'Evêque de Séez le bénit le vingt-unieme d'Octobre de l'an mil six cent quatre-vingt-seize.

CHAPITRE IX.

Dom François Armand, nouvel Abbé de la Trappe , s'éloigne de la conduite de l'ancien Abbé. Il arrive tant de choses qu'il se croit obligé de donner sa démission.

LE NOUVEL Abbé , après avoir pris possession de l'Abbaye, ne fut pas long-temps sans changer de conduite ; il est peu de vertus à l'épreuve des dignités , tel se feroit sanctifié dans l'état d'inférieur, qui se perd dans la supériorité. Dom François Armand n'eut pas plutôt fait réflexion , qu'il occupoit la place d'un aussi grand homme que

l'ancien Abbé, qu'il crut qu'il en avoit les lumieres & le mérite, & peut-être même qu'il crut le surpasser. Bien loin de s'attacher à ses sentimens & à sa conduite, il n'eut plus que des idées magnifiques & des vues particulieres. Il reçut un grand nombre de Religieux contre le sentiment de l'ancien Abbé, qui ne croyoit pas qu'on dût surcharger la maison, & ne songea plus qu'à s'étendre, à faire de nouveaux établissemens, & pour ainsi dire, de nouvelles colonies des Religieux de la Trappe; ce fut ce qui le fit résoudre d'en envoyer à Lettrée, & de les y établir sans Lettres Patentes, & sans en avoir eu l'agrément du Roi. Comme cette entreprise étoit contre l'usage constant du Royaume, qui ne permet pas de faire de nouveaux établissemens sans la permission de Sa Majesté, il fut obligé de rappeler ses Religieux, & de remettre les choses dans l'état où il les avoit trouvées.

On a vu sur la fin du livre précédent la prudence & la douceur avec laquelle l'ancien Abbé s'étoit conduit dans la direction de l'Abbaye des Clai-
rets, le nouvel Abbé n'en usa pas de même, & il porta les choses à de si

grandes extrémités , qu'on fut obligé d'avoir recours au Visiteur de la Province pour rendre le calme à ce Monastere , & pour y remettre les choses sur le même pied où l'ancien Abbé les avoit mises.

Pour ce qui est du dedans de la Trappe il y maintenoit la discipline établie ; mais il étoit aisé de s'appercevoir qu'elle ne feroit pas long - temps sans altération. Il honoroit l'ancien Abbé en sa présence , & quand il y avoit des témoins particulièrement du dehors ; il avoit en apparence de grandes déférences pour lui en sa présence ; en son absence il en parloit avec mépris , comme si sa réputation n'eût pu s'établir que sur la ruine de celle de l'ancien Abbé. Cette conduite scandalisa bien des gens , on lui en fit des reproches ; mais quand la présomption s'est une fois emparée de l'esprit , on s'oublie aisément de ses devoirs ; une faute jette dans une autre , où l'on ne se reconnoît point , où l'on se reconnoît trop tard.

L'ancien Abbé qui n'avoit rien perdu de ses lumières ni de son attention au bien de son Monastere , s'apperçut le premier qu'il s'étoit trompé dans son

choix ; il en verfoit continuellement des larmes devant Dieu , & la confufion qu'il en reflentoit , lui caufoit une humiliation qui ne peut être bien exprimée que par ceux qui l'ont reflentie. *Que les lumieres des hommes font courtes* , fe difoit-il , *que les apparences font trompeufes* , *qu'il eft difficile de bien diftinguer le vrai de l'apparent ! Non , il n'y a que celui qui fonde les cœurs qui ne puiſſe ſe tromper au choix qu'il fait des hommes.* L'humiliation que reflentoit l'ancien Abbé n'étoit pas fa plus grande peine , il comprenoit toutes les ſuites du mauvais choix qu'il avoit fait , le préfent l'affligeoit , l'avenir ne lui préfentoit que des objets accablants , & fa ſituation étoit d'autant plus terrible qu'il n'oſoit ſ'en ouvrir à perſonne , & qu'il n'y avoit ſur la terre aucune conſolation pour lui. Ainſi il étoit tourmenté dans ſon corps par les douleurs les plus vives , & dans ſon eſprit par tout ce que la confufion & la crainte ont de plus ſenſible & de plus affligeant. C'eſt ainſi que Dieu purifie ſes élus des moindres taches , parce que *rien de ſouillé ne peut entrer dans le Royaume des Cieux.* Dans cet état d'affliction & d'humiliation , l'an-

l'ancien Abbé n'avoit recours qu'à Dieu ; il avoit toujours les yeux sur l'image de JESUS crucifié ; il n'avoit point d'autres consolations dans ses souffrances que de penser souvent à celles de ce premier des élus & de ce chef des prédestinés , & il avoit toujours dans l'esprit & dans le cœur ces paroles du Sauveur : *Il falloit que le CHRIST souffrît , & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.*

Dans cet état de désolation , il n'est rien dont on soit plus tenté que de se défier de la providence. L'ancien Abbé ne perdit rien de sa confiance en Dieu , il espéra toujours qu'il n'abandonneroit pas son ouvrage , lors même qu'il sembloit n'avoir plus rien à espérer. Dieu ne trompa point l'attente de son serviteur , il arriva enfin tant de choses si humiliantes pour le nouvel Abbé , & si capables de le confondre , qu'il crut qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que de se démettre de l'Abbaye , & de procurer lui-même l'établissement d'un autre Abbé.

La surprise de l'ancien Abbé fut extrême lorsqu'il lui en vint faire la proposition ; il reconnut dans cette occasion le doigt de Dieu , & que s'il per-

met que ses élus soient tentés , il ne souffre jamais qu'ils le soient au-delà de leurs forces ; cependant , comme il favoit les fâcheux retours auxquels de pareilles résolutions sont sujettes , il approuva le dessein du nouvel Abbé ; mais il lui dit qu'il y devoit penser devant Dieu , & que de son côté il le prioit de leur faire connoître sa volonté. Le terme qu'ils avoient pris étant expiré , le nouvel Abbé vint trouver l'ancien , & lui dit que tout considéré , il ne croyoit pas pouvoir rien faire de mieux que de donner sa démission ; en effet , il la lui donna à l'heure même , il le pria de l'envoyer

M. le
Cardi-
nal de
Noail-
les.

à M. l'Archevêque de Paris pour la présenter au Roi , & de l'accompagner d'une de ses lettres. L'ancien Abbé qui favoit mieux que personne les raisons qu'il avoit d'en user comme il faisoit , reçut sa démission , & lui promit d'en user selon ses intentions ; en effet , la démission fut aussi-tôt envoyée à M. l'Archevêque de Paris.



CHAPITRE X.

Le nouvel Abbé se repent d'avoir donné sa démission. Il fait inutilement tout ce qu'il peut pour la ravoir.

QUELQUE dessein qu'on eût de tenir secrète la démission dont on vient de parler jusques à ce qu'il eût plu au Roi de donner un successeur au nouvel Abbé, le bruit s'en répandit aussi-tôt dans le monde ; il y fut reçu diversement : tous ceux qui ignoroient les raisons que Dom François Armand eut de renoncer à sa dignité , & qui faisoient le plus grand nombre, ne pouvoient se lasser de lui donner les plus grandes louanges. On disoit qu'il étoit un digne disciple de l'Abbé de Rancé, & qu'il falloit venir à la Trappe pour y voir des exemples de vertu qui ne se trouvoient point ailleurs. L'ancien Abbé reçut de tous côtés des lettres de félicitation , & Dom François Armand en reçut lui-même un fort grand nombre.

Ses amis particuliers en jugerent au-

trement, cette démarche leur déplut ; comme ils en ignoroient les véritables motifs, ils l'attribuerent à un zele indiscret, à une piété mal réglée ; en un mot ils lui en écrivirent en ce sens, & n'oublierent rien pour le porter à s'en repentir, & pour l'obliger à redemander sa démission. On l'assura même que pourvu qu'il ne s'y opposât pas, on se faisoit fort de la ravoir, & de remettre les choses au premier état. Ces lettres ne purent être si secretes que l'ancien Abbé n'en fût averti ; comme il jugeoit d'autrui par lui-même, & qu'il savoit les véritables motifs qui avoient porté Dom François Armand à donner sa démission, il ne put croire d'abord qu'il fût capable de se repentir d'une bonne action, & il crut même que quand il en seroit capable, l'inutilité de ce repentir l'empêcheroit de s'y abandonner. Il apprit cependant quelque temps après que les lettres & les sollicitations de ses amis l'avoient ébranlé, & ensuite qu'il étoit résolu de redemander sa démission, & de la ravoir à quelque prix que ce fût. Comme une pareille résolution ne pouvoit s'exécuter sans de grands inconvénients, que Dom François Armand pouvoit prévoir plus

aisément que tout autre, l'ancien Abbé ne put être persuadé qu'il fût capable de se jeter dans de pareilles extrémités ; mais il n'eut plus lieu d'en douter , lorsque Dom François Armand vint le prier de redemander sa démission.

Il lui dit sur cela que tout ce qu'il avoit d'amis blâmoient la démarche qu'il avoit faite ; qu'ils l'attribuoient à un zele peu discret , & à une piété mal réglée , & quelques-uns mêmes à légèreté & à foiblesse d'esprit ; que ces jugemens défavantageux retomboient en partie sur lui-même , puisqu'on savoit qu'il l'avoit choisi pour succéder à Dom Zozime , & qu'on ne faisoit pas de façon de dire que s'il ne se fût pas repenti de son choix , il n'auroit pas approuvé sa démission ; qu'ils n'étoient pas obligés de persister dans une conduite qui les deshonoroit tous deux ; qu'en un mot il demeurait d'accord qu'il avoit été un peu trop vite dans une affaire de cette importance , mais qu'il étoit encore temps de remédier à la faute qu'il avoit faite ; il ajouta qu'il avoit été averti de bonne part , que le voyage de la Cour à Compiègne avoit empêché M. l'Archevêque de Paris de parler au

Roi de sa démission, qu'elle étoit encore entre ses mains, & que s'il vouloit bien la lui redemander, il étoit assuré qu'il la lui renvoyeroit aussi-tôt.

Cette proposition surprit & affligea l'ancien Abbé au dernier point ; il en comprit aussi-tôt toutes les suites, & il vit bien que quelque parti qu'il prît, il ne pouvoit éviter de se jeter dans de grands inconvénients. Cependant comme il prenoit toujours le parti de la justice, & que les motifs qui lui avoient fait approuver la démission de Dom François Armand ne pouvoient être plus pressants, il répondit au nouvel Abbé :

Que bien loin que sa démission lui eût fait aucun tort dans le monde, elle lui avoit fait un honneur infini ; que comme on en ignoroit les motifs, on l'avoit regardée comme une action de la plus éminente vertu. Qu'il savoit lui-même combien on lui en avoit écrit de lettres de félicitation.

Que de se repentir d'une démarche si édifiante marqueroit véritablement une légèreté & une foiblesse d'esprit qui ne se pourroit excuser ; qu'en son particulier les jugements des hommes le touchoient fort peu ; que quand on

étoit bien pénétré du compte qu'on avoit à rendre au jugement de JESUS-CHRIST, on comptoit pour rien tout ce que le monde pouvoit penser. Qu'il étoit surpris de le voir si sensible à sa réputation, lui qui n'étoit venu à la Trappe que pour mourir au monde, en mépriser les jugements, & pour y embrasser toutes les humiliations dont on y fait profession; qu'en un mot il le prioit de regarder toutes les pensées qui lui pouvoient venir de rentrer dans la dignité qu'il avoit quittée comme une des plus violentes & des plus dangereuses tentations qu'il lui pût arriver.

Comme le nouvel Abbé avoit pris son parti, & qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, ravoit sa démission, tout ce que l'ancien Abbé lui put dire ne fit aucune impression sur son esprit, il persista à le presser de redemander sa démission.

Alors l'ancien Abbé lui remit devant les yeux les motifs qui l'avoient porté à renoncer à sa dignité; il le fit souvenir combien il s'en étoit jugé lui-même indigne; il le pria de faire réflexion que personne ne lui avoit suggéré la démarche qu'il avoit faite; qu'il s'y étoit porté de lui-même; que lors-

qu'il étoit venu lui en faire la proposition il l'avoit prié d'y bien penser ; qu'ils étoient pour cela convenus d'un terme auquel il devoit lui rendre la dernière réponse ; qu'il étoit revenu de lui-même le presser d'accepter sa démission , de l'envoyer à M. l'Archevêque , & de l'appuyer d'une de ses lettres. Que quelque résolution qu'on eût prise de garder le secret , le bruit s'en étoit répandu ; que tout le monde en étoit informé ; qu'après cela il ne pouvoit pas comprendre comme il pouvoit s'abandonner à un repentir qui ne pouvoit que le couvrir de confusion.

Quelques pressantes que fussent les remontrances de l'ancien Abbé , Dom François Armand ne put se résoudre à s'y rendre ; il fit de nouvelles instances , & il lui fit voir les conséquences d'un refus aussi obstiné que le sien. L'ancien Abbé n'en rabattit rien de sa fermeté ; enfin , pour ôter à Dom François Armand l'espérance d'obtenir par ses importunités ce qu'il demandoit , il lui dit qu'il avoit été toute sa vie ennemi de l'injustice ; que lors même qu'il étoit dans le monde, tous les avantages qu'on eût pu lui offrir n'auroient pas été capables de le gagner sur un

point, qui naturellement lui faisoit horreur; qu'ayant vécu si long-temps au service de Dieu, prêt à comparoître au tribunal de JESUS-CHRIST, rien ne seroit capable de lui faire faire la moindre chose qui pût être contre sa conscience. Comme ces dernieres paroles firent comprendre au nouvel Abbé que rien n'étoit capable d'ébranler la fermeté de l'ancien, il le quitta, bien résolu de ne rien épargner pour venir à bout de sa prétention.

L'ancien Abbé se voyant seul eut recours à Dieu, son refuge ordinaire; il le pria de confondre les projets du nouvel Abbé, ou plutôt de lui changer le cœur, & de le rappeler par sa grace aux premiers sentimens qu'il avoit bien voulu lui inspirer.

Comme il étoit occupé de ces pensées, qu'il repassoit dans l'amertume de son cœur le mauvais choix qu'il avoit fait en la personne de Dom François Armand, & qu'il s'en confondoit devant Dieu, deux Religieux, qui étoient presque les seuls d'un si grand nombre, que le nouvel Abbé avoit pu gagner, le vinrent trouver. Ils lui représenterent les suites fâcheuses du refus qu'il faisoit au nouvel Abbé; ils lui

dirent qu'il étoit résolu de ravoir sa démission même malgré lui, qu'apparemment on ne la lui refuseroit pas ; qu'en paroissant ainsi opposés , cela feroit à la réputation de la Trappe un tort irréparable ; qu'on feroit tenté de savoir les raisons qui les avoient divisés ; que leur mésintelligence mettroit enfin le trouble & la division dans la Communauté ; qu'elle altéreroit cette paix qu'il avoit eu tant de soin d'y établir , & d'y conserver ; que la division y entraîneroit infailliblement la ruine de la discipline , & qu'il auroit le déplaisir de voir détruire de son vivant un ouvrage qui lui avoit tant coûté , & qui avoit donné tant d'édification à l'Eglise. Qu'en agissant de concert on éviteroit tous ces inconvénients , qu'ainsi ils le conjuroient d'accorder au nouvel Abbé ce qu'il lui demandoit avec tant d'instance.

L'ancien Abbé répondit que Dom François Armand devoit assez être persuadé de son amitié pour n'avoir pas besoin d'intercesseurs auprès de lui , qu'il n'accorderoit à personne ce qu'il lui auroit refusé à lui-même. Qu'on ne l'avoit point sollicité de donner sa démission ; qu'il s'y étoit porté de lui-même après

y avoir bien pensé; qu'il savoit mieux que personne les raisons qui l'avoient porté à la donner; qu'il ne feroit jamais rien qui put troubler la paix & la bonne intelligence qui devoit être entre eux; que la Trappe étoit l'ouvrage de Dieu; qu'il sauroit bien le conserver malgré toutes les contradictions des hommes & la rage des démons; qu'en tout cas il ne lui souhaitoit de réputation & de durée, qu'autant qu'il étoit expédient pour la gloire de Dieu, & pour l'édification de l'Eglise; qu'il voudroit bien pouvoir agir de concert avec le nouvel Abbé; qu'il se reconnoissoit son inférieur; mais qu'il en étoit empêché par une raison supérieure & indispensable, c'est qu'il agiroit contre sa conscience en faisant ce qu'il souhaitoit de lui, & qu'il n'étoit pas permis de faire soi-même du mal pour empêcher les autres d'en faire.

Cette réponse ayant été portée au nouvel Abbé; il s'avisa d'un expédient pour obtenir ce qu'il desiroit de l'ancien, qui assurément ne lui étoit pas suggéré par l'esprit de Dieu. Il savoit que l'ancien Abbé s'étoit fait une loi d'aimer ses ennemis, & de faire à ses persécuteurs tout le bien qui dépen-

doit de lui, caractère si saint, si digne d'un Disciple de JESUS-CHRIST, qu'on ne comprend pas comme un Chrétien, à plus forte raison un Religieux a pu se résoudre à s'en prévaloir contre lui; mais l'ambition fut toujours la plus furieuse de toutes les passions, tout ce qu'il y a de plus saint & de plus inviolable n'est pas capable de l'arrêter. Quoi qu'il en soit, le nouvel Abbé s'appliqua à lui donner tant de chagrin, que suivant ses maximes il put le réduire à se faire une obligation de conscience de lui faire plaisir. Projet terrible que Dieu ne manqua pas de confondre, & qui n'eut pas tout le succès que son auteur s'en étoit promis.

Dès-lors l'ancien Abbé accablé de douleurs dans son corps, & de l'affliction la plus sensible dans son esprit, se vit réduit presque seul dans une Infirmerie à se nourrir, comme parle l'Ecriture, du pain de ses larmes. On trouvoit à redire aux soulagemens qu'on étoit obligé de lui donner, & à la nourriture qu'on le forçoit de prendre en quelque façon malgré lui-même; il avoit toujours devant les yeux tout ce qu'il y a de plus affligeant; & il étoit persécuté en sa pers-

sonne & en celle de ses amis ; il n'étoit presque plus permis de l'aller voir ; ceux qui témoignoient pour lui de l'attachement & de la considération devenoient suspects , on prenoit des mesures pour les éloigner. Le nouvel Abbé parloit lui-même avec mépris de l'ancien , comme si son esprit se fût affoibli , & qu'il n'eût été bon qu'à être renfermé.

Dieu le permettoit ainsi pour achever de le purifier , & pour effacer en lui jusques aux moindres traces du vieil homme.

Enfin les choses furent si loin que le public en fut informé , ses amis s'en allarmerent : on lui écrivit plusieurs lettres , on le vint voir pour s'informer de lui-même de la vérité ; il suffisoit que l'ancien Abbé en demeurât d'accord , pour rendre Dom François Armand un objet d'horreur ; mais il aimoit trop les souffrances & les humiliations pour dire la moindre chose qui pût en arrêter le cours ; il répondit toujours qu'il étoit content du Pere Abbé , & qu'on le traitoit mieux qu'il ne méritoit : on apprit cependant la vérité de quelques personnes qui demeuroient à la Trappe ; on trouva même certains billets écrits.

duement que le nouvel Abbé avoit envoyés à l'ancien par les deux Religieux qu'il avoit gagnés ; ces billets furent loin , ils nuisirent beaucoup à Dom François Armand , mais il ne le sçut que quelque temps après.

Il continuoit cependant à en user mal avec l'ancien Abbé ; quand il crut en avoir fait assez pour l'obliger , suivant ses maximes , à lui faire plaisir , il lui fit encore proposer de se joindre à lui pour ravoir sa démission. L'ancien Abbé aimoit ses ennemis & ses persécuteurs , mais il aimoit encore plus la justice , il ne put donc se résoudre à l'accorder ; sur ce refus le nouvel Abbé imagina un expédient qui devoit apparemment produire le même effet ; il fut trouver l'ancien Abbé , & il lui dit que puisqu'il ne jugeoit pas à propos de redemander sa démission , il n'y vouloit plus penser ; mais que pour empêcher ses ennemis d'en prendre avantage pour continuer à déchirer sa réputation , il le prioit au moins de lui donner un certificat de sa conduite , qu'il pût opposer dans l'occasion aux mauvais jugemens qu'on faisoit de lui.

L'ancien Abbé qui prévint les inconveniens de ce certificat fit d'abord

difficulté de le donner ; mais Dom François Armand qui le vouloit obtenir à quelque prix que ce fût, le menaça de se porter à de si grandes extrémités , s'il s'obstinoit à le lui refuser, que l'ancien Abbé sollicité d'ailleurs par le penchant qu'il avoit à faire du bien à ses ennemis, le lui accorda enfin, & même en des termes fort honorables. Le nouvel Abbé ne l'eut pas plutôt obtenu , qu'il crut qu'il lui tiendrait lieu du consentement de l'ancien pour ravoir sa démission. On ne peut pas dissimuler qu'il pouvoit très naturellement produire un si mauvais effet, c'est ce qui fait qu'on a de la peine à comprendre comme l'ancien Abbé se put résoudre à l'accorder. Quoi qu'il en soit , comme les amis de l'ancien Abbé appréhenderent les suites fâcheuses que pouvoit avoir le certificat, ils se crurent obligés de faire savoir à quelques personnes de distinction dont on connoissoit la prudence & le secret , les véritables motifs de la démission du nouvel Abbé ; leur dessein étoit qu'ils s'en servissent pour détruire les avantages que Dom François Armand prétendoit tirer de son certificat.

CHAPITRE XI.

Suite du même sujet sur la démission de Dom François Armand. Le Roi nomme à l'Abbaye de la Trappe un Religieux de la maison, choisi par l'ancien Abbé. Le Pape accorde les Bulles: Conclusion de cette affaire.

QUAND les amis que l'ancien Abbé avoit à Paris & à la Cour eurent appris la démission de Dom François Armand, ils eurent de la peine à comprendre qu'il eût pu se résoudre à donner un certificat aussi honorable que celui qu'il avoit accordé au nouvel Abbé : comme on en prévoyoit les inconvénients on lui en écrivit, & on lui en parla avec beaucoup de force. L'ancien Abbé répondit que les circonstances l'avoient déterminé ; que tout autre qui se feroit trouvé dans la situation où il étoit, lorsqu'il avoit donné le certificat, en auroit fait autant que lui ; qu'il n'avoit pas voulu désespérer le nouvel Abbé, ni l'exposer aux suites ordinaires du désespoir ; qu'il avoit peut-être

agi contre la prudence, mais que le salut d'une ame devoit être si cher, qu'il y avoit peu de choses qu'on ne dût faire pour l'empêcher de se perdre. Qu'après tout il y avoit peu d'hommes qui n'eussent leurs bons endroits, que c'est à quoi il avoit eu égard en donnant le certificat. Cette réponse ne contenta pas les amis de l'ancien Abbé, ils trouverent que dans cette occasion il avoit trop donné à la bonté de son cœur, & au penchant qu'il avoit à faire du bien à ses ennemis.

Cependant le nouvel Abbé résolu de tirer tous les avantages qu'il pourroit du certificat qu'il avoit obtenu, partit pour Fontainebleau où la Cour 1698, étoit alors. Il employa tous ses amis pour se maintenir dans sa dignité; il dit qu'il n'avoit donné sa démission que parce qu'on lui avoit persuadé que le Roi étoit mécontent de lui, sur ce qu'on a dit qui s'étoit passé à Lettrée: que tous les Religieux de la Trappe le souhaitoient pour Abbé; que l'ancien Abbé même l'en jugeoit très-digne; qu'on n'en pouvoit pas souhaiter une plus forte preuve que le certificat qu'il lui avoit donné; qu'au reste depuis ce temps-là son esprit étoit si fort baissé

qu'on ne pouvoit plus compter sur ses sentimens ; qu'on lui faisoit dire & écrire tout ce qu'on vouloit ; que même depuis long-temps il n'écrivoit plus, & qu'il se servoit d'un Secrétaire qui écrivoit souvent en son nom tout le contraire de ce qu'il pensoit ; qu'au reste il étoit livré aux Jansénistes dont il suivoit dans le cœur les sentimens ; qu'ils étoient accoutumés à gouverner la Trappe sous son nom ; qu'il les avoit pour ennemis , parce qu'il ne pouvoit se résoudre à entrer dans leurs sentimens , & à se laisser gouverner par eux comme l'ancien Abbé avoit fait ; que sa fermeté ne les accommodoit pas, & que c'étoit l'unique raison qui les portoit à vouloir se défaire de lui , pour mettre un homme à sa place dont ils pussent disposer.

Il ne se contenta pas de renouveler cette accusation que l'ancien Abbé avoit tant de fois détruite ; il écrivit depuis au R. P. Lucas, Jésuite, & s'efforça de la rendre vrai-semblable par tous les endroits qui la pouvoient colorer ; mais Dieu permit depuis qu'il défavoua cette lettre par écrit , ce qui acheva de le perdre de réputation.

Les amis de l'ancien Abbé ne lais-

serent pas Dom François Armand sans
replique ; ils disoient au contraire ,
qu'une preuve incontestable qu'il ne
jugeoit pas le nouvel Abbé capable
de sa dignité dans laquelle il vouloit
se maintenir à quelque prix que ce fût ,
étoit qu'il n'avoit jamais pu obtenir de
lui une lettre pour ravoir sa démission ,
& qu'il la lui avoit toujours constam-
ment refusée comme une chose qu'il ne
pouvoit lui accorder en conscience ;
qu'on savoit d'ailleurs ses sentiments
d'une maniere à n'en pouvoir douter ,
& qu'il n'ignoroit pas lui-même qu'ils
ne lui étoient pas favorables ; qu'il ne
pouvoit , sans une insigne calomnie ,
l'accuser d'avoir l'esprit affoibli , & de
se laisser gouverner par les Jansénistes ;
qu'il avoit donné tant de preuves du
contraire , qu'une pareille accusation
n'avoit pas la moindre apparence ; que
pour ce qui est du certificat , il savoit
par quels moyens il l'avoit obtenu ;
qu'ainsi il étoit plus capable de le cou-
vrir de honte , que de lui procurer
l'avantage qu'il en prétendoit tirer :
qu'enfin les motifs de sa démission sub-
sistoient toujours , & que quand il vou-
droit se rendre justice , & reprendre
ses premiers sentiments , il ne s'obsti-

neroît plus à vouloir se maintenir dans une charge dont il s'étoit lui-même jugé indigne.

Comme des sentiments si opposés n'étoient pas aisés à concilier, & que quoiqu'on pût dire, Dom François Armand ne désistoit point de sa poursuite, le R. P. de la Chaise, Confesseur du Roi, pour être informé de la vérité d'une maniere qui ne pût être suspecte, & dont il pût rendre un compte exact à Sa Majesté, prit le parti d'envoyer une personne de confiance à la Trappe; il lui donna ordre de s'adresser directement à l'ancien Abbé, de vérifier par lui-même ce qu'on disoit de l'affoiblissement de son esprit, de savoir de lui ses sentiments sur l'affaire en question, & de les rapporter par écrit.

Cet homme étant arrivé à la Trappe, fut extrêmement surpris de trouver dans l'ancien Abbé le même esprit qu'on avoit toujours admiré en lui, & ces manieres honnêtes & insinuanes qui lui avoient gagné tant de cœurs. Il l'entretint assez long-temps du sujet pour lequel on l'avoit envoyé; l'ancien Abbé fit mettre ses sentiments par écrit, les fit relire & cacheter en sa présence, & les lui remettant entre
les

les mains ? *Vous pouvez assurer*, (lui dit-il ,) *que ce sont là mes véritables sentiments, & qu'ils ne m'ont point été suggérés.* Comme ces sentiments n'étoient pas favorables aux prétentions du nouvel Abbé, le Roi, dont une des principales attentions est de donner de bons Ministres à l'Eglise, sur la démission pure & simple de Dom François Armand, nomma pour lui succéder Dom Jacques de la Cour, Religieux de la Trappe, qui gouverne aujourd'hui cette Abbaye avec beaucoup d'édification. Le Brevet de Sa Majesté ayant été expédié, on le remit entre les mains d'un Frere Donné de la Trappe qui en faisoit les affaires ; il se rendit aussi-tôt à Rome en diligence pour solliciter les Bulles du nouvel Abbé.

Il parut dans cette occasion combien l'on estimoit à Rome l'ancien Abbé & l'Abbaye de la Trappe ; quoique le Frere Donné n'eût rien d'ailleurs qui le pût faire considérer, il fut reçu des Cardinaux & du Pape même, avec une distinction qui n'est pas ordinaire en cette Cour ; les Bulles furent expédiées *gratis*, & le Frere Donné revint en France avec la même diligence qu'il en étoit parti. L'Official de Séez s'é-

tant rendu à la Trappe pour mettre le nouvel Abbé en possession , on assembla le Chapitre.

On croyoit que tout s'y passeroit paisiblement ; mais on fut bien surpris lorsque deux Religieux qui s'intéressoient au rétablissement de Dom François Armand formerent opposition à la prise de possession. Cette difficulté obligea l'ancien Abbé, malgré les infirmités dont il étoit accablé, de se faire porter au Chapitre. Il parut dans cette occasion qu'il n'avoit rien perdu de cette force d'esprit, & même de cette vivacité qu'on avoit tant admirée en lui ; il y parla avec zèle , avec fermeté, & avec cet air de dignité qu'il soutenoit mieux que personne ; mais il y parla en même temps avec tant de discrétion & de retenue, qu'il ne dit rien qui pût donner la moindre atteinte à la réputation de Dom François Armand. L'Official de Séz se joignit à lui , & représenta à la compagnie que des oppositions pareilles à celles dont il s'agissoit se devoient faire en Cour de Rome avant l'obtention des Bulles ; qu'ayant manqué à cette formalité, sans s'informer si l'opposition étoit fondée ou non, on étoit en droit de passer outre ; il continua donc

ce qu'il avoit commencé , & acheva de mettre le nouvel Abbé en possession.

Ce qu'on vient de raconter fit un grand éclat dans le monde , les ennemis de l'ancien Abbé s'en réjouirent ; ils crurent que le moment fatal étoit arrivé , auquel la Trappe alloit être renversée. Cependant Dieu soutint son ouvrage , & elle subsiste encore aujourd'hui avec autant d'édification qu'elle ait jamais fait ; on y voit la même retraite , le même silence , la même austérité , le même éloignement du monde , la même charité , une simplicité toute pareille , en un mot la même ardeur pour la pénitence. On ne peut sur cela donner trop de louanges à un grand nombre de personnes distinguées par leur piété & par le rang qu'elles tiennent dans le monde , dont Dieu s'est bien voulu servir pour l'exécution de ce grand dessein ; mais ce qui est au-dessus de tous les éloges , c'est la piété du Roi , qui en continuant , contre ses propres intérêts , à nommer un Abbé régulier élevé sous la discipline de la Trappe , est après Dieu , celui qui a le plus contribué à la tranquillité dont elle jouit à présent.

La Trappe n'oubliera jamais qu'elle est redevable à ce grand Prince de son repos , & des moyens qu'elle a de se sanctifier : on lui doit ce témoignage qu'elle n'en est pas ingrate , puisqu'il n'y a peut-être pas de lieu dans le monde où les prières qu'on fait pour Sa Majesté soient , & plus continuelles & plus ferventes.

Mais si la Trappe n'a rien perdu de tous ses avantages , bien des gens pourroient croire que l'ancien Abbé n'a pas assez répondu à la haute estime qu'on avoit pour lui en choisissant Dom François Armand pour successeur de Dom Zozime. Je n'ai pas assez peu de sincérité pour ne pas avouer qu'il s'est trompé dans ce choix , & pour ne pas demeurer d'accord qu'en le faisant, il a exposé la Trappe aux plus grands inconvénients qui lui pouvoient arriver ; mais on doit convenir aussi qu'il n'a rien fait qui ne soit arrivé aux plus grands Saints , & aux plus éclairés. J'en pourrois donner bien des preuves , mais je me réduis à deux exemples qui ne peuvent être plus précis , & qu'à son égard on peut appeller domestiques ; ils sont tirés des Annales de Cisteaux , & de la vie de Saint Etienne, troisieme

Abbé de Cîteaux, qu'on a donnée depuis peu au public.

On voit au * livre second de cette * Chap,
vie, que Saint Etienne ayant à fonder ^{19.}

Morimond qui a toujours tenu un des premiers rangs parmi les Abbayes de l'Ordre de Cîteaux, il choisit pour premier Abbé de ce Monastere un de ses Religieux nommé Arnaud ; il crut qu'il avoit tout le mérite & toute la piété requise pour un pareil emploi ; cependant il se trompa, puisqu'Arnaud abandonna enfin son Abbaye pour se retirer par une maniere d'apostasie auprès de l'Archevêque de Cologne son frere. Cependant on ne peut pas dire que Saint Etienne manquât de lumieres, puisque Dieu lui avoit accordé la connoissance de l'avenir & celle du secret des cœurs. On peut dire que Saint Bernard, qui étoit un Saint si éclairé, s'est trompé lui-même dans cette occasion, puisqu'après avoir approuvé ce choix, il avoue dans une de ses lettres, que son orgueil étoit allé jusques à ne pouvoir souffrir de supérieur, *pote statis impatiens superioris* ; il ajoute même que peu de temps après sa défection, Dieu le punit d'une mort terrible, mais qu'il avoit bien méritée. *Cujus presumptio digno,*

sed pavendo, fine in brevi vindicata est.

Chap. 10. Un autre exemple encore plus précis est celui qui est rapporté au livre troisième de la vie du même Saint Etienne. L'Historien rapporte que ce Saint s'étant démis de son Abbaye quelque temps avant sa mort, les Abbés de sa filiation de son consentement & avec son approbation élurent pour son successeur un nommé Guy qui étoit un homme éminent en science, fort éloquent, d'un esprit vif, propre à traiter les affaires, & dont la vertu (autant que les hommes en pouvoient juger) ne cédoit point à ces rares qualités. *Mais hélas ! (ajoute cette histoire,) ce n'étoit qu'un sépulcre blanchi qui cachoit sous une belle apparence la corruption de son cœur . . . car lorsqu'après son élection il recevoit selon la coutume le vœu d'obéissance de ses Religieux, Saint Etienne vit par la révélation de Dieu l'esprit impur qui entroit dans sa bouche. L'Historien ajoute qu'à peine il y avoit un mois qu'il étoit en charge, que l'impureté de son cœur & l'indignité de sa personne fut connue de tous ses Freres. On n'a point écrit (continue-t-il,) le détail de sa mauvaise conduite, ni comme son indignité fut reconnue, on sait seulement qu'il fut*

DE LA TRAPPE. LIV. V. 295
*dépôsé ; mais on ne sait pas ce qu'il de-
vint après sa déposition.*

On voit dans cette Histoire , que Saint Etienne avec toutes ses lumieres, avec une sainteté éminente que Dieu a bien voulu autoriser par des miracles , s'est trompé dans un choix tout semblable à celui qu'on vient de rapporter ; mais il y a quelque chose de plus , on y voit que tous les Abbés de sa filiation, qui dans ces premiers temps étoient presque tous des Saints , se sont trompés comme lui. Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu a permis que l'ancien Abbé de la Trappe se soit trompé dans un cas tout pareil : on doit ajouter que l'erreur de Saint Etienne dans un fait si important ne fit aucun tort à sa réputation ; il n'en est pas moins regardé aujourd'hui comme un Saint, & comme un homme des plus éclairés de son siècle. On ne peut pas exiger d'és hommes, quelques Saints qu'ils puissent être , qu'ils connoissent les secrets des cœurs , & qu'ils sondent cet abyfme qui n'est connu que de Dieu seul. D'ailleurs ce ne sont pas , à proprement parler , les grandes lumieres qui font les Saints , c'est la droiture & la pureté du cœur , c'est une vie conforme à celle de JESUS-CHRIST. N iv.

On peut même ajouter que ceux dans le choix desquels les Saints se sont trompés ont pu se pervertir depuis.

Lorsqu'on les a choisis ils pouvoient être en effet tels qu'on les supposoit. Dieu seul peut donner la persévérance, & il est certain qu'il ne la donne pas à tous les justes : ces sortes d'erreurs sont donc des effets des jugements de Dieu, qui veut humilier & purifier ses Saints, leur faire connoître qu'ils tiennent tout de lui, & que sans un secours continuel ils sont, comme les autres hommes, sujets à l'erreur & au mensonge.

J'ajouterai à ce que je viens de raconter une circonstance touchant les Religieux de la Trappe qu'on doit d'autant plus estimer, que rien ne fait mieux connoître combien il sont morts au monde, jusques à quel point la curiosité si naturelle à l'homme est éteinte dans leurs cœurs, & jusques où ils portent l'indifférence pour tout ce qui n'a point de rapport à leur salut. De ce grand nombre de Religieux il n'y en eut que trois, comme on l'a remarqué, que Dom François Armand pût engager dans son parti, tous les autres demeurèrent uniquement appliqués à la pratique de leur règle, & se remirent absolument

à la providence, du soin de leurs personnes & de celui de leur Monastere.

Il y a quelque chose de plus, ils virent la démission de leur Abbé, un autre installé à sa place, sans qu'aucun se soit informé quel en pouvoit être le sujet; ils furent témoins de l'opposition faite à la prise de possession de l'Abbé qui les gouverne aujourd'hui, & des mouvements qui en furent les suites, sans que leur curiosité ait été tentée d'en apprendre les causes & les motifs; encore aujourd'hui, à l'exception de trois ou quatre Religieux, ou qui étoient en charge, ou qui ont agi dans cette occasion, tous les autres ne sont non plus informés de cette affaire que si elle s'étoit passée au bout du monde; ils croient même que le sujet de la démission de Dom François Armand n'est autre qu'un motif d'humilité; ils s'en sont tenus là, & ils ignorent absolument tout le reste, tant l'ancien Abbé les avoit bien formés à ne s'occuper que de Dieu & du soin de leur salut: cet exemple est peut-être unique, mais il n'en est pas moins digne d'admiration; que de mouvements une pareille affaire n'eût-elle point causé dans un autre Monastere? que d'agitations, que de partialités, que

298 LA VIE DE L'ABBÉ
d'intrigues , quel temps n'eût-il point
fallu pour calmer les esprits & pour leur
rendre leur première tranquillité ? Il
n'est rien arrivé de semblable à la Trap-
pe , tout y a été paisible , & personne
n'est sorti de sa situation.

Au reste comme il étoit bien difficile
que Dom François Armand & les trois
Religieux qui avoient pris son parti ,
pussent continuer à s'accommoder de
la Trappe , ils en sortirent tous & se
retirèrent dans des maisons de l'Or-
dre.

Dom Jacques prit possession le cin-
quieme d'Avril de l'an mil six cents
quatre-vingt dix-neuf , & fut béni par
M. l'Evêque de Séz le vingt-deuzieme
de Juin de la même année. On auroit
bien voulu pouvoir se dispenser de ra-
conter l'histoire qu'on vient de rappor-
ter ; mais la vérité dans un Historien
est redevable au public , & des raisons
très - importantes ne l'ont pas permis.
Tout ce qu'on a pu faire a été de gar-
der toutes les regles que la charité pres-
crit.

— — — — —
— — — — —
— — — — —
— — — — —
— — — — —

CHAPITRE XII.

Conduite & sentiments de l'ancien Abbé de la Trappe jusques à sa dernière maladie ; de son admirable patience , & des saintes dispositions que Dieu avoit mises dans son cœur.

L'ÉLOIGNEMENT des trois Religieux dont ont vient de parler rétablit toutes choses à l'égard de l'ancien Abbé , dans la même situation où elles étoient du temps de l'Abbé Zo-zime. Celui qui avoit succédé à Dom François Armand se faisoit un devoir de l'honorer , & de ne rien faire sans sa participation ; son attention étoit extrême pour tous ses besoins , & il maintenoit la pratique de la règle avec un zèle & une exactitude qu'on ne peut assez estimer. A la vérité l'ancien Abbé ne se mêloit plus du gouvernement du Monastere , mais on ne s'éloignoit jamais dans la moindre chose, ni de son esprit , ni de ses maximes. Le nouvel Abbé n'avoit jamais plus de joie que lorsque ses Religieux avoient recours à lui pour

le voir, le consulter, ou se consoler avec lui, & il en ufoit lui-même comme un Fils en eût pu user avec un bon Pere, ils n'étoient tous deux qu'un cœur & qu'une ame; comme le temps approchoit où Dieu avoit résolu d'appeller à lui ce serviteur fidele pour lui donner la couronne de justice, il avoit disposé toutes choses à cette heureuse tranquillité, qui est comme un avant-goût de cette paix imperturbable, dont les Saints jouissent dans le Ciel.

Mais comme le véritable caractère des élus est d'être conforme à J E S U S-CHRIST crucifié, & que Dieu ne manque jamais de châtier en ce monde ceux qu'il reconnoît pour ses enfants, afin qu'étant purifiés par les souffrances, ils puissent jouir de lui aussi-tôt après leur mort, aux peines qui ne venoient plus de la contradiction des hommes, Dieu en substitua d'autres qui firent éclater l'humilité & la patience de l'ancien Abbé jusques à sa mort.

On a déjà remarqué que depuis plusieurs années il étoit fort incommodé d'un rhumatisme qui lui faisoit souvent presque tout le corps : ce rhumatisme se déchargea sur le bras & sur la main gauche, & il aboutit à un abcès

dont il guérit par une incision qu'on lui fit à la main ; mais l'humeur se jeta sur le bras droit , & ensuite sur la main , elle en fut si pénétrée qu'elle lui caria dans la suite tous les os , pourrit tous les muscles, les nerfs & les jointures, avec des douleurs si vives que le gros os de la main se déboîta , & lui causa une tumeur qui rendit cette main trois ou quatre fois plus grosse que l'autre. Comme elle étoit pansée avec soin , le mal n'aboutit point à la gangrene, ni à aucun accident mortel ; mais il lui causoit nuit & jour des douleurs qui ne se peuvent exprimer. Ces douleurs étoient accompagnées d'une insomnie, d'un épuisement de toutes ses forces, & d'une aversion si extraordinaire pour tout ce qu'on pouvoit lui donner à manger, qu'il ne prenoit jamais de nourriture qu'avec des répugnances extrêmes, & de grands soulèvements de cœur ; outre ces maux capables d'accabler l'homme le plus robuste , il étoit souvent tourmenté de coliques très-douloureuses, de maux de dents les plus violents , & d'une toux fâcheuse qui lui mettoit la poitrine en feu ; & qui lui répondant à sa main malade lui causoit les douleurs les plus vives.

Dans cet accablement de tant de maux, il ne trouvoit point de situation qui lui convînt, & il étoit réduit depuis deux heures du matin jusques à sept heures du soir à être assis sur une chaise de paille, sans oser presque se donner le moindre mouvement. Que si l'on fait réflexion que pendant les six dernières années de sa vie il fut comme forcé à garder une espece de prison continuelle dans l'Infirmierie, où ses maladies l'avoient obligé de se renfermer, on sera contraint d'avouer qu'il étoit difficile de mettre sa patience à de plus fortes épreuves.

Cependant cet homme livré à tant de maux conserva toujours la liberté de son esprit, la paix & la douceur de son cœur ; jamais on ne le vit chagrin, aucun mouvement d'impatience, aucune inquiétude ne troubloit sa tranquillité. Sa fermeté étoit telle, que malgré les douleurs les plus vives, il étoit toujours égal, toujours occupé de Dieu ou des besoins de ses Freres ; il recevoit tous ceux qui le venoient voir avec un visage serein, modeste, honnête, toujours attentif aux bienfaisances, & à ce qui pouvoit faire plaisir à ses amis.

Il ne leur parloit jamais de ses souff-

frances qu'en les diminuant autant qu'il pouvoit. Il ne recherchoit point la triste consolation d'être plaint : mais si l'on s'appercevoit, malgré lui, de la violence qu'il se faisoit au changement qui paroïssoit sur son visage , il prioit que l'on demandât à Dieu pour lui la patience qui lui étoit nécessaire ; il ajoutoit que Dieu le châtioit dans sa miséricorde , & qu'un siecle de souffrances en cette vie n'approchoit pas d'un moment des peines que souffroient ceux qui, après leur mort, se voyoient privés de Dieu.

Il ne faut pas oublier une circonstance très-édifiante ; de peur que la violence de la douleur ne lui fît perdre le souvenir de ses péchés, il fit écrire en gros caractères ces paroles de David : *Oubliez , Seigneur , les fautes de ma jeunesse , & les péchés que j'ai commis par ignorance.* Il avoit toujours cet écrit devant les yeux , & s'animoit à souffrir avec une profonde reconnoissance de la miséricorde de Dieu , qui le punissoit en ce monde par des peines passagères pour lui épargner les supplices éternels qu'il avoit mérités. Cette pensée le soutenoit dans les plus vives douleurs , & lui inspiroit une patience qui n'a point eu d'exemple.

Comme on étoit contraint, à cause de son grand dégoût & de la foiblesse de son estomac, de lui donner quelque chose de plus délicat & de mieux apprêté qu'à l'ordinaire, il n'en uſoit jamais ſans s'accabler de reproches, & ſans ſe plaindre qu'on le vouloit faire mourir dans l'impénitence. Quand on le laiſſoit à lui-même il ſe contentoit d'un peu de pain & de beurre.

Toutes les fois qu'il y avoit des Religieux malades à l'Inſirmerie, il ne manquoit point, malgré ſes douleurs, de s'y faire porter, & quoique ſouvent il fût plus malade qu'eux, il ne laiſſoit pas de les conſoler, de les fortifier, de les animer à la patience, à ſouffrir avec joie, & à regarder la perte de leur vie comme un véritable gain; il ne les quittoit point qu'une mort précieuſe devant Dieu ne les eût mis dans un état où il n'avoit plus rien à craindre pour eux. Ces ſaints Solitaires de leur côté recevoient les viſites de leur bon Père, avec une joie qui leur faiſoit oublier le ſentiment de leurs maux: on en a vu qui ayant perdu la connoiſſance & la parole, recouvroient l'une & l'autre au ſeuſon de ſa voix; auſſi faut-il avouer que jamais Supérieur n'a été ni plus

estimé ni plus tendrement aimé de ses Religieux. Comme il joignoit l'exemple à la parole , & qu'il souffroit lui-même comme il apprenoit aux autres à souffrir , il n'y avoit point de sentimens , quelque élevés qu'ils fussent au-dessus de la nature , qu'il ne fût capable de leur inspirer ; il en usoit de même à l'égard des Freres Convers, & il le faisoit avec d'autant plus d'affection qu'il estimoit leur condition à un point qu'on lui a oui dire souvent, que si la chose eût dépendu de lui , il se fût fait Frere Convers. *Que cela ne vous surprenne point , (ajoutoit-il,) depuis que JESUS-CHRIST a dit qu'il n'étoit pas venu pour être servi, mais pour servir les autres , il n'y a point de condition plus sûre ni plus avantageuse pour le salut que celle de servir.*

Une autre occupation de l'ancien Abbé pendant sa maladie , étoit de recevoir les visites de ses Freres ; il se croyoit destiné jusques au dernier moment de sa vie à leur instruction & à leur consolation ; il n'en refusoit aucun , quelque accablé qu'il fût des plus vives douleurs , il ne pouvoit se résoudre à les remettre à un autre temps. Cependant ses maux devinrent si grands,

que ne pouvant savoir lui-même dans quel temps de la journée il se trouveroit en état de les recevoir, il se crut obligé de les en avertir pour leur épargner la peine de se voir refuser. Ce fut ce qui le porta de prier le Père Abbé de lire au Chapitre une lettre qu'il avoit dictée : comme elle est une preuve de plusieurs circonstances de sa maladie & de ses derniers sentiments, on a cru la devoir rapporter.

» Dieu connoît seul, mes Freres, leur
 » dit-il, la joie que j'ai de vous voir
 » & de vous parler des choses qui con-
 » cernent votre salut..... Car il n'y
 » a rien de quoi je sois plus chargé que
 » de vous parler des vérités & des maxi-
 » mes des Saints, selon lesquelles vous
 » êtes obligés de vous conduire. J'ai la
 » consolation de l'avoir fait jusques ici
 » en particulier & en public autant qu'il
 » m'a été possible ; cependant, quoi-
 » que ce sentiment soit dans mon cœur
 » plus que jamais, je suis contraint de
 » vous dire qu'en l'état où je me trou-
 » ve il m'est impossible de satisfaire, au-
 » tant que je voudrois, à cette passion,
 » (je me fers de ce terme pour vous
 » exprimer sur cela la violence de mon
 » desir :) car quoique mon incommo-

» dité ne paroisse pas aussi grande qu'elle
 » est, elle consiste dans des douleurs
 » vives, qui me durant les nuits com-
 » me les jours me privent du sommeil.
 » Ainsi je passe le temps du repos dans
 » une insomnie & dans une souffrance
 » continuelle, & les journées se ressen-
 » tent si fort des maux de la nuit, que
 » je me trouve dans un abattement qui
 » souvent ne me permet pas de dire ni
 » d'entendre vingt paroles de suite sans
 » en recevoir des incommodités qui vont
 » jusques à l'accablement. Cela m'obli-
 » ge de vous dire que pour éviter de
 » tomber dans des inconvénients plus
 » fâcheux & plus irremédiables, au lieu
 » de me venir trouver confusément &
 » dans des heures où je serois comme
 » dans l'impuissance de vous entendre,
 » (ce qui arrive quelquefois, quoique
 » la complaisance que j'ai pour vous
 » m'empêche de vous en rien témoi-
 » gner,) quand donc quelqu'un de vous,
 » mes Freres, voudra me voir, il me
 » le fera savoir par le Frere Maur; il
 » lui donnera un billet, & je lui ferai
 » savoir le jour & l'heure que je pour-
 » rai l'entendre & l'entretenir. »

Après que l'ancien Abbé s'est ainsi
 expliqué sur l'état où il avoit plu à

Dieu de le réduire ; il parle de ses dispositions intérieures à l'égard de la vie & de la mort.

» Priez Dieu pour moi , mes Freres ,
 » continue-t-il , demandez-lui que si
 » je vous suis encore bon à quelque chose , il me rende la santé & la force
 » de m'acquitter à votre égard des de-
 » voirs dont il lui plaira de me charger , sinon qu'il me retire de ce monde où je ne fais que scandaliser par
 » la moleste de la vie que je mene ; qu'il
 » abrege la tristesse que j'ai de me voir
 » hors de la voie de la pénitence dont
 » il m'a donné un amour si sincere depuis
 » le moment que je me suis consacré à son service ; qu'il finisse mes
 » jours dans la paix , dans la patience ,
 » & dans un abandon sans réserve entre
 » ses mains ; enfin qu'il me joigne
 » à nos Freres , dont la fin heureuse
 » nous donne tout sujet de croire qu'il
 » a récompensé leur fidélité & l'attachement
 » qu'ils ont eu à soutenir jusqu'à la mort les rigueurs de la pénitence , qu'ils avoient volontairement
 » embrassées , en leur donnant pour jamais
 » la gloire & le repos de ses Saints
 » que je vous souhaite , mes Freres , avec
 » autant d'ardeur que je me le desirer
 » à moi-même. »

CHAPITRE XIII.

L'ancien Abbé de la Trappe se prépare à la mort. Sa dernière maladie, ses sentiments sur le bonheur d'une mort chrétienne.

DEPUIS que l'ancien Abbé eut écrit cette lettre, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort ; il l'avoit toujours devant les yeux , c'étoit le sujet ordinaire de ses entretiens avec ses Freres & avec ses amis ; comme il étoit pénétré des sentiments de Saint Bernard , dont la pénitence lui avoit servi de modele. » Pourquoi, leur disoit-il , appréhender la mort qui est également inévitable pour les justes & pour les pécheurs ? Que ces derniers-là craignent, on ne doit pas s'en étonner, c'est la fin de leurs plaisirs, c'est le commencement d'un malheur infini qui les accablera pendant toute une éternité ; mais pour ceux qui n'ont pensé qu'à satisfaire à la justice de Dieu, & à se rendre dignes de ses bontés , pourquoi craindre qu'il nous dépouille de cette chair mortelle, de cette

Lettre
à l'Abbé
Suger.

» partie terrestre & matérielle de nous-
» mêmes , de ce poids qui nous abaisse
» toujours vers la terre , & qui n'est ca-
» pable que de nous entraîner jusques
» aux enfers ? Pourquoi craindre que
» l'on nous ôte ce vêtement d'ignomi-
» nie que nos crimes ont souillé tant
» de fois , nous qui devons aller au Ciel
» pour y être revêtus des ornements de
» la gloire ? Elle est toute préparée pour
» nous , mais on ne nous l'accordera pas
» si nous ne sommes dépouillés de cette
» chair ; la gloire est faite pour être
» vêtue toute seule , & non pas pour être
» mise sur d'autres habits. Souffrons
» donc volontiers que l'on nous dé-
» pouille pour être revêtus si avanta-
» geusement. Dieu même n'a voulu être
» vêtu qu'après s'être dépouillé ; l'hom-
» me de Dieu ne doit donc pas préten-
» dre de retourner à Dieu , à moins que
» cet homme terrestre dont il est com-
» posé ne retourne à la terre qui est son
» origine. Ces deux parties qui sont
» comme deux hommes différents sont
» continuellement en guerre l'un avec
» l'autre , il n'y a point de paix à espé-
» rer que par leur séparation , ou s'il y
» a quelque paix , ce ne sera pas une
» paix de Dieu ni avec Dieu. On nous

« attend pour nous donner cette paix qui
 « est au-dessus de tout ce que nous de-
 « vons penser , les justes nous atten-
 « dent pour recevoir avec eux la ré-
 « compense qui nous a été promise :
 « enfin la joie du Seigneur nous at-
 « tend. »

Pendant que l'ancien Abbé se nour- 1700;
 rissoit de ces pensées , & qu'elles fai-
 soient le sujet de ses entretiens, le temps
 de sa dissolution approchoit , la fluxion
 qui se déchargeoit sur sa main prit un
 autre cours , elle se jeta sur la poitrine
 & lui causa une toux violente, On crut
 d'abord que ce n'étoit qu'un rhume &
 qu'il en guériroit comme de plusieurs
 autres , mais lorsqu'on vit que sa main
 rendoit moins d'humeurs que de cou-
 tume , & que même elle paroissoit gué-
 rie , on ne douta plus que la fluxion ne
 se jettât enfin sur la poitrine & ne lui
 causât la mort. A cette toux il survint
 divers maux , l'oppression de poitrine ,
 & ensuite la fièvre, l'humeur même qui
 lui passoit par la gorge devint si acre,
 qu'elle la lui écorcha de telle sorte qu'il
 ne pouvoit plus rien prendre sans de
 très-grandes douleurs , la langue lui en-
 fla, & l'inflammation fut si grande qu'el-
 le se pela d'elle-même,

Quelque temps après l'ancien Abbé se sentant un peu foulagé, un Religieux le vint voir ; comme il s'entretenoit avec lui, ce Religieux ne put retenir ses larmes, l'ancien Abbé s'en étant apperçu, lui prit tendrement la main, & lui dit : *Ah ! mon Frere, essuyez ces larmes, il faut bien se quitter enfin, & que la volonté de Dieu s'exécute ; nous ne sommes en ce monde que pour l'accomplir, & même nous ne sommes nés que pour mourir, depuis que le péché s'est introduit dans le monde, la mort y est entrée après lui, c'est sa peine, c'est son supplice, nous y sommes condamnés avant que de naître. Après tout je ne vous quitte pas pour long-temps, je ne fais que vous précéder, nous nous réunirons enfin pour ne nous plus séparer.*

Ce discours, bien loin de consoler ce Religieux, ne servit qu'à augmenter sa douleur, & à lui faire répandre une plus grande abondance de larmes. *Hé quoi, mon Pere, lui dit-il, d'une voix entrecoupée de sanglots, il faut donc se résoudre à vous quitter ? Quoique l'ancien Abbé fût lui-même touché, il le dissimula, & lui dit : Mon Frere, il ne faut point s'affliger comme*
les

les infideles , qui n'ont rien de meilleur à espérer après cette vie ; nous sommes les enfans des Saints , leur héritage nous attend ; si vous m'aimiez véritablement vous vous réjouiriez de ce que je vais être délivré des miseres de cette vie , pour jouir de la felicité toute pure que JESUS-CHRIST nous a méritée par son sang , & que j'espere de sa seule miséricorde ; car enfin que pouvons-nous faire qui puisse mériter un si grand bien ? Comme ce Religieux lui eut demandé quelques avis sur la conduite qu'il devoit garder après sa mort : Soyez fidele à Dieu , lui dit-il , & à tout ce que vous lui avez promis , il ne vous abandonnera pas ; le Pere Abbé aime le bien qui est établi dans cette maison , adressez-vous à lui. Vous avez encore M. l'Evêque de Séez qui nous aime , vous pourrez avec confiance vous ouvrir à lui , assurément il vous soutiendra. Après quelques autres avis il lui quitta la main , il fit le signe de la Croix sur son front , il l'embrassa , & lui dit : Adieu mon Frere , priez Dieu qu'il me fasse miséricorde.

L'ancien Abbé étoit si pénétré de sa bassesse & du sentiment de ses péchés ; qu'un de ses Freres lui ayant dit un jour qu'il alloit recevoir la couronne de jus-

tice, il est vrai, lui répondit-il, que Saint Paul l'appelle ainsi ; mais un pécheur comme moi ne doit point parler de justice avec Dieu, j'attends tout de sa miséricorde. Un moment après on lui entendit dire avec de grands sentiments de componction : Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, car quel est l'homme qui pourroit être justifié devant vous ?

1700. Le dix-huitième d'Octobre étant arrivé, il dit clairement que ses derniers moments s'approchoient ; qu'on y fût attentif, pour ne le laisser manquer d'aucun des secours qui sont en usage dans l'Eglise pour aider les fideles à faire un heureux passage de cette vie à l'autre. Depuis ce jour il commença à baisser sensiblement, mais il conserva toujours la même présence d'esprit. Le vingt-quatrième d'Octobre qui étoit un Dimanche, il communia pour gagner le Jubilé. Le Mardi suivant vingt-sixième du même mois, il reçut le Saint Viatique, & l'après-dinée l'Extrême-Onction, & l'absolution de l'Ordre en présence de la Communauté qui fondeoit en larmes.

Quand les prières furent achevées, il parla à ses Freres avec une tendresse

qui renouvella leur douleur, & leur fit répandre une grande abondance de larmes, il les embrassa tous, il les assura qu'il avoit toujours pour eux ce même cœur de Pere qu'ils avoient si souvent éprouvé; qu'il ne manqueroit pas de se souvenir d'eux, lorsque notre Seigneur lui auroit fait la miséricorde qu'il attendoit de sa bonté; il leur recommanda la charité, l'union, le silence, & les assura que tant qu'ils y feroient fideles, Dieu ne les abandonneroit point.

Le Pere Abbé lui présentant le Crucifix, lui dit: » Voilà mon R. P. celui qui
 » vous a tiré des voies si dangereuses
 » pour votre salut où vous étiez engagé
 » autrefois, pour vous cacher dans le
 » secret de sa face, en vous amenant
 » dans la solitude, après vous y avoir
 » comblé de ses graces; il veut mettre
 » présentement le comble à votre bonheur en vous donnant son Royaume.
 » L'ancien Abbé pénétré de douleur,
 » répondit : hélas ! mon Pere, je n'ai
 » pas fait de ces graces le bon usage
 » que je devois; mais nous servons un
 » bon maître, j'espère qu'il aura pitié
 » de moi, & qu'il suppléera par sa miséricorde infinie, & par la surabondan-

» ce de ses mérites , à ce qui manque
 » dans mes œuvres. Le Pere Abbé ajou-
 » ta quelque temps après : ce vous doit
 » être un sujet de consolation , mon R.
 » Pere, de ce que vous nous laissez tous
 » en paix dans cette maison, Dieu merci
 » il n'y a personne qui ne se porte au
 » bien. L'ancien Abbé répondit, Dieu
 » nous a délivré , mon Pere , de tout ce
 » qui pouvoit la troubler ; il faut lui en
 » rendre de continuelles actions de gra-
 » ces. »

Cependant comme il avoit beaucoup
 de peine à parler, & que sa voix s'af-
 foiblissoit, le Pere Abbé qui craignoit
 de l'incommoder lui demanda sa béné-
 diction pour la Communauté. L'ancien
 Abbé levant les mains au Ciel , pria
 Dieu de vouloir bien la bénir par son
 ministère , il lui donna ensuite sa bé-
 nédiction , & la Communauté se retira.
 Le Médecin entra après que les Reli-
 gieux se furent retirés ; & comme il
 eut examiné son mal , il lui dit : *Dieu*
vous traite mon Pere comme il a coutu-
me d'en user avec les prédestinés ; car
l'on ne voit guere de gens dans le monde
souffrir avec autant de patience & de conf-
tance que vous en avez. L'ancien Abbé
 répondit : *Il est vrai, il n'y a que Dieu.*

seul qui puisse me soutenir dans l'état d'accablement où je me trouve : cependant quelque grands que soient mes maux, Dieu me traite encore dans sa miséricorde, quand on a mérité l'enfer, tout est supportable, tout est léger.

Comme ses Religieux ne s'éloignoient jamais de lui qu'avec peine, de temps en temps ils venoient les uns après les autres, ou plusieurs ensemble, lui demander sa bénédiction, quelque besoin qu'il eût de repos, il n'en paroissoit point importuné : *Je suis à eux, (disoit-il) Dieu me les a donnés, laissez-les user de ce qui leur appartient. Pour ce qui est des Religieux, il leur disoit sans cesse : Mes Freres, vivez dans la crainte & dans l'amour de Dieu, mes chers Freres, vivez dans la charité & dans l'union ; Soyez tout à JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST sera tout à vous ; Soyez si fideles à Dieu, que rien ne soit capable de vous séparer du moindre de vos devoirs.*

Par tels & semblables discours il gravoit profondément dans leurs cœurs cette charité si essentielle au Christianisme & à l'état Religieux, cette union de l'esprit & des cœurs que JESUS CHRIST

prêt à mourir pour nous , recommanda si instamment à ses Apôtres , & en leur personne à tous ceux qui devoient croire en lui. Les Religieux de la Trappe n'ont pas oublié ces dernières paroles, qu'ils regardent comme le Testament de leur Pere ; la charité est leur loi dominante , c'est de toutes leurs regles la plus inviolable. A ces paroles pleines de feu , l'ancien Abbé ajoutoit sa bénédiction. *Je prie JESUS-CHRIST qui est la source de toutes les graces , (leur disoit-il ,) de vous bénir , & de confirmer la bénédiction que je vous donne en son nom.*



CHAPITRE XIV.

L'Evêque de Séez arrive à la Trappe pour rendre les derniers devoirs à l'ancien Abbé. Dernieres circonstances de sa vie. Mort précieuse devant Dieu de l'ancien Abbé de la Trappe.

QUOIQUE l'ancien Abbé n'eût plus de pensées pour le monde , il avoit toujours souhaité d'être assisté à la mort par son Evêque Diocésain ; il le desiroit encore dans ces derniers moments, c'étoit peut-être le seul desir qui lui restoit ; outre le profond respect qu'il avoit en général pour l'Episcopat, il étoit plein d'estime pour M. l'Evêque de Séez , une sainte amitié les unissoit depuis long-temps ; mais son humilité faisoit qu'il se croyoit indigne qu'il prît la peine de le venir assister dans ces derniers moments. Comme M. l'Evêque de Séez avoit le même desir , & qu'il l'avoit souvent témoigné , l'Abbé ne l'eût pas plutôt averti de l'extrémité où se trouvoit l'ancien Abbé , qu'il partit

1700. en diligence pour se rendre à la Trappe :
 Il y arriva le vingt-fixieme d'Octobre
 sur les cinq heures du soir ; il raconte
 lui-même dans la relation qu'il a faite
 de cette heureuse mort, qu'aux maux
 dont l'ancien Abbé étoit comme acca-
 blé , il survint une fièvre continue ac-
 compagnée de redoublements très-fré-
 quents ; qu'elle se déclara mortelle au
 douzieme jour , & que Dieu voulut en
 même temps que plus le Pere Abbé
 approchoit de sa fin , plus les vertus qu'il
 avoit mises en lui parussent tendres , pu-
 res, vives & lumineuses.

Il ajoute qu'en arrivant il apprit avec
 beaucoup d'édification que l'ancien
 Abbé avoit reçu ce jour-là le Saint
 Viatique & l'Extrême-Onction assisté
 de ses Religieux. Que dans cet état
 Dieu lui avoit fait la grace de distin-
 guer tous ses Freres par des avis pro-
 pres à leurs états & à leurs offices dif-
 férents , & de les exhorter tous à l'u-
 nion & à la charité , en leur donnant
 en même temps les témoignages les
 plus tendres de son amour pour eux.

Après que M. de Séez se fut ainsi
 informé de ce qui regardoit l'état pré-
 sent de l'ancien Abbé , il monta à l'In-
 firmerie , il le trouva au milieu des ar-

deurs de la fièvre dans une paix profonde ; il ne se plaignoit point, & ne donnoit aucun signe de la plus légère inquiétude. En approchant de sa couche sur laquelle il étoit revêtu de son habit Religieux comme s'il eût été en pleine santé, M. de Séez lui témoigna combien il étoit touché de l'état où il le voyoit ; qu'aussi-tôt qu'on l'en avoit averti, il avoit laissé toute autre affaire pour se rendre auprès de lui, & pour ne le plus quitter. Il ajouta qu'il devoit cela à tant de graces que Dieu avoit répandues sur lui, à l'édification qu'il avoit donnée à toute l'Eglise & en particulier au Diocèse de Séez, enfin à l'amitié qu'il lui avoit toujours marquée depuis son avènement à cet Evêché, de laquelle il étoit très-honoré & très-reconnoissant.

L'ancien Abbé lui répondit avec toutes les marques de la plus vive reconnoissance, *qu'il avoit ardemment souhaité d'avoir son assistance dans le moment terrible où il se trouvoit, & qu'il l'auroit sollicité avec encore plus de force, s'il n'avoit pas craint qu'il fût contraire à la modestie, qu'un simple Religieux lui donnât la peine de le venir chercher dans sa solitude ; mais aussi*

qu'il lui avouoit franchement que ç'eût été avec beaucoup de douleur qu'il se seroit vu mourir sans avoir reçu la bénédiction de son Evêque, & d'un Evêque qu'il honoroit & qu'il chérissoit particulièrement. En finissant ces paroles il lui prit la main, la porta à son front pour y former le signe de la Croix, & il se leva même autant qu'il pût pour la baiser ; mais M. de Séez retira sa main, & lui présenta la joue pour lui donner le baiser de paix.

M. de Séez s'étant assis auprès de lui, l'entretint des graces que Dieu lui avoit faites dans ce jour par la participation des Sacrements, par les prieres de ses Religieux, par leur zele, leur assiduité, & leur empressement à le soulager dans sa maladie, & à lui donner des preuves de leur reconnoissance & de leur respect. Voilà, répondit l'ancien Abbé, comme Dieu a pris plaisir de me favoriser dans tous les temps de ma vie ; il a répandu ses graces sur moi avec une libéralité infinie ; je n'ai pas su les ménager ; je n'ai été qu'un ingrat & un infidele, & malgré tout cela il daigne encore me les continuer jusques à la fin avec l'abondance que vous voyez. Sa voix étoit si foible qu'on avoit peine

à l'entendre ; mais en approchant l'oreille il étoit facile de distinguer toutes ses paroles , & de connoître que son cœur étoit tout pénétré de Dieu ; il s'enflammoit lorsqu'il parloit de lui , & il en parloit toujours noblement & avec tendresse.

Dans une autre occasion , comme plusieurs de ses Religieux étoient auprès de lui , M. de Séez lui demanda si Dieu ne soutenoit pas toujours dans le même degré de force & de vivacité, cette charité qu'il lui avoit donnée pour tous ses enfants ? L'ancien Abbé répondit : *M. par la grace de Dieu depuis quelques années je ne suis plus qu'un simple Religieux comme les autres ; ils sont mes Freres , & non pas mes enfants. Je me tiens assuré de leurs cœurs & de leurs prieres ; & s'il m'étoit permis d'avoir du regret à la perte que j'ai faite du libre usage de ma voix , ma douleur seroit de ne pouvoir leur faire entendre combien ils me sont chers , & avec quelle tendresse je les conserve tous dans le fonds de mon cœur ; j'espere les y porter devant Dieu , s'il daigne me recevoir dans le sein de sa miséricorde.* Il accompagnoit ses paroles des mouvements les plus touchants des yeux & de la main dont

il faisoit à chaque Religieux la démonstration des sentiments de son cœur.

Sur les huit heures du soir M. de Séez vint se renfermer avec lui comme il l'avoit souhaité ; dès que l'ancien Abbé l'aperçut il se découvrit , & pria un Frere de l'aider à se mettre à genoux pour recevoir sa bénédiction. M. de Séez s'y opposa , le remit sur sa chaise , il s'assit auprès de lui , on se retira , ils restèrent seuls. M. de Séez a dit depuis qu'après s'être mis tous deux en prieres , l'ancien Abbé lui avoit dit dans les termes les plus humbles , *qu'il souhaitoit lui montrer le fonds de son ame avant que de mourir , & recevoir l'absolution de son Evêque ;* qu'il lui avoit fait ensuite une confession générale de toute sa vie avec autant d'ordre & de présence d'esprit qu'il auroit pu faire une confession d'un mois. Ce Prélat ajoute que dans cette occasion , il a connu par les preuves les plus convaincantes , que Dieu avoit joint dans la personne de cet Abbé avec un esprit élevé , vif & pénétrant , une ame simple & d'une candeur admirable , & qu'il lui avoit rempli le cœur des plus grands sentiments

d'humilité, d'obéissance, de patience, de la pauvreté Evangélique, de pénitence, & de la charité qui naît d'une bonne conscience & d'une foi sincère.

A ce témoignage qui comprend tout ce qu'on pouvoit dire de plus avantageux pour l'ancien Abbé de la Trappe, M. de Séez ajoute, que lui ayant proposé s'il n'avoit rien à demander au Roi pour sa Communauté, il le pria d'assurer le Roi de sa fidélité; que s'il plaisoit à Dieu de le recevoir dans le Ciel, il ne cesseroit de lui demander la sanctification de sa personne sacrée & la prospérité de l'Etat. Qu'au reste il osoit supplier Sa Majesté de continuer au Monastere de la Trappe sa protection Royale dans les choses seulement qui tendront à maintenir en vigueur la discipline Monastique; mais que dans toutes les autres choses il souhaitoit que la Trappe fût oubliée, & que c'étoit la dernière & très-humble priere qu'il prenoit la liberté de faire au Roi. On lui parla aussi du saint Roi d'Angleterre dont il respectoit l'éminente vertu au-delà de tout ce qu'on en pourroit dire; il avoit même commencé une lettre pour Sa Majesté quelques jours auparavant, mais son mal ne lui avoit pas permis de l'achever.

Il pria qu'on lui en fît des excuses ; il se souvint encore de plusieurs de ses amis , & chargea le P. Abbé de leur mander qu'il s'étoit souvenu d'eux sur la cendre & dans les derniers moments de son Sacrifice.

Comme M. de Séez fût sur le point de se retirer , l'ancien Abbé lui dit , *qu'il se proposoit, si Dieu lui laissoit la vie pendant la nuit, de la passer en prières, & de faire tout ce qu'il pourroit pour n'être point à charge par ses infirmités aux Religieux qui vouloient bien prendre soin de lui.*

La même nuit qui précéda sa bienheureuse mort, étant assis sur sa chaise, il demanda le Pere Abbé qui avoit couché dans sa chambre ; comme il se fût approché, il l'embrassa tendrement, & lui dit : *Mon Pere je vous aime, je vous honore, ne m'oubliez pas dans vos prières, & je ne vous oublierai jamais devant Dieu : car quoique je ne sois qu'un malheureux pécheur j'espere en sa bonté qu'il me fera miséricorde.* Le Pere Abbé lui répondit qu'il s'étoit sacrifié pour lui obéir, en consentant qu'on lui imposât une charge aussi pesante & aussi dangereuse pour lui que celle d'Abbé ; mais qu'il le conjuroit de prier Dieu

que ce fût pour sa gloire , pour son salut , & pour celui de ses Freres. *Lorsque je vous ai ainsi obéi , continua-t-il , j'y ai toujours trouvé de la consolation , quelque pénibles & difficiles que fussent les emplois où vous m'avez mis en divers rencontres , & quelque contraires qu'ils fussent à mon inclination , & au desir que j'avois de demeurer dans la solitude & de garder le silence. Dieu , dit l'ancien Abbé , ne manque jamais de protéger ceux qui ne s'engagent dans les charges que par sa vocation , & qui ne s'y proposent que sa gloire & l'utilité du prochain. Soyez sûr , mon Pere , que Dieu vous bénira , je l'en prie & l'en prierai toujours de tout mon cœur.*

Comme il s'entretenoient ainsi , M. de Séez entra , il lui demanda comme il avoit passé la nuit ; il répondit *que Dieu lui avoit fait la grace de la passer comme il se l'étoit proposé la veille , & que l'espérance de le revoir lui avoit été une consolation bien sensible.*

Cependant ses douleurs de moment en moment devenoient plus vives , & la nature accablée faisoit juger que ce jour seroit le dernier de sa vie. M. de Séez en prit occasion de louer la bonté de Dieu qui lui donnoit une protection

si visible , & qui le soutenoit toujours au milieu des attaques les plus violentes des douleurs les plus sensibles. M. (dit l'ancien Abbé ,) *j'avoue sincèrement que s'il m'abandonnoit à moi-même je tomberois dans la lâcheté & dans l'accablement ; mais je dois publier à la gloire de mon Dieu , qu'il me fait la grace de me porter entre ses bras ; il touche vivement mon cœur , il le ranime , & le fait triompher de ma foiblesse.*

Tous ceux qui étoient présents souffroient eux-mêmes de la violence des maux dont Dieu achevoit d'éprouver la patience de ce grand Solitaire. M. de Séez en fut si touché qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *Mon Dieu quelle consolation & quel exemple vous me donnez ! Jamais sacrifice ne parut plus tranquille ni plus volontaire que celui que M. l'Abbé de la Trappe vous fait de sa vie. Aussi espérons-nous qu'il sera d'une agréable odeur devant vous. Alors l'ancien Abbé pénétré des sentiments les plus vifs de l'humilité la plus profonde , qu'est-ce que ma vie , dit-il , M. & qui suis-je moi-même tout entier pour oser faire à Dieu une offrande si peu proportionnée à son infinie Majesté ? Cette réflexion sur la grandeur de*

Dieu l'occupa pendant quelque temps. Puis il ajouta, *que par la grace de Dieu il étoit également prêt à continuer de souffrir en vivant plus long-temps, ou à mourir dès à présent, suivant ce qu'il plairoit à Dieu d'en ordonner, & qu'il le supplioit de lui faire toujours cette faveur de n'avoir en toutes choses qu'une conformité entiere à sa divine volonté, & une pleine soumission pour lui obéir quand il commanderoit.*

M. de Séez ajoute, que l'ancien Abbé, quelque accablé qu'il fût des douleurs les plus vives, ne pouvoit se laisser de recommander à ses Religieux avec une modestie charmante la paix, l'union, la charité, la fidélité à observer leur regle & à remplir leurs vœux dans toute leur étendue. M. de Séez en prit occasion de remarquer que Dieu donnoit à l'ancien Abbé la consolation de mourir comme Saint Jean, l'Apôtre bien-aimé de JESUS-CHRIST, au milieu de ses Disciples, dans une grande vieillesse, leur laissant comme lui par son Testament le précepte de la charité en héritage. L'ancien Abbé qui entendit cette réflexion, ajouta ces paroles rapportées dans la vie de Saint Jean; *Je les exhorte, M. de s'entr'aimer,*

330 LA VIE DE L'ABBÉ
*parce que c'est le commandement de
JESUS-CHRIST, & que remplir
le précepte de la charité, c'est remplir
tous les autres.*

Il conserva toujours dans ses habits, dans ses manieres, & en toutes choses la pauvreté, la modestie, & en même temps la propreté & les bien-féances. Il fut pendant toute sa maladie vêtu de ses habits de Religion; & quand on le mettoit sur sa paillassé, (car il n'eut jamais d'autre lit,) on lui laissoit jusques à ses souliers; il les portoit depuis dix ans; ils avoient servi à un Religieux dont il estimoit la pénitence; après sa mort il les prit pour lui; il demanda d'être enterré avec ces mêmes souliers, & d'être mis dans la terre la plus abandonnée & la plus déserte.

L'exactitude de M. de Séez à rapporter ses dernières paroles ne lui permet pas d'oublier que, comme pour ne point trop fatiguer l'ancien Abbé, il entretenoit les Religieux qui étoient présents dans son Infirmerie; il leur disoit que la pénitence étoit plus grande pour un Abbé que pour un autre Religieux; que non-seulement un Abbé étoit obligé de donner l'exemple des

austérités ordonnées par la regle, mais qu'il étoit exposé à beaucoup de peines & d'afflictions d'esprit par la conduite de personnes de caracteres si différens, & par les relations que sa charge lui donne au dehors avec le monde. Que l'affliction d'esprit lui paroïssoit un genre de pénitence plus dur au cœur de l'homme que toutes les autres austérités d'une regle que l'on a prévue, & que l'on a volontairement embrassée.

Sur cela l'ancien Abbé qui avoit éprouvé ces sortes de peines plus que nul autre, ne put s'empêcher de répondre avec vivacité : *Oui, M. rien n'est plus véritable, le monde est à un point de corruption qu'il n'y a plus moyen d'y vivre, ni d'avoir de relation avec lui sans une peine extrême; quelque éloignées que soient nos relations, ce sont-là nos croix les plus pesantes, & s'il y en avoit d'insupportables, ce seroit celles qui nous viennent du côté du monde.*

Comme le Pere Abbé favoit que l'ancien Abbé s'étoit fait une loi, depuis sa démission, de ne disposer de rien, il crut qu'il devoit l'inviter à prier M. l'Evêque de recevoir comme un gage de son amitié son Bréviaire & son nouveau Testament. Ces deux livres avec

la regle avoient fait sa consolation pendant sa vie , & c'étoit ceux dont il avoit coutume de se servir pour ses lectures , pour ses méditations , & même pour la composition des ouvrages qu'il fit sur la fin de sa vie. L'ancien Abbé fit ce petit présent de la maniere du monde la plus honnête & la plus modeste ; il ajouta qu'il prioit M. de Séez d'agréer qu'il se servît de son Bréviaire pour dire son Office jusques à sa mort : il mourut une heure après.

Cependant plus ses derniers moments approchoient , plus sa paix & sa tranquillité sembloient augmenter. Loin de le voir environné des horreurs de la mort (comme le remarque M. de Séez) il paroissoit dans une situation semblable à celle de ces anciens Patriarches dont l'Ecriture rapporte , qu'étant pleins de jours , & comblés des prospérités dont Dieu avoit récompensé leur vertu , ils faisoient toute leur occupation & toute leur joie de bénir & de louer Dieu , & de répandre sur leur famille les témoignages de leur tendresse , les bénédictions du Ciel , & les plus excellents préceptes d'une vie sainte & heureuse ; tel étoit l'ancien Abbé au milieu de ses Religieux at-

DE LA TRAPPE. LIV. V. 333
tentifs à ses derniers moments & à profiter de ses exemples.

A peu près vers le milieu du jour pendant que l'ancien Abbé disoit Nonne , il tomba dans une si grande foiblesse entre les mains de ses Religieux , qu'on le crut mort. Dans cette défaillance générale de la nature , comme si sa piété eût pris de nouvelles forces , on l'entendit qu'il disoit d'une voix faible ! *ô Eternité , quel bonheur , ô mon Dieu , d'être une éternité avec vous !* comme il fût revenu de cette foiblesse on lui présenta un Crucifix , il l'embrassa avec tous les sentiments de la piété la plus tendre ; il baïsa l'Image du Crucifix & la tête de mort qui étoit au pied de la Croix , comme pour témoigner à Dieu qu'il se soumettoit volontiers à la sentence de mort qu'il a prononcée contre tous les hommes , & qu'il alloit exécuter à son égard. En remettant la Croix entre les mains d'un Religieux , il remarqua qu'il baïsa l'Image du Christ sans baiser la tête de mort , alors il lui dit avec cette vivacité qui lui étoit naturelle , *pourquoi ne baisez-vous pas la tête de mort ? Baisez , mon Pere , baisez sans peine l'Image de la mort dont vous ne devez pas crain-*

dre la réalité. C'est elle qui finit notre exil & toutes nos misères, c'est par elle qu'on va à JESUS - CHRIST. Ce Religieux baïsa la tête de mort ; mais il regarda ce que l'ancien Abbé venoit de lui dire comme un avertissement de sa mort prochaine ; il ne se trompa pas, il mourut quelque temps après lui.

Cependant comme la diminution de ses forces faisoit juger que sa fin n'étoit pas éloignée, & qu'en effet il ne se soutenoit plus que par ce zele qui l'a accompagné jusques à la mort, on prépara la cendre & la paille sur laquelle il devoit mourir, & l'on fut avertir M. de Séez & le P. Abbé : ils se rendirent en diligence à l'Infirmierie : ils trouverent l'ancien Abbé qui regardoit tranquillement ce nouvel Autel qu'on lui préparoit pour achever son sacrifice. Quand tout fut prêt il s'aida lui-même à se mettre sur la cendre autant que ses forces purent le lui permettre : en cet état M. de Séez lui donna de l'eau-bénite, & se mit à genoux auprès de lui. Comme on commençoit les prières des agonisants, M. de Séez le pria de mettre sa main dans la sienne, il le fit avec toutes les marques possibles du plus profond respect : en cet état M.

de Séez lui présenta le Crucifix, & lui dit: M. ne demandez-vous pas pardon à Dieu, & me connoissez-vous. *M.* répondit l'ancien Abbé, *je supplie Dieu très-humblement du fonds de mon cœur de me remettre mes péchés quelque grands qu'ils soient par leur qualité & par leur nombre. Je tremble devant sa justice, mais il m'a donné pour sa miséricorde toute la confiance qu'un fils doit avoir en la bonté de son pere. Son extrême foiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage, mais un moment après il ajouta: Je conjure le Dieu tout-puissant, le Pere des miséricordes, le Dieu de toute consolation, par tous les mérites du sang de JESUS-CHRIST, de daigner me recevoir au nombre de ceux qu'il a destinés à chanter éternellement ses louanges, & à l'aimer éternellement. Pour vous, M. je ne vous oublierai pas si Dieu m'accorde cette grace, & je vous connois parfaitement.*

L'extrême foiblesse où se trouvoit alors l'ancien Abbé, donna occasion à M. de Séez de demander si on avoit eu soin de lui faire prendre quelque chose pour le fortifier. L'ancien Abbé répondit lui-même, *rien n'a échappé à l'attention de leur charité pour moi; ils*

336 LA VIE DE L'ABBÉ
ont pourvu à mon besoin , c'est ce qui
m'a conservé ce reste de vie qui me pro-
cure la consolation de remettre mon ame
entre vos mains pour la présenter à
Dieu.

Depuis ces paroles, celles qu'il pro-
féra n'étoient plus assez articulées pour
être aisément entendues, sa voix étoit
mourante , & les mots trop fréquem-
ment entrecoupés ; mais on ne laissoit
pas de s'appercevoir que son esprit &
son cœur étoient toujours occupés de
Dieu. M. de Séez qui connoissoit l'im-
portance de ces derniers moments qui
décident de l'éternité, lui suggéroit de
temps en temps des passages les plus
touchants des Pseaumes & des autres
livres de l'Ecriture sainte. L'Abbé qui
s'étoit accoutumé à ne vivre que de
la foi , & qui n'étoit occupé dans ces
derniers moments que du desir d'être
uni à Dieu d'une maniere qui ne lui
permît plus de s'en séparer , écoutoit
& suivoit ce qu'on lui disoit avec un
goût qu'on n'avoit pas lieu d'attendre
d'un esprit tout prêt à se séparer de
Psal. son corps. Ainsi M. de Séez lui ayant
26. v. dit. *Le Seigneur est ma lumiere & mon*
1. *salut.* L'ancien Abbé poursuivit , qui
16. v. *est-ce que je craindrai ?* M. de Séez con-
6. tinua,

tinua , quand on me livreroit un combat. L'Ancien Abbé ajouta , je mettrai en lui toute ma confiance. Enfin M. de Séez continuant : Venez , Seigneur , *Apoc.*
 J E S U S , c'est vous qui êtes mon pro- *c. 22.*
 tecteur & mon libérateur ; l'ancien Ab- *v. 20.*
 bé faisant un effort, répondit : Seigneur, *Psal.*
 ne tardez pas davantage , mon Dieu , hâ- *39. v.*
 téz-vous de venir. Ce fut les dernières *18.*
 paroles qu'il prononça , ou du moins
 qui purent être entendues , & il de-
 meura ainsi dans l'attente du Seigneur
 qui faisoit depuis si long-temps l'uni-
 que objet de ses desirs ; mais quoiqu'il
 ne parlât plus, il ne perdit rien de cette
 présence d'esprit qu'il avoit conservée
 jusques alors. Car M. de Séez s'étant
 apperçu qu'on avoit fermé la porte de
 sa chambre déjà presque remplie , dans
 la crainte que le malade ne fût incom-
 modé de la quantité du monde qui y
 seroit entré , M. de Séez pria qu'on ou-
 vrît toutes les portes pour laisser à ses
 enfants la consolation de recueillir les
 derniers soupirs de leur pere , & d'être
 les témoins des graces dont il plaisoit
 à Dieu d'accompagner sa mort. On
 remarqua que l'ancien Abbé témoigna
 par ses regards qu'il sentoît ce que M.
 de Séez venoit de dire.

Cette présence d'esprit étoit d'autant plus rare qu'il touchoit à son dernier moment ; en effet, dès que M. de Séez lui eût formé le signe de la Croix sur le front, l'ancien Abbé le regarda tendrement, lui ferra la main, leva les yeux au Ciel, & expira sans faire aucun mouvement, avec une tranquillité dont on n'a peut-être point vu d'exemple.

L'an 1700. Ainsi, (continue M. de Séez dont on a suivi le récit presque mot à mot,) il posséda jusques au dernier soupir son ame, son jugement, sa foi, son amour pour Dieu, sa confiance dans sa miséricorde infinie, sa piété, l'humilité, l'esprit de pénitence, le don de la persévérance finale, sa charité, son cœur, celui de ses Religieux, la paix de JESUS-CHRIST. Ainsi les caractères d'une ame grande & sainte se firent voir dans la sienne, & la miséricorde de Dieu qui l'avoit conduit à la perfection de la vie Monastique, lui accorda une mort aussi sainte & aussi douce que les maux dont Dieu avoit permis qu'il fût affligé les dernières années de sa vie avoient été violents, & que sa pénitence avoit été exacte & laborieuse ; il mourut le vingt-septieme

du mois d'Octobre de l'an mil sept cent, environ deux heures après-midi, à l'âge de soixante & quinze ans, après en avoir passé près de trente-sept dans la solitude, & dans l'exercice d'une pénitence si rigoureuse & si continuelle qu'elle a eu peu d'exemples dans les derniers siècles. M. l'Evêque de Séz ne se contenta pas de l'avoir assisté jusques au dernier soupir, il voulut lui rendre les honneurs funebres. Quoique le lieu destiné à la sépulture des Abbés soit le Chapitre, cependant, pour suivre ses intentions, on l'enterra dans le Cimetiere; ce bon Pere ayant voulu, même après sa mort, se trouver au milieu de ses enfants.

Telles ont été la vie & la mort d'Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Réformateur de la Trappe de l'Etroite Observance de Cîteaux. Dieu l'avoit suscité dans ces derniers siècles pour lui préparer un peuple parfait, comme parle l'Ecriture sainte; pour faire revivre, autant que le malheur des temps l'a pu permettre, l'ancienne pénitence, l'esprit, les sentiments, & les pratiques de cet heureux âge de l'Eglise, auquel la discipline Monastique paroïsoit dans sa perfection & dans toute sa vigueur.

Dieu lui donna toutes les qualités nécessaires pour l'exécution d'un si grand dessein, un esprit élevé, vif, pénétrant, beaucoup de capacité, de grandes lumières, un courage à l'épreuve de toutes les contradictions des hommes, toute la fermeté & toute la constance dont il avoit besoin pour se soutenir contre ses propres foiblesses, contre ces dégoûts, ces inégalités, ces inconstances qui semblent inséparables de la condition humaine ; ses lumières lui faisoient connoître ce que Dieu demandoit de lui pour sa propre sanctification, & pour celle de ceux qui se sentiroient touchés de ses exemples, & sa fermeté le rendoit, pour ainsi dire, inébranlable dans ce qu'il avoit une fois entrepris pour la gloire de Dieu & pour l'avantage de l'Eglise.

On auroit de la peine à raconter combien il lui a été utile par ses exemples, par ses écrits, par ses avis, par ses lettres, par sa pénitence, par ses prières. L'éclat de la vie qu'il menoit dans sa retraite s'étant répandu, non-seulement dans la France, mais encore dans tous les pays qui l'entourent, y a converti un nombre infini de pécheurs, on accouroit de tous côtés pour pro-

fitier de ses exemples ; rien ne résistoit à l'attrait de la grace que Dieu avoit attaché à sa conduite , les liens les plus forts , les difficultés les plus insurmontables , les répugnances les plus invincibles , tout cédoit à la force de ses discours , ou à l'impression de ses exemples. On fait , à n'en pouvoir douter , qu'il y a eu des temps où trois ou quatre cents personnes demandoient tout à la fois à entrer dans la Trappe , & faisoient les plus fortes instances pour y être reçus. Rien n'étoit capable de les en détourner , ni la situation mal saine du Monastere , ni les maladies continues , ni les morts fréquentes des Religieux , ni l'austérité de la vie , ni la pénitence rigoureuse qu'on y pratiquoit jusques à la mort.

Mais si l'Abbé de la Trappe a été si utile à l'Eglise & au monde par le grand nombre de conversions qu'il y a faites , on peut dire qu'il l'a encore été davantage à l'état Monastique qui en fait une partie si considérable. Lorsqu'il quitta le monde pour embrasser la profession Religieuse , la plupart de ceux qui s'y étoient engagés ignoroient leurs obligations les plus essentielles , & ne pensoient pas même à s'en acquit-

ter, à l'exception de quelques Maisons particulieres, de quelques Ordres nouvellement établis, & de quelques Congrégations réformées ; le relâchement avoit prévalu par-tout. Le moindre des soins de la plupart des Religieux, étoit de se retirer d'un état dont ils ne connoissoient ni le dérèglement ni le danger, chacun ne se propoisoit que de vivre comme il voyoit vivre les autres, sans croire qu'il y eût rien de meilleur à faire. La sainteté des Fondateurs étoit effacée de la mémoire aussi-bien que du cœur de leurs succeffeurs, leurs pratiques n'étoient ni connues ni suivies. Les enfants ignoroient l'obligation qu'ils avoient d'imiter leurs Peres, & la plupart vivoient dans une si grande indifférence pour les choses de leur état qu'ils négligeoient de s'instruire de la maniere dont ils avoient vécu.

Dieu se servit des exemples & des écrits de l'Abbé de la Trappe pour dissiper des ténèbres si épaisses ; il n'y eut pas seulement des Religieux particuliers & en grand nombre, qui touchés de ses instructions quitterent leurs dérèglements, ou s'affermirent dans le bien, malgré les oppositions & les mauvais exemples ; il y eut encore plu-

seurs Maisons Religieuses qui se réformèrent & changerent de vie ; divers Monasteres lui demanderent des regles de conduite , & plusieurs Abbés de son Ordre touchés de son exemple, établirent dans leurs maisons, autant qu'ils le purent , le même genre de vie qu'il avoit établi dans la sienne ; il y eut même des Abbeſſes qui pénétrées de leur indignité à la vue de leurs obligations, se porterent d'elles-mêmes à se déposer : en un mot , l'on peut dire qu'il y a peu d'ouvrages qui aient produit d'aussi grands fruits que ceux de l'Abbé de la Trappe.

Dieu donnoit la même bénédiction à ses avis & à ses lettres , on le consultoit de tous côtés, ou de vive voix ou par écrit ; il avoit reçu une grace si singuliere pour persuader & gagner les cœurs , & ceux qui avoient quelque relation avec lui y prenoient une confiance si entiere , qu'ils croyoient avoir reçu de Dieu même les conseils & les avis qu'il leur donnoit ; aussi faut-il avouer que ce qu'on voyoit de l'Abbé de la Trappe, quelque extraordinaire qu'il fût , n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus grand en lui. On a vu peu de gens de sa profession qui eussent autant

344 LA VIE DE L'ABBÉ
de talents extérieurs ; ils étoient cependant fort inférieurs aux dispositions intérieures de ce grand Solitaire. Toutes les vertus Chrétiennes & Religieuses sembloient avoir concouru pour les former , c'est ce qu'on va voir dans le sixieme & dernier livre de sa vie. Je m'attacherai avec la dernière exactitude à ses sentimens & à ses maximes ; je parlerai beaucoup moins que lui , & je joindrai à ses paroles plusieurs traits de sa vie qui n'ont pu trouver place dans son Histoire.

Fin du cinquieme Livre.





LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De sa piété & de son amour pour Dieu. Combien il étoit pénétré de la crainte de ses jugements. Excellente maxime sur l'amour du prochain.

LE PREMIER des devoirs de l'homme comme le plus indispensable regarde ses dispositions envers Dieu; il n'est au monde que pour l'honorer, l'aimer, & le servir : Dieu ne s'est point proposé d'autre fin en le tirant du néant, & il ne peut en avoir d'autre en le soutenant & en l'empêchant d'y retomber. Les créatures mêmes qui l'environnent l'avertissent incessamment de ce qu'il doit à Dieu, car enfin dit l'Abbé de la Trappe : Si De la
les cieux & tout ce que l'univers en- sainte-
ferme nous parlent incessamment de sa té &
des de-

voirs de la vie Monastique. *magnificence & de sa gloire , ils nous disent en même temps l'obligation que nous avons de l'aimer : car seroit-il possible , continue-t-il , que l'on fût qu'il est l'auteur de tous ces ouvrages , que toutes ces merveilles sont les effets de sa bonté & de sa puissance , qu'elles ont pris dans cette source infinie de toutes sortes de richesses , ce qui éclate en elles de bon & de beau , & que l'on ne crut pas qu'on est obligé de l'aimer ?*

Ibid. Il reconnoît ensuite que si sa bonté infinie nous porte à l'aimer, sa Majesté, sa puissance, sa justice & tous ces autres attributs que nous concevons en Dieu, & qui sont inséparables de son essence, nous mettent dans la nécessité de le craindre de l'adorer, & de le servir.

Ces sentiments d'amour & de crainte, en quoi toute la piété consiste, occupoient incessamment le cœur de l'Abbé de la Trappe. » Quand je pense , » dit-il , aux extrêmités de ma vie, au » compte que je dois rendre à Dieu , » à ce jugement si rigoureux , à cette » justice inflexible qui punira tout ce » qui aura mérité de l'être, à cette multitude infinie de péchés, d'actions, de » paroles, de pensées, qui sont effacées

» de ma mémoire , & qui subsistent dans
 » celle de Dieu , à cette Sentence ef-
 » froyable qui chassera pour jamais ses
 » ennemis de sa présence & de la so-
 » cieté des Saints ; quand je pense que
 » Dieu a trouvé de l'iniquité dans ses
 » Anges , & que les cieux avec toute
 » leur beauté & leur éclat ne sont pas
 » exempts de taches à ses yeux , enfin
 » quand je pense qu'il aura un oubli
 » éternel pour ceux qui l'auront oublié ;
 » que cette nuit affreuse qui doit être
 » leur partage & leur supplice , n'aura
 » ni bornes ni adoucissement , je me
 » trouve rempli de tristesse & d'effroi ,
 » & accablé sous le poids de ma crain-
 » te & de ma douleur. Je ne puis me
 » souffrir moi-même de ce que je pro-
 » fite si peu de toutes ces connoissan-
 » ces , que je m'occupe d'autre chose
 » que des moyens que Dieu me don-
 » ne pour éviter de si grands maux , &
 » de ce que je vis comme si je n'avois
 » rien à craindre. »

Voilà les impressions que la vue de
 la sainteté de Dieu , de sa puissance ,
 de sa justice faisoient sur le cœur de
 l'Abbé de la Trappe ; mais il ne s'ar-
 rêtoit pas à de vaines spéculations , à
 des pensées stériles qui ne sont suivies

d'aucun effet; cette crainte de Dieu dont il étoit pénétré le faisoit agir, c'est elle qui lui fit quitter le monde, qui le dépouilla de tous les biens qu'il y possédoit, & de tous les avantages qu'il avoit droit d'y prétendre; c'est elle qui l'obligea d'entrer dans la solitude, qui l'y soutint, & qui lui fit embrasser cette pénitence rigoureuse qu'il a pratiquée jusques à la mort.

Mais comme il savoit que la crainte n'est que le commencement de la sagesse, que, quelque impression qu'elle puisse faire sur le cœur, elle ne doit servir qu'à introduire la charité; qu'à proprement parler on n'honore Dieu qu'en l'aimant, & que la piété consiste principalement dans l'amour qu'on a pour lui; après que l'Abbé de la Trappe a fait connoître combien son cœur étoit pénétré de la crainte des jugements de Dieu, il s'explique sur les sentimens d'amour dont il étoit rempli à la vue de ses bontés & de ses miséricordes infinies.

» Si je me tourne, dit-il, (en s'adressant à Dieu,) d'un autre côté,
 » & si je mets la fin de ma course dans
 » un autre jour, hélas ! que mes sentimens sont contraires, & que je

» trouve de fujets de joie dans la vue
» de vos jugemens ; j'y apperçois tou-
» tes ces dispositions de miséricorde que
» vous avez gardées envers les ames
» qui ont eu le bonheur de vous servir,
» & cette application que vous avez
» eue pour les garantir de tout ce qui
» étoit capable de leur nuire , les soins
» que vous avez pris de les soutenir dans
» les endroits glissants où elles se sont
» rencontrées , de les porter comme en-
» tre vos bras , lorsqu'elles ne pou-
» voient , fans une perte évidente , ap-
» puyer le pied sur la terre , & comme
» quoi par une bonté qui ne se peut
» comprendre , vous avez fait en sorte
» que les maux mêmes dans lesquels
» vous avez permis qu'elles soient tom-
» bées , ont contribué à les rendre heu-
» reuses. Je vois en même temps ces
» couronnes que vous leur avez pré-
» parées pour récompenser leurs com-
» bats , ce Royaume de gloire qui les
» attend ; je les vois revêtues de robes
» plus éclatantes que la neige qui sui-
» vent l'agneau sans tache à ces fon-
» taines délicieuses , à ces pâturages di-
» vins , qui jouissent avec lui des dou-
» ceurs d'une béatitude immortelle ; je
» les vois dans cette lumière innacces-

» fible que l'œil n'a jamais vu , qu'au-
 » cun efprit n'a compris , & que tou-
 » tes les bouches du monde ne fau-
 » roient exprimer. Alors je m'écrie avec
 » votre Apôtre : Quelle comparaifon y
 » a-t-il, Seigneur, entre les travaux &
 » les récompensés ? Et que les hom-
 » mes font aveugles d'aimer mieux de-
 » meurer pour quelques moments dans
 » des cabanes de terre & de boue , que
 » d'habiter pour jamais dans ces taber-
 » nacles d'une beauté , d'un éclat &
 » d'une magnificence infinie. »

Après que l'Abbé de la Trappe , à
 l'exemple de David & de Saint Paul,
 s'est excité à l'amour de Dieu par la
 vue des récompensés & du bonheur
 qu'il a préparé à ceux qui l'aiment , il
 regarde Dieu en lui-même , & recon-
 noît qu'indépendamment de ce qu'il
 a fait & de ce qu'il a réfolu de faire
 pour nous , il mérite tout notre amour.

» Quand vous ne m'auriez pas com-
 » mandé, continue-t-il, de vous aimer,
 » Seigneur, je ne laifférois pas de m'y
 » croire indiffenfablement obligé ; com-
 » me votre Majesté & votre toute-puiff-
 » fance font par elle-même un objet
 » néceffaire de mon adoration , votre
 » miféricorde & votre bonté le font

» aussi de mon amour. Ainsi le com-
 » mandement que vous en faites n'est
 » qu'afin de nous en rendre l'obliga-
 » tion plus pressante, & que nous soyons
 » plus incapables d'y manquer. Cepen-
 » dant quoique rien ne me dût être ni
 » plus agréable ni plus doux que d'ai-
 » mer ce qui est infiniment aimable, que
 » tout ce que je fais, & tout ce que je
 » connois de vous me presse & m'attire,
 » j'ai de la peine à vous donner tou-
 » tes les affections de mon cœur, &
 » les créatures qui me sollicitent sans
 » cesse gagnent toujours quelque chose
 » sur moi au préjudice de ce que je
 » vous dois. »

Il fait ensuite une réflexion très-so-
 lide que l'on ne sauroit assez faire, &
 que l'on ne fait presque jamais, quoi-
 que notre bonheur ou notre malheur
 éternel en dépendent absolument, &
 que ce soit l'unique cause pour laquelle
 les justes mêmes ont souvent besoin
 d'être purifiés après leur mort.

» Si j'avois, ajoute-t-il, devant les
 » yeux, Seigneur, cette grande vérité
 » que vous nous avez apprise, si je
 » pensois aussi souvent que je le de-
 » vrois, que l'amour qui aura dominé
 » dans notre cœur durant le cours de

» notre vie , recevra son dernier ac-
 » complissement à l'heure de notre
 » mort , & nous dominera pour ja-
 » mais , avec quel soin , & qu'elle ap-
 » plication ne veillerois - je point sur
 » moi-même , pour empêcher qu'il ne
 » s'y formât point d'autre amour que
 » le vôtre , de crainte de vous perdre
 » & de me trouver accablé sous les
 » ruines des créatures auxquelles je me
 » ferois attaché.

A cette réflexion l'Abbé de la Trap-
 pe en ajoute une autre qui n'est pas
 moins excellente, c'est que l'amour de
 Dieu est le plus efficace de tous les
 moyens pour obtenir quelque chose de
 lui, avec cet amour on peut tout, sans
 lui, on ne peut rien.

» Le moyen , dit-il , de ne pas ai-
 » mer Dieu quand on connoît ce que
 » l'amour peut auprès de lui : c'est par
 » l'amour qu'il adoucit nos peines , &
 » que son joug qui paroît si pénible à
 » la nature devient doux & léger ; c'est
 » par l'amour que nous le cherchons ,
 » c'est par l'amour que nous le trou-
 » vons ; c'est par l'amour que nous frap-
 » pons à la porte de son cœur , c'est
 » par lui qu'elle nous est ouverte ; c'est
 » par l'amour que nous obtenons les

»dons & les graces , c'est par lui que
 »nous les conservons. Enfin c'est l'a-
 »mour qui guérit les maladies de nos
 »ames , & qui referme les plaies que le
 »péché y avoit faites. »

Quand on examine le commande-
 ment que Dieu nous fait de l'aimer ,
 il semble qu'on ne le puisse accorder
 avec celui par lequel il nous ordonne
 d'aimer notre prochain , & même de
 nous aimer nous-mêmes , puisque l'a-
 mour que nous nous devons doit être la
 la mesure & la regle de celui qu'il nous
 commande d'avoir pour tous les hom-
 mes sans exception , car le mot de pro-
 chain n'a pas moins d'étendue. Dieu
 nous ordonne de l'aimer sans bornes ,
 de l'aimer de tout notre cœur, de tou-
 te notre ame, de toutes nos forces , que
 nous reste-t-il pour nous mêmes , que
 pouvons-nous donner au prochain ?

L'Abbé de la Trappe fait sur cela
 une excellente réflexion. »*Vous voulez,*
 »*Seigneur* , dit-il, en s'adressant à Dieu,
 »vous voulez que je joigne à l'amour
 »que je vous dois l'amour de mon pro-
 »chain , & pourvu que je me tienne
 »dans les regles que vous m'avez pres-
 »crites, bien loin qu'il diminue celui
 »que je vous porte, il ne fait que l'aug-

»menter & l'étendre , puisque c'est
 »vous , mon Dieu , que j'aime en lui,
 »& que tout ce que j'y trouve je ne
 »le dois aimer que par rapport à vous
 »& pour l'amour de vous.

»Je fais , ajoute-t il , qu'on peche en
 »deux manieres à son égard , l'une en
 »lui faisant injure , l'autre en lui refu-
 »sant les secours qui lui sont néces-
 »saires , lorsqu'on peut les lui donner.
 »Celui-là mérite le nom de méchant
 »qui tombe dans l'une ou l'autre de
 »ces fautes , & ceux qui vous aiment
 »véritablement, Seigneur , ne les com-
 »mettent jamais. » C'est cette maxime
 qui a rendu l'Abbé de la Trappe si
 charitable , si tendre pour le prochain ,
 si appliqué à tous ses besoins , qu'il
 aimoit mieux manquer lui-même des
 choses les plus nécessaires que de ne
 le pas secourir dans toutes ses néces-
 sités ; mais c'est encore cette même
 maxime qui l'a rendu si patient , qui
 a étouffé dans son cœur tout le ressen-
 timent des injures , & qui l'a porté à
 faire toujours du bien à ses ennemis ,
 tant il est vrai que le précepte de l'a-
 mour bien entendu , règle tous les de-
 voirs de la vie.

CHAPITRE II.

Que la piété Chrétienne ne permet pas de séparer les sentiments de l'amour & de la crainte de Dieu ; qu'ils doivent occuper le cœur tour à tour. Exemple remarquable sur ce sujet rapporté par l'Abbé de la Trappe.

L'ABBÉ de la Trappe étoit si persuadé qu'on ne peut aimer Dieu sans craindre de l'offenser & de s'en voir séparer, ni le craindre d'un amour filial sans l'aimer, qu'il ne séparoit jamais ces deux sentiments : ils occupoient son cœur tour à tour. C'est ce qui fait qu'après avoir regardé Dieu comme l'objet de notre crainte & de notre amour, dans les sentiments qu'on vient de rapporter de lui, il finit par cette prière : *Faites, Seigneur, que cette double face de votre éternité me soit toujours présente, que je vous craigne ; que je vous aime ; que je joigne à la crainte des maux l'espérance des biens futurs : & que je ménage avec tant de fidélité ces dispositions si opposées, ces*

356 LA VIE DE L'ABBÉ
*graces si précieuses , que j'obtienne de
votre miséricorde la délivrance des uns,
& la jouissance des autres.*

Mais s'il conservoit précieusement ces deux sentiments , il ne manquoit jamais de les inspirer à ceux qui étoient sous sa conduite. Il en ufoit de même à l'égard de ses Religieux , quoiqu'il semblât que des hommes qui font profession d'une si grande perfection , devoient plutôt se conduire par l'amour que par la crainte. C'est ce qui le porta un jour qu'il assistoit à la Conférence, à leur raconter l'histoire qu'on va rapporter , elle est assez remarquable pour n'être pas omise.

Les sentiments des Quiétistes avoient causé à Rome & dans une partie de l'Italie , tous les mouvements que l'on fait. Lorsque ces opinions furent répandues en France , elles furent suivies par des personnes de tous états & de toutes conditions. La nouveauté a toujours eu des charmes. Il est certains esprits qui ne s'en peuvent défendre , sur-tout quand elle favorise les passions. Dans un Monastere fort éloigné de la Trappe, une Religieuse se laissa séduire à ces nouvelles opinions ; elle avoit de la naissance & beaucoup,

d'esprit ; la vanité qu'elle en conçut ne contribua pas peu à la jeter dans les égarements qui furent enfin les suites des sentiments qu'elle avoit embrassés : ses Supérieures qui prévirent où ils pourroient aller , l'avertirent de bonne heure , souvent & fortement , & lui remirent vivement devant les yeux les jugements de Dieu. La Religieuse répondit qu'elle se conduisoit par les sentiments du pur amour ; que les motifs de crainte ne convenoient point à des épouses de JÉSUS-CHRIST ; que c'étoit les dégrader , que de vouloir les y assujettir. Ses Supérieures lui représenterent que la crainte & l'amour s'accordoient fort bien ensemble ; que l'une n'excluoient point l'autre ; & qu'il n'y avoit même rien de plus utile que la crainte pour résister aux tentations , & pour affermir l'ame dans la pratique constante de la vertu. La Religieuse retranchée dans les sentiments du pur amour , ne faisant aucun état de ces remontrances, ses Supérieures furent obligées de l'abandonner à elle-même. Elle se soutint pendant quelque temps , ou du moins elle parut se soutenir ; mais elle tomba enfin dans de si grands désordres , qu'elle en eut honte elle-même.

me ; Dieu la toucha , elle ouvrit les yeux , & elle reconnut les illusions où le pur amour mal entendu l'avoit jetée , & résolut enfin de travailler sérieusement à sa conversion. La difficulté fut de savoir à qui elle pourroit s'adresser ; elle n'osoit se découvrir à ses Supérieures ; elle ne pouvoit se résoudre à leur déclarer ses désordres , & elle ne connoissoit personne à qui elle pût confier sa conscience , & qui fût capable de l'aider à sortir du malheureux état où elle se trouvoit. Cependant la vue des jugements de Dieu agissoit fortement sur son cœur ; & le trouble de sa conscience ne lui permettoit pas de goûter aucun repos : triste situation d'une ame qui revient de ses égarements , & qui ne sait à qui s'adresser pour en sortir.

Comme elle étoit dans ce pitoyable état , Dieu permit qu'elle entendît parler du Monastere de la Trappe , & de l'Abbé qui en avoit la conduite ; elle fut frappée de ce qu'on lui dit de son zele , de ses lumieres , de sa charité & de sa compassion pour les pécheurs ; elle crut encore qu'ayant passé lui-même une partie de sa vie dans les égarements dont elle vouloit sortir , il en

étoit d'autant plus propre à la conduire dans les voies qu'il avoit suivies si constamment depuis sa conversion ; mais si la réputation de l'Abbé de la Trappe la sollicitoit de s'adresser à lui, l'austérité de sa vie l'effrayoit, & elle appréhendoit de trouver en lui un médecin qui n'épargneroit ni le fer ni le feu pour la guérir, & pour l'empêcher de tomber.

La grace qui agissoit sur son cœur l'emporta enfin ; elle résolut de s'adresser à l'Abbé de la Trappe ; elle lui écrivit une longue lettre de plus quatre-vingt pages. Elle lui mandoit dans cette lettre tout ce qu'on vient de raconter. Elle lui faisoit une confession générale de toute sa vie, depuis l'âge de quatorze ans, & elle lui demandoit ses avis pour se conduire dans le commencement & dans le progrès de sa conversion. L'embarras fut grand pour envoyer cette lettre. Elle se résolut enfin de l'abandonner à tous les dangers où elle pourroit être exposée dans un si long voyage.

L'Abbé de la Trappe avant reçu cette lettre, y fit une réponse conforme aux dispositions & aux besoins de la personne qui l'avoit écrite ; mais il

se trouva dans une grande perplexité quand il fallut l'envoyer ; il craignoit d'un côté les dangers d'un long voyage, & il appréhendoit de l'autre, que cette lettre ne tombât entre les mains des Supérieurs de la Religieuse, & ne leur apprît ce qu'elle lui avoit confié en confession, & ce qu'elle ne se pouvoit résoudre à leur déclarer.

Pour éviter ces inconvénients, l'Abbé de la Trappe prit un parti digne de sa piété & de sa générosité. Il choisit un Ecclésiastique de ses amis dont il connoissoit la fidélité, la piété & les lumieres. Il lui confia sa lettre, & fournit aux frais du voyage & du retour. La lettre fut rendue en main propre. La Religieuse suivit exactement les avis de l'Abbé de la Trappe ; & depuis ce temps-là elle édifia autant ses Sœurs par sa piété, son humilité, & par la sainteté de sa vie, qu'elle les avoit scandalisées par sa vanité & ses dérèglements.

Voilà ce que l'Abbé de la Trappe jugea à propos de raconter à ses Religieux dans une de ses Conférences. Il en conclut que la cause de la chute de cette Religieuse, fut de ce qu'elle prétendit séparer la crainte de Dieu de

de son amour. Qu'elle perdit par-là la vue de ses jugemens, cette vue salutaire qui est notre plus ferme appui contre les tentations & contre toutes les attaques des ennemis de notre salut; la charité sans crainte (ajoute-t-il) est réservée pour le Ciel, parce qu'alors nous seront jugés, nous n'aurons plus de tentations à vaincre, ni d'ennemis à combattre. En cette vie les plus innocents doivent craindre de tomber, & les plus justes de ne pas persévérer: c'est pour cela que l'Apôtre nous avertit de travailler à notre salut avec crainte & tremblement. Ce n'est pas (continue-t-il,) qu'on ne puisse s'abandonner quelquefois aux sentimens d'amour; mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse en cette vie parvenir à un état où la crainte ne soit plus nécessaire. La vue des jugemens de Dieu est le plus ferme appui de l'innocence; c'est ce qui soutient dans la pénitence; c'est ce qui nous préserve de la présomption qui est presque toujours suivie des chûtes les plus affreuses.



CHAPITRE III.

Du mépris du monde. Combien ce sentiment étoit profondément gravé dans le cœur de l'Abbé de la Trappe.

COMME rien ne dispose plus à estimer le monde que l'amour qu'on a pour lui, il n'y a rien aussi qui nous en inspire plus infailliblement le mépris que l'amour qu'on a pour Dieu. Car enfin c'est l'amour qui donne le prix à tout ce qu'on a aimé. D'ailleurs Dieu & le monde sont si opposés, qu'on ne peut aimer & estimer l'un, sans haïr & mépriser l'autre. Il ne faut donc pas s'étonner si l'Abbé de la Trappe, qui étoit si pénétré de l'amour de Dieu, parle si fortement du mépris du monde.

« Quel aveuglement, dit-il, de
« vouloir trouver dans le monde quel-
« que chose qui mérite qu'on s'y atta-
« che ? Y a-t-il un méconte pareil
« à celui de considérer comme une ha-
« bitation aimable, un lieu de bannif-
« sement & de supplices ? Nos jours

„passent comme des éclairs , ils sont
 „pleins de douleurs & d'amertume ;
 „nos ames sont défigurées par le nom-
 „bre infini de nos péchés ; nos passions
 „nous dominent ; nos affaires nous in-
 „quiètent ; nos craintes nous troublent ;
 „nos vanités nous dissipent ; les tra-
 „vaux nous accablent ; les tentations
 „nous pressent ; nos maladies nous cha-
 „grinent ; nous sommes à charge à nous-
 „mêmes ; nos ennemis nous persécu-
 „tent ; nos amis nous manquent de
 „foi : & souvent les choses dont nous
 „avons fait dépendre notre repos , sont
 „celles qui nous en privent , & qui
 „causent nos ennuis. Enfin on ne dé-
 „couvre dans ce monde qu'un amas de
 „misères. Cependant si Dieu ne règle
 „les sentiments de notre cœur , s'il ne
 „prend sur lui un empire absolu , tous
 „ces sentiments nous seront inutiles ;
 „nous demeurerons les mains vuides
 „dans notre servitude ; nous ferrons
 „nos chaînes ; nous consentirons à tous
 „nos maux ; & par une illusion qui ne
 „se peut comprendre , ce qui devrait
 „être l'objet de notre haine , deviendra
 „l'objet de nos occupations , de nos
 „soins , & peut-être de notre amour.
 „Si ce malheur arrivoit (continue-t-il,)

» si l'on étoit aussi aveugle pour mettre
 » ce monde tout haïssable qu'il est dans
 » un autre jour ; & pour lui donner une
 » face contraire , en fermant les yeux
 » sur ses laideurs & sur ses difformités ,
 » on n'en feroit que plus malheureux.
 » Car si on étoit une fois touché de ses
 » plaisirs ; si on s'engageoit dans ses vo-
 » luptés ; si ses amusements venoient à
 » plaire ; si ses occupations , toutes vai-
 » nes qu'elles sont , paroïssent des cho-
 » ses solides , & qu'on se laissât aller ,
 » comme ceux qui ne vivent que pour
 » lui , à cette passion de lui plaire si
 » honteuse & si fausse , l'égarement se-
 » roit sans retour , la perte assurée ; &
 » l'on n'auroit rien à attendre de Dieu ,
 » que la peine dont il punira si juste-
 » ment ceux qui , après avoir connu la
 » voie de la vérité , l'auront quittée
 » pour suivre celle de l'erreur & du
 » mensonge. »

L'estime & l'amour du monde sont
 donc toujours , selon l'Abbé de la Trap-
 pe , infiniment dangereux pour tous ceux
 qui s'en laissent occuper ; mais ils le sont
 encore plus pour ceux que Dieu en a
 détrompés ; & à qui il a fait connoître
 sa vérité. La première disposition n'est ,
 pour ainsi dire , qu'une maladie ; la se-

conde est une rechûte qui est le plus souvent suivie de la mort. Cependant comme le monde se présente toujours à nos yeux, qu'il nous environne, & que nous l'avons, pour ainsi dire, au dedans de nous-mêmes, rien n'est plus difficile que de se défendre de l'impression qu'il fait sur les sens, & par les sens sur le cœur; ou pour mieux dire, il n'y a que le secours continuel de Dieu qui nous en puisse garantir. C'est ce qui fait que l'Abbé de la Trappe s'adresse à lui; & que plein de défiance de lui-même, il met toute sa confiance en lui; & qu'il reconnoît que ce n'est pas assez qu'il nous ait fait connoître que le monde ne mérite que du mépris, mais que sa grace nous est absolument nécessaire pour le mépriser en effet. »Faites, Seigneur, lui »dit-il, que je me conduise toujours »par les lumieres que vous m'avez »données, que je méprise ce qui mé- »rite de l'être; que je me refuse tout »entier à ce qui n'est pas digne d'un »cœur que vous n'avez fait que pour »vous. Que selon le précepte de vo- »tre Apôtre, je n'aime ni le monde, »ni rien de ce qui est à lui; que je »n'en considère les biens que pour

» vous en faire un sacrifice , & pour les
» maux que je les accepte en patience ,
» comme le châtiment de mes péchés.

» JESUS-CHRIST , dit l'Abbé de
» la Trappe en un autre endroit , nous
» apprend dans son Evangile , que la
» voie qui conduit à la vie est étroi-
» te , & que dans le grand nombre de
» ceux qui la cherchent , il y en a peu
» qui la trouvent. Cependant , comme
» s'il n'étoit pas véritable dans ses pa-
» roles , ou qu'on ne fit aucun cas de
» cette vie qu'il promet , chacun fait
» ce qu'il peut pour se mettre dans la
» latitude , & dans l'abondance ; les
» uns ne sauroient se rassasier de richesses
» ni de plaisirs ; les autres ont une
» ambition sans bornes , & ne trouvent
» rien même dans leur fortune , quel-
» que grande qu'elle soit , qui les con-
» tente. D'autres s'abandonnent à un
» luxe & à une somptuosité démesurée.
» D'autres font toutes choses pour ac-
» quérir de la réputation & de la gloire.
» D'autres ramassent & rassemblent tous
» les excès différents , pour en faire com-
» me un corps & un état de conduite.
» Enfin il y en a qui s'étant délivrés
» de ces inconvénients si grossiers , &
» si contraires à toutes les maximes de

» l'Evangile , ne laissent pas d'y être
 » par les commerces & les entretiens ,
 » par les habitudes , par la complaisan-
 » ce & par le plaisir qu'ils prennent à
 » écouter ceux qui en parlent , & en
 » pratiquant autant qu'ils le peuvent ,
 » dans une vie plus retirée , ce que les
 » autres font avec plus de faste , plus
 » d'ostentation , & sur de plus grands
 » théâtres ; semblables à ceux qui imi-
 » tent & qui expriment sur de petits
 » tableaux , les ouvrages les plus beaux
 » & les plus magnifiques des grands
 » Peintres.

» Préservez-moi, Seigneur, continue-
 » t-il , de cet égarement si dangereux.
 » Mettez-moi dans une modération tou-
 » te chrétienne, donnez-moi un éloigne-
 » ment sincere de tout ce qui attache
 » les gens qui aiment le monde , moi qui
 » ne le veux plus aimer. Faites que je
 » haïsse leur vanité , & que je ne voie
 » rien dans leur superfluité que je ne
 » condamne. Prenez soin de moi , Sei-
 » gneur , & faites que je vive selon ma
 » foi & selon ma persuasion , puisque
 » je crois , comme vous nous l'avez
 » enseigné , que vous consolez , les affli-
 » gés ; que vous enrichissez les pau-
 » vres ; que vous élevez les humbles ;

» que vous remplissez par l'effusion de
 » votre grace , & par l'onction de votre
 » Esprit saint , ceux qui se resserrent
 » pour l'amour de vous par des retran-
 » chements volontaires , & que vous
 » comblerez enfin d'une joie infinie ,
 » ceux qui auront marché par la voie
 » toute royale des privations & des
 » souffrances. »

L'Abbé de la Trappe reconnoît ensuite l'instabilité du cœur de l'homme , son inconstance , son peu de fermeté dans le bien , & cette vicissitude continuelle qui le fait passer sans cesse de la vérité à l'erreur , & de l'amour du véritable bien à la recherche des faux plaisirs. C'est ce qui l'oblige de s'adresser à Dieu pour le prier de le fixer dans la connoissance & dans la pratique des vérités qu'on vient de rapporter : *Seigneur , continue-t-il , de qui je tiens toutes ces maximes , ces sentiments & ces vérités si saintes , gravez-les en moi avec des traits & des caracteres si profonds , que rien ne puisse jamais les effacer ; faites qu'ils s'y conservent , & que ni le commerce du monde , ni l'envie de plaire aux hommes , ni l'amour de moi-même , ni le soin des choses temporelles , ni la paresse , ni la*

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 369
vanité, ni l'inconstance, ni cette malignité qui m'est si naturelle, n'empêchent point que ces vérités ne se répandent de mon cœur sur toute la conduite de ma vie. Faites, Seigneur, que toutes mes œuvres soient dignes d'une personne qui ne sait ce que c'est de préférer quelque chose à l'amour & au service qu'elle vous doit.

CHAPITRE IV.

Du désintéressement de l'Abbé de la Trappe. De sa parfaite confiance en Dieu. De quelle sorte Dieu a béni l'un & l'autre.

DE CE MÉPRIS du monde dont on vient de parler, sortoit comme de sa source, ce parfait désintéressement que l'Abbé de la Trappe a fait paroître dans toutes les actions de sa vie, particulièrement depuis sa conversion. Comme il mit alors le monde hors de son cœur, il n'eut pas de peine à le mettre sous ses pieds; il ne fut plus touché de tout ce que le monde admire; de tout ce qu'il peut donner ou ôter, & se maintint, par cette heureuse

370 LA VIE DE L'ABBÉ
situation de l'ame , dans le parfait défintéressement qui la tient élevée , & comme suspendue entre le Ciel & la terre.

L'Abbé de la Trappe ne mettoit point de bornes à son défintéressement. On lui a oui dire souvent , qu'il eût souhaité que son Monastere n'eût point eu de revenu ; que les richesses avoient détruit la discipline Monastique ; qu'elles avoient corrompu les Moines ; & que la sainteté avoit régné parmi eux , autant de temps que les richesses en avoient été bannies. Il ajoutoit , qu'il eût même désiré que ses freres & lui n'eussent point de logement. Nous ferions , disoit-il , dans ces bois & autour de ces étangs , de petites cabannes , comme les anciens Solitaires de la Thèbaïde , nous trouverions assez de quoi nous nourrir (car peu de choses suffisent à la nature) & comme nous ne serions point occupés des biens de la terre , toute notre attention seroit à aquerir ceux du Ciel.

Les exemples de son défintéressement sont en si grand nombre , que comme on ne peut pas les rapporter tous , on est obligé de se réduire à quelques-uns.

Une année entr'autres , son Monas-

tere se trouva dans un grand besoin d'argent, les réparations nécessaires de la maison l'avoient obligé de faire des dépenses extraordinaires, & la stérilité de l'année ne lui permettoit pas de se dispenser de nourrir plus de douze cents pauvres qui se présentoient deux fois la semaine à la porte du Monastere, le nombre des hôtes augmentoit tous les jours, & les aumônes extraordinaires achevoient d'épuiser le peu qui restoit pour la subsistance des Religieux. L'unique ressource de la maison étoit une somme de douze cents livres qui lui étoit due. On pensoit à s'en faire payer, lorsqu'un Abbé de l'Ordre s'adressa à l'Abbé de la Trappe pour en être foulagé dans une grande nécessité où il se trouvoit : la disette où l'Abbé de la Trappe étoit lui-même, lui pouvoit servir d'une excuse très-légitime, il n'y eut point recours, il s'estima trop heureux de pouvoir assister son frere ; & plein de confiance en Dieu il lui céda la somme de douze cents livres, qui étoit le seul argent sur lequel il pouvoit compter.

Dans ce même temps il se présenta un postulant qui avoit de grands biens dont il pouvoit disposer : il offroit deux

mille écus si on vouloit le recevoir. L'Abbé de la Trappe ne l'en examina qu'avec plus d'attention : il lui trouva quelques défauts qui ne s'accordoient pas avec l'état qu'il vouloit embrasser , & il le renvoya , fans que l'offre des deux mille écus eût fait la moindre impression sur son esprit.

Quelque temps après une personne de qualité qui venoit de perdre sa femme , arriva à la Trappe pour chercher quelque consolation dans les avis de l'Abbé , & dans les bons exemples des Religieux. Comme il fût sur son départ il pria l'Abbé de recevoir cent cinquante louis d'or qu'il offroit en aumône au Monastere pour faire prier Dieu pour sa femme & pour lui. L'Abbé en fit de grandes difficultés : cependant sur les instances réitérées qu'on lui en fit , après avoir consulté des personnes éclairées , il les reçut du consentement de ses freres. Dans une assemblée des Abbés de l'Ordre qui se tint cette année , on forma quelques difficultés sur cette aumône. L'Abbé de la Trappe le fut ; mais au lieu de s'appliquer à résoudre ces difficultés (ce qui lui eût été très-aisé ,) il fut ravi de trouver cette occasion de renvoyer cet argent ;

& il le fit avec d'autant plus de joie , qu'il avoit eu beaucoup de peine à le recevoir.

A ces exemples nous en ajouterons encore un autre , qui prouve en même temps & son défintéressement , & son zele pour le salut du prochain. Un Curé du Dauphiné lui écrivit un jour qu'il y avoit long-temps que Dieu lui avoit inspiré de se retirer à la Trappe , & d'y finir ses jours dans la pénitence qui s'y pratique ; que jusqu'alors il n'avoit pu exécuter ce bon dessein , parce qu'il n'avoit pas cru pouvoir abandonner son pere qui étoit pauvre , & qui avoit besoin de son assistance. L'Abbé de la Trappe lui répondit que puisqu'il étoit libre , il ne pouvoit se dispenser d'assister son pere ; & que le dessein de se retirer à la Trappe devoit céder à cette obligation ; mais qu'il devoit dans son particulier suivre l'attrait que Dieu lui donnoit pour la pénitence , jusqu'à ce qu'il lui plût de le mettre dans une entière liberté. Cette réponse affligea cet Ecclésiastique ; l'Abbé le sut , & il lui récrivit pour savoir à quoi pouvoit aller ce qui étoit nécessaire pour la subsistance de son pere. Le Curé répondit que si son pere pouvoit avoir tous les

ans environ cinquante livres avec ce qu'il pouvoit lui donner d'ailleurs, il pourroit se résoudre à le laisser aller. Quoique le Curé n'eût rien de recommandable que les marques d'une grande vocation, l'Abbé lui offrit d'assurer cette somme à son pere. L'offre fut acceptée, l'Abbé tint parole, & le Curé eut la consolation de se retirer à la Trappe. C'est ainsi que l'Abbé, au lieu de recevoir de l'argent pour la réception des Religieux, fournissoit du sien tout ce qui pouvoit contribuer à rompre les liens qui les attachoient au monde. Cette réflexion est d'autant mieux fondée, que l'occasion qu'on vient de rapporter n'est pas la seule où il en a usé avec le même désintéressement & la même générosité.

Si l'on fait réflexion d'ailleurs que l'Abbé de la Trappe estimé & considéré comme il étoit, avec ce grand nombre d'amis riches & puissants, n'a pas augmenté d'un sol le revenu de son Monastere, quoique le grand nombre de Religieux qu'il recevoit, celui des pauvres qu'il nourrissoit, & la dépense qu'il faisoit pour les hôtes, eût pu l'autoriser à recevoir ce qu'on lui offroit souvent avec les plus fortes inf-

tances , on demeurera d'accord qu'il étoit difficile de porter plus loin le désintéressement.

On ne peut s'empêcher d'ajouter à tout ce qu'on vient de rapporter , la manière dont il en usa avec un de ses parents qui étoit Religieux de son Monastere ; il n'eût jamais plus d'égard , plus de considération , & plus de ménagement pour lui que pour un autre ; on ne s'appercevoit pas qu'il lui appartînt ; il ne l'a jamais élevé à aucune charge , quoiqu'il fût des plus anciens ; l'Abbaye de la Trappe , de son vivant , a été donnée trois fois à sa recommandation ; il n'a pas même pensé à le proposer au Roi. Rare exemple de modération , d'autant plus estimable , qu'on fait combien il est difficile de se dépouiller des préventions ordinaires en faveur des parents , & qu'on n'ignore pas les maux & les scandales qu'elles ont causés dans l'Eglise.

Cet esprit de désintéressement étoit fondé sur la parfaite confiance qu'il avoit en Dieu. *Si un honnête homme , disoit - il , nous avoit promis de ne nous point abandonner ; & qu'en cela il ne se fût engagé qu'à ce qu'il pouvoit faire sans dépense , & sans que cela lui*

coûtât la moindre peine , nous ferions scrupule d'en douter. Dieu qui est la vérité même , qui n'a qu'à vouloir pour faire tout ce qui lui plaît , nous a assurés que si nous faisons de son Royaume le premier & l'unique objet de nos soins , tout le reste nous seroit donné comme par surcroît ; & nous sommes continuellement tentés de nous en défier. Nous faisons pis , comme s'il n'y avoit point de providence ; comme si elle étoit capable de fermer les yeux sur nos besoins , nous nous remplissons l'esprit de mille prévoyances inutiles ; nous nous occupons le cœur d'une infinité de soins qui le déchirent en cent manieres différentes , & continuellement appuyés sur un bras de chair , nous agissons comme s'il n'y avoit point de Dieu dans Israël.

En conséquence de ces maximes qu'il ne perdoit jamais de vue , un de ses amis qui avoit examiné la grande dépense qu'on faisoit à la Trappe , lui demanda un jour , si en examinant les comptes de sa maison , il ne s'étoit point apperçu que la dépense excédât la recette ? Je les ai examinés deux fois , répondit-il , & toutes les deux fois j'ai reconnu que cela étoit comme vous le dites ; depuis ce temps-là j'ai fermé les

yeux, & me suis résolu à m'abandonner à la Providence, je m'en suis toujours bien trouvé; & croyez-moi, ajouta-t-il, fions-nous à Dieu, on ne s'appauvrit point en faisant l'aumône.

C'est ce qu'on a reconnu à la Trappe par une expérience si sensible, que les plus incrédules ne pouroient pas refuser d'y ajouter foi. Car enfin si l'Abbé de la Trappe n'a point enrichi son Monastere, on demeure d'accord qu'il ne l'a point endetté. Cependant il y a fait pour plus de cent mille livres de réparations; les dernières années de sa vie on entretenoit plus de cent Religieux; on recevoit tous les ans plus de six mille hôtes; on donnoit l'aumône deux fois la semaine à plus de douze cent pauvres. Les autres aumônes alloient à des sommes extraordinaires. Comment fournir à tant de besoins avec neuf ou dix mille livres de rentes assez souvent mal payées, parce que l'Abbé ne vouloit pas qu'on en usât durement avec les Fermiers; c'est ce qui ne se conçoit pas. Ou plutôt on conçoit clairement qu'on n'a pu survenir à tant de dépenses sans un secours extraordinaire de la divine Providence. Ce secours étoit quelquefois imperceptible;

quelquefois Dieu donnoit une bénédiction si abondante aux terres du Monastere pendant que la stérilité régnoit ailleurs , qu'elles rendoient au-delà de ce qu'on en eut osé espérer. Et d'autres fois , sans qu'on s'en mît en peine , sans qu'on eut soin de les solliciter , Dieu inspiroit des personnes riches d'aider de leur abondance ces pauvres Solitaires , d'autant plus dignes de son attention , que rien n'étoit capable d'ébranler la confiance qu'ils avoient en ses promesses.

L'Abbé de la Trappe ne bornoit pas son désintéressement aux richesses , aux commodités & aux besoins de la vie , il lui donnoit toute l'étendue qu'il pouvoit avoir. C'est dans cette vue qu'il a refusé de recevoir dans son Monastere plusieurs personnes considérables par leur vertu , leur savoir , leurs talents ; par les qualités les plus éminentes ; par le rang qu'elles tenoient dans l'Eglise & dans l'Etat , parce qu'il croyoit qu'elles étoient plus utiles en demeurant dans la condition où Dieu les avoit appelés. De ce nombre sont le feu Cardinal de Retz, Henri de Gondrin , Archevêque de Sens , leur mort nous permet de les nommer. Combien

de Prélats qui vivent encore lui ont fait la même demande ! L'Abbé de la Trappe n'ignoroit pas l'éclat que sa Maison pouvoit recevoir de la réception d'un si grand nombre de personnes illustres par leur caractère , & par les qualités éminentes qui les relevoient aux yeux des hommes , & l'on peut dire à ceux de Dieu. Mais lorsqu'il s'agissoit du bien de l'Eglise , ou de l'avantage de l'Etat , il n'avoit point d'égard pour ses intérêts particuliers. *Ce sont de grands Prélats , disoit-il , sçavants , humbles , zelés , pleins d'amour pour la pénitence , & de mépris pour le monde ; s'ils n'étoient pas Evêques ils mériteroient de l'être. Ce sont des Ecclesiastiques utiles à l'Eglise par leurs lumières , par leurs talents , par l'exemple d'une vie irréprochable ; Dieu me garde de m'enrichir de ses dépouilles & de l'appauvrir , moi qui voudrois l'enrichir aux dépens de mon sang.*

On ne peut pas nier pourtant qu'il n'ait reçu dans son Monastere plusieurs personnes qui avoient été , & qui pouvoient être encore fort utiles à l'Eglise. Ce que l'on peut répondre à cela , est qu'il n'y a point de regles générales de conduite dont on ne soit quelquefois

380 LA VIE DE L'ABBÉ
obligé de se dispenser. S. Paul étoit
aussi déclaré qu'on le pouvoit être contre
la nécessité de la circoncision, & des
autres observations légales ; cependant
il circoncit Timothée , & se soumit à
plusieurs pratiques de la loi Judaïque
dont il ne faisoit aucune difficulté de
dispenser les autres. C'est ainsi que
l'Abbé de la Trappe en a usé dans
l'occasion dont il s'agit. En général
il étoit persuadé qu'on ne devoit point
recevoir dans les Monasteres les per-
sonnes qui étoient utiles à l'Eglise ; en
particulier il a pu avoir des raisons
qui l'ont obligé de se dispenser de cette
maxime. Mais ce que l'on peut assurer,
est que les vues d'intérêt n'ont point
eu de part à sa conduite , & qu'il a
toujours suivi les regles du désintéres-
sement le plus parfait. Cette maniere
d'agir désintéressée lui coûtoit moins
qu'à un autre : la nature lui en avoit
donné les premiers sentimens ; la gra-
ce n'a fait que les perfectionner.

CHAPITRE V.

De l'éloignement que l'Abbé de la Trappe a eu des procès. Ses sentiments & sa conduite lorsqu'il n'a pu se dispenser de défendre en Justice les biens de son Monastere.

IL N'Y A peut-être point d'abus dans le Christianisme contre lequel l'Abbé de la Trappe se soit élevé avec plus de force que contre celui qui regarde les procès. On peut voir ses sentiments sur ce sujet dans l'ouvrage qu'il a fait de la sainteté & des devoirs de la vie *Ch. 16.* Monastique. Mais comme il s'agit ici *qu. 8.* de sa conduite à cet égard, on se contentera de rapporter ses sentiments par rapport aux Religieux.

Après qu'il a reconnu dans l'endroit qu'on vient de citer, que cette maxime de JESUS-CHRIST, ne redemandez point ce qu'on vous enleve injustement, est un conseil pour les uns, & *Luc Ch. 16. v. 30.* un commandement pour les autres ; qu'elle est un conseil pour le commun

des Chrétiens , quoiqu'en quelques occasions ils soient obligés de le prendre à la lettre , & de l'exécuter comme un précepte : *Pour ceux , dit-il , que Dieu destine à une vie plus parfaite , qu'il élève à une vertu supérieure , & qu'il place dans des Etats qui demandent d'eux une piété éminente (tels que sont sans contredit ses Religieux) elle leur tient lieu d'une obligation : la volonté de Dieu est qu'ils l'accomplissent par leurs œuvres , & il y a très-peu de cas dans lesquels il leur soit permis de la regarder simplement comme un conseil.*

Un jour qu'il s'entretenoit avec un de ses amis , & qu'il lui disoit qu'il ne pouvoit penser à cette maxime de JESUS-CHRIST : *Ne redemandez point ce qu'on vous enleve injustement* , sans croire que les Moines ne pouvoient avoir aucune raison de contester ce qu'on leur vouloit ôter ; cet ami lui répondit que cette question dépendoit d'une autre ; savoir si les Moines sont propriétaires de leurs biens , & maîtres de leurs fonds. Que l'Evangile dit : *Quæ tua sunt* ; c'est-à-dire , les biens dont vous êtes les maîtres. L'Abbé de la Trappe repliqua sur cela , que suivant cette maxime , il n'y auroit que

les Moines à qui il fût permis de plaider, sous prétexte de défendre des biens dont ils ne peuvent pas disposer. Si cela est, continue-t-il, j'aimerois mieux être séculier que Moine, & cela seroit plus avantageux. Hé quoi ! il n'y aura que les Moines qui soient dispensés de pratiquer l'Evangile ; les séculiers auront l'avantage non-seulement de ne pouvoir pas refuser ce qu'on leur demande, mais encore de donner ce qu'on ne leur demande pas : & les moines seuls qui doivent suivre JESUS-CHRIST pauvre, ne pourront pas user de leurs biens comme le reste des Chrétiens ? c'est ce que la Religion & la simple équité ne permettent pas de croire. Voilà ce qu'il dit avec beaucoup de zele, & voyez ce qu'il fit.

On poursuivoit en Justice un Meunier qui demouroit dans la cour de l'Abbaye, sur ce que se prévalant des maximes de l'Abbé de la Trappe, il n'y avoit aucun moyen de le faire payer : l'Abbé l'ayant su lui donna une décharge de sa main, par laquelle il le quittoit de tout ce qu'il pouvoit devoir à son Monastere.

Cependant comme on abusoit souvent de son indulgence : un jour on

obtint de lui , à force d'importunités ; son consentement pour mettre un débiteur en prison. Il ne l'eut pas plutôt accordé , qu'il s'en repentit. *Vous m'avez surpris*, disoit-il à ceux qui avoient obtenu ce consentement : *Non je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé mettre un homme en prison , le pouvant empêcher. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'en usoit S. Bernard , lui qui remettoit si facilement tout ce qu'on lui devoit , ce n'est pas-là l'esprit de JESUS-CHRIST , ni la conduite des saints Peres.* En un mot il n'eut point de repos qu'on n'eût rendu la liberté à ce débiteur ; & il aimait mieux s'exposer à perdre sa dette , que de souffrir qu'on lui fît la moindre violence.

A cet exemple j'en ajouterai deux autres. Un Curé contestoit une dixme au Monastere , l'Abbé aimait mieux la lui abandonner que de plaider. Sur cela le Célérrier lui remontra qu'il feroit bon de faire une opposition qui pourroit servir en temps & lieu. L'Abbé lui répartit avec chaleur : *Gardez-vous-en bien , mon Frere. Eh quoi ! croyez-vous donc qu'en évitant un procès , je conserve la volonté de plaider ? ne savez-vous pas combien je hais ces sortes de différends ?*

différends ? pourquoi donner ainsi occasion au scandale ? allez , mon Frere , je vois bien que vous ne ferez jamais que des chicaneurs : je n'aurai pas un demi pied de terre sur le visage , que l'on oubliera sur cela tout ce que je vous ai dit si souvent : vous plaiderez pour trente sols , mais Dieu vous punira , vous donnera sa malédiction , & retirera son Esprit de dessus vous. Je rapporte exprès ses paroles , parce que rien ne peut mieux exprimer ses sentiments.

L'exemple qui suit ne prouve pas moins l'éloignement qu'il avoit des procès. Un autre Curé du voisinage de la Trappe disputoit une dixme à son Monastere, l'Abbé qui ne vouloit point plaider , lui fit faire des propositions fort avantageuses : tout le monde conseilloit au Curé de les accepter ; & on l'assuroit que la Justice la plus rigoureuse ne lui accorderoit jamais ce que l'Abbé de la Trappe lui offroit. Le Curé ne fut pas de cet avis , il voulut plaider ; on nomma des Procureurs de part & d'autre ; & l'on alloit instruire l'affaire , lorsque l'Abbé fit en sorte , par le moyen de ses amis , que le Curé consentit à un arbitrage. On convient d'arbitres ; le Curé est condamné.

tout d'une voix par ceux mêmes qu'il avoit choisis. Le Curé menaça d'appeler de ce Jugement , & le procès alloit recommencer, lorsque le Seigneur de la Paroisse du Curé écrivit à l'Abbé de la Trappe , que s'il vouloit accorder à sa Partie les conditions avantageuses qu'il lui avoit d'abord offertes , il se faisoit fort de l'obliger de renoncer à l'appel. Le Célérrier n'étoit point de cet avis. Il assuroit l'Abbé qu'on gagneroit le procès avec dépens , & qu'on continueroit toujours à les inquiéter , jusqu'à ce qu'on vît un peu plus de vigueur à défendre les biens du Monastere. L'Abbé ne laissa pas d'accorder au Curé les mêmes avantages qu'il lui avoit offerts avant le Jugement ; puis il demanda au Célérrier s'il étoit plus sage que J E S U S - C H R I S T , qui avoit si expressément défendu les procès ; & s'il comptoit pour rien d'éviter le scandale que le différend, dont il s'agissoit, n'auroit pas manqué de causer : il ajouta que si le Curé par caprice ou autrement , refusoit les conditions qu'on lui avoit offertes , il demanderoit à Dieu avec tant d'instance qu'on perdît ce procès , qu'il ne doutoit point qu'il ne le lui accordât : *Car*

enfin, continua-t-il, puisque toutes les instructions que je vous ai données, n'ont pu éteindre en vous l'envie de plaider, il n'y a plus que les mauvais succès qui puissent vous en guérir.

Mais comme on abusoit quelquefois de l'éloignement qu'il avoit des procès, voici comme il en usoit quand il étoit forcé de plaider. Premièrement, il tentoit toutes les voies de l'accommodement, jusqu'à relâcher beaucoup de ses intérêts. Ensuite il vouloit qu'on évitât toutes les chicanes; qu'on s'abstînt de ces satyres scandaleuses qui ne font que trop en usage dans le Barreau; qu'on ne dît rien qui pût intéresser tant soit peu l'honneur du prochain; qu'on se réduisît à la simple exposition des faits, & des preuves absolument nécessaires. Si dans la suite du procès on faisoit des propositions d'accommodement, il vouloit qu'on fût toujours dans la disposition de les accepter. Enfin il ne pouvoit souffrir qu'on conservât la moindre aigreur contre ses Parties, ni devant ni après, ni qu'il en restât le moindre ressentiment; il donnoit là-dessus de si grands exemples que, comme on l'a déjà dit, ceux qui avoient le plus d'estime pour lui,

388 LA VIE DE L'ABBÉ
ont cru qu'en bien des rencontres il
en avoit trop fait.

Cependant, comme on ne peut pas
disconvenir que quelques procès qui
ont été poursuivis au nom de l'Abbé
& des Religieux de la Trappe, n'aient
été poussés avec beaucoup de vivacité,
on croit qu'il est de l'équité de ne le
point imputer à l'Abbé dont j'écris la
vie. Ceux qui avoient soin de ses af-
faires temporelles, (dont on fait qu'il
étoit fort peu occupé,) ont pu le mal
informer, ou agir contre ses sentiments
& ses maximes. C'est sur eux que doi-
vent tomber toutes les plaintes & tous
les reproches qu'on pourroit faire. Mais
pour l'Abbé de la Trappe, il est certain
qu'il a conservé jusqu'à la mort l'éloi-
gnement du procès, qui nous est si re-
commandé dans l'Evangile. On ne peut
mieux finir ce Chapitre, qu'en rappor-
tant ce qu'il écrivit sur ce sujet à une
Princesse du Sang, c'est la Duchesse
de Guise.

*Il ne se peut, M. qu'on ne loue Dieu
de voir V. A. R. dans des sentiments
qu'il lui a inspirés. Elle a grande raison
de ne point vouloir de procès. Les évé-
nements en sont toujours douteux, &
pour les embarras ils sont toujours cer-*

ains ; enfin il se trouve que pour des intérêts de peu de conséquence on s'engage dans des peines & des soins infinis, dont le succès ne dédommage jamais de la tranquillité qu'ils nous font perdre. *V. A. R.* ne manquera pas de gens qui lui diront qu'il faut toujours entreprendre ; mais outre qu'en ne le faisant pas, elle s'épargnera bien des inquiétudes, elle donnera au monde un exemple de désintéressement qui ne lui est point connu. Je suis persuadé, *M.* que *V. A. R.* fera mieux de consulter le fonds de son cœur, que les gens du Palais, leurs avis sont toujours captieux ; & ils ne demandent qu'à embarquer ceux qui leur témoignent de la confiance.

Si l'on veut joindre à ce qu'on vient de rapporter, tout ce qu'il dit sur ce sujet dans son *Traité de la sainteté & des devoirs de la vie Monastique*, à l'endroit cité au commencement de ce Chapitre, il n'y a personne qui ne juge que des sentiments si vivement exprimés marquent bien mieux sa conduite, que quelques faits où apparemment il n'a point eu d'autre part, que d'avoir eu trop de confiance en ceux qui conduisoient ses affaires, & de s'être laissé persuader qu'on avoit tenté inu-

390 LA VIE DE L'ABBÉ
tilement tous les moyens d'accommodement, & qu'on n'avoit point d'autre voie pour empêcher l'entiere dissipation des biens de sa maison, qu'il étoit obligé de conserver à ses successeurs, n'en étant qu'un simple dépositaire sans propriété à l'égard des fonds.

CHAPITRE VI.

De l'humilité chrétienne & religieuse. Combien cette vertu étoit profondément gravée dans le cœur de l'Abbé de la Trappe.

Comme de toutes les vertus l'humilité est la plus nécessaire selon
Con- l'Abbé de la Trappe, qu'elle est le
duite fondement de toutes les autres, & qu'il
Chrét. n'y en a point de véritable où elle n'est
2. P. pas, tous les soins de l'Abbé de la
Ref. Trappe alloient à l'acquérir, & à l'ins-
29. pirer aux autres. Personne ne sentoît plus
vivement que lui, l'horrible plaie que
l'orgueil a faite dans le cœur de l'homme. Il en jugeoit par la grandeur des
maux qui en ont été les suites, & par celle
du remede que Dieu a employé pour
les guérir.

» Vous nous déclarez, Seigneur, dit *Ibid.*
 » ce grand Solitaire, que les pauvres
 » d'esprit sont heureux, parce que le
 » Royaume de Dieu leur appartient.
 » Vous nous dites, en parlant des petits
 » enfants, que le Royaume des cieux
 » est composé de ceux qui leur ressem-
 » blent. Qu'à moins d'être fait comme
 » eux, on n'aura point de part à votre
 » gloire. Vous dites que ceux qui s'a-
 » baisseront seront exaltés, & qu'au
 » contraire ceux qui s'élèveront seront
 » abaissés. Vous dites que vous êtes ve-
 » nu vous-même, non pas pour domi-
 » ner sur les autres, mais pour les ser-
 » vir. Vous appuyez toutes ces déclá-
 » rations par vos actions & par toute
 » la suite de votre vie, & vous la fi-
 » nissez par la plus grande & la plus in-
 » compréhensible de toutes les humilia-
 » tions, comme on le voit par toutes les
 » circonstances de votre passion, par les
 » hontes, les ignominies, & les opprobres
 » qui l'ont accompagnée; notre orgueil
 » ne demandoit pas un moindre reme-
 » de. Cependant les hommes, comme
 » si toutes ces vérités étoient des fables,
 » ou qu'elles fussent effacées de leur mé-
 » moire & de leur cœur, marchent par
 » des voies toutes contraires. Ils font

une profession publique de fouler aux
pieds ces loix toutes saintes , toutes
inviolables , toutes consacrées qu'el-
les sont par vos instructions & par vos
exemples. C'est, à proprement parler,
renoncer à son salut , à la face de tout
l'Univers ; c'est vous insulter , Sei-
gneur , par une témérité toute pu-
blique , & se fermer à dessein les
portes de votre Royaume. C'est un
aveuglement , disons une fureur si
générale, qu'il n'y a presque person-
ne qui ne se trouve dans ce malheur ;
la vanité, le luxe , le faste , l'abon-
dance , les dépenses extraordinaires ,
le desir de l'estime , l'amour des hon-
neurs , & sur-tout l'opposition que
l'on a pour souffrir les injures , & les
peines qu'on ressent à l'égard de ceux
de la part de qui elles nous viennent,
sont des preuves qui ne marquent que
trop qu'il n'y a presque plus de re-
ligion parmi les hommes. Le fonde-
ment étant détruit , l'édifice est par
terre , la ruine en est entiere ; & si
elle n'est pas sensible , c'est parce que
les longues habitudes qu'on a prises
d'accommoder le Christianisme avec
des dispositions qui lui sont si oppo-
sées, empêche qu'on ne l'apperçoive. »

C'est ainsi que l'Abbé de la Trappe parle de l'humilité, non pas à ses Religieux, ou à des particuliers retirés du monde, mais à une Princesse *Me. de* du Sang Royal obligée souvent de vi- *Guise.* vre dans le grand monde & à la Cour. Bien loin d'affoiblir les vérités chrétiennes lorsqu'il parloit au grand monde, il ne s'exprimoit jamais avec plus de force. *Il n'y a qu'un Evangile, disoit-il, pour tout le monde, c'est une règle commune à tous les Chrétiens de quelque état qu'ils soient ; & quand on voudroit en dispenser les Grands, Dieu ne les en dispenserait pas.* Il disoit en particulier de l'humilité, *qu'il en falloit parler aux Grands avec d'autant plus de force, que ce que Jesus-Christ en avoit dit, les regardoit comme le moindre des Chrétiens, & que d'ailleurs tout sembloit les en détourner.*

Il prenoit pour lui-même ce qu'il enseignoit aux autres ; & il avoit coutume de dire, *qu'il ne voyoit rien de plus monstrueux qu'un Religieux sans humilité.* On rapportera à cette occasion ce qu'il écrivit une fois à un grand Prélat. Après lui avoir représenté la résolution où étoient ses Religieux de persévérer jusqu'à la mort avec la mê-

me ferveur dans la pénitence qu'ils avoient embrassée. Il ajoute : *Je vous parle des dispositions de nos Freres, car pour les miennes, elles sont pitoyables ; & quand je me regarde, je me trouve si contraire à ce que je devrois être, qu'il me faudroit des siècles entiers pour me mettre dans l'état où je les vois. Je suis confus quand je pense à la place que j'occupe parmi eux ; & je connois parfaitement, par ma propre expérience, qu'il faut une vertu que je n'ai point, pour s'appliquer à sanctifier les autres.*

En conséquence de ces sentiments ; lorsqu'il ne pouvoit pas nier que son ministère ne fût de quelque utilité pour ses Freres, il en renvoyoit la gloire à Dieu, & n'en retenoit rien pour lui-même. Dans ces occasions il disoit avec l'Apôtre : *Celui qui plante & qui arrose n'est rien, c'est Dieu qui donne l'accroissement ; c'est lui qui fait tout ; l'application & la vigilance des hommes servent de peu.*

Il s'explique encore plus clairement dans une de ses lettres, sur le peu d'estime qu'il faisoit de lui-même : « Si vous
« me demandez, dit-il, ce que je fais,
« outre mes occupations ordinaires &
« régulières, j'aurois bien de la peine à

» vous marquer dans ma vie quelque
 » chose qui méritât qu'on y fît atten-
 » tion. N'inférez pas de-là que je la pas-
 » se d'une manière fort religieuse, car
 » je vous assure que je ne suis point con-
 » tent de moi-même. De quelque cô-
 » té que je me tourne, je ne vois en
 » moi que des infidélités. Dieu me don-
 » ne tant de moyens de travailler à
 » mon salut mieux que je ne fais ; &
 » j'ai si abondamment dans l'état où je
 » suis tout ce que peut désirer un grand
 » pécheur comme moi pour faire pé-
 » nitence, que je tremble dans la vue
 » du compte que je dois rendre à J E-
 » S U S - C H R I S T au jour du Juge-
 » ment des miséricordes qu'il m'a faites ;
 » l'une des principales est la connois-
 » sance qu'il me donne de l'obligation
 » dans laquelle est une ame qui a été
 » assez malheureuse de perdre sa grace,
 » de n'interrompre que le moins qu'il
 » lui est possible le cours de ses gémis-
 » sements & de ses larmes ; cependant
 » à peine ai-je commencé à m'affliger.
 » Quelque sentiment que j'aie de mes
 » devoirs en ce point, demandez bien
 » à Dieu qu'il me convertisse entière-
 » ment, & que je ne sois pas du nom-
 » bre de ceux auxquels (comme dit

» l'Ecriture) il feroit avantageux qu'il
 » n'eût jamais parlé. »

Un des premiers degrés de l'humilité chrétienne & religieuse, est d'avoir de bas sentiments de soi-même ; c'est quelque chose de plus , de ne pas trouver mauvais qu'on publie nos défauts ; il est encore plus parfait de ne pas faire difficulté de les avouer soi-même. Mais il faut avoir fait de grands progrès dans l'humilité , pour avouer certains défauts qui ne peuvent venir à la connoissance des hommes , & qui, pour être cachés dans le fonds du cœur comme dans le dernier retranchement de l'amour propre, n'en sont que plus capables de nous confondre. C'est ce que l'Abbé de la Trappe fait dans la lettre qu'on va rapporter.

Il me revient de tous côtés , dit-il ; que la plupart des Religieux blâment notre observance , cela ne me surprend point , & ne me fait aucune peine ; je sais qu'il est bien plus sûr d'être improuvé des hommes , que d'en être loué : je suis donc très-éloigné de leur en vouloir du mal , d'autant plus que je me sens fort en sûreté devant Dieu de ce côté-là. Mais ce que je crains bien davantage, ce sont les visites qu'on vient

me rendre quelquefois de fort loin , par une certaine opinion qu'on a conçu des choses éloignées , pour peu qu'elles paroissent extraordinaires. C'est en cela qu'il me faut plaindre : car enfin ces visites troublent notre solitude , l'amour propre en est flatté ; & je suis assez faible pour ne me pas défendre des applaudissemens des hommes.

De pareils aveux faits sans nécessité, coûtent infiniment à l'amour propre ; il n'y a qu'une humilité profonde qui puisse obliger à les faire ; mais on doit croire aussi que cette même vertu qui empêche les Saints d'appercevoir tout le bien que Dieu fait en eux par sa grace, les porte souvent à exagérer leurs défauts.

On ne pourra pas douter que l'humilité de l'Abbé de la Trappe n'ait été jusques-là , quand on aura fait réflexion à la lettre qu'on va rapporter : *Je n'ai jamais pu me résoudre , dit-il , à entendre en confession un Supérieur quel qu'il ait été ; car quand je regarde leurs devoirs , & que je les mets auprès de leurs œuvres , je trouve tant de distance entre ce qu'ils font , & ce qu'ils devroient faire , que je ne puis comprendre qu'ils soient contents de leur état ,*

Et qu'ils n'apperçoivent pas ce qui me saute aux yeux. Pour moi , si mes Religieux par tendresse de conscience , faisoient difficulté de me confesser , (ce qui arriveroit sans doute , si Dieu ne leur fermoit pas les yeux sur ma conduite , & sur l'indignité avec laquelle je les gouverne ,) je n'en serois point étonné ; & je le suis bien davantage qu'il y en ait qui veuillent m'écouter. Quoique par la grace de Dieu je ne fasse autre chose que de m'appliquer à leur salut , le refus qu'ils me feroient serviroit à m'humilier , & à me faire rentrer en moi-même , c'est de quoi ceux qui conduisent les autres ont toujours un très-grand besoin ; & dans la vérité j'appréhende toujours de charger la conscience de ceux qui me confessent.

Ces sentiments sont si humbles, qu'il semble que l'humilité les ait elle-même dictés , mais ils font connoître en même temps qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que les Saints disent d'eux-mêmes ; comme ils diminuent toujours ce qui pourroit leur attirer l'approbation des hommes, ils exagèrent d'ordinaire leurs défauts. C'est par cette disposition , que l'humilité ne manque jamais de mettre dans le cœur,

ce que l'Abbé de la Trappe dit dans un autre endroit : *A le bien prendre , ce qu'on peut faire de mieux d'un homme comme moi , c'est de l'oublier , & de l'effacer de sa mémoire. Je ne saurois assez m'étonner qu'on pense à moi , & qu'on s'apperçoive de ce que je dis , ou de ce que je fais : tant de raisons devroient m'avoir effacé de la mémoire des hommes ; mais après tout , si le monde ne nous oublie pas , il faut tâcher de l'oublier.*

Il écrit à un autre de ses amis , qui l'avoit loué sur l'excellence & sur la beauté de ses lettres. *Je ne sais ce que c'est que d'écrire de belles lettres. Je n'en ai ni l'esprit ni le temps. Il est mal aisé que je dise rien à personne qui puisse servir. Mais si Dieu ne m'a pas donné les talents nécessaires pour être utile aux autres , je puis vous assurer que je n'ai pas la moindre pensée que je le sois.* l'Abbé de la Trappe ne se croyoit pas seulement indigne de tous les sentiments d'estime qu'on pouvoit avoir pour lui ; il refusoit jusqu'aux moindres titres qui marquoient quelque distinction , c'est ce qui l'oblige d'écrire à un Religieux qui lui avoit donné la qualité de Monsieur : *Permettez-moi de vous di-*

re, *Mon R. Pere*, qu'étant *Moine* comme je le suis, j'ai renoncé par la grace de Dieu, à tous les titres & à toutes les qualités mondaines ; & que celle que vous me donnez de *Monsieur*, me convient moins qu'à personne du monde. Si l'on étoit tenté de douter qu'en parlant aux hommes, il eût dans le cœur les sentiments qu'on vient de rapporter, on ne peut pas douter au moins qu'ils n'y fussent profondément gravés lorsqu'il parloit à Dieu.

» Seigneur, (lui dit-il dans les sentiments de l'humilité la plus profonde) le nombre infini de fautes que je commets tous les jours, & le peu de fidélité que j'ai à garder les résolutions que je prends d'exécuter vos ordres, & d'observer toutes mes voies, me met, pour ainsi dire, aux portes du désespoir. Si je me considère, je n'apperois que des pièges qui me sont tendus de toutes parts ; si j'évite les uns, les autres me surprennent. Si je me contiens dans le silence, je m'élève au-dessus des personnes qui n'ont pas la même retenue ; il n'y a que vanité dans mes paroles ; que paresse dans mes exercices ; que dissipation dans ma conduite ; que lan-

» gueur dans mes prieres ; qu'avidité
» dans mes lectures ; qu'empressement
» dans mes actions ; enfin que foibles-
» se pour résister aux tentations qui m'at-
» taquent : vous connoissez, Seigneur,
» quel est mon regret & ma confusion
» quand je découvre ce qui se passe
» dans mon cœur. Lorsque j'ai le mal-
» heur de vous offenser & de vous dé-
» plaire , je vois qu'un rien m'entraîne
» comme un captif ; une bagatelle prend
» la place que vous devez avoir ; je
» l'écoute à votre préjudice ; je lui don-
» ne une préférence secrète, & je vous
» quitte , quoique malgré moi , pour la
» suivre. S'il ne vous plaît pas , Sei-
» neur , de faire cesser en moi toutes
» ces miseres , ni de m'affranchir d'u-
» ne servitude si dure & si honteuse,
» au moins donnez-moi de la haine pour
» le mal que j'ai de la peine à éviter,
» & faites que j'aime le bien que je ne
» puis faire que difficilement ; enfin ,
» Seigneur , jetez les yeux de votre
» miséricorde sur mon humiliation &
» sur ma douleur, & effacez pour jamais
» de votre mémoire tous mes égare-
» ments & tous mes excès. »

Voilà les sentiments que l'humilité de
l'Abbé de la Trappe lui inspire devant

Dieu; c'est ainsi qu'il se confond en sa présence, ou plutôt en celle de tous les hommes, puisqu'il a bien bien voulu que l'ouvrage qui contient cet humble aveu de ses misères fût rendu public. Qu'on connoisse, disoit-il, la grandeur de mes maux, & la profondeur de mes plaies; pourvu que l'on connoisse en même temps la grandeur & la toute-puissance du Médecin qui seul les peut guérir.

CHAPITRE VII.

Suite du même sujet. On fait voir par plusieurs exemples, combien l'Abbé de la Trappe a pratiqué l'humilité.

SI LES sentiments d'humilité coûtent beaucoup au cœur de l'homme; si son orgueil a tant de peine à faire un humble aveu de ses misères; si tout accablé qu'il est de leur poids, il tâche encore à s'élever, on peut dire que rien ne lui coûte davantage, que de s'abaisser en effet par des actions qui le rendent méprisable. Il n'est pas rare qu'on parle humblement de soi-même : l'amour propre y trouve sou-

vent des ressources. Pour tenir le langage de l'humilité on n'en est pas toujours plus humble. La marque la plus sûre que l'humilité est dans le cœur, c'est quand on fait des actions que cette vertu seule peut inspirer : on connoît l'arbre par ses fruits, dit le Sauveur. Un cœur humble se connoît de même ; c'est par les seules actions qu'on en peut juger.

On ne fait pas difficulté d'avouer que ces beaux sentiments de l'Abbé de la Trappe, qu'on vient de rapporter, ne seroient peut-être pas décisifs, s'il ne les avoit pas soutenus par ses actions.

La première qu'on croit devoir rapporter, est celle qu'il fit en prenant l'habit Religieux. On a vu dans le premier Livre de cette Histoire, l'extrême aversion qu'il avoit pour cet habit ; elle étoit fondée sur ce qu'il étoit persuadé qu'il rendoit méprisable aux yeux des hommes ceux qui le portoient : qu'il se trompât ou non, c'étoit sa pensée ; & l'on ne peut pas nier que de la manière dont il avoit vécu jusqu'alors, il n'y a qu'une humilité profonde qui ait pu le porter à se charger d'un froc, comme il s'exprimoit alors : il cherchoit

donc à vaincre son orgueil, & à se rendre méprisable par cet habit, qui n'est pas en effet autant honoré qu'il le devoit être. Il y réussit. La plupart de ceux qui avoient eu pour lui le plus d'estime & de considération, n'eurent plus que du mépris pour sa personne depuis qu'il eut fait cette démarche.

On peut ajouter qu'il est d'autant plus vrai que l'humilité fut le seul motif de cet engagement, qu'on ne jugeoit pas qu'il fût nécessaire, pour persévérer dans la voie étroite dans laquelle il étoit entré. A l'exception de l'Evêque de Comminges, aucun de ceux qu'il avoit consultés ne le lui avoit conseillé. Plusieurs personnes d'une piété très-éclairée s'y opposerent. Son humilité seule l'emporta sur leurs sentiments. On a d'autant moins lieu d'en douter, que son premier dessein étoit de n'être qu'un simple Religieux, sans dignité & sans distinction : il ne retint son Abbaye que parce qu'on crut que l'autorité d'Abbé Régulier lui étoit absolument nécessaire pour s'opposer aux défordres, alors si communs parmi les Moines, & pour établir cette pénitence si édifiante, qui a depuis fait tant d'honneur à l'Eglise.

Une action si humble a si vivement frappé ses ennemis , qu'ils n'ont rien épargné pour la détruire , ou du moins pour en dénaturer les motifs. Les uns ont dit que le dépit de n'avoir pu obtenir l'Archevêché de Tours, & d'avoir lui-même ruiné sa fortune par sa mauvaise conduite l'y avoit porté, & qu'elle n'étoit qu'un coup de désespoir ; quelques-uns ont prétendu que l'esprit de domination en étoit l'unique motif ; & que n'ayant pu dominer sur le Clergé , il avoit voulu se dédommager en dominant sur les Moines , dont il avoit fait les malheureuses victimes de son ambition. Et d'autres enfin ont assuré qu'il n'avoit eu en vue que de se faire Abbé Général de Cîteaux, & qu'il ne s'étoit point proposé d'autre fin dans son voyage de Rome. On a fait voir si évidemment dans toute cette Histoire la fausseté de ces calomnies ; & tout le monde en est aujourd'hui si bien revenu, que ce seroit abuser de la patience du Lecteur , que de s'arrêter à les réfuter. Il est donc constant que l'humilité seule l'a porté à s'engager dans l'état Religieux ; & cet engagement est d'autant plus remarquable , qu'il étoit une profession publique d'hu-

milité qui a duré autant que sa vie.

Mais si l'humilité l'a engagé dans l'état Religieux, on peut dire qu'elle l'y a soutenu, & qu'il l'a toujours honorée par une pratique constante de tout ce qu'elle a de plus opposé aux sentiments de la nature. Il renonça d'abord à toutes les distinctions attachées à sa dignité, excepté à celle du rang & de la préséance que le bon ordre ne lui permettoit pas d'abandonner. Il se rendoit à lui-même & à ses Freres, les services les plus bas. Et il ne voulut jamais souffrir qu'un Religieux ou même un valet fût destiné à lui rendre le moindre service ; il permit seulement qu'on lui aidât à écrire ses ouvrages & ses lettres quand il s'en vit trop accablé. Il n'étoit pas seulement vêtu comme les autres Religieux, mais il ne vouloit point qu'on lui donnât des habits neufs ; les plus usés étoient ceux dont il s'accommodoit le plus volontiers. On a pu voir que quand il mourut, il avoit des souliers qu'il portoit depuis dix ans, & qu'ils avoient servi long-temps à un Religieux dont il estimoit la vertu & la pénitence. Lorsqu'il disoit la Messe ou qu'il officioit, il n'avoit point d'ornemens particuliers ; &

il ne voulut jamais se servir que d'une croûte de bois. Il ne souffrit jamais qu'on lui donnât dans son Monastere la qualité de Monsieur. Le Pere Abbé étoit le seul titre dont on usoit à son égard. Il ne donna jamais à ses Religieux d'autre nom que celui de ses Freres ; & son humilité ne pouvoit souffrir qu'on les appellât ou ses Religieux ou ses Enfants. On le voyoit au travail , des sabots aux pieds , partager avec eux les travaux les plus pénibles & les plus humiliants. Il s'occupoit comme eux à labourer la terre , à nettoyer des étables , à porter du fumier ou de la boue , à nettoyer des étangs , à laver la vaisselle , à éplucher des herbes & des légumes ; il ne trouvoit rien de bas , rien qui fût au dessous de lui , lorsqu'il s'agissoit de pratiquer l'humilité , ou d'en donner l'exemple à ses Freres.

Quand il sortoit de son Monastere (ce qui arrivoit rarement) l'humilité l'accompagnoit par-tout ; des gens qui ne le connoissoient point d'ailleurs , l'ont reconnu à ses manieres humbles & modestes : on l'a vu arriver à Paris dans une charrette conduite par un Payfan. Il disoit sur cela que si la bien-séance l'eût permis, il eût été bien mieux

que le Payfan eût été dans la charrette, & que lui l'eût conduite à pied. La raison qu'il en rendoit, est que le Payfan étoit pauvre, mais homme de bien; que pour lui il étoit pauvre, & de plus un malheureux pécheur; que cette qualité qui l'abaissoit si fort aux yeux de Dieu, le mettoit au-dessous de tous les autres hommes, de quelque condition qu'ils fussent. Il disoit comme un

Saint
Franc.
de Sa-
les.

Saint des derniers siècles l'avoit dit avant lui, que le moyen de faire estimer l'humilité & la pauvreté, n'étoit pas d'en faire des discours magnifiques, mais de faire gloire de les pratiquer au vu & au su de tout le monde; que c'est ainsi que JESUS-CHRIST notre modele en avoit usé: *Jesus*, dit l'Evangile, *commença par faire avant que d'enseigner.*

C'est cette même humilité, aussi-bien que l'amour de la retraite, qui le porta à refuser la Charge de Visiteur, dont on a vu que l'Abbé de Cisteaux lui avoit envoyé les Provisions, qui furent confirmées par un Arrêt du Conseil. Il est vrai qu'il ne refusa pas le Chapeau de Cardinal, parce que la mort du Pape l'empêcha de le lui offrir; mais tous ses sentiments alloient à le refuser

fufer ; & l'on ne peut pas douter qu'il ne l'eût refusé en effet , après ce qu'il en avoit dit & écrit à tous ceux de ses amis , à qui il n'avoit pu s'empêcher de dire ses sentiments.

Rien n'est plus ordinaire à ceux qui ont de grandes lumieres , & un esprit supérieur comme étoit celui de l'Abbé de la Trappe , que d'être attachés à leur propre sens. L'Abbé étoit très-éloigné de ce défaut ; il aimoit à prendre conseil & à le suivre. Il renonçoit sans peine à ses sentiments pour embrasser ceux d'autrui. On connoît la délicatesse des Auteurs , & leur entêtement sur leurs ouvrages : ce que l'on y blâme est presque toujours selon eux , ce qu'il y a de meilleur. Par une disposition contraire, l'Abbé de la Trappe soumettoit ses ouvrages à l'examen de ses amis , & même de ses Religieux : il corrigeoit sans peine ce qu'on y trouvoit à redire. Il est vrai que lorsqu'il s'agissoit de la vérité , de la justice , ou de ce qu'il croyoit être de son devoir , on lui trouvoit une fermeté inflexible ; en toute autre occasion rien n'égaloit sa docilité & sa déférence pour les sentiments d'autrui. Tous ceux qui l'ont connu , savent qu'un de ses principaux

caractères étoit une simplicité éclairée ; qui ne peut être fondée que sur l'humilité la plus profonde.

Enfin ce que l'on ne peut attribuer qu'à une humilité aussi grande qu'elle est rare , c'est la démission qu'il fit de son Abbaye. On fait quelles en ont été les suites ; je ne parlerai point de la difficulté qu'il y a à se soumettre à ceux dont on est accoutumé de se regarder comme le Pere , le Maître , & le Supérieur en toutes choses , ni de la répugnance qu'a l'amour propre , à se dépouiller de cette indépendance & de cette autorité si douce , qui le flatte si agréablement par-tout ailleurs ; le sacrifice eût été grand , à la Trappe c'est encore tout autre chose ; la dépendance y est infinie ; elle se répand sur toutes les actions & sur toutes les circonstances de la vie ; la nature n'a rien à quoi se prendre : tout la combat , tout contribue à la détruire. Je ne dirai rien non plus des égards & des ménagements auxquels il renonçoit dans un âge avancé , dans l'état d'une infirmité continuelle , & des plus vives douleurs dont il étoit sans cesse accablé.

Mais je ne puis passer sous silence cette action si humble qu'il fit (contre

l'usage même de l'Ordre de Cîteaux) en se jettant en plein Chapitre aux pieds de l'Abbé qui lui avoit succédé, en lui faisant vœu d'obéissance, & en le priant de le traiter comme le moindre de ses Religieux. Que si l'on fait réflexion, que quoique ses infirmités le dispensassent d'aller au Chapitre, il s'y rendoit autant qu'il le pouvoit, pour s'y accuser de ses fautes, & y demander pénitence; on sera contraint d'avouer que l'humilité éclate si fort dans toutes ces actions, qu'il n'est pas possible de la méconnoître.

A ces deux actions j'en ajouterai encore une autre, qui marque si bien les dispositions de son cœur, qu'on ne peut se dispenser de la raconter. Elle arriva depuis sa démission. Rien ne fait mieux comprendre à quoi il s'étoit réduit en le faisant. Un Religieux pressé d'une incommodité considérable, s'adressa à lui, en l'absence de l'Abbé pour en être soulagé. L'ancien Abbé qui ne vouloit disposer de rien, envoya chercher Dom Prieur, pour le prier de faire donner à ce Religieux le soulagement dont il avoit besoin: comme on ne trouva pas Dom Prieur, l'ancien Abbé crut qu'il étoit de la charité de ne pas différer

de faire donner à ce Religieux ce qui lui étoit nécessaire. Deux autres Religieux qui étoient dans les intérêts de l'Abbé Dom François Armand l'ayant su, ils le vinrent trouver le lendemain; & durant plus d'une heure ils lui firent les reproches les plus sanglants, de ce que n'étant plus qu'un particulier comme eux, il en usoit encore comme s'il eût été Abbé.

Il est aisé de s'imaginer comme un autre, que l'ancien Abbé, en eût usé dans cette occasion. Pour lui, après avoir écouté sans s'émouvoir, tout ce qu'ils voulurent lui dire, il leur répondit, & répéta plusieurs fois, *qu'ils avoient raison, qu'il avoit excédé son pouvoir, en ordonnant qu'on pourvût au soulagement du Religieux dont on a parlé, que cela ne lui arriveroit plus, & qu'il les prioit de l'excuser.* S'il y a des rencontres dans la vie où l'on ne soit point en garde contre les surprises, c'est celle dont on vient de parler. Dans ces occasions on paroît tout ce que l'on est. La dissimulation n'a point de lieu: après cela on ne peut pas douter que l'humilité ne fût une des principales vertus de l'Abbé de la Trappe.

On peut ajouter qu'il est mort com-

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 413
mé il avoit vécu , c'est-à-dire dans le
sein de la pénitence & de l'humilité ;
tout ce qu'il fît , & tout ce qu'il dit
dans sa dernière maladie , portoit le
caractère de ces deux vertus ; rien de
plus humble , rien de plus pénitent. En
un mot il expira sur la cendre dans
tous les sentiments que la pénitence &
l'humilité étoient capables de lui inf-
pirer.

CHAPITRE VIII.

*De la mortification de l'Abbé de la
Trappe , & de son amour pour
la pénitence.*

TOUT CE qu'on a rapporté de la
Vie de l'Abbé de la Trappe de-
puis sa conversion , n'a été qu'une preu-
ve continuelle de son amour pour la
mortification & pour la pénitence. On
ne pourroit donc que répéter ce qu'on
en a déjà dit , si nous n'avions quel-
ques-uns de ses sentiments à rappor-
ter , aussi-bien que quelques faits qui
n'ont pu trouver place dans son His-
toire.

Pour ce qui est de ses sentiments ,

on les voit répandus dans tous ses Ouvrages , & presque dans toutes ses lettres ; il ne perd point de vue le sentiment de ses péchés ; il a toujours devant les yeux la justice & la miséricorde de Dieu ; si l'une l'effraye , l'autre le rassure : mais son espérance n'est jamais sans crainte , ni sa crainte sans espérance. C'est ce qu'il exprime par ces beaux sentiments.

» Dieu nous assure en une infinité
 » d'endroits de ses divines Ecritures ,
 » qu'il recevra tous ceux qui revien-
 » dront à lui du fonds de leurs dérè-
 » glements & de leurs excès par une
 » conversion sincère. Mais cette déclara-
 » tion d'une bonté infinie , au lieu de
 » faire de véritables pénitents , n'a fait
 » pour l'ordinaire que des pécheurs en-
 » durcis , lorsqu'en se flattant dans leurs
 » cupidités , ils ne veulent pas croire
 » qu'ils doivent s'appliquer l'effet des
 » promesses divines , par les travaux de
 » la pénitence , par leurs gémissements
 » & par leurs larmes. Ainsi en ne ren-
 » dant pas à la justice de Dieu ce qu'ils
 » lui doivent , ils se privent des effets
 » de sa bonté , meurent dans l'impé-
 » nitence ; & par un aveuglement qu'on
 » ne peut assez déplorer , ils s'abandon-

» nent à des peines éternelles qu'ils eus-
 » sent pu racheter par des souffrances
 » d'un moment. » Après cette réflexion,
 l'Abbé de la Trappe s'adresse
 à Dieu & lui dit :

» Faites, Seigneur, que comme je
 » connois & déplore l'égarement de ces
 » ames ingrates, je profite aussi de leur
 » malheur, & que j'évite l'écueil où
 » elles vont se briser par leur présomp-
 » tion. Mettez en moi des dispositions
 » dignes de la grace que vous nous fai-
 » tes espérer. Employez le fer & le feu
 » pour la guérison de mes maux, & sur-
 » tout empêchez que je ne vous donne
 » aucun sujet de retirer la main que
 » vous m'avez tendue. »

Il s'exprime encore plus fortement dans un autre endroit : » Quand je con-
 » sidere, Seigneur, (dit ce grand pénitent, pénétré de la vue des jugements
 » de Dieu,) quand je considere la gran-
 » deur de mes péchés, & la sévérité de
 » vos justices, je suis rempli de crainte
 » & de frayeur ; mais la vue de votre
 » clémence me rassure : car je sai que
 » si vous avez déclaré tant de fois que
 » vous extermineriez les pécheurs, &
 » que vous les rejetteriez de devant vo-
 » tre face, vous nous avez aussi promis

Divers
 senti-
 ments
 de pié-
 té.

» que vous ne fermeriez pas le sein de
 » votre compassion à aucun de ceux qui
 » reviendroient à vous dans un regret
 » amer de vous avoir offensé, & dans
 » une volonté sincère de réparer leurs
 » égarements passés par une conduite
 » plus fidelle ; je voudrois , Seigneur ,
 » vous venger des injurés que je vous
 » ai faites par des pénitences rigoureu-
 » ses , & satisfaire à votre justice par
 » la destruction de tout l'homme exté-
 » rieur ; mais je ne puis que souhaiter
 » ma délivrance , & c'est de vous seul
 » que je la dois attendre : ainsi toute
 » ma consolation est de savoir que j'ai
 » affaire à un Dieu qui pénètre les cœurs,
 » & qui en juge par les dispositions
 » secrètes qu'il y découvre. J'espère
 » que vous conserverez dans le mien le
 » desir & la volonté que vous y avez
 » mise , de n'aimer désormais que ce
 » que vous voulez que j'aime , & de
 » fuir plus que mille morts ce que je
 » ne puis ni penser ni vouloir sans vous
 » déplaire. »

Ces sentiments étoient gravés si pro-
 fondément dans le cœur de l'Abbé de
 la Trappe , qu'il ne comprenoit pas
 qu'un Religieux , & même un Chré-
 tien en pût avoir d'autres ; car enfin ,

disoit-il, » on n'est Chrétien qu'autant
 » qu'on imite JESUS-CHRIST, & qu'on
 » s'attache à le suivre. C'est ce qu'il
 » nous a marqué lui-même dans ces
 » paroles : Si quelqu'un veut venir après *Luc*
 » moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il *Chap.*
 » porte sa croix tous les jours, & qu'il *v. 23.*
 » me suive. Ces paroles, dit l'Abbé de
 » la Trappe, s'adressent à tous les Chré-
 » tiens, parce qu'ils sont tous obligés
 » de suivre & d'imiter JESUS-CHRIST,
 » c'est ce qui fait que l'Apôtre dit, sans
 » excepter personne, que ceux qui sont *Gal.*
 » à JESUS-CHRIST, ont crucifié leur *Chap. 5.*
 » chair avec tous ses mauvais desirs. *v. 24.*
 » On renonce à soi-même, continue
 » l'Abbé de la Trappe, en ne faisant
 » rien de ce que Dieu défend, quelque
 » plaisir & quelque avantage qu'on y
 » trouve, & en n'omettant rien de ce
 » qu'il ordonne, quelque répugnance
 » qu'on y sente, & quelque désavan-
 » tage qui en puisse arriver. Porter sa
 » croix, & crucifier sa chair, dit quel-
 » que chose de plus, puisqu'on ne peut
 » faire ni l'un ni l'autre sans combattre
 » ses desirs, c'est-à-dire, sans lui refuser
 » ce qu'elle demande, & sans lui don-
 » ner ce qu'elle ne veut pas, sans la
 » mortifier & sans la dompter. Voilà ce

que ceux qui sont à JESUS-CHRIST ;
 c'est-à-dire , tous les Chrétiens sont
 obligés de faire.

Car enfin , continue-t-il , ou ils ont
 conservé leur innocence , ou ils l'ont
 perdue ; ou ils sont justes , ou ils sont
 pécheurs. Le juste doit faire péniten-
 ce , & crucifier sa chair , afin qu'elle
 soit soumise à l'esprit , de peur qu'en
 se révoltant , elle ne le fasse déchoir
 de sa justice. Le pécheur la doit faire
 à plus forte raison pour recouvrer l'in-
 nocence qu'il a perdue , pour assujettir
 la chair à laquelle il s'est soumis. Les
 justes soumettent leur chair , les pé-
 cheurs la doivent châtier ; ceux qui
 ont conservé l'innocence , la doivent
 soumettre pour prévenir ses révoltes ;
 & ceux qui l'ont perdue la doivent
 châtier , pour prévenir la punition éter-
 nelle que tout pécheur a méritée. Saint
 Paul étoit juste , ajoute-t-il , il n'avoit
 pas donné la moindre atteinte à l'in-
 nocence qu'il avoit reçue par le Bap-
 tême : les travaux qu'il souffroit pour
 l'Evangile ; les persécutions auxquel-
 les il étoit continuellement exposé ,
 pouvoient passer pour une grande pé-
 nance : cependant il ne laisse pas de
 dire , je châtie mon corps , & je le

»réduis en servitude , parce que je ne
 »veux pas courir au hazard , de peur
 »qu'ayant prêché l'Evangile aux au-
 »tres , je ne sois moi-même un réprou-
 »vé. Qui peut se dispenser de suivre
 »l'exemple de ce grand Apôtre ? qui
 »sera assez téméraire pour s'écarter du
 »chemin que J E S U S - C H R I S T a
 »marqué ? On fuit la mortification ,
 »continue-t-il , on cherche des prétex-
 »tes pour s'en dispenser. Cependant le
 »Concile de Trente ne fait point d'ex-
 »ception. La vie du Chrétien , dit-il ,
 »doit être une pénitence continuel-
 »le. »

C'est sur ces fondemens que l'Abbé
 de la Trappe avoit établi sa pénitence ;
 de-là venoit cette fermeté qu'il a tou-
 jours eue à n'en rien relâcher : sa mor-
 tification étoit générale , sans exception
 & sans réserve ; elle paroïsoit dans sa
 nourriture , dans ses jeûnes , dans ses
 veilles , dans ses travaux , dans son
 assiduité à la priere , dans sa vigilan-
 ce , dans sa sollicitude pastorale , dans
 les contradictions , dans les calomnies ;
 toujours occupé à se combattre lui-
 même ; à détruire ses passions ; à satis-
 faire à la justice de Dieu. C'est ce qu'on
 a vu dans sa vie , c'est ce qu'on va voir

dans quelques exemples particuliers que l'on va rapporter.

Un Gentilhomme de son voisinage ayant appris qu'il ne bûvoit que de la ptyfanne , parce que le cidre ordinaire lui échauffoit la poitrine , lui envoya du petit cidre , il en but d'abord ; mais comme il le trouva trop agréable au goût , il n'en voulut plus boire , & se remit à la ptifanne. Cette boisson étoit fort dégoûtante ; car comme il vouloit qu'on lui en fît pour plusieurs jours , elle s'aigrissoit souvent , & devenoit d'un fort mauvais goût , jamais il ne s'en plaignit ; quand on s'en appercevoit , & qu'on le prioit d'avertir qu'on lui en fît plus souvent , il répondit qu'elle seroit bien mauvaise si elle n'étoit pas encore trop bonne pour lui.

Dans les temps qu'on soupe à la Trappe , on lui faisoit quelquefois des bouillons clairs avec des herbes toutes simples pour rafraîchir sa poitrine. Comme il ne vouloit pas qu'on lui en fît tous les jours , ces bouillons s'aigrissoient , il ne s'en plaignoit point , & les prenoit d'autant plus volontiers , que le goût en étoit plus choqué.

Il lui est arrivé quelquefois qu'on oublioit de lui mettre du pain au ré-

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 421
fectoire , ou quelque autre portion. Il
n'en avertissoit point , il dînoit sans
pain , & se passoit de ce qu'on ne lui
avoit pas servi. Il n'en ufoit pas ainsi
à l'égard de ses Religieux, il avoit une
attention particuliere à leur faire don-
ner tous leurs besoins.

On lui a oui dire souvent que s'il
n'eût appréhendé la singularité , & de
s'attirer une réputation qu'il ne méri-
toit pas , il se fût réduit au pain & à
l'eau ; & dans la vérité il mangeoit si
peu , & des choses si peu nourrissan-
tes, qu'on ne comprenoit pas qu'il pût
se soutenir.

Comme la violence de ses douleurs
pendant plusieurs de ses maladies ne
permettoit pas qu'on lui changeât ses
chemises de serge , il étoit souvent
mangé de vermine ; quoiqu'il fût na-
turellement très-propre , il supportoit
une si fâcheuse incommodité sans s'en
plaindre , & il se contentoit de dire
ces petits animaux me mangent pen-
dant ma vie, les vers feront bien d'au-
tres ravages après ma mort.

Sa sensibilité pour le froid étoit si
grande , que lorsqu'il se retira à la
Trappe , la rigueur des hyvers lui fai-
soit horreur ; cependant il alloit tra-

vailler à l'air avec ses Freres pendant les plus fortes gelées, & demeuroid ex-
posé au vent de bize le plus violent,
tant que duroit le travail. Il lui eût été
aisé de s'en dispenser ; son amour pour
la mortification ne lui permettoit pas
d'avoir cette indulgence pour lui-même ;
il a passé plus de vingt ans presque
sans se chauffer : & ce ne fut que
lorsqu'il se vit accablé de l'âge & de
ses infirmités , qu'il accorda aux solli-
citations continuelles de ses amis, qu'on
mît un poêle dans sa chambre.

La mortification intérieure surpasseoit
encore l'extérieure : on ne parlera point
ici des médisances , des calomnies , des
libelles diffamatoires auxquels il s'est
vu continuellement exposé ; il ne s'est
jamais donné la satisfaction de se plain-
dre de ses ennemis , quelque injuste que
fût le traitement qu'il en recevoit ; &
il a même porté la violence qu'il se
faisoit à lui-même , jusqu'à en dire du
bien , & à leur rendre tous les servi-
ces dont ils avoient besoin. On ne par-
lera pas non plus de mille circonstan-
ces affligeantes qui lui sont arrivées sur
la fin de sa vie , & qu'il a supportées
sans s'en plaindre avec une constance
invincible ; mais on ne peut pas passer

sous silence, la mortification intérieure que lui devoit causer cette attention continuelle qu'il avoit à la conduite de ses Religieux ; on peut se représenter sur cela leurs peines, leurs tentations, leurs scrupules, leurs imperfections, leurs foiblesses, (car ils n'étoient pas tous parfaits ; & cela ne doit pas surprendre, puisque parmi les douze Apôtres Dieu a permis qu'il y eut un traître.) Il est aisé de s'imaginer le peu de goût qu'un esprit aussi élevé que celui de l'Abbé de la Trappe, devoit trouver naturellement dans tous ces petits détails de conduite. De quoi pouvoient l'entretenir de pauvres Religieux sans érudition, des Freres convers grossiers pour la plupart ? cependant comme il étoit le seul qui les confessât & qui les dirigeât, comme ils ne pouvoient parler qu'à lui, à toute heure, à tout moment ils le venoient trouver ; & quelques sérieuses que ses occupations pussent être, il étoit obligé de les quitter continuellement pour leur donner toute son attention. C'est ce qu'il faisoit avec patience, avec charité, avec douceur, sans leur témoigner jamais qu'il s'en trouvât importuné. Cette mortification étoit continuelle ; elle reve-

424 LA VIE DE L'ABBÉ
noit tous les jours , & à tous mo-
ments.

Enfin l'on peut ajouter à ce que l'on a dit de l'austérité de sa pénitence , qu'il portoit la-haire en certains temps , & qu'il prenoit souvent de sanglantes disciplines. On trouva après sa mort qu'un bandage d'acier & une chaîne de fer qu'il portoit , lui étoient entrés dans la chair ; si l'on ajoute à cela ses maladies fréquentes , ces douleurs continuelles dont il étoit tourmenté pendant les dernières années de sa vie , on ne pourra se dispenser de demeurer d'accord que peu de personnes dans ces derniers siècles ont porté aussi loin que lui la mortification & la pénitence.

CHAPITRE IX.

*Du pardon des injures. De l'amour
que l'Abbé de la Trappe a eu pour
ses ennemis. Ses sentiments & sa
conduite à leur égard.*

C'EST PAS d'aujourd'hui que l'on dit que la vertu & le mérite accompagnés d'une grande réputation

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 425
font , à l'égard de bien des gens , une
espece d'injure qui ne se pardonne ja-
mais. C'est ce que l'Abbé de la Trappe
a éprouvé plus que personne. Peu de
gens n'ont eu plus d'estime , plus d'a-
mis , & plus de réputation que lui ; il
y en a peu aussi qui ayent plus d'en-
nemis , & contre qui l'envie se soit dé-
chaînée avec plus de violence : on a
parlé , on a écrit contre lui ; on l'a
déchiré en cent manieres différentes ;
on n'a rien épargné pour lui ravir cette
haute réputation que sa vertu & son
mérite seul lui avoient acquise.

On inventoit , pour en venir à bout ;
des histoires qui n'étoient jamais arri-
vées ; on s'en prenoit à sa personne , à
sa doctrine , à sa conduite , à ses Reli-
gieux , à ses amis. C'est ainsi que S.
Bernard fut traité à l'occasion de la
Croisade qu'il avoit prêchée , & qui eut
un succès si malheureux. C'est ainsi que
les Disciples de Pierre Abaylard , & de
Gilbert de la Porrée , en usèrent avec
ce grand homme dont Dieu avoit au-
torisé la sainteté par tant de miracles ;
& pour dire quelque chose de plus ,
c'est ainsi que JESUS-CHRIST qui
étoit la sainteté même , a été traité par
les Scribes & les Pharisiens. Mais si

l'Abbé de la Trappe a eu le bonheur d'être traité comme le Sauveur, il a aussi celui de suivre, à l'égard de ses ennemis, & ses exemples & sa doctrine.

Au milieu des calomnies qu'on publioit contre lui de tous côtés, il abandonnoit sa personne & la justice de sa cause entre les mains de Dieu, & n'étoit occupé qu'à prier pour ses ennemis, & à rendre le bien pour le mal. Il disoit souvent ces paroles si dignes de l'humilité profonde dont il faisoit profession : *Si ma réputation est de quelque utilité, Dieu saura me rendre celle qu'on me ravit injustement, sinon je n'en veux qu'autant qu'il lui plaira de m'en donner. Il est permis à un Evêque d'avoir soin de sa réputation, parce qu'elle lui est nécessaire pour le bien du peuple qui est sous sa conduite; mais pour un Religieux, il n'est fait que pour être méprisé, & pour retracer dans sa vie les hontes & les abjections de JESUS-CHRIST, en souffrant en paix & en silence les injures les plus atroces & les calomnies les plus noires, c'est-là sa destination, & c'est même toute sa gloire.*

Il agissoit d'une maniere conforme aux sentiments qu'on vient de rappor-

ter. C'est ce qu'on va prouver par des exemples si édifiants, qu'ils feroient capables de désarmer les ennemis. Un Abbé de l'Ordre qui avoit été de ses plus chers amis, & à qui il avoit rendu de grands services, ne se contenta pas de rompre avec lui sans qu'il lui en eût donné aucun sujet, il le décria de la maniere du monde la plus étrange, dedans & dehors le Royaume. Les mauvais discours de cet Abbé faisoient d'autant plus de tort à l'Abbé de la Trappe que comme on favoit qu'ils avoient été amis intimes, on ne s'avisoit pas même de soupçonner de fausseté ce qu'il publioit contre lui; enfin Dieu toucha cet Abbé, il lui fit connoître sa faute, & il vint à la Trappe pour lui faire ses excuses, & pour se reconcilier avec lui: l'Abbé de la Trappe le reçut avec autant d'amitié, qu'il avoit coutume de faire avant qu'il en eût aussi mal usé à son égard. Il lui épargna la honte des excuses; il le fit officier à sa place le Jeudi-Saint, & les trois jours qui suivent; il voulut communier de sa main avec tous ses Freres: enfin il lui fit toutes les caresses, & lui rendit tous les honneurs dont il put s'aviser. Quand cet Abbé fut parti,

un Religieux qui favoit tout ce qui s'étoit passé, ne put s'empêcher de lui dire qu'un homme qui en avoit aussi mal usé avec lui, ne méritoit pas d'être si bien reçu ; *Et nous*, dit l'Abbé de la Trappe, *comment en avons-nous usé avec Dieu : cependant il ne laisse pas de nous recevoir tous les jours avec tant de bonté ; sachez, mon Frere, que nous serons mesurés à la même mesure dont nous aurons mesuré les autres.*

Il en usa de même dans deux autres occasions. Il apprit que des Religieux, à qui il faisoit des aumônes considérables, ne cessoient point de le déchirer par leurs calomnies, on lui dit sur cela qu'il falloit leur retrancher ces aumônes dont ils s'étoient rendus indignes. *Je m'en garderai bien*, dit l'Abbé de la Trappe, *au contraire il faut les augmenter, car l'Evangile nous ordonne de faire du bien à nos ennemis ; c'est ce qu'il fit, & les aumônes furent augmentées.* Il n'avoit en cela aucun égard au rang, au crédit & au mérite des personnes, c'est ce que prouve l'exemple qu'on va rapporter.

Un Payfan du voisinage de la Trappe, prétendoit que de certaines terres qui appartenoient effectivement à l'Abbaye,

étoient à lui : sur cette prétention mal fondée , sans autre précaution il enleve tous les grains qui étoient sur ces terres. L'Abbé ne voulut point qu'on l'en empêchât, il aima mieux que ce Payfan lui enlevât ce qui appartenoit à son Abbaye, que de souffrir qu'on fît des poursuites contre lui. Quelque temps après le Curé de la Paroisse où demouroit le Payfan , vint voir l'Abbé de la Trappe , l'Abbé lui demanda , selon sa coutume , si quelqu'un de ses Paroissiens n'avoit point besoin d'assistance. Après que le Curé eut satisfait à cette demande , l'Abbé lui dit & un tel (il lui nomma le Payfan dont on vient de parler) comment vont ses affaires : le Curé lui avoua qu'il étoit dans une grande nécessité ; mais ajouta-t-il , l'insolence & l'injustice dont il a usé en votre endroit , m'a empêché de vous en parler. *Au contraire , dit l'Abbé , ce sont ces sortes de personnes qu'il faut assister. L'Evangile nous les recommande , je ne connois point de meilleure recommandation.* Sur le champ il fit appeller le Célérier , & lui ordonna d'envoyer abondamment à ce Payfan & sans délai tout ce dont il avoit besoin. Le Célérier voulut lui repliquer ; mais l'Abbé le

prévint & lui dit : *Allez mon Frere ; nous sommes trop heureux de trouver de pareilles occasions , & de pouvoir racheter nos péchés à si bon marché.*

Plus le nombre de ses ennemis augmentoit ; plus ces sentiments se fortifioient dans son cœur. Voici ce qu'il écrivit à un de ses amis à l'occasion d'une personne qui s'efforçoit de le décrier dans le monde : » Il n'y a rien » que je ne voulusse faire pour servir » la personne dont vous me parlez ; ce » qu'il a fait contre moi ne sert qu'à » me donner plus d'envie de lui être » utile. Je vous avoue que depuis quelques années tant de gens ont pris à » tâche de m'attaquer , que cela m'a » obligé à prendre devant Dieu de nouvelles résolutions de pratiquer ce précepte de JESUS-CHRIST ; & moi » je vous dis , aimez vos ennemis. C'est » la premiere pensée qui me vient lorsque j'apprends que l'on dit de moi » ce que je ferois bien aise qu'on n'en » dît pas , si j'écoutois les sentiments » de l'amour propre. »

C'est en ce sens qu'il écrit à la Duchesse de Guise : » Je m'apperçois Madame que de mes amis mêmes (au moins de ceux qui disent qu'ils en

»font) ont peine de ce que les choses
 »que l'on répand contre moi ne m'en
 »font point. Quand les calomnies ne
 »font point d'impression sur ceux con-
 »tre qui on les forme, elles retournent
 »contre ceux qui en font les auteurs.
 »Je puis dire par la grace de Dieu,
 »(car c'est purement son œuvre) que
 »je me sens de bronze à l'égard de
 »ceux qui m'attaquent. Je dis par rap-
 »port au ressentiment de ce qu'on ap-
 »pelle injure, car d'ailleurs mon cœur
 »est tendre pour eux; je les plains du
 »mal qu'ils se font en prétendant m'en
 »faire. Je prie Dieu pour eux : & ce
 »me feroit une joie véritable de les
 »pouvoir servir : voilà, M. ma situa-
 »tion, & je consens qu'elle soit con-
 »nue de tout le monde. »Il dit encore
 dans une autre occasion : »plus on me
 »déchire, plus on me traite avec in-
 »justice, plus je sens mon cœur atten-
 »dri pour ceux qui tiennent cette con-
 »duite à mon égard, plus je me sens
 »porté à leur pardonner & à prier pour
 »eux, & plus j'ai de confiance que Dieu
 »me fera miséricorde.»

Il ne perdoit aucune occasion de
 mettre en pratique ces sentiments. Un
 Abbé de qualité allant à la Trappe,

passa par une maison Religieuse ; il y fut reçu selon sa condition. Sur la fin du repas il dit au Supérieur qu'il alloit à la Trappe pour consulter l'Abbé sur une affaire importante. Le Supérieur fit tout ce qu'il put pour l'en détourner ; & il lui dit sur cela tout ce que l'envie & la malignité la plus noire pouvoit suggérer contre les Religieux & contre l'Abbé , jusqu'à l'assurer que l'Abbé de la Trappe étoit un hérétique & un visionnaire. L'Abbé que la vérité & sa propre expérience avoient souvent convaincu du contraire , releva ce discours comme il le méritoit , & partit fort mal édifié du peu de charité , & de l'injustice de ce Supérieur.

L'Abbé étant arrivé à la Trappe ; mit insensiblement l'Abbé de la Trappe sur le chapitre de ce Supérieur & de ses Religieux ; l'Abbé de la Trappe lui dit qu'il les avoit toujours considérés & aimés , & qu'il ne perdoit aucune occasion de leur faire plaisir. Puisque cela est , répondit l'Abbé , je me crois obligé en conscience de vous détromper. Vous n'avez pas au monde de plus grands ennemis , je le fais à n'en pouvoir douter ; & sur cela il lui raconta

raconta tous les mauvais discours qu'on lui avoit tenus. L'Abbé de la Trappe qui avoit été averti d'ailleurs de la mauvaise volonté de ces Religieux, répondit sans s'émouvoir, *qu'il seroit visionnaire tant qu'il leur plairoit, mais que pour la foi, Dieu qui la lui avoit donnée, étoit témoin de sa pureté; qu'il prioit Dieu de délivrer ces Religieux de ces préjugés si dangereux, & si peu charitables; qu'il continueroit à les aimer & à leur faire du bien.* L'Abbé répondit qu'ils ne le méritoient pas; que le bien qu'il leur vouloit faire seroit mieux employé ailleurs; & qu'après tout, l'Ecriture nous avertissoit de répondre au fou selon sa folie. *Il est vrai,* répondit l'Abbé de la Trappe, *mais Jesus-Christ nous ordonne de pardonner les injures, & d'aimer nos ennemis, je veux donc continuer à aimer ces Religieux & à leur faire du bien.* En effet dès le lendemain il leur envoya un louis d'or avec une douzaine des plus belles carpes, qu'on avoit pêchées dans les étangs de la Trappe, & se recommanda à leurs prières. L'Abbé a dit depuis qu'il avoit été plus frappé de cette action, que s'il lui avoit vu faire un miracle. Mais il ne pardonna pas à ces Re-

ligieux aussi aisément que l'Abbé de la Trappe, l'injure qu'ils lui avoient faite, en le traitant d'hérétique, ils perdirent son estime, & il n'eut plus de commerce avec eux.

L'Abbé de la Trappe qui étoit persuadé que les vertus religieuses n'avoient point de fondement plus solide que les vertus chrétiennes, ne perdoit aucune occasion d'y former ses Religieux, Il leur inspiroit sur-tout l'amour des ennemis si recommandé dans l'Evangile; il leur en parloit sans cesse, & il les instruisoit par ses exemples. Un jour qu'il avoit appris la mort d'un Religieux qui n'avoit cessé pendant sa vie de le décrier, & de lui faire & à son Monastere, tout le mal qui avoit dépendu de lui, il fit mettre un billet à la Sacristie écrit de sa main, dont voici les termes : *On priera notre Seigneur Jesus-Christ pour une personne morte depuis peu, elle étoit ennemie de cette Maison. Je vous mets cette circonstance, parce que si vous êtes véritablement Chrétiens, ce vous est un pressant motif pour la recommander à Dieu avec plus d'instance & d'application.*

Une autre fois il apprit qu'un Curé du voisinage qui l'avoit toujours

inquiété par ses chicanes , étoit à l'extrémité, il écrivit lui-même cet autre billet, & le mit à la Sacristie. *On priera notre Seigneur Jesus-Christ pour un bon Curé qui a reçu les derniers Sacrements ; il nous est d'autant plus recommandable , qu'il vient d'entreprendre une affaire contre notre Maison.* Ces exemples sont si édifiants , ils marquent un si grand fonds de grace , & une soumission si parfaite aux loix de l'Evangile les plus répugnantes à la nature , qu'on n'a pas cru se pouvoir dispenser de les rapporter. Après cela la vérité nous auroit elle-même trompés , si l'on pouvoit douter que Dieu n'eût traité l'Abbé de la Trappe dans toute l'étendue de ses miséricordes.

Cependant comme la patience chrétienne a des bornes , & que JESUS-CHRIST lui-même nous a appris jusqu'où elle devoit aller , quand on attaquoit la pureté de sa foi, ou celle de ses amis , il la défendoit avec tout le zele qu'on doit avoir dans ces occasions. Il en usoit de même quand on s'efforçoit de décrier sa conduite sur des points importants , & qui eussent causé du scandale s'il l'eût dissimulé ; c'est ainsi qu'il confondit ses ennemis,

lorsqu'ils eurent la témérité de publier qu'on avoit banni de la Trappe la dévotion à la Sainte Vierge ; que les Prêtres n'y disoient point la Messe ; que les communions y étoient très-rares ; qu'on y lisoit des livres hérétiques ; & qu'une singularité suspecte régnoit dans toute la conduite du Monastere ; & qu'on y tenoit des Assemblées contre la Religion & contre l'Etat ; il se défendit fortement sur tous ces points ; il en fit voir la fausseté ; il parla , il écrivit ; en un mot il fut assez heureux pour détromper tous ceux que l'envie & la haine n'avoient pas prévenus jusqu'au point de ne vouloir rien écouter.

Mais en répondant avec force à de pareilles accusations qu'il n'est jamais permis de dissimuler , il ne se croyoit pas dispensé de conserver dans son cœur une charité sans bornes pour ses accusateurs. Il n'en demeuroit pas là ; mais il se croyoit obligé de faire paroître combien cette charité étoit sincere , par des services effectifs , toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. C'est ainsi , suivant l'expression de l'Evangile , qu'il joignoit la simplicité de la colombe à la prudence des serpents.

CHAPITRE X.

Combien l'Abbé de la Trappe a aimé la solitude & le silence. Ses sentiments & sa conduite sur ce sujet.

ON PEUT dire qu'une des premières & des plus fortes impressions qu'ait fait la grace sur le cœur de l'Abbé de la Trappe a été l'amour de la solitude & du silence. Il avoit appris de saint Bernard, qu'il regardoit comme son modele : Que l'on amasse *Epist. 315.* beaucoup de la poussiere du siecle dans le commerce du siecle ; que le monde *Serm. de advent.* est rempli de périls & de précipices ; que cette vaste mer est pleine de personnes *Dom.* qui se noyent, & qui entraînent souvent *Serm. 16. divers.* avec elles ceux qui les veulent sauver. Qu'il n'y a point d'instrument qui vuidant tant le cœur que la langue, & qu'il est difficile, qu'après de longs entretiens, l'ame ne soit plus seche, la méditation moins fervente, l'esprit moins arrosé de la grace, & la victime de l'oraison moins grasse & moins pure.

L'Abbé de la Trappe étoit si pénétré de ces maximes , que quelque déférence qu'il eût pour les sentiments de plusieurs grands Evêques , & de plusieurs autres personnes très - éclairées qu'il avoit consultées sur le genre de vie qu'il devoit embrasser , il ne put se rendre aux avis qu'ils lui donnoient de ne point s'engager dans une si grande solitude. Lorsqu'ils lui conseillèrent de donner tout son bien aux pauvres, de quitter tous ses Bénéfices, de se réduire au simple nécessaire, d'entrer dans la voie étroite de l'Evangile , il leur obéit sans peine ; mais lorsqu'ils furent d'avis qu'il s'attachât au service de l'Eglise, & qu'il renonçât à l'attrait qu'il se sentoît pour la solitude , il ne put se résoudre à leur obéir. C'est cet amour pour la solitude & pour le silence , qui le porta à préférer l'Etroite Observance de Cîteaux, à tous les autres Ordres Religieux , parce qu'on y fait profession d'une plus grande retraite que par-tout ailleurs. Ce fut ce qui lui fit établir dans son Monastere ce grand silence qu'on n'avoit point pratiqué jusqu'alors avec une aussi grande exactitude. Ce fut encore dans cette vue qu'il fit tout ce qu'il put pour se dispenser

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 439
du voyage de Rome ; qu'il refusa la
Charge de Visiteur ; qu'il eut tant de
peine à se charger de la conduite des
Clairets ; en un mot ce fut par ce mê-
me motif qu'il se dispensa de rendre des
visites ; & qu'il ne sortit jamais de son
Monastere que pour des raisons indis-
pensables de devoir & de charité.

Ses sentiments s'accordoient parfai-
tement avec sa conduite, il n'y avoit
rien dont il parlât avec plus de zele
que de la solitude & du silence. Un
jour qu'il en avoit fait le sujet de la
Conférence, faisant un retour sur lui-
même, il dit à ses Religieux de la ma-
niere du monde la plus touchante :
« Je voudrois, mes Freres, avoir per-
« du mes deux bras, & avoir aussi peu
« d'obligation que vous, de penser à
« autre chose qu'à attendre l'éternité de
« JESUS-CHRIST. Qu'il est doux
« d'être entièrement séparé de tout com-
« merce avec les créatures, pour n'en-
« tendre parler que de Dieu ; ne lire
« que les vérités de Dieu ; ne s'occu-
« per que de ce qui regarde Dieu &
« son service, sans avoir d'autre em-
« ploi. N'avoir rien qui puisse nous dis-
« traire de Dieu, & n'être pas péné-
« tré de Dieu ; faire autre chose que

» de le goûter, & de l'attendre en paix ;
» c'est ce que je ne puis comprendre.
» Vous devriez vivre si parfaitement ,
» ayant tant de facilités de le faire, que
» vous pussiez ressusciter les morts. Ah !
» mes Freres , la plus grande folie dans
» laquelle vous puissiez tomber, est de
» laisser occuper votre cœur de quel-
» que autre chose que Dieu , & de son
» éternité ; qu'y a-t-il qui puisse vous
» occuper ? que pouvez-vous réserver
» si vous ne donnez pas tout à Dieu ?
» que pouvez-vous lui refuser ? que
» pouvez-vous lui préférer ? Cepen-
» dant faute de tout donner à Dieu en
» se réservant quelque chose qu'on ne
» lui donne point, cela seul suffit pour
» vous séparer de Dieu. Pensez-y, mes
» Freres, vous seriez couverts de con-
» fusion, si vous étiez obligé de déclai-
» rer ce que vous réservez & ce que
» vous préférez à Dieu , & d'une telle
» confusion , que vous cherchiez à
» vous cacher à vous-mêmes : non non,
» mes Freres, nous sommes entrés dans
» la solitude ; nous ne nous sommes
» condamnés au silence ; nous n'avons
» rompu avec le monde & avec nous-
» mêmes, que pour donner tout à Dieu :
» car enfin à quoi nous serviroit notre

» solitude extérieure sans la solitude ,
 » sans le silence intérieur du cœur.

» Je suis accablé de visites , dit-il ,
 » dans une de ses lettres , comme si la
 » Trappe étoit aux portes de Paris ; j'en
 » suis tellement accablé , que si je n'a-
 » vois que quarante ans , je me retire-
 » rois en quelque solitude où je ne ver-
 » rois personne ; j'avois pris la résolu-
 » tion de ne plus voir qui que ce soit , &
 » cependant je ne puis m'en dispenser ;
 » & l'on prétend que je violerois les
 » loix les plus saintes de la charité , si
 » j'exécutois cette résolution.

Il écrit à un autre de ses amis : » Si
 » j'avois su , en quittant le monde , que
 » je dussé avoir encore quelque com-
 » munication avec lui , ou que le mon-
 » de dût encore penser à moi , je ne me
 » ferois jamais fait Religieux ; mais je
 » me ferois retiré en quelque solitude
 » si éloignée du commerce des hommes ,
 » que j'aurois entièrement rompu avec
 » eux , en sorte que le monde m'eût ou-
 » blié comme je n'aurois plus pensé à
 » lui : car enfin qu'est-ce qu'un Reli-
 » gieux sans solitude & sans silence ? »

Cette maxime étoit si profondément
 gravée dans son cœur , qu'ayant lu la
 vie de M. de Chasteüil , fameux soli-

taire François qui est mort sur le Mont Liban en odeur de sainteté, il dit qu'il avoit pris le bon parti; & que s'il n'eût point été engagé, il n'en eût point pris d'autre. Ensuite rentrant en lui-même, *qui me donnera, disoit-il, les ailes d'une colombe pour fuir la société des hommes, & me cacher dans le fonds des déserts avec les bêtes sauvages qui ont plus de fidélité & moins de férocité que n'en ont les hommes, & achever ainsi ma course, connu de Dieu seul, & ne pensant qu'à lui; dans une tranquillité exempte de soins, d'inquiétudes & d'ennuis. Ah ! mon Dieu, ai-je donc tout quitté pour me partager ainsi entre le monde & vous ?* Cependant quelque empressement qu'eut l'Abbé de la Trappe pour la solitude & pour le silence, Dieu ne permettoit pas qu'il en jouît, il formoit tous ces desirs dans son cœur, & il en éloignoit l'effet. On venoit à la Trappe de tous côtés pour le voir & pour le consulter, ou pour être témoin de la vie sainte qu'il y avoit établie, & qu'il soutenoit toujours par ses exhortations & par ses exemples. Le Frere qui avoit soin des hôtes s'étant une fois appliqué à compter le nombre de ceux à qui il donneroit à man-

ger pendant une année, il en compta jusqu'à six mille. En une autre rencontre on compta en douze jours cent vingt-cinq personnes, & en un autre il s'en trouva près de mille en un mois, entre lesquelles il y avoit deux Princesses, quatre Evêques, & un grand nombre de personnes de la première qualité. Quelquefois on donnoit à manger en un seul jour jusqu'à quatre-vingt personnes. Ce qu'il y avoit d'admirable dans un abord de gens si grand & si continuel, est que la solitude & le silence des Religieux n'en étoit point troublé. C'étoit l'effet du bon ordre qu'on y avoit mis, & du respect qu'on avoit pour ces saints Solitaires & pour leur Abbé; il s'en falloit même beaucoup qu'il parlât à tous ceux qui venoient pour le voir; il s'en dispensoit autant qu'il le pouvoit. Mais il se présentoit toujours assez d'occasions indispensables de recevoir des visites pour l'obliger d'en gémir, & de s'en humilier devant Dieu.

Les lettres qu'on lui écrivoit alloient encore plus loin que les visites; il en sentoient le poids, il en étoit accablé; mais la charité qui est la plus indispensable de toutes ses règles, ne lui permettoit pas de refuser de les recevoir, & de n'y

444 LA VIE DE L'ABBÉ
pas répondre. Ceux mêmes qu'il con-
sultoit sur ces occupations qui lui pa-
roissoient si éloignées de l'esprit de sa
vocation, contribuoient à l'y engager ;
& on lui citoit sur cela l'exemple de
saint Bernard, & d'un grand nombre
d'autres Saints appelés comme lui à
la solitude, qui soupiroient continuel-
lement après elle, & à qui la charité
du prochain n'avoit pas permis d'en
jouir.

Parmi tant d'occasions de distrac-
tion & de dissipation, l'Abbé de la
Trappe conservoit toujours un violent
amour pour la solitude & pour le si-
lence. C'est ainsi qu'il l'exprime lui-
même par ces belles paroles qu'il a lais-
sées par écrit, qui sont comme un re-
nouvellement de ses vœux.

» Qui me donnera des aîles de co-
» lombe, & je m'envolerai en quelque
» lieu si éloigné du monde, & si fé-
» paré de toutes les créatures, que je
» n'aurai plus de rapport avec lui, ni
» de commerce avec elles. Je cherche
» quelque chose qui n'est pas de ce mon-
» de, & qui ne se trouve pas parmi les
» choses créées. L'idée que j'en ai con-
» çue m'en donne de l'amour, l'amour
» m'en donne du desir, mais ce desir

» ne produit que des soupirs ; & il me
 » semble que plus mon cœur s'élève
 » vers cet objet , plus cet objet se hau-
 » se & s'éloigne de mon cœur. Il n'en
 » est pas de même des créatures , elles
 » me suivent par-tout ; elles m'importu-
 » nent ; elles se présentent incessamment
 » à mes yeux ; par mes yeux elles entrent
 » dans mon esprit, & y portent avec elles
 » l'inquiétude & la dissipation. Fermons
 » les yeux , mon ame , à toutes ces cho-
 » ses, tenons-nous si éloigné d'elles, que
 » nous ne puissions ni les voir , ni en
 » être vus. »

L'Abbé de la Trappe remarque en-
 suite combien les conversations des
 hommes sont dangereuses ; il ne fait
 pas de difficulté d'avouer qu'il l'ap-
 prend tous les jours par sa propre ex-
 périence ; & il en prend occasion de
 s'affermir dans l'amour de la solitude
 & du silence.

» La parole & la conversation, con-
 » tinue-t-il , quelque innocentes & re-
 » glées qu'elles puissent être , ne laissent
 » pas de faire en nous des impressions
 » fâcheuses , & d'y causer des désor-
 » dres qui ne se peuvent réparer qu'a-
 » vec peine ; elles nous tirent au-dehors ;
 » elles nous ouvrent les yeux comme

» pour sortir hors de nous-mêmes ; elles
 » nous remplissent de fantômes , &
 » d'imaginations vaines qui sont les se-
 » mences malheureuses de ce nombre
 » presque infini de distractions & d'affoi-
 » blissements que nous ressentons dans
 » la prière & dans les autres exerci-
 » ces, Je n'en suis que trop persuadé
 » par ma propre expérience ; & c'est ce
 » qui me fait voir & me contraint d'a-
 » vouer que les choses extérieures sont
 » autant d'obstacles qui retardent le
 » progrès que nous devons faire dans
 » les voies de Dieu. Elles rendent no-
 » tre éternité douteuse & notre salut in-
 » certain ; & rien ne peut l'affirmer davan-
 » tage que la solitude & le silence. Auf-
 » si je ne desire rien avec tant d'ar-
 » deur : & dans le desir que j'en sens,
 » je me donne présentement à J E S U S-
 » C H R I S T par un engagement invio-
 » lable , je renouvelle la consécration
 » que je lui ai faite de tout ce que je
 » suis , pour vivre désormais en silence
 » & en solitude, conformément à ce que
 » l'ordre de Dieu , l'exemple des Saints,
 » & ma profession exigent de moi ; je
 » laisse là le monde comme il est , & je
 » ne veux plus en entendre parler ; je
 » romps avec lui pour jamais, & je com-

» prends dans cette rupture non-seu-
 » lement ceux qui l'aiment & qui le ser-
 » vent , mais généralement toutes les
 » personnes qui sont dans le monde ,
 » quoiqu'elles ne soient pas du monde,
 » sans m'excepter moi-même autant que
 » cela se peut faire , & dans toute l'é-
 » tendue que Dieu me fera connoître.
 » Plus d'entretiens , plus de commerce,
 » plus de communications avec qui que
 » ce soit , à moins que je n'y sois con-
 » traint par des nécessités indispensa-
 » bles. »

Voilà quelles étoient les dispositions
 de l'Abbé de la Trappe, au milieu des
 distractions continuelles où la Provi-
 dence permettoit qu'il fût engagé ; mais
 parce que les occasions de rompre ces
 résolutions si saintes se présentoient sou-
 vent , il s'adresse à Dieu pour le prier
 de les éloigner : » Seigneur , continue-
 » t-il , sans vous toutes nos pensées sont
 » vaines , tous nos desirs sans effet , tou-
 » tes nos résolutions sont foibles & inu-
 » tiles. Confirmez donc en moi ce que
 » vous y opérez aujourd'hui ; & com-
 » me je ne doute point que ce ne soit
 » vous qui m'avez inspiré ce desir , bé-
 » nissez-le par la même miséricorde que
 » vous me l'avez inspiré , augmentez-

» le toujours de plus en plus , & ne
» permettez pas qu'il s'affoiblisse pour
» jamais ; éloignez de moi toutes les créa-
» tures ; faites que je m'en puisse pas-
» ser , & qu'elles se passent toutes de
» moi. Que je trouve en vous seul tout
» ce que je pourrois recevoir d'elles ,
» & elles tout ce qu'elles pourroient
» recevoir & attendre de moi. Menez-
» moi , Seigneur , dans cette solitude
» sacrée , dans laquelle vous parlez au
» cœur de ceux que vous aimez. Ap-
» prenez au mien la science de vous
» plaire , & dites-lui tout ce qu'il faut
» qu'il sache pour l'accomplissement de
» vos volontés saintes. Faites qu'il trou-
» ve dans ces demeures écartées , où je
» me suis caché comme les oiseaux fau-
» vages dans les fentes des rochers inac-
» cessibles , ce profond repos que vous
» ne refusez point à ceux qui vous ont
» suivi dans le désert ; puisque je veux
» vivre désormais comme dans un tom-
» beau , dans le desir & dans l'attente
» de votre retour en ce monde , com-
» me les Saints Peres soupiroient dans
» les limbes après votre premier avé-
» nement. Enfin foyez mon occupation ,
» ma consolation & ma joie dans le
» temps , comme j'espère que vous

» le ferez dans l'éternité ; & afin que
 » je ne sois pas trompé dans mes espé-
 » rances, rendez-vous dès-à-présent tel-
 » lement le Maître & le Roi de mon
 » cœur qu'il n'ait d'inclination , de pen-
 » te , de mouvement que vous n'ayez
 » formés par l'inspiration de votre Ef-
 » prit, afin que je me puisse vanter avec
 » votre saint Apôtre, que je ne vis plus,
 » quoique je vive ; mais que vous êtes
 » ma vie , & que vous vivez en moi
 » beaucoup plus que moi-même. »

Ces sentiments de l'Abbé de la Trap-
 pe sont si vivement exprimés ; il y pa-
 roît tant de cette onction & de ce feu
 tout divin que le Saint Esprit seul peut
 répandre dans les cœurs , qu'il n'est
 pas possible qu'il ne les ressentît , &
 que Dieu ne les lui eût inspirés. C'est
 ainsi que parmi tout ce qui pouvoit trou-
 bler sa retraite , il conservoit un ar-
 dent amour pour la solitude & pour le
 silence.



CHAPITRE XI.

De la Priere. Combien l'Abbé de la Trappe y étoit appliqué. Son aversion pour les nouveautés qu'on a tâché d'y introduire. De son attention continuelle à prier pour l'Eglise, pour le Roi, & pour l'E-tat ; & de sa piété à l'égard du saint Sacrifice de la Messe.

S I LA priere est nécessaire à tous les Chrétiens, & l'on peut dire à tous les hommes, puisque leur dépendance & leurs besoins continuels les avertissent sans cesse de recourir à Dieu, l'Abbé de la Trappe reconnoît qu'elle est toute la force des Solitaires, & que sans elle ils ne peuvent rien. C'est, dit-il, par elle qu'ils se soutiennent auprès de Dieu, qu'ils sollicitent sa miséricorde, & qu'ils obtiennent de lui ces secours & ces grâces, sans lesquelles ils ne pourroient s'élever sans cesse (comme ils y sont obligés) à cette perfection à laquelle il les destine. Ainsi, continue-t-il, le Solitaire qui néglige de prier, néglige le soin de son sa-

Des
devoirs
de la vie
Monas-
tique
chap. 2.

lut, il abandonne ce que Dieu lui a donné de plus fort pour sa conservation & pour sa défense. C'est un athlete qui jette ses armes dans le milieu du combat, & duquel on ne peut dire autre chose, sinon que la perte est toute assurée.

L'Abbé de la Trappe étoit trop persuadé de ces maximes, pour ne se pas donner tout entier à un exercice si saint. Il savoit qu'il est encore plus nécessaire à un Supérieur, qu'aux Religieux particuliers; & que c'est-là qu'il doit puiser toutes ses lumieres, toute sa force, & cette onction toute divine qui doit être répandue dans ses discours & dans toutes ses actions. On a pu voir dans sa vie le soin qu'il avoit de s'y appliquer lui-même, & d'y former ses Religieux: que la Trappe étoit le lieu d'une priere presque continuelle; & qu'un grand Prélat ayant vu combien on y étoit assidu, avoit jugé deslors, qu'il n'étoit pas possible que Dieu ne bénît des commencements si saints, & qu'il refusât la grace de la persévérance à des ames pures qui la lui demandoient sans cesse avec une ferveur qui se renouvelloit tous les jours. On peut encore se souvenir que dans son voyage d'Italie, pendant que ceux qui l'accom-

pagnoient alloient voir les raretés des Villes par où il passoit, il demouroit prosterné au pied des Autels, & qu'il y restoit si long-temps, qu'à leur retour ils l'y trouvoient encore. Qu'à Rome, lorsque les affaires lui laissoient quelque temps de libre, il le passoit auprès des tombeaux des Martyrs, à implorer leur protection auprès de Dieu, & que les distractions qu'il est si difficile d'éviter pendant les voyages, ne l'empêchoient pas d'être assidu à la priere.

Quand il se fut renfermé dans son Monastere, il en faisoit sa principale occupation; outre le temps destiné à l'Office & à la priere commune, il y employoit tout le temps d'entre Matines & Primes; & souvent pendant que ses Freres reposoient, il répandoit son cœur devant Dieu, & leur obtenoit les graces dont ils avoient besoin pour se soutenir dans la vie laborieuse & pénitente qu'ils avoient embrassée. Il interrompoit souvent ses lectures pour prier; & quelque soin qu'il eût de se cacher dans ces occasions, on l'a surpris quelquefois les yeux tout baignés de larmes, élevés vers le Ciel, & le visage tout enflammé.

Depuis qu'en se démettant de son

Abbaye, il eût quitté le gouvernement de son Monastere, sa vie ne fut presque plus qu'une priere continuelle. Outre l'Office divin & ses prieres ordinaires, il disoit tous les jours le Chapelet & le Pseauteur; & il étoit d'autant plus occupé de Dieu, que sa fin approchoit, & que tous ces faux biens, dont les cœurs des hommes sont si fort occupés, alloient disparoître pour lui.

A cette exactitude à la priere, l'Abbé de la Trappe joignoit une attention continuelle pour se préserver des illusions qui ne s'y glissent que trop souvent; fidele observateur des sentiments & des pratiques de ses peres, il étoit toujours en garde contre la nouveauté. C'est ce qui parut à l'occasion du Livre de *l'Explication des Maximes des Saints sur la vie interieure*. Non-seulement il le désaprouva, mais il ne put se résoudre à dissimuler ses sentiments. Ainsi M. l'Evêque de Meaux que son éminente doctrine a rendu si fameux dans toute l'Eglise, l'ayant prié de lui écrire ce qu'il pensoit de cet Ouvrage, voici ce qu'il lui répondit.

« Je vous avoue, Monseigneur, que
 « je ne puis me taire. Le Livre de M. ^{1697.}
 « de Cambray m'est tombé entre les

» mains. Je n'ai pu comprendre qu'un
» homme de sa sorte pût être capable
» de se laisser aller à des imaginations
» si contraires à ce que l'Evangile nous
» enseigne, aussi-bien que la Tradition
» sainte de l'Eglise. Je pensois que tou-
» tes les impressions qu'avoit pu faire sur
» lui cette opinion fantastique étoient
» entièrement effacées, & qu'il ne lui
» restoit que la douleur de les avoir
» écoutées ; mais je me suis bien trom-
» pé. On fait que vous avez écrit con-
» tre ce système monstrueux, c'est-à-dire,
» que vous l'avez détruit. Car tout ce
» que vous écrivez, Monseigneur, sont
» autant de décisions. Je prie Dieu qu'il
» bénisse votre plume comme il a fait
» en quantité d'autres occasions, & qu'il
» lui donne la force, en sorte qu'il n'y
» ait pas un trait qui ne porte coup.
» Pendant que je ne puis penser à ce
» bel Ouvrage sans indignation, je de-
» mande à notre Seigneur qu'il lui fas-
» se la grace de reconnoître ses égare-
» ments. Dieu, Monseigneur, vous a
» choisi dans nos temps entre les au-
» tres hommes pour soutenir la vérité ;
» & vous l'avez fait jusques-ici en tou-
» te rencontre, & avec tant de succès,
» que je ne doute point que vous ne

» le faſſiez encore dans celle-ci avec le
 » même bonheur. »

Voilà ce qu'il écrivit alors à M. de Du14.
 Meaux , & voici ce qu'il lui écrivit ^{Avril}
 depuis qu'il eut reçu ſes Ouvrages, & ^{1697.}
 qu'il eut commencé de les lire.

» Je n'ai reçu que depuis deux jours
 » le Livre que vous m'avez fait l'hon-
 » neur de m'envoyer. Je ne vous dirai
 » point, Monſeigneur, qu'il a ſurpaſ-
 » ſé mon attente ; mais bien que j'y aye
 » trouvé dans le peu que j'en ai déjà
 » lu, tout ce qu'on pouvoit deſirer pour
 » l'établifſement de la vérité, & pour
 » la deſtruction de l'erreur ; & que rien
 » ne peut être plus capable de défabu-
 » ſer ceux qui ſe ſont laiſſé aller à leurs
 » folles imaginations, & de prévenir
 » les eſprits qui pourroient écouter les
 » mêmes extravagances ; vous traitez
 » les choſes avec une profondeur & une
 » étendue digne de vous, Monſeigneur :
 » & quoique Dieu ait donné à tout ce
 » ce qui ſort de votre plume une bénédiction
 » particulière, il me ſemble que
 » ce dernier Ouvrage a été encore plus
 » favoriſé que les autres. Il eſt vrai,
 » Monſeigneur, que rien n'a jamais été
 » plus important pour l'honneur de l'E-
 » glife, pour le ſalut des Fideles, &

» pour la gloire de JESUS-CHRIST;
 » que la cause que vous soutenez. Car
 » en vérité si les chimères de ces fana-
 » tiques avoient lieu , il faudroit fer-
 » mer le Livre des divines Ecritures ;
 » laisser l'Evangile, quelque saintes, &
 » quelque nécessaires qu'en soient les
 » pratiques , comme si elles ne nous
 » étoient d'aucune utilité. Il faudroit ;
 » dis-je, compter pour rien, la vie &
 » la conduite de JESUS-CHRIST ;
 » tout adorable qu'elle est, si les opi-
 » nions de ces insensés trouvoient quel-
 » que créance dans les esprits, & si l'au-
 » torité n'en étoit entièrement extermi-
 » née. Enfin, c'est une impiété consom-
 » mée, cachée sous des termes extraor-
 » dinaires ; des expressions affectées sous
 » des phrases toutes nouvelles, qui n'ont
 » été imaginées que pour imposer aux
 » ames , & pour les séduire. Nous ne
 » manquerons point de prier Dieu ,
 » Monseigneur, qu'il touche les cœurs,
 » qu'il éclaire les esprits, & qu'il s'en
 » rende tellement le Maître , qu'ils pro-
 » fitent des instructions que vous leur
 » donnez ; les uns en abjurant avec sin-
 » cérité l'erreur qu'ils ont embrassée ,
 » & les autres en la regardant comme
 » le renversement de toute la piété chré-
 » tienne. »

Une

Une déclaration si précise & si opposée aux erreurs que Rome avoit déjà condamnées , & qu'elle condamna encore depuis , fut cause qu'on pria l'Abbé de la Trappe d'écrire sur un sujet sur lequel on ne pouvoit pas douter qu'il n'eût de très-grandes lumières. Mais ce sage Solitaire, après avoir rendu ce témoignage de sa foi , crut qu'il devoit se contenter de servir l'Eglise par sa pénitence & par ses prières.

En effet, pour être retiré du monde , il ne laissoit pas de s'occuper devant Dieu de ses besoins , c'est ce qui l'obligeoit de dire à ses Freres : » Quoi-
 » que nous ne soyons plus du monde ,
 » nous ne devons pas être insensibles à
 » ses biens & à ses maux. Nous sommes obligés de prier sans cesse pour
 » la prospérité de l'Etat ; nous devons
 » prendre part aux périls & aux calamités qui l'affligent , ou dont il est
 » menacé , lors principalement que la
 » Religion s'y trouve intéressée. C'est
 » dans ces occasions que nous devons
 » être sensibles à ses intérêts : que nous
 » devons gémir de ses maux , comme
 » nous ferions des nôtres , & nous réjouir de ses avantages , & de la protection qu'il peut recevoir , soit de

» Dieu, soit des hommes, & en rendre
» du fonds de notre cœur de continuel-
» les actions de graces à celui qui est
» l'Auteur de tout bien, & le puissant
» Protecteur de ceux qui mettent en lui
» toute leur confiance.

» Je vous avertis, mes Freres, dit-
» il, dans une autre occasion, comme
» je ne cesse point de le faire, & de
» vous le réitérer toutes les fois que
» l'occasion s'en présente, de recom-
» mander à Dieu la personne du Roi,
» afin qu'il lui plaise répandre ses gra-
» ces & ses bénédictions sur sa Per-
» sonne sacrée, & sur tous ses desseins;
» qu'il continue de donner sa protec-
» tion à l'heureux succès de ses ar-
» mes, & qu'il le fasse régner long-
» temps & heureusement; je recom-
» mande encore à vos prieres, la con-
» servation de M. le Dauphin, la mai-
» son Royale, & généralement tout ce
» qui concerne les nécessités particu-
» lieres de l'Etat, ce sont-là vos prin-
» cipales obligations; vous n'êtes reti-
» rés du monde que pour cela, & vous
» ne sauriez négliger de le faire, & de
» vous en acquitter, sans manquer à
» votre devoir, & sans agir contre mes
» intentions. »

C'est dans ce même sens qu'à l'occasion d'une maladie qu'eut le Roi en mil six cents quatre-vingt-cinq, il écrit à la Duchesse de Guise. » Quoiqu'il n'y
 » ait rien, Madame, qu'on fasse dans
 » ce Monastere avec plus de soin & de
 » Religion, que de prier pour le Roi,
 » nous redoublerons pour sa guérison
 » nos instances auprès de Dieu. Votre
 » A. R. fait avec combien de zele &
 » d'application nous lui demandons la
 » conservation de sa Personne sacrée;
 » & ce n'est pas seulement en nous l'es-
 » fet d'une disposition générale qui doit
 » être dans tous ses sujets, mais celui
 » d'un attachement profond & cordial.
 » Et je puis assurer V. A. R. que l'on
 » ne peut pas être plus pénétré que je
 » le suis, des moindres maux qui lui
 » arrivent. Je souhaite d'ignorer toutes
 » les autres nouvelles; mais je serai in-
 » finiment obligé à V. A. R. si elle a
 » la bonté de nous mander celles qui
 » regarderont une santé qui nous est si
 » chere & si précieuse, & de laquelle
 » dépend plus que d'aucune autre cho-
 » se, le repos & le bonheur du Royau-
 » me. Nous en attendons le rétablisse-
 » ment avec une extrême impatience. »

Mais si l'Abbé de la Trappe avoit

un respect profond pour tout ce qui avoit quelque rapport à Dieu , il avoit une vénération infinie pour le saint Sacrifice de la Messe. Il n'en approchoit jamais qu'avec la plus grande pureté de cœur qui lui étoit possible , qu'après avoir expié par ses larmes les moindres fautes dans lesquelles il pouvoit tomber. Il étoit toujours très-long-temps en priere avant que de célébrer ; & on le voyoit à l'Autel avec un recueillement, une attention , & une modestie qui inspiroit la dévotion à tous ceux qui assistoient à la Messe. Il ne se distinguoit pas dans cette action par des ornemens particuliers, il ne se servoit jamais que de ceux qui lui étoient communs avec tous ses Religieux ; mais il étoit remarquable par la révérence singulière , & par l'extrême dévotion qu'il avoit pour ce grand Mystere. Dans le commencement de sa conversion il disoit la Messe rarement , parce qu'il ne se croyoit pas digne de la dire plus souvent. Depuis sa profession il la disoit même en voyage quand il se sentoît bien disposé. Lorsque ses maladies l'eurent mis dans un état où il ne pouvoit plus la dire , il en fût sensiblement affligé ; il considéroit cet état comme une espece d'excom-

munication , & comme une pénitence due à ses anciens péchés , & à ceux qu'il pouvoit commettre tous les jours. Réduit à communier comme les Laïques , il se regardoit comme indigne de la Prêtrise , & comme dégradé en quelque maniere du Sacerdoce de JESUS-CHRIST.

Ce fut par ces mêmes sentiments d'humilité & de respect pour le sacrifice de la Messe , que pendant toutes ses maladies , il ne voulut point qu'on dît la Messe à l'Infirmerie ; quelque accablé qu'il pût être , il alloit l'entendre à l'Eglise , & tous ses Religieux en ufoient de même. On lui proposa souvent de faire une Chapelle à l'Infirmerie , il n'y voulut jamais consentir ; il disoit que cela ne convenoit point à de pauvres pénitents comme ils étoient ; & qu'il étoit plus respectueux d'aller à l'Eglise chercher notre Seigneur , que de l'obliger à nous venir trouver. *Quoi qu'il en coûte , ajoutoit-il , on est trop bien payé de ses peines pour penser à les épargner.*



CHAPITRE XII.

Du zele de l'Abbé de la Trappe pour le rétablissement de la discipline Monastique. De sa vigilance & de sa condescendance à l'égard des foibles. Combien il aimoit ses Religieux, & combien il en étoit aimé.

UN DES principaux caractères de l'Abbé de la Trappe, étoit d'aimer l'ordre en toutes choses. Il souffroit avec peine qu'on sortît de son état, & qu'on en oubliât les obligations; ce fut un des principaux motifs de sa conversion. Lorsqu'il vivoit dans les égarements que l'on a décrits dans le premier livre de cette Histoire, il arrivoit souvent qu'il ne pouvoit se souffrir lui-même; quand l'occasion s'en présentoit, il condamnoit sa propre conduite; & il aimoit mieux avouer qu'il avoit tort que de ne se pas rendre à la vérité, ou de méconnoître ses obligations.

Après sa conversion, pendant tout le temps qu'il passa dans l'état Ecclésiast-

tique , il n'y eut personne qui portât
 plus loin que lui la piété , la modestie ,
 la pureté & la régularité des mœurs.
 Il ne faut donc pas s'étonner si , s'étant
 engagé dans l'état Monastique , il a eu
 tant de zele pour le rétablissement de
 l'ancienne discipline. Plus il avoit de
 grandes idées de la perfection & de
 la sainteté dans laquelle les Moines de-
 voient vivre , plus il souffroit quand
 leur vie ne répondoit pas à la pureté
 que demande une profession si sainte.
 C'est son zele qui l'a fait agir : c'est
 lui qui l'a porté à écrire ; le chagrin ,
 l'envie de se distinguer , l'esprit de cri-
 tique n'y ont point eu de part. C'est
 ce qu'il témoigne lui-même. » Je n'ai
 » point eu d'autre dessein , dit-il , dans
 » ce que j'ai écrit des désordres des
 » Cloîtres , que la gloire du nom de
 » Dieu , & la sanctification de mes Fre-
 » res.... Car je puis dire comme l'A-
 » pôtre , quoi qu'avec une charité infi-
 » niment inférieure à la sienne , que je
 » voudrois être chargé de toutes les
 » malédictions du monde , pour attirer
 » les graces & les bénédictions du Ciel
 » sur ceux avec lesquels je suis uni par
 » une même consécration , & par une
 » même naissance. Peut - on trouver

Voyez
 les
 éclair-
 cisse-
 ments
 pag. 36.
 & suiv.

»étrange que la maison étant en feu ;
 »on s'écrie , on eleve sa voix afin de
 »se faire entendre , soit pour appeller
 »ceux qui sont capables de l'éteindre ,
 »soit pour éveiller ceux qui dorment ,
 »& qui n'y pensent pas ; de crainte
 »que demeurant dans le sommeil , l'in-
 »cendie ne les surprenne , & qu'ils ne
 »périssent dans le milieu des flammes ?

Ibid. »Peut-on avoir du zele pour JESUS-
 »CHRIST , continue-t-il , & souffrir
 »que les hérétiques & les libertins se
 »servent des mauvais exemples , & de
 »la mauvaise vie des Moines, pour blas-
 »phémer son saint nom , en lui impu-
 »tant le dérèglement de leur conduite
 »comme s'il en étoit l'auteur , comme
 »s'il les avoit établis dans son Eglise
 »pour y faire seulement ce qu'on les y
 »voit faire , & qu'il ne les eût chargés
 »d'aucune autre obligation que de celle
 »d'y vivre comme ils y vivent ? En-
 »durera-t-on patiemment & dans le
 »silence, qu'on dise que les Moines sont
 »des fainéants , & des créatures inutiles
 »qui sont à charge au public ; que les
 »Cloîtres sont des lieux de bonne che-
 »re & de licence , des sources de con-
 »fusion ; qu'il s'y trouve moins d'or-
 »dre & moins de regle que parmi les

» personnes du siècle ; que tout y est
 » dans le mouvement & dans la diffi-
 » pation. Que la Religion ne consiste
 » que dans la figure extérieure ; qu'on
 » la rabaisse ; qu'on l'avilisse , & qu'en
 » la réduisant au nom & à l'habit , on
 » prive JESUS-CHRIST de l'hon-
 » neur qu'il a prétendu retirer d'un état
 » si relevé & d'une profession si sainte ?
 » Une preuve que le zele ne part point
 » d'un esprit ou envieux ou critique ,
 » c'est quand nous corrigeons dans
 » nous-mêmes ce que nous reprenons
 » dans les autres. C'est ainsi qu'en usoit
 l'Abbé de la Trappe. » L'effet que le
 » peu de régularité des Moines , écrit-
 » il à un de ses amis , & la mauvaise
 » maniere dont ils prennent ce qu'on
 » ne dit que pour leur bien , fait sur
 » moi , c'est d'augmenter le dégoût que
 » j'avois pour les hommes , & l'amour
 » que Dieu m'a donné pour la retraite :
 » car comme j'ai grande raison de crain-
 » dre que nous ne tombions dans le
 » malheur des autres , ce qui arriveroit
 » sans doute pour peu que nous négli-
 » genceassions de veiller sur nous-mê-
 » mes , nous avons aussi grand sujet de
 » nous rendre exacts à suivre toutes les
 » volontés de Dieu , & d'être plus fide-

» les que jamais à nous acquitter de tout
 » ce que notre profession demande de
 » nous. »

Cependant, quoiqu'il pût dire pour justifier la maniere dont il avoit parlé des désordres des Cloîtres, on ne laissa pas de lui en faire de grands reproches. On le traita d'esprit fatyrique qui outroit tout, & qui ne rabaissoit les autres que pour s'élever lui-même. On peut voir dans son livre des Eclaircissements, comme il se justifie de ces reproches, par l'exemple de S. Bernard, & par un grand nombre de raisons très-fortes qui ne laissent aucun lieu de douter de ses bonnes intentions.

En conséquence des sentiments qu'on vient de rapporter, on ne pouvoit rien ajouter à son zele pour la sanctification de ses Freres; il prioit continuellement pour eux; il parloit, il exhortoit, il corrigeoit, il n'exigeoit rien de ses Religieux dont il ne leur donnât l'exemple; la vigilance & la sollicitude pastorale ne lui donnoit aucun repos.

Un jour que dans une Conférence il entretenoit ses Freres sur le sujet de l'humilité si recommandée par S. Benoît, il ajouta : » Toute mon appli-

» cation , mes Freres , est de confidé-
 » rer si vous pratiquez , autant que vous
 » le devez , les douze degrés d'humilité
 » si bien marquées dans notre règle ,
 » car je sai certainement que sans cela
 » vous ne pouvez vous sauver ; & lorf-
 » que je vois en quelqu'un de vous
 » quelque chose qui n'y a pas de rap-
 » port , je tremble pour lui , & je n'ai
 » point de repos. Je connois par les
 » paroles , les gestes & les actions d'un
 » Religieux , quelles sont ses disposi-
 » tions intérieures ; & si j'y en apperçois
 » qui ne soient pas conformes à ces mar-
 » ques de l'humilité , je ne cesse point
 » en particulier & en public , de l'a-
 » vertir de son devoir , étant persuadé
 » qu'il faut qu'il change , s'il prétend
 » pouvoir jouir de JESUS-CHRIST ,
 » qui ne recevra dans son Royaume
 » que les ames humbles. »

Il dit dans une autre Conférence ,
 que sa plus grande & plus continuelle
 occupation étoit de considérer si ses
 Freres marchotent d'une maniere di-
 gne de Dieu. *Car enfin* , ajoutoit-il ,
l'avantage des particuliers est de ne pen-
ser qu'à eux-mêmes ; comme ils ne ren-
dront compte que de leur propre con-
duite , celle des autres ne les regarde

point. Le Supérieur au contraire n'en est pas quitte quand sa conduite est réglée, quand sa conscience ne lui reproche rien ; il n'a fait qu'une partie de son devoir quand il s'est rendu irrépréhensible ; quand même la vie est telle qu'elle peut servir de modele à ceux qui sont sous sa charge. Comme Dieu lui demandera compte du moindre de ses Freres, il doit veiller sans cesse, & avoir toujours les yeux ouverts, afin que rien n'échappe à ses soins. Je vous assure, mes Freres, que cette pensée m'occupe nuit & jour, elle ne me donne point de repos.

C'étoit par le motif de cette vigilance, & de cette sollicitude pastorale, que tantôt il prévenoit par ses avis les tentations dont ses Freres pouvoient être attaqués : tantôt il les envoyoit quérir pour s'informer de leurs dispositions ; il fortifioit les foibles ; il animoit les fervents ; il consolait les affligés ; toujours attentif, toujours occupé du salut de ses Freres. C'est par cette vigilance continuelle qu'il a porté la Trappe à ce haut point de perfection où on l'a vu, & où elle est encore aujourd'hui.

Cette attention continuelle pour tous les besoins de ses Freres, lui donnoit de

l'éloignement pour une Communauté nombreuse ; son humilité même lui faisoit croire qu'il n'étoit pas capable de la gouverner. Ainsi s'il a reçu tant de Religieux , il faut l'attribuer à son zele. Il ne pouvoit lui permettre de fermer la porte de la pénitence à ceux qui avoient un desir sincere de la pratiquer.

Mais quelque ardent que fut le zele de l'Abbé de la Trappe , il étoit toujours accompagné de douceur , & de cette sage condescendance que la charité ne manque jamais d'inspirer à l'égard des foibles. Il savoit qu'il avoit affaire à des hommes dans lesquels l'amour propre peut être réprimé , mais jamais entièrement éteint ; que Dieu n'appelle pas tout le monde à une égale perfection ; & que même on ne répond pas toujours à la grace avec une égale fidélité. L'Abbé de la Trappe , comme ses ennemis l'ont prétendu , n'étoit donc pas de ces Supérieurs austères & inflexibles , qui n'ont que les menaces dans la bouche , & la sévérité dans le cœur. La rigueur de la Regle dont on fait profession à la Trappe , demandoit de lui qu'en public il parût exact , & même sévere ; mais sa sévérité n'alloit pas

plus loin. En particulier il étoit la douceur même ; en public même il n'étoit pas également sévère à l'égard de tous ses Freres ; il s'accommodoit aux forces & à la foiblesse d'un chacun : quand au Chapitre il reprenoit avec plus de force , ou qu'il imposoit des pénitences plus rudes qu'à l'ordinaire , il connoissoit la vertu de ceux auxquels il s'adressoit : & il avoit coutume de dire , un tel ne peut aller jusques - là , cet autre peut aller plus loin. Pour celui-ci son amour pour la pénitence & pour les humiliations n'est pas aisé à contenter , il n'y a presque point de mesures à garder avec lui.

La condescendance étoit donc proportionnée aux besoins des particuliers, il ufoit d'un tempéramment si juste , qu'elle n'intéressoit jamais la régularité ; il conservoit la régularité de telle sorte, qu'il ne manquoit jamais de condescendance à l'égard des foibles ; il évitoit également ou d'altérer la discipline pour condescendre aux foiblessees & aux besoins de ses Freres , ou de manquer à une compassion juste & charitable , pour conserver une régularité exacte.

C'est par une conduite si sage & si mesurée , qu'il s'est acquis l'estime &

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 471
l'amour de ses Religieux ; on le respectoit jusqu'à la vénération ; on le craignoit même , mais on l'aimoit encore davantage : on ne pouvoit rien ajouter à la tendresse & à la confiance que tous ses Religieux avoient en lui.

On raconte à cette occasion qu'il fut un jour visité par un Supérieur qui passoit pour avoir beaucoup d'expérience , & de grandes lumieres pour la conduite d'un Monastere. L'Abbé de la Trappe ne manqua pas de le mettre sur ce chapitre qu'il croyoit être son fort. Le Supérieur ne s'en défendit point ; & la premiere maxime qu'il avança , fut que tout Supérieur devoit tenir pour une regle constante dans la conduite , qu'il n'étoit point aimé de ses inférieurs , & qu'ils n'avoient aucune confiance en lui. Il alloit tirer les conséquences de ce principe , lorsque l'Abbé de la Trappe l'arrêta pour lui demander s'il croyoit cette maxime si générale , qu'elle n'eût point d'exception. Le Supérieur répondit qu'elle étoit si constante , qu'il ne croyoit pas qu'il y eût un Supérieur au monde que sa propre expérience n'en eût convaincu. L'Abbé de la Trappe répondit qu'en son particulier il éprouvoit tout le con-

traire ; qu'il aimoit tendrement ses Religieux ; mais qu'il étoit persuadé qu'il en étoit très - sincèrement aimé ; que pour ce qui est de leur confiance , il ne pouvoit douter qu'il ne l'eût toute entiere. Le Supérieur surpris ne se pouvoit résoudre à le croire ; mais enfin il fut obligé de se rendre aux preuves que l'Abbé de la Trappe lui en donna ; alors l'Abbé lui témoigna à son tour, qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi il avoit eu tant de peine à le croire. C'est , lui dit le Supérieur , que si les choses sont comme vous les dites , vous êtes le seul en ce monde à qui une pareille chose soit arrivée. L'Abbé de la Trappe répondit qu'il ne savoit pas si la chose étoit si rare ; mais qu'il pouvoit l'affurer que s'il n'étoit convaincu, à n'en pouvoir douter , de l'amour & de la confiance de ses Religieux , il ne pourroit pas se résoudre à être un seul jour leur Supérieur. *Car enfin , ajouta-t-il , je ne connois rien de plus affreux qu'une obéissance forcée , qui n'est par conséquent d'aucun mérite devant Dieu , & je ne comprends rien qui puisse en ce monde dédommager un Supérieur des peines attachées à la Supériorité , que l'amour & la confiance de ceux qu'il a sous*

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 473
sa conduite. Quand un Supérieur a ces
sentiments , & qu'ils font la regle de sa
conduite , il ne se peut pas qu'il ne soit
également estimé & aimé de ses infé-
rieurs.

CHAPITRE XIII.

*De la patience dans les maux &
dans les contrariétés de la vie.
Combien l'Abbé de la Trappe a
excellé dans cette vertu.*

ON PEUT dire que la patience est
la perfection de la charité ; & cela
seul suffit pour en faire l'éloge. En effet
il n'est pas fort extraordinaire d'aimer
Dieu quand il nous fait du bien. Ce
n'est pas porter la vertu fort loin de
l'aimer quand il semble qu'il ne nous
fait ni bien , ni mal. Mais de l'aimer
quand il nous afflige , quand il appe-
santit sa main sur nous ; quand il ne
paroît appliqué qu'à nous persécuter ,
ce ne peut être que l'effet d'une cha-
rité consommée.

C'est particulièrement dans cette ver-
tu que l'Abbé de la Trappe a excellé ;
& l'on peut dire que sa patience n'a

point eu de bornes. La conduite que Dieu a tenue sur lui, a été la même qu'il tenoit à l'égard de tous ses Elus. Il l'a conduit par la voie des afflictions, des croix & des persécutions. Cette voie est si générale pour tous les Prédestinés, que S. Paul en conclut que ceux que Dieu n'afflige & ne châtie point, ne sont pas du nombre de ses enfants. C'est ce qu'il observe si indispensablement, qu'il est plus aisé, selon S. Augustin, de trouver un Juste exempt de la moindre faute vénielle, que d'en trouver un qui soit exempt de châtiment. En effet, comme Dieu prépare à ses Elus des consolations éternelles, il ne veut point qu'ils en aient en ce monde; il ne leur en promet point pour cette vie. Ainsi s'il arrive qu'il leur en donne, & qu'il en mêle quelqu'une parmi leurs afflictions, ce n'est que pour les disposer à souffrir de plus grands maux, & pour les empêcher par ces petites consolations de succomber sous la pesanteur de leurs peines.

C'est ainsi que l'Abbé de la Trappe a considéré les maux & les contrariétés de cette vie; on ne voit rien de plus élevé que les sentiments qu'il a

eu sur le sujet des souffrances, mais on peut dire que la pratique a parfaitement répondu à la sublimité de ses sentiments.

» Que ceux qui manquent de foi , Des
 » dit-il, regardent les souffrances com- voirs
 » me des malheurs, & comme des coups de la
 » d'une mauvaise fortune ; qu'ils s'en vie Mo-
 » fâchent & qu'ils s'en affligent ; mais nastiq.
 » pour vous, mes Freres, qui vivez de Ch. 22.
 » la foi que Dieu nourrit de sa parole, qu.
 » qu'il a instruits des vérités saintes qu'il
 » a apprises de son Pere ; qui par un
 » privilege spécial attaché à votre pro-
 » fession, êtes consacrés à la croix ; qui
 » pouvez dire avec le saint Apôtre, je
 » porte dans mon corps les caractères
 » de la Passion de JESUS CHRIST ;
 » pourriez-vous ne pas considerer ces
 » accidents comme des occasions pré-
 » cieuses, comme des effets de cette
 » vigilance & de cette application pa-
 » ternelle que Dieu a sur ses Elus ?
 » Pourriez-vous, dis-je, ne les pas
 » souffrir non-seulement avec résigna-
 » tion & sans murmure, mais même
 » dans le sentiment d'une joie vive, &
 » d'une reconnoissance sincere ?

» La gloire de tous les Chrétiens ;
 » continue-t-il, est celle de JESUS-

» CHRIST; & comme il n'en a point
 » connu dans ce monde que celle de
 » s'offrir incessamment comme une vic-
 » time à Dieu son Pere, pour l'exalta-
 » tion de son saint nom, il n'y en a point
 » aussi d'autre pour nous, que de nous
 » offrir comme lui dans la même fin &
 » dans le même esprit. Il a fait dépen-
 » dre le bonheur qu'il prépare à ceux
 » qui vivront & mourront dans son
 » amour & dans son service de la fidé-
 » lité de leur pénitence; il a voulu qu'ils
 » partageassent ses peines & ses travaux
 » avant que de partager son repos &
 » sa beatitude, & qu'ils commençassent
 » dans le temps, cette conformité bien-
 » heureuse qu'ils devoient avoir avec
 » lui dans toute l'éternité. Ainsi nos
 » infirmités, nos maladies, nos dou-
 » leurs, sont tout ensemble les reme-
 » des de nos péchés, des effets des ju-
 » gements de Dieu, des marques de
 » notre reconciliation avec lui, & des
 » assurances de nos couronnes.

» Jugez de tout cela, ajoute-t-il;
 » quelle doit être la disposition d'un
 » vrai Solitaire, quand Dieu le visite
 » par les maladies, les douleurs & les
 » afflictions. Il se tient à son égard d'u-
 » ne maniere toute passive; il veut être

» malade & affligé , parce que fa vo-
 » lonté est qu'il le soit ; il reçoit de sa
 » main avec bénédiction , cette con-
 » duite de bonté & de justice ; il crain-
 » droit de se tirer de son ordre , s'il
 » faisoit un pas de lui-même pour sa
 » guérison ; il reçoit ce qui lui vient
 » de la part de son Supérieur comme
 » de Dieu même ; & ainsi l'on ne voit
 » dans les soulagemens dont il use ,
 » que des actes de son obéissance , &
 » jamais de ses inclinations. »

L'Abbé de la Trappe veut que l'a-
 mour des souffrances aille si loin , qu'on
 n'en soit pas détourné par la crainte
 même de la mort ; c'est ce qu'il dit à
 l'occasion de la pénitence de la Trap-
 pe , des maux & des douleurs qui en
 pouvoient être les suites.

» Il n'y a personne , dit-il , qui ne
 » demeure d'accord qu'une vie si péni-
 » ble & si laborieuse ne peut guere être
 » de longue durée ; & que la nature
 » accablée par cet enchaînement de
 » mortifications intérieures & extérieu-
 » res , ne soit contrainte en peu de
 » temps de succomber. On résiste aux
 » grandes fatigues , & on se remet des
 » grands travaux du corps & de l'es-
 » prit , quand ils ne sont pas continuels,

» & qu'on se donne ensuite le repos
» & les soulagemens nécessaires. Mais
» c'est ici un état qui n'en connoît point.
» C'est ici un engagement qui ne souffre
» aucun relâchement. Il faut qu'un
» homme qui veut s'acquitter avec une
» religion exacte , des obligations que
» notre règle lui impose, vive dans une
» perpétuelle contention ; qu'il n'inter-
» rompe jamais sa vigilance ; qu'il passe
» de la prière à la lecture ; de la lec-
» ture au travail ; du travail au chant
» des Pseaumes ; qu'il s'observe inces-
» samment avec soin ; qu'il ne sorte ja-
» mais hors de lui-même : enfin si on
» joint à cela les jeûnes & les morti-
» cations , la vie n'est qu'un véritable
» crucifiement, qui lui montre la mort,
» qui l'y conduit , & qui la lui fait de-
» sirer , non point par aucun ennui que
» lui causent ses peines , parce que l'a-
» mour qu'il porte à JESUS-CHRIST ,
» fait qu'il les souffre avec plaisir ; mais
» dans cet esprit dont le Prophete étoit
» rempli , lorsqu'il disoit : Nous vivons
» dans de perpétuelles souffrances , &
» on ne peut plus nous considérer que
» comme des victimes destinées à la
» mort. En effet il n'a de rafraîchisse-
» ment & de consolation , que celle

» qu'il reçoit de la part de Dieu , qui
 » se plaît toujours d'adoucir par l'onc-
 » tion de sa grace , les croix de ceux
 » qui le servent. »

Voilà une partie des sentiments de l'Abbé de la Trappe , car on seroit trop long , si l'on vouloit rapporter tout ce qu'il a dit sur ce sujet. Il n'est rien de plus raisonnable que d'en conclure qu'il pratiquoit ce qu'il disoit : car , de quel front eût-il pu parler de la sorte à ses Religieux , s'il ne leur eût donné l'exemple , & s'il n'eût fait lui-même ce qu'il enseignoit aux autres ? De plus personne ne conteste qu'il n'ait pratiqué jusqu'à la mort cette vie si pénible dont il vient de faire la description. Tout le monde fait que c'est lui qui l'a établie ; & que dans l'Etroite Observance où il avoit fait profession , on ne pratiquoit pas de si grandes austérités.

A cette vie si humble , si pénitente , il survint tant de choses qui exercent sa patience , qu'une moindre vertu que la sienne en eût été accablée ; les unes venoient de la contradiction des hommes , toujours prêts à s'opposer à ce qui choque leurs sentiments ou leurs usages ; les autres venoient de Dieu

même, qui se plaisoit à exercer la vertu qu'il a lui-même formée dans son cœur.

On peut se souvenir des persécutions de sa famille, lorsque pour satisfaire aux obligations de sa conscience, il vendit tout son bien pour le donner aux pauvres, & se défit de tous ses bénéfices pour se réduire à un seul; que de plaintes, que de reproches n'effuya-t-il point? Son engagement dans l'état Religieux acheva de lui faire perdre presque tous ses amis; il devint l'objet du mépris de ceux qui avoient eu le plus d'estime pour lui. Son voyage de Rome, les peines & les fatigues auxquelles il s'exposa; l'inutilité des soins qu'il prit; les mauvais succès des affaires de la réforme furent pour lui de nouveaux sujets de la plus sensible affliction.

A ces contrariétés qui venoient de la part des hommes, Dieu en ajouta d'autres qui servirent d'une terrible épreuve à sa patience. Il avoit reformé sa maison de la manière qu'on l'a raconté; Dieu y répandoit ses bénédictions les plus abondantes; il donnoit à ses paroles & à ses soins, une efficacité qui passoit ses espérances; tous
ses

ses Religieux ne respiroient que la pénitence , les humiliations , & les travaux les plus rudes ; l'union & la tranquillité régnoit parmi eux ; ils jouissoient même , & lui avec eux , d'une santé parfaite ; leur nombre augmentoit tous les jours ; & tout ce que la pénitence a de plus accablant pour la nature , n'empêchoit pas qu'on ne vînt en foule se mettre sous sa conduite. Lorsqu'il y pensoit le moins , & presque dans le même temps , Dieu frappa le plus grand nombre de ses Religieux de fievres ardentes , de rhumatismes , de fluxions sur la poitrine , qui après les avoir fait languir long-temps , les conduisoient au tombeau. Mais ce qui fut pour lui le comble de l'affliction , c'est que Dieu lui enlevoit les plus fervents , les plus saints , ceux qui étoient l'exemple des autres , & qui étoient les plus capables de l'assister dans sa charge , & de soutenir le bien qu'il avoit établi : enfin Dieu le frappa lui-même , & le mit dans l'impuissance de pourvoir aux besoins de ses Freres , & de soutenir la régularité par ses exhortations & par ses exemples.

Cependant ces maladies & ces morts fréquentes effrayoient tout le monde ,

il ne se présentoit plus personne pour être reçu à la Trappe ; & à peine avoit-il commencé ce grand ouvrage , qu'il le vit prêt à se ruiner. Dieu le soutint enfin par un grand nombre de Religieux fervents qu'il envoya de tous côtés ; les pertes qu'on avoit faites furent réparées avec avantage.

L'Abbé de la Trappe commençoit à jouir d'une nouvelle tranquillité , lorsque quelques ouvrages qu'il se crut obligé de donner au public , souleverent contre lui une infinité de gens : on parla ; on écrivit ; on prêcha même contre lui ; on le déchira en mille manieres différentes ; on attaqua sa doctrine & sa conduite ; on s'efforça de le faire passer pour un Hérétique , ou pour un Fanatique : & la calomnie fut poussée jusqu'à publier qu'il tenoit dans son Monastere des assemblées contre la Religion & contre l'Etat : enfin les choses furent poussées si loin , que l'Abbé de la Trappe vit son Monastere à la veille d'être détruit.

Ces maux n'étoient pas les seuls qui exerçoient la patience de l'Abbé de la Trappe. Il se vit livré à des maladies longues & douloureuses ; à des insomnies qui ne lui permettoient pas de pren-

dre le moindre repos ; il se vit persécuté en sa personne , & en celle de ses amis , exposé au mépris , maltraité par ceux mêmes à qui il avoit fait le plus de bien , & à qui il avoit donné les plus grandes marques de son estime & de sa confiance. Enfin il sembloit qu'il n'y eût aucun genre d'épreuve par lequel Dieu ne voulût qu'il passât , afin de le rendre (selon le langage de l'Ecriture) comme un or purifié par le feu des afflictions.

Au milieu de tant de croix & de contradictions , l'Abbé de la Trappe (comme parle la même Ecriture ,) étoit sous la main de Dieu , comme une brebis sous celle de celui qui la tond. Le silence & une soumission parfaite aux ordres de Dieu , étoient toute sa ressource : il ne souffroit pas seulement sans se plaindre , mais encore avec joie ; & il disoit souvent avec S. Bernard : *Que Dieu me châtie comme un méchant serviteur , je serai trop heureux si les coups de sa justice me rendent l'objet de ses miséricordes.*



CHAPITRE XIV.

De la mort. Sentiments de l'Abbé de la Trappe. Combien il a été éloigné de la craindre.

L'AMOUR de la vie & la crainte de la mort, font de si fortes impressions sur tous les hommes, qu'il faut être fort élevé au-dessus des sentimens de la nature, pour ne point aimer l'une, & ne pas craindre l'autre. C'est la disposition où étoit l'Abbé de la Trappe : il portoit si loin l'indifférence pour la vie ; qu'il ne vouloit pas que ses Religieux pendant leurs maladies eussent de l'empressement pour avoir des Médecins, ni même qu'ils eussent recours à des remèdes qui ne fussent pas tout-à-fait communs, & dont on ne pût pas user sans sortir du Monastere. Ce sentiment de l'Abbé de la Trappe donna lieu à un petit différent qu'il eut avec l'Evêque de Comminges son ancien ami, qui avoit été transféré à l'Evêché de Tournay ; ce

Du 16. Prélat le raconte lui-même dans une
 Mai de ses lettres en ces termes : » Je reçus
 1679.

» hier votre seconde lettre sans date ;
 » mais qui étoit accompagnée de celle
 » de M. l'Abbé de la Trappe, du neu-
 » vieme de ce mois. Cet excellent &
 » saint Abbé trouve fort mauvais que
 » j'aie consenti que l'Abbesse de N.....
 » (qui est ma niece & non pas ma sœur,)
 » aille faire des remedes hors de son
 » Monastere , où , selon le sentiment
 » des Médecins , elle ne sauroit guer-
 » rir , à cause de l'application conti-
 » nuelle qu'elle a au gouvernement de
 » sa Communauté. Elle n'en est pas
 » encore dehors ; & la lecture qu'elle
 » a faite des ouvrages de M. l'Abbé
 » de la Trappe , lui donne des terreurs
 » sur sa sortie , que j'ai peine à vain-
 » cre : car je vous puis assurer que c'est
 » une excellente Abbesse. »

Il raconte ensuite ce qu'on a déjà
 rapporté au premier livre de cette his-
 toire , à l'extrait d'une lettre de l'E-
 vêque de Comminges , qui finit par ces
 paroles : » Là-dessus , je lui dis que ,
 » comme je connoissois qu'il avoit l'es-
 » prit ardent , il iroit si loin , que per-
 » sonne ne le pourroit suivre , il m'as-
 » sura du contraire , & qu'il se modé-
 » reroit.

L'Evêque continue : » Vous voyez sa

» modération , Madame , qui ne va à
» rien moins qu'à faire mourir les gens,
» & à compter cela pour rien. Quant à
» moi je ne crois pas que la piété doive
» être meurtrière. Il faut mourir plu-
» tôt , que de faire une chose qui , de
» sa nature est mauvaise , comme nous
» l'apprend l'exemple des Martyrs de
» la chasteté ; mais de ne vouloir pas
» soulager une Abbessé qui regle par-
» faitement bien sa maison , parce que
» les eaux feules peuvent rétablir sa
» santé , & la laisser plutôt ou mourir
» ou languir , & en cet état être inutile
» à tout , que la faire sortir un mois ou
» deux , je vous avoue que je ne puis
» approuver cette fermeté que je nom-
» merois dureté ou inhumanité , si je ne
» parlois d'un homme dont j'honore in-
» finiment le mérite , & aime tendre-
» ment la personne. Je partirai demain
» pour aller voir cette pauvre Abbessé
» que j'aime fort , & qui seroit assu-
» rément selon votre cœur si vous la
» connoissiez. Je ne vous renvoye pas
» encore la lettre de M. de la Trappe.
» Ce n'est pas que je veuille la faire
» voir ; car je suis assuré que le canon
» ne tireroit pas cette fille de son Cou-
» vent si elle l'avoit vue ; mais je ne

» veux pas encore vous la rendre pour
 » quelques autres confiderations : vous
 » l'aurez pourtant , &c. »

L'Abbé de la Trappe ayant vu la lettre de l'Evêque de Tournay , quelque déférence qu'il eût d'ailleurs pour les fentiments de ce Prélat, le peu d'estime qu'il faisoit de la vie , ne lui permit pas de changer de sentiment. C'est ce qui paroît par la réponse qu'il fit à la personne qui lui avoit envoyé la lettre de l'Evêque de Tournay.

» J'ai vu , lui écrit-il , Madame , la
 » lettre que vous écrit M. l'Evêque de
 » Tournay. Dieu me garde de contester
 » contre lui. Je le confidere comme mon
 » Maître & comme mon Supérieur par
 » sa qualité , par le rang qu'il tient dans
 » l'Eglise , par sa piété , par son érudition , & par sa sagesse. Cependant
 » je vous avoue que je ne puis me re-
 » garder comme vaincu ; & en un mot ,
 » (c'est à vous seule à qui je parle,) plus
 » Madame l'Abbesse de N..... est
 » distinguée par sa Religion , plus elle
 » doit l'exemple. Tout ce qu'elle fera
 » peut porter coup , ou en bien ou en
 » mal ; & dès le moment que sur l'ordonnance du Médecin elle quittera
 » son Monastere, il n'y a point de Reli-

» gieuse qui ne puisse faire la même
» chose, car on a ces sortes d'ordon-
» nances tant que l'on veut, & même
» sans le vouloir. Saint François de
» Sales, le plus modéré & le plus doux
» de tous les Saints, défend aux Re-
» ligieuses de la Visitation de sortir de
» leurs Monasteres, & d'aller aux eaux
» pour quelque raison de maladie que
» ce puisse être, & leur déclare qu'el-
» les doivent faire plus de cas de leur
» chasteté, que de leur santé. La Mere
» de Chantal qui étoit une Sainte, fit
» déposer une Supérieure de son Ordre
» qui avoit été aux eaux, quoique ce
» fût l'unique remede dont elle pût user
» pour se préserver de la mort; que les
» Médecins le lui eussent ordonné, &
» qu'elle eût eu la permission de son
» Evêque. Enfin le bien des ames a
» toujours été beaucoup plus l'objet de
» la charité des Saints, que non pas de
» celui des corps; & on ne peut guere
» taxer de dureté & d'inhumanité, celui
» qui aura plus de soin de sanctifier les
» hommes, que de les faire vivre.
» Heureux sont ceux qui conservent la
» crainte du Seigneur, & qui observent
» toutes leurs voies. Je vous assure que,
» pour conserver l'innocence, il faut se

« croire capable de commettre tous les
 « maux qu'on ne fait point. »

L'Abbé de la Trappe n'étoit point de ceux dont parle l'Evangile , qui chargent les autres de fardeaux insupportables dont ils sont accablés , & qui n'y veulent pas toucher du bout du doigt. Il pratiquoit lui-même ce qu'il enseignoit aux autres ; & s'il y avoit de la rigueur , il étoit le premier à l'effuyer. Il n'y a peut-être point de maladies pour lesquelles les eaux soient plus nécessaires que pour celles qui sont si communes à la Trappe , comme sont les rhumatismes , & les douleurs dans les nerfs ; l'Abbé de la Trappe a vu mourir un grand nombre de ses Religieux d'un mérite & d'une piété éminente , qu'il aimoit tendrement , & qui lui étoient très-nécessaires pour la conduite & pour l'édification de son Monastere , sans pouvoir se résoudre à consentir qu'ils usassent de remèdes qu'on ne peut faire sans sortir du Monastere. Combien lui-même se fût-il épargné de douleurs , s'il eût pu se résoudre à aller aux eaux ; mais on connoissoit si bien les dispositions de son cœur , qu'on n'a jamais osé lui en faire la proposition. La maladie dont il est mort , après avoir souffert

pendant plusieurs années les douleurs les plus extrêmes , n'avoit point d'abord d'autre remède. Sur la fin de sa vie on lui offrit de le guérir d'une manière qui avoit quelque chose d'extraordinaire , mais qu'on croyoit permis , il le refusa. *Je suis*, dit-il, *entre les mains de Dieu , c'est lui qui donne la vie , c'est lui qui l'ôte ; si sa volonté est que je vive , il saura bien me guérir sans le secours de personne. Mais pourquoi me guérir ? à quoi suis-je bon ? que fais-je en ce monde qu'offenser Dieu ? On l'a vu après des maladies qu'on croyoit mortelles , s'affliger de sa guérison. Hélas ! disoit-il , mon bannissement est prolongé , j'entrois dans le port après avoir évité tant de naufrages. Me voilà rejeté au milieu de cette mer orageuse où il est si difficile de ne pas périr. Quand on le félicitoit sur le recouvrement de sa santé , il répondoit : De quoi me félicitez-vous ? de ce que je suis retenu en prison ; de ce que mes liens étant prêts de se rompre , on m'a chargé de nouveaux fers ?*

Il mourut comme il avoit vécu , non-seulement plein d'indifférence & de mépris pour la vie , mais avec des desirs très-ardents d'être réuni à J E S U S -

CHRIST. » Nous avons un bon Mai-
 » tre, disoit-il, pourquoi craindre sa
 » présence ? Nous devons redouter sa
 » justice ; mais que ne devons-nous
 » point attendre de ses bontés & de ses
 » miséricordes infinies ? Si son amour
 » a pu le porter à mourir pour nous ,
 » que n'en devons-nous point espérer ?
 » C'est lui qui nous doit recevoir après
 » la mort, (car son Pere lui a tout don-
 » né,) c'est lui qui nous doit présenter
 » à son Pere , pouvons-nous craindre
 » d'en être rejetés ? » Plus la dissolu-
 tion de son corps approchoit , plus ces
 sentiments devenoient vifs ; non-seu-
 lement son espérance se fortifioit, mais
 il paroissoit pénétré du bonheur d'être
 uni à Dieu pour n'en être plus séparé,
 c'est ce qui lui faisoit dire ces paroles
 qu'on a déjà rapportées : *O éternité !
 quel bonheur, ô mon Dieu, d'être une
 éternité avec vous !*

Un Supérieur qui avoit ces senti-
 ments , & qui les soutenoit comme lui
 par la pratique , pouvoit dire à ses Re-
 ligieux :

» Il est certain qu'il n'y a rien de De-
 » moins supportable que de voir un Re- voirs
 » ligieux qui ne doit plus être mis au delà vie
 » nombre des vivants , se donner des Monas-
 » tique
 ch. 22.

» soins & de l'inquiétude pour s'em-
 » pêcher de mourir. Il n'est plus du
 » monde, & néanmoins il a tout autant
 » de peine à le quitter, que s'il étoit
 » abyssé dans ses affaires & dans ses
 » plaisirs. Il ne vit que pour se prépa-
 » rer à la mort ; & il est troublé de crain-
 » te lorsqu'elle se montre, & il fait tout
 » ce qu'il lui est possible pour en éloig-
 » ner les moments. Il ne doit rien ai-
 » mer des choses d'ici-bas, & Dieu
 » doit être l'unique objet de son amour :
 » cependant il ne peut se résoudre d'at-
 » ter à lui lorsqu'il l'appelle ; il n'y a
 » point de moyens dont il ne se serve
 » pour différer ; il fuit devant sa face
 » comme un criminel devant son Juge,
 » il n'y paroît qu'à regret, parce qu'il
 » y est contraint, & qu'il n'est pas en
 » son pouvoir de l'éviter. Quel amour est
 » celui que nous portons à JESUS -
 » CHRIST, dit S. Augustin ? nous
 » ne rougissons point, mes Freres, de
 » craindre qu'il vienne ; nous l'aimons,
 » à ce que nous disons, & nous appré-
 » hendons de le voir.

Sur le
 Pseau-
 me 95.

» Tous les Chrétiens, continue-t-
 » il, dans le sentiment des Saints ; ceux
 » qui sont dans les engagements du
 » monde, comme ceux qui n'y sont

» pas , doivent aller avec joie au devant
 » de la mort , & regarder les maladies
 » comme des voies nécessaires , & des
 » dispositions qui précèdent la venue
 » de leur Créateur : néanmoins s'il ar-
 » rive en cela quelque foiblesse à ceux
 » qui vivent dans le siècle , ils sont assu-
 » rément plus pardonnables ; car ils peu-
 » vent rapporter les excuses dont parle
 » l'Evangile : J'ai acheté une métairie *Luc c.*
 » & une couple de bœufs ; je me suis *14. v.*
 » marié , &c. Ce sont des prétextes qui *18.*
 » ont quelque couleur & quelque ap-
 »arence. Mais pour les Moines que
 » J E S U S - C H R I S T a affranchis de
 » cette servitude , dont il a rompu les
 » chaînes , & qu'il a mis dans la liber-
 »té de ses enfants , il n'y a plus ni bon-
 »nes ni mauvaises raisons qu'ils puif-
 »sent alléguer. L'envie qu'ils ont de
 » vivre , ce desir des remèdes , cette ap-
 »plication inquiète à chercher ce qui
 » peut prolonger leurs jours , sont des
 » effets du désordre de leur conscien-
 »ce , & de la corruption de leur cœur.
 » Ce sont des marques que leur foi &
 » leur charité sont mortes ; & qu'ainsi
 » la couronne destinée , selon l'Apôtre ,
 » à ceux qui aiment l'avénement de JE-

» SUS-CHRIST, n'est point pour eux. »

Mais parce qu'on pouvoit objecter à l'Abbé de la Trappe qu'il n'est pas permis de se procurer la mort, en faisant des austérités qui peuvent l'avancer, ou même en refusant de se servir des remèdes qui pourroient l'éloigner, ce qui est en effet à peu près l'objection que fait l'Evêque de Tournay; voici ce que l'Abbé de la Trappe répond :

» Si ceux qui se figurent qu'on ne
 » peut en conscience entreprendre des
 » austérités capables d'affoiblir la santé, & d'abrégér les jours, faisoient
 » quelque attention à tant de diverses
 » conditions sujettes à ce même inconvénient, & cependant qu'on ne peut
 » condamner sans extravagance, ils
 » changeroient de sentiment & de maximes. Ces gens, par exemple, dont
 » le métier est de travailler dans les mines, d'en tirer les minéraux & les métaux, de les fondre; & sans aller plus
 » loin, ceux que nous avons parmi nous
 » qui sont obligés à forger le fer, à le
 » préparer, & qui vivants comme dans
 » le milieu du feu, sont perpétuellement dévorés par les flammes; elles
 » ne cessent de consumer en eux cet

» humide radical qui est le principe de
 » la vie ; il n'y a qui que ce soit qui
 » ne convienne qu'ils ne peuvent pas
 » la conserver long-temps dans un em-
 » ploi qui lui est si contraire ; & néan-
 » moins personne ne les condamne. »

L'Abbé de la Trappe parle ensuite
 des gens de lettres , des Prédicateurs ,
 des Missionnaires , des Avocats , dont
 la profession convient si peu à la con-
 servation de la santé ; puis il parle des
 gens de guerre :

» Les autres, dit-il , embrassent la
 » profession des armes , & s'engagent
 » presque en même temps dans un nom-
 » bre presque infini de dangers inévita-
 » bles tant sur mer que sur terre, non-seu-
 » lement par les accidents du fer & du
 » feu, dont ils sont continuellement me-
 » nacés, mais par les assujettissemens &
 » les travaux excessifs qui sont insépara-
 » bles de cet état. Ils y sont exposés à tou-
 » tes les injures de l'air ; ils y sont brû-
 » lés par l'ardeur des étés ; transis &
 » pénétrés par les humidités & les froi-
 » dures de l'hyver. Ils y souffrent les
 » extrémités de la faim & de la soif. Ils
 » passent les nuits entières au vent , à
 » la pluie , à la neige. Ils couchent in-

» différemment sur la terre, dans l'eau,
 » dans la boue : enfin ils endurent des
 » fatigues si prodigieuses, qu'ils y pé-
 » rissent à milliers ; & ceux qui les con-
 » noissoient, ne peuvent comprendre
 » qu'on en puisse échapper sans une es-
 » pece de miracle Cependant ja-
 » mais on n'a dit ni pensé qu'il ne fût
 » pas permis de porter les armes
 » A plus forte raison, continue-t-il, il
 » sera permis à des Chrétiens qui sont
 » plus touchés que les autres, de l'obli-
 » gation où ils sont de porter la Croix
 » de J E S U S-C H R I S T, d'embrasser
 » des austérités volontaires pour retra-
 » cer ses souffrances, pour honorer son
 » martyre ; & tout ensemble pour domp-
 » ter leur chair, assujettir leur corps,
 » réprimer leurs sens & leurs passions,
 » afin de se rendre plus dignes par ces
 » pratiques de sainteté, de celui au ser-
 » vice duquel ils se sont uniquement con-
 » sacrés : & ne seroit-ce pas une extrê-
 » me injustice, de traiter d'impruden-
 » ce, d'indiscrétion & de témérité, ce
 » qui n'est que l'effet d'un discernement
 » plein de foi, de piété & de religion ? »

L'Abbé de la Trappe rapporte en-
 suite les austérités de plusieurs Saints ;

DE LA TRAPPE. LIV. VI. 497
& il ajoute : » Quoique des voies si
» dures semblaient les porter avec ra-
» pidité à la fin de leur course ; & que
» vivre & pratiquer ces austérités, pa-
» roissent des choses incompatibles ; Dieu
» n'a pas laissé de se déclarer en leur
» faveur , & de faire connoître par des
» témoignages publics , qu'il étoit tou-
» ché de l'affliction de ses serviteurs , &
» qu'il recevoit le sacrifice de leur pé-
» nitence , en prolongeant leurs jours
» au-là des bornes accoutumées , & les
» faisant arriver à une extrême vieilles-
» se ; soit en exaltant leur nom , en les
» rendant célèbres à tout le monde ,
» & en leur donnant une réputation im-
» mortelle. Il a accordé toutes choses
» à leurs prières ; il a comme mis sa
» toute-puissance entre leurs mains ; &
» il a fait tant de merveilles & de pro-
» diges par leur ministère , qu'ils ont pa-
» ru sur la terre comme les Maîtres &
» les Souverains de la nature. »

C'est ainsi que l'Abbé de la Trap-
pe a défendu & soutenu la pénitence
chrétienne & religieuse , par ses exem-
ples , par sa parole , par ses Ecrits , &
par cette vie admirable qu'il a établie
dans son Monastere de la Trappe. C'est

498 LA VIE DE L'ABBÉ, &c.
ainsi qu'il a vécu, & qu'il est mort dans
le sein de cette admirable vertu, qui
peut seule avec l'innocence nous ouvrir
les portes du Ciel. C'est ainsi qu'ayant
suivi J E S U S-C H R I S T sur le Cal-
vaire, on ne peut pas douter qu'il ne
l'ait suivi dans sa gloire.

F I N.



AVERTISSEMENT.

LE RECUEIL des pensées qui suivent cet Avertissement avoit été fait par l'Auteur de cette histoire pour servir à l'esprit de l'Abbé de la Trappe, & il les avoit tirées de plusieurs de ses Lettres spirituelles qui n'ont pas encore été données au Public. Le peu de temps qu'il a eu pour achever son ouvrage ne lui ayant pas permis de donner à l'esprit de ce grand Solitaire toute l'étendue qu'il s'étoit proposée, il ne lui fut pas possible de les employer comme c'étoit son dessein. Des personnes de piété & de savoir souhaiterent de les voir; elles les trouverent si belles & si utiles qu'elles lui conseillèrent de les donner au Public dans l'état où on les voit. Elles ajouterent que rien n'étoit plus capable de faire connoître l'étendue, l'élévation,

AVERTISSEMENT.

de l'esprit & l'éminente piété de l'Abbé de la Trappe, que les pensées qui sont contenues dans ce Recueil. L'auteur opposa à ces raisons le peu d'ordre & de liaison qu'elles avoient entre elles. On lui répondit que les pensées de feu Monsieur Pascal n'avoient pas laissé de plaire au Public, & de lui être infiniment utiles, quoiqu'il n'y eût ni plus d'ordre ni plus de liaison que dans les pensées de l'Abbé de la Trappe. Cette réflexion a déterminé l'Auteur à les faire imprimer. Il souhaite que le Public en tire toute l'utilité qu'il y a lieu d'attendre de tout ce qui part d'un cœur aussi pur & d'un esprit aussi éclairé que celui de l'Abbé de la Trappe.





PENSÉES

DE L'ABBÉ

DE LA TRAPPE

SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ,

TIRÉES DE SES LETTRES SPIRITUELLES.

I.

IL N'Y A rien par où nous puissions davantage engager Dieu à ne nous point retirer les graces dont il a commencé de nous favoriser, que par le soin que nous avons d'en faire un bon usage. Non usage des graces.

II.

Il ne faut jamais entrer en aucune affaire qu'il ne nous soit évident que Dieu nous y appelle ; car il arrive souvent que nous nous laissons aller à de certaines lueurs de bien qui se présentent, & que suivant nos inclinations, & non pas l'ordre de Dieu, les choses n'ont ni l'effet ni le succès que nous Consulter Dieu en toutes choses.

avions eu en vue, & ne nous produisent que le repentir de nous y être engagés.

III.

Dieu seul
mérite
notre at-
tache-
ment.

L'incertitude des choses d'ici-bas
devroit nous convaincre qu'il n'y a que
Dieu qui soit immuable; qu'il est tou-
jours le même; qu'on ne le peut per-
dre, pourvu qu'on souhaite de le con-
server, & qu'il mérite seul d'être l'ob-
jet de l'attachement de nos cœurs.

IV.

L'hor-
reur du
péché.

Il n'y a qu'une seule chose en ce
monde qui doive nous faire de la peine,
& nous causer de la douleur, c'est le
péché; & quand notre vie en est exemp-
te, quoi qu'il arrive, il faut conserver
la paix: pourvu que Dieu soit con-
tent nous le devons être, puisque sa
volonté seule doit être la règle de la
notre.

V.

Haïr le
monde,
aimer
l'éterni-
té.

Il faut commencer par haïr & mé-
priser le monde, si l'on veut faire au-
tant de cas de l'éternité qu'elle le mé-
rite; car il est certain qu'à propor-
tion que le monde diminue dans notre
cœur, l'éternité y augmente & qu'elle
prend tous les vuides & les places
qu'il y laisse.

V I.

Lorsque l'on ne fait aucun pas ni aucune diligence pour se procurer les emplois, il y a sujet de croire que Dieu ne nous refusera pas la protection qu'il donne pour l'ordinaire à ceux qui suivent les ordres de sa Providence, & qui regardent les choses avec des vues chrétiennes, & comme venant de sa main, quoiqu'elles passent par celle des hommes.

Fuite
des gran-
deurs :
Confian-
ce lors-
que Dieu
nous y
appelle.

V I I.

Il est à craindre que pendant que nous délibérons sur notre conversion, & que nous sommes dans l'irrésolution, notre volonté ne s'affoiblisse par le commerce que nous conservons avec le monde, & que nos habitudes qui sont fortes & anciennes ne détruisent des intentions qui sont encore foibles, & qui ne sont que de naître.

Danger
du délai
de la con-
version.

V I I I.

Ce n'est point assez de souffrir avec patience, si notre patience n'est persévérante, & n'a toute la fermeté & l'étendue nécessaire pour résister non-seulement à la violence des maux, mais à l'ennui qui en est presque inséparable lorsqu'ils sont de durée.

La pa-
tience
doit être
jointe
avec les
souffran-
ces.

IX.

Avantage des mortifications que Dieu nous envoie. Les afflictions qui nous viennent de la part de Dieu sont les moyens les plus ordinaires & les plus certains dont il se sert pour retrancher en nous ce qui lui peut déplaire, & nous rendre tout-à-fait selon son cœur.

X.

Danger des dignités Ecclésiastiques. Le moyen de n'être pas accablé sous la pesanteur des charges Ecclésiastiques, c'est de craindre de l'être; & pour l'ordinaire l'on évite les précipices lorsqu'on appréhende d'y tomber.

XI.

Un Chrétien doit mépriser les choses de la terre. Les choses de la terre, quelque éclatantes qu'elles puissent être, ne doivent pas occuper un moment un Chrétien, qui doit vivre dans la Foi, dans l'attente & dans la vue des choses éternelles.

XII.

Confiance en Dieu pour les grands pécheurs. La consolation de ceux qui ont péché, est que rien ne convient davantage à Dieu que d'exercer ses bontés sur les plus grands pécheurs. Dieu se plaît à faire de grandes conversions, comme un habile Médecin à guérir des maladies désespérées, & quelquefois un regard de confiance suffit pour attirer une grande miséricorde.

XIII.

XIII.

La vie Religieuse est toute dans l'esprit, & quoique les réglemens & les pratiques extérieures soient nécessaires, néanmoins elles ne sont que des moyens pour acquérir ce détachement, & cette pureté de cœur qui fait toute l'essence de la vie Religieuse.

Dévoirs
de la vie
Reli-
gieuse.

XIV.

L'on ne doit point regarder les disgrâces comme des coups de malheur, mais des desseins & des conduites de la miséricorde de Dieu, qui se sert d'événements imprévus pour tirer ceux qu'il aime, par une protection particulière du milieu de la Cour, comme du milieu du naufrage.

Avantages
des
disgrâ-
ces.

XV.

Les mortifications que Dieu nous envoie sont bien plus sûres pour l'éternité que celles dont nous pouvons faire choix.

Utilité
des mor-
tifica-
tions.

XVI.

La vie retirée est le véritable chemin d'une mort paisible ; & pour mourir dans l'amour & dans la joie des choses éternelles, il faut avoir vécu dans le mépris & dans la haine de celles du temps.

Avantage
de la
Retraite.

Le peu
de fond
qu'il y a
à faire sur
les cho-
ses du
monde.

A quoi pensent les hommes ? Tout échappe dans ce monde avec une rapidité prodigieuse ; nous sommes près de perdre dans tous les instants ce que nous aimons davantage ; cependant on traite l'éternité comme le temps , & le temps par un renversement déplorable tient dans nos cœurs la place que l'éternité seule y devoit avoir.

XVIII.

Consul-
ter Dieu
dans les
bonnes
œuvres.

L'opposition des hommes est souvent la marque & le caractère des choses qui ont l'approbation de Dieu,

XIX.

Nécessité
des souf-
frances.

JESUS-CHRIST n'a ouvert qu'une voie pour conduire tous les hommes au bonheur qu'il leur destine ; c'est celle des contradictions & de la croix ; ainsi les choses du monde les meilleures & les plus avantageuses sont celles qui sont les plus contraires à nos inclinations.

Dieu se
fert des
injusti-
ces des
hommes
pour no-
tre avan-
tage.

XX.

Les injustices des hommes sont les justices de Dieu , & il s'en sert contre leur intention pour notre avantage.

XXI.

S'abste-
nir du

Il y a des rencontres où il faut s'abstenir, par des considérations saintes, de

ce qui est bon de foi-même.

bien pour
plaître à
Dieu.

XXII.

Pour être à Dieu il faut être à l'épreuve des biens & des maux de ce monde ; les biens sont toujours à craindre, parce qu'ils sont toujours capables de nous nuire ; les maux nous sont toujours utiles, pourvu que nous en faisons un saint usage.

Tout sa-
crifier à
Dieu.

XXIII.

Il faut être dans une désoccupation entière de tout ce qui passe, pour jouir de Dieu avec plénitude, & il ne se donne à nous qu'à proportion que nous nous donnons à lui.

Ne von-
loir que
Dieu.

XXIV.

Il y a plus de mérite à souffrir les maux qu'on ne peut empêcher, qu'à faire ce que l'on croit & qui paroît de grandes œuvres.

Souffrir
avec pa-
tience.

XXV.

Dieu prend plaisir à contrarier les intentions des hommes les meilleures & les plus saintes, le succès ne décide pas du mérite devant Dieu ; la soumission à sa volonté est tout ce qu'il demande de nous.

Soumis-
sion à
Dieu.

XXVI.

Lorsque l'on se propose d'autre fin que Dieu, l'on ne trouve que des tri-

Dieu
seul.

508 PENSÉES DE L'ABBÉ
bulations & des inquiétudes.

XXVII.

Amour
du mon-
de.

Quoique Dieu fasse pour nous persuader de l'obligation où nous sommes de nous dégager de l'amour & de l'attachement que nous avons au monde, nous y vivons comme si nous ne devions jamais le quitter.

XXVIII.

Dangers
des bon-
nes œu-
vres.

L'amour propre se rencontre souvent dans les actions qui nous paroissent les meilleures, & il est difficile de s'assurer de la pureté de ses intentions; la vie retirée met à couvert de tous ces inconvénients.

XXIX.

Soumis-
sion à la
volonté
de Dieu.

Le meilleur parti, ou plutôt le seul que l'on puisse prendre dans les rencontres de la vie, soit qu'elles soient peu ou beaucoup considérables, c'est de n'avoir que Dieu devant les yeux, & de régler sa conduite dans la vue de lui plaire, & de se conformer en tout à ses desseins.

XXX.

L'on pro-
fite peu
des le-
çons que
nous don-
ne le
monde.

Le monde est un grand livre qui est incessamment ouvert, & tous les hommes n'ont qu'à le lire pour y trouver de grandes leçons; le malheur est qu'on ne s'en fait aucune application, & qu'on

regarde ce qui s'y passe comme des coups de hazard , & non pas comme des effets de la providence.

XXXI.

Les moindres communications nuisent , & pourvu que l'on s'observe, qu'on ait de l'attention sur ce que l'on dit , sur ce que l'on fait , sur ce que l'on pense , on aura des raisons infinies de s'accabler de reproches.

Avantage de la retraite.

XXXII.

Lorsque Dieu abandonne les hommes à eux-mêmes, il n'y a rien de si extrême à quoi ils ne se puissent porter.

Corruption de l'homme.

XXXIII.

Il n'y a dans ce monde ni fermeté ni consistance que celle qui se trouve en Dieu , & dans la confiance que l'on a dans sa miséricorde & dans sa protection.

La vraie confiance n'est qu'en Dieu.

XXXIV.

Il faut penser que c'est Dieu qui humilie , & par ce moyen l'on ne regarde les hommes que comme les instruments dont il veut se servir.

Vues dans les humiliations.

XXXV.

Les humiliations sont utiles pour tous les hommes , & nécessaires pour les grands du monde , (de peur qu'ils ne s'élèvent & n'écoutent tout ce qui les

Avantages des humiliations pour les grands de la terre.

510 PENSÉES DE L'ABBÉ
environne qui les porte à l'orgueil ,)
pourvu que l'on ne se néglige pas , &
qu'on s'efforce dans les occasions de
prendre sur soi pour donner à Dieu ce
que l'on connoît qu'il demande , c'est-
à-dire , que l'on travaille à se vaincre ;
on a sujet d'espérer qu'il regardera dans
sa bonté les efforts que l'on fait pour
lui plaire.

XXXVI.

Bon usa-
ge du
temps.

Comme il n'y a rien de si précieux
que le temps , il n'y a rien aussi que
l'on doive ménager avec tant d'atten-
tion.

XXXVII.

Le faux
zele.

Le zele de la justice & de la vérité
dégénere dans les âmes mêmes les plus
saintes , en un zele d'aigreur & d'in-
quiétude & d'amertume ; le premier
donne la vie ; le second donne la mort.

XXXVIII.

Humili-
té.

Il faut reconnoître que tout ce que
nous avons vient de Dieu , & l'en re-
mercier ; & la plus grande de toutes les
indignités est de nous attribuer ce qui
est purement de lui , & ce qui ne nous
appartient point.

XXXIX.

Suivre
les voies
de Dieu.

Il n'y a rien à quoi les âmes qui sont
occupées du soin de leur salut , doi-

vent s'appliquer davantage qu'à con-
noître les voies que la miséricorde de
Dieu leur ouvre & à les suivre , sans
écouter en nul cas ce qui feroit capable
de les en empêcher.

XL.

Le plus grand de tous les malheurs, Bon usage des graces.
c'est de ne pas faire un saint usage des
graces que Dieu présente.

XLI.

Les péchés qui n'auront point été Les larmes sont nécessaires dans la pénitence.
pleurés, subsisteront aux yeux de Dieu ;
il n'y a que les larmes qui les effacent ;
c'est par la pénitence & la conversion
que l'on s'applique les mérites du Sang
de JESUS-CHRIST ; & l'indul-
gence avec laquelle on a coutume de
se traiter , ne sert qu'à s'attirer une jus-
tice plus sévère.

XLII.

C'est beaucoup de haïr le péché, mais Haïr le péché , pratiquer les bonnes œuvres.
il faut joindre à cette aversion des ver-
tus contraires aux égarements passés ;
car la vertu consiste non-seulement à
fuir le mal , mais à faire le bien.

XLIII.

Les grandeurs du monde ne nous dis- Les gran-
deurs du monde
peuvent être uti-
les.
pensent pas des maximes , & des Loix
de l'Evangile , ce sont des moyens que
Dieu nous a souvent mis en main pour

512 PENSÉES DE L'ABBÉ
nous en acquitter plus fidèlement.

X L I V.

Sainte
indiffé-
rence.

Le moyen de mourir à soi-même & à son amour propre, c'est de se dépouiller volontairement de toutes les affections que nous pouvons avoir aux choses de la terre.

X L V.

Avanta-
ge des
humilia-
tions.

Les hommes ne seront distingués au Jugement de Dieu que par leurs vertus, ou pour mieux dire, par celles de toutes les vertus que le monde veut moins connoître, qui est d'aimer les humiliations & les abaisséments.

X L V I.

Amour
du pro-
chain.

Il faut ménager avec beaucoup de soin toutes nos démarches à l'égard du prochain, de crainte de déplaire à Dieu, & de l'obliger de resserrer sa main faute d'avoir envers les autres cette justice, cette charité, & cette compassion si recommandée.

X L V I I.

Corriger
ses dé-
fauts.

C'est un bonheur de connoître ses défauts, mais ce seroit une grande faute de ne pas s'appliquer à les corriger.

X L V I I I.

Etre tout
à Dieu.

Il faut être à Dieu dans le temps, pour être à lui dans l'éternité.

XLIX.

Si Dieu permet qu'il nous arrive des tentations, ce n'est pas afin qu'elles nous abattent, mais afin qu'en les surmontant nous devenions meilleurs, & plus dignes de recevoir de nouvelles grâces.

Utilité
des tenta-
tions.

L.

Il est quelquefois utile de trouver de l'injustice dans les personnes dont nous ne devons attendre que des témoignages de charité, c'est une marque du peu de fonds qu'il y a à faire sur les créatures.

Avanta-
ges des
injusti-
ces des
hommes.

LI.

La voie du Ciel est pleine de difficultés, & nous ne les applanissons que par la résistance que nous faisons à nos inclinations naturelles.

La vio-
lence est
nécessai-
re pour
raver le
Ciel.

LII.

Les prières servent peu si on ne les accompagne de la fidélité de ses œuvres.

Prières
& bonnes
œuvres
unies.

LIII.

Quand on ne veut que ce que Dieu veut, on est toujours content, quelque événement qui arrive, & à moins qu'on ne soit prêt de lui faire un sacrifice de ses œuvres, on ne le sert jamais.

Soumis-
sion à la
volonté
de Dieu.

LIV.

La paix La paix consiste uniquement dans
ne se la soumission du cœur aux ordres de
trouve celui qui en est le souverain Maître.
qu'en
Dieu.

LV.

Confian- Nous ruinons souvent nos affaires
ce en par le peu de soin que nous avons d'en
Dieu. attendre les suites de la main de Dieu ;
 il servira fort peu de parler aux hom-
 mes , si l'on ne parle à Dieu.

LVI.

L'utilité Dieu ne se contente pas de simples
des bon- volontés , mais des œuvres , & des œu-
res œu- vres qui soient pleines & selon sa mesure.
vres.

LVII.

Aimer la Il est des vérités comme des eaux ;
vérité. pour les avoir dans leur pureté il faut
 toujours remonter aux sources & aux
 origines.

LVIII.

Mépris Un homme qui pense à Dieu , & qui
du mon- a quelque prétention sur l'éternité , ne
de. doit point jeter un seul coup d'œil de
 complaisance sur tout ce que le monde
 peut lui offrir de plus grand & de plus
 beau.

LIX.

Ne rien Quiconque dans ce monde desire
desirer quelque chose hors de Dieu , sous quel-
que Dieu. que prétexte que ce puisse être , pas-

fera sa vie dans l'inquiétude , & la finira dans le trouble.

L X.

Celui qui fera dépendre la tranquillité de son cœur des choses extérieures Danger du monde. n'en n'aura jamais de véritable , & tout ce qu'il se proposera de plus capable pour le satisfaire ne lui donnera pas ce que son imagination lui figure.

L X I.

L'unique moyen d'être heureux dans l'un & dans l'autre monde , c'est de recevoir dans une soumission égale tous Soumission entière à Dieu. les différents événements , de prendre garde de n'en pas préférer les uns aux autres dans notre inclination , & de respecter en tous les ordres de la divine Providence , qui nous traite d'ordinaire avec plus de miséricorde lorsqu'elle permet que les choses qui seront le moins selon notre cœur nous arrivent.

L X I I.

Les maladies & les disgraces qui nous arrivent sont des marques que Dieu ne se lasse point de nous faire miséricorde ; il visite tous ceux qu'il afflige , & ce qu'il peut faire pour nous de mieux en ce monde , particulièrement lorsque nous avons eu le malheur de l'offenser , est de nous donner lieu de satis- Avantage des disgraces & des maladies.

taire à sa justice , & de réparer nos dérèglements passés en nous conduisant par des voies dures , pénibles , & contraires à nos inclinations.

L X I I I.

Utilité des pénitences Comme Dieu est le principe de la réconciliation des pécheurs , c'est à lui à leur en imposer les conditions & à leur en ouvrir le chemin ; si nous suivions en cela notre propre raison , nous ne manquerions jamais de nous égarer , quelque dessein que nous eussions de les chercher.

L X I V.

Soumission à la volonté de Dieu. La raison des pécheurs est sans lumière , ils ne savent ce qu'ils font , l'aveuglement est l'effet de leur péché ; & la seule sûreté qu'ils peuvent avoir , est de se laisser conduire au cours de la Providence , & de s'appliquer à la connoître , d'en respecter & d'en suivre les mouvements.

L X V.

Avantage des afflictions. Les marques les plus évidentes que nous puissions avoir du soin que Dieu prend de nous sanctifier sont les afflictions ; la nature nous dit qu'il n'en faut point , la Foi nous apprend qu'elles sont nécessaires , & par conséquent il n'y a rien que nous devions désirer davan-

tage , puisque nous sommes obligés de vivre, non pas selon les inclinations de la nature , mais selon les vues de la Foi.

L X V I.

Les choses humaines ont une appa- Peu de fonds à faire sur les choses du monde.
 rence qui flatte, ce qui surprend quand on les regarde de loin ; mais de près & dans la jouissance , elles n'ont rien moins que ce que l'on en avoit espéré, c'est un effet de la miséricorde de Dieu d'avoir tellement disposé les biens qui passent , qu'il n'y en a point qui ne soit mêlé de quelque amertume.

L X V I I.

C'est un grand malheur quand les Morts imprévues.
 morts imprévues des gens du monde ne font pas d'impression sur nous , & qu'elles ne nous obligent pas à travailler avec plus de soin & d'application à notre salut. Il falloit de toute éternité qu'un homme mourût pour le bien du peuple , mais nous pouvons dire que Dieu en sacrifie tous les jours un grand nombre pour la sanctification de ses Elus.

L X V I I I.

Il est dans l'ordre de Dieu , qu'u- Trop d'inquiétude pour les biens
 ne personne chargée de famille prenne les soins nécessaires pour le maniement

de la terre, dangereuse.

& la conservation des choses temporelles ; mais il n'est jamais permis de porter ces mêmes soins jusques au trouble & à l'inquiétude. L'inquiétude qu'ils nous causent, est une marque infailible qu'ils trouvent dans notre cœur la place qu'ils n'y devroient point avoir ; pour voir les biens de ce monde dans leur véritable jour, il faut les envisager comme nous les verrons dans cet instant auquel ils ne nous seront plus d'aucun usage, c'est-à-dire sans en être touchés, & tout prêts d'en souffrir la privation sans peine & sans murmure.

LXIX.

Danger du grand monde.

Comme il n'est pas possible de conserver une santé parfaite dans les lieux où l'on a contracté les maladies lorsque la corruption de l'air les a causées ; il y a aussi de certains dérèglements de cœur que l'on ne sauroit éviter dans le grand monde, & qui subsistent malgré tout l'effort que l'on peut faire pour y remédier. Le monde est un camp dans lequel ils trouvent une nourriture si abondante qu'on ne les attaque jamais qu'avec beaucoup de foiblesse ; & ce qui est de plus fâcheux, c'est que pour l'ordinaire leur progrès aussi-bien que leur naissance est imperceptible, &

que nous ne les découvrons que lorsqu'ils ont fait en nous des maux & des ravages extrêmes.

L X X.

Les choses sont en repos lorsqu'elles sont dans leur place & dans leur situation naturelle ; celle de notre cœur est le cœur de Dieu , & lorsque nous sommes dans sa main , & que notre volonté est soumise à la sienne , il faut par nécessité que nos inquiétudes cessent , que ces agitations soient fixées , & qu'elles se trouvent dans une paix entière & dans une tranquillité parfaite.

Dieu est
notre
centre ,
il faut
nous réunir en
lui.

Il faut souffrir en paix ce que l'on ne peut empêcher ; Dieu tolère les méchants , afin que les bons aient matière perpétuelle pour exercer leur charité ; leur méchanceté doit nous affliger , mais non pas nous irriter. Il faut haïr le dérèglement , & non pas celui qui le commet.

Sur la
patience,

L X X I.

Le monde n'a rien d'agréable ni qui mérite qu'on s'y arrête ; Dieu prend un fort grand soin de le défigurer , pour empêcher qu'on ne l'aime & qu'on ne s'y attache ; cependant cette difformité n'en dégoûte point les gens , & il

Sur l'a-
mour du
monde.

semble par la maniere qu'on y vit qu'il n'ait rien qui ne lui attire les cœurs; on le fuit, on approuve ses sentiments & ses maximes, & il y a très-peu de personnes qui ne s'empressent pour être de ses affaires ou de ses plaisirs.

LXXII.

Avanta-
ge des
tribula-
tions.

Si l'on vivoit sans contradiction, l'on feroit exposé à la plus grande de toutes les tentations, qui est celle de n'avoir rien à souffrir de la part des hommes; car il est écrit que ceux qui sont à Dieu, & qui font profession de le servir, passeront par des épreuves qui purifieront leurs cœurs, & que c'est la voie seule par laquelle ils peuvent se rendre dignes des biens & des avantages qu'il leur destine dans le temps, comme dans l'éternité.

LXXIII.

Dieu
nous par-
le par la
mort.

Ceux qui meurent bien ou mal, meurent souvent plus pour ceux qu'ils laissent dans le monde que pour eux-mêmes.

LXXIV.

Nécessité
des bon-
nes œu-
vres.

Il faut demander à Dieu la force aussi-bien que l'instruction, c'est un grand avantage quand il éclaire, mais ce n'est pas assez si nous ne l'obligeons par nos prières à nous faire entrer dans

le chemin qu'il nous découvre ; car ce ne seront pas ceux qui entendront seulement sa parole qui trouveront grace à ses yeux , mais ceux qui la mettront en pratique.

Il faut se réjouir quand nous sommes brouillés avec les hommes ; c'est un grand moyen , pourvu qu'on s'en serve pour être bien avec Dieu. Mépris
du monde.

L X X V.

Plus nous sommes élevés en ce monde, plus les contradictions nous deviennent nécessaires , il n'y a que cela qui puisse réprimer les impressions malignes qui sont comme les effets de la grandeur. Avantage des
contradictions.

L X X V I.

Dieu nous rendra au centuple dès ce monde même la violence que nous nous ferons pour lui plaire. Dieu
donne le
centuple.

L X X V I I.

Il n'y a que Dieu qui soit digne de l'attention de ceux qui font profession d'être à lui & de le servir. Dieu seul

L X X V I I I.

Il n'y a de consolation solide en ce monde qu'à écouter & à imiter JESUS-CHRIST, toutes les autres ne sont qu'illusion.

522 PENSÉES DE L'ABBÉ
LXXIX.

Idélité. Il n'y a rien qui plaise davantage à Dieu que les ames qui sont tendres à s'acquiter de leurs devoirs , & qui ne négligent rien dans les choses où elles se sont volontairement assujetties.

LXXX.

Delai de la conversion.

Il ne faut pas attendre à l'extrémité pour donner ordre à la plus grande de toutes les affaires ; il est bien mal-aisé en cet état de donner ordre à ce que notre conscience & l'obligation d'aller paroître au Jugement de Dieu demandent de nous.

LXXXI.

Insensibilité pour l'éternité.

L'on ne pense qu'aux événements qui arrivent dans le monde , & très-peu tournent leur vue du côté de l'éternité , qui est pourtant la seule chose dont notre esprit & notre cœur devroient être occupés. Presque tous les hommes marchent par des voies fausses , & font précisément tout le contraire de ce qu'ils devroient faire.

LXXXII.

Sentiments à la mort.

Tout sera petit au même moment de la mort , & il n'y a que ce qu'on aura fait dans la vue de Dieu qui subsiste ; c'est ce qu'on a besoin de se dire souvent ; car ceux mêmes qui ont sur cela

les convictions les plus fortes , pensent & agissent souvent comme s'ils en avoient de contraires.

LXXXIII.

Ceux qui sont véritablement à Dieu , ^{Détachement.} trouvent en lui seul tout ce qui leur est nécessaire , & voyent sans peine le peu de justice que les hommes leur rendent.

LXXXIV.

Les biens de la terre sont accom- ^{Item.} pagnés de circonstances désagréables , & ne manquent point d'engager ceux qui les ont, ou qui les recherchent, dans des agitations qui ne peuvent convenir à ceux qui font profession de servir Dieu.

LXXXV.

Quelques grands que soient les avan- ^{Item.} tages que le monde peut nous donner il faut les quitter ; il ne prolonge pas nos jours d'un seul moment , & ceux qui meurent avec de la Foi & de la Religion , ont du regret de s'y être attachés , lorsqu'il faut qu'ils s'en séparent pour jamais ; c'est une véritable illusion de donner la moindre place dans son cœur à ce qui mériteroit si peu d'y en avoir ; l'unique occupation des personnes qui croient l'éternité & qui la desirent , devroit être de s'y prépa-

524 PENSÉES DE L'ABBÉ
rer par un dégagement sincere de toutes les choses qui passent.

LXXXVI.

Egare-
ment de
l'homme.

On se figure souvent qu'on fait pour Dieu ce que l'on fait pour soi-même, & il n'y a rien de plus ordinaire que de faire servir Dieu de couverture à ses intérêts & à ses satisfactions particulières; & on s'aveugle de telle sorte, qu'on trouve la vérité & la justice où elle n'est point.

LXXXVII.

Fidélité.

Dieu aime les ames qui lui sont fidelles, qui rendent leurs voies exactes, & les soins que l'on a de répondre à ses graces en attire l'augmentation; plus on lui rend plus il donne, & l'on peut dire qu'il se plaît à combler les ames reconnoissantes.

LXXXVIII.

Pardon
des ennemis.

Le caractère qui distingue ceux qui sont à Dieu de ceux qui n'y sont pas, c'est de pardonner & d'oublier les injures; & le propre du Chrétien est d'être sans souvenir, sans mémoire, & sans ressentiment; être persuadé de cette vérité, & la mettre en pratique, est la marque la plus évidente & la plus assurée que nous puissions avoir de notre prédestination.

C'est une obligation constante de la charité, de donner aux intentions des hommes le sens le plus favorable qu'elles peuvent avoir ; & il vaut mieux se tromper en croyant le bien où il n'est pas, que de s'exposer à croire le mal où il se pourroit faire qu'il n'y en auroit point ; la charité veut qu'on laisse tout ce qui peut indisposer, & qu'on ne dise que ce qui peut contribuer à adoucir & à concilier les esprits.

X C.

Dieu permet qu'il nous arrive des peines auxquelles on ne devroit point s'attendre pour exercer notre vertu, & nous confirmer dans le sentiment où nous devons être qu'on a besoin pour conserver la paix de regarder Dieu, & tous les événements qui se rencontrent en notre chemin comme nous venant de la disposition de la Providence, à laquelle on est obligé de se soumettre.

Avantage des afflictions.

X C I.

Si Dieu nous a donné un grand rang dans le monde, c'est afin de nous en servir pour nous rendre grands dans le Ciel ; c'est à cette fin qu'il faut rapporter toute notre conduite, & c'est

Usage des grandeurs.

cet unique bien auquel il faut tendre par toutes les actions de notre vie.

X C II.

Fuite du monde.

C'est un conseil de quitter le monde, que chacun n'est pas obligé de suivre ; mais de ne le point aimer , c'est une obligation indispensable pour tous les hommes ; & ceux qui tiennent les premiers rangs parmi eux, sont obligés de s'en acquitter comme ceux qui tiennent les dernières places.

X C III.

Confiance en Dieu.

Il n'y a qu'à s'abandonner à Dieu , & quand cela est , on a droit de tout espérer de sa miséricorde ; il prévient nos besoins & va au devant de toutes nos nécessités.

X C IV.

Avancement dans la perfection.

La vie d'un Chrétien doit être un progrès continu ; Dieu veut que ceux qui ont le bonheur d'être à lui s'efforcent d'y être encore davantage ; c'est par-là qu'ils lui témoignent le cas qu'ils font de ses dons , & des marques de sa miséricorde.

X C V.

Confiance en Dieu.

Heureux celui qui tient uniquement à J E S U S - C H R I S T , qui lui rapporte tout ce qu'il reçoit dans une sou-

mission & une indifférence sainte, & tout ce qui lui arrive, comme lui venant de sa main ; c'est le moyen de vivre dans une tranquillité constante, & s'éviter bien des peines qui sont des effets certains de la diversité des événements. Un Chrétien doit avoir la fermeté d'une colonne fondée sur le rocher, c'est-à-dire, sur la confiance en JESUS-CHRIST, & non pas la flexibilité du roseau qui change & qui se remue au gré des vents.

XCVI.

Les disgrâces & les privations sont des moyens certains que Dieu nous ^{Les disgrâces} donne pour acquérir l'éternité ; ceux ^{avantages.} qui en jugent de cette manière ne connoissent point de malheur, & ce qu'ils attendent leur tient lieu de tout ce qui peut leur être ôté, par l'envie & par l'injustice des hommes.

XCVII.

Quand on est sans desirs, on est toujours dans la paix ^{Paix en Dieu.} quoi qu'il arrive ; parce qu'on ne veut que la volonté de Dieu, & que sa volonté s'accomplisse toujours, c'est Dieu qu'on doit regarder en toutes choses & auquel il faut se soumettre.

528 PENSÉES DE L'ABBÉ
XCVIII.

Néant
des cho-
ses du
monde.

La durée de tout ce qui est ici bas est si courte & si incertaine , qu'il n'y a rien qui puisse causer une joie ou une affliction véritable , sinon ce qui nuit ou ce qui sert à la gloire de JESUS-CHRIST ; s'il étoit devant nos yeux autant qu'il y doit être , & que sa vue réglât nos sentiments & nos conduites , nous ne connoîtrions point de consolations en ce monde que celle de nous conformer à ses volontés , & d'accepter dans un abandonnement entier toutes les dispositions de sa Providence ; & ce que les hommes considèrent comme des coups de malheur , seroit pour nous des coups de bénédiction & de graces.

XCIX.

Justifier
par ses
œuvres
que le
monde
n'est
rien.

Ce n'est pas assez d'être convaincu de la vanité du monde , si l'on ne se conduit en cela selon sa créance ; c'est un grand malheur de vivre , comme si on estimoit ce que l'on fait qui n'est pas estimable ; ce seroit nettement agir contre le mouvement de sa conscience.

C.

Vertu so-
lide à
toute é-
preuve.

Il est de la vertu comme des grands arbres qui jettent des racines plus profondes , & s'affermissent davantage lorsqu'ils

qu'ils sont battus par la violence des vents.

C I.

Heureux ceux que Dieu a retirés du monde , & qui attendent dans la solitude , comme sous les aîles de sa protection , la fin de ces jours de malheur & d'iniquité.

Avantage de la solitude.

C II.

La vue de cette incorruptibilité que Dieu nous promet doit nous consoler de tous les maux qui nous arrivent , & détruire dans nos cœurs tout désir des choses qui ne sont point éternelles.

La vue de l'éternité doit nous consoler des maux de cette vie.

C III.

Il n'y a qu'une conduite à prendre , qui est celle d'adorer les ordres de Dieu , & de les accepter non seulement en patience , mais avec la joie que doit produire en nous le témoignage que nous rend notre conscience , lorsque nous souffrons pour l'amour de lui , & que nous faisons ce qui dépend de nous pour lui plaire.

Souffrances utiles.

C IV.

Le moyen de conserver la paix , c'est de nous tenir dans un dégagement parfait de toutes les choses extérieures , & de ne souffrir en nous que ce qui y a été mis de la part de Dieu.

La paix dans un parfait dégagement.

Devoir
des Reli-
gieux sur
le déga-
gement
entier.

Tout ce qui occupe un cœur qui est engagé à JESUS-CHRIST par une obligation aussi éternelle, & aussi sainte que celle des vœux, le jette toujours dans la confusion & dans le trouble, parce qu'il y tient des places qui ne lui sont point dues, & que par conséquent il le tire de l'ordre de Dieu; c'est un dérangement, quelque petit qu'il paroisse, qui a des suites fâcheuses, & qui ne manquent jamais de causer des agitations & des inquiétudes dans tous ceux en qui il se rencontre. Les personnes consacrées à Dieu par leur état, qui cherchent des consolations extérieures & des soulagemens pour s'en servir contre les ennemis & les tentations qui se trouvent dans les Cloîtres, ont moins de repos & de tranquillité que les autres; plus elles s'appliquent à ce qu'elles croient qui peut adoucir leurs peines, plus elles les augmentent & les multiplient, & à proprement parler, elles s'appauvrissent au lieu de s'enrichir, parce que Dieu est leur trésor, que c'est à lui seul qu'elles doivent s'adresser, & que tout le reste n'est qu'un abîme de maux & de misères.

C'est un temps perdu de parler au monde, on n'y gagne rien ; & son impuissance est telle, qu'il n'est pas dans son pouvoir de nous rien donner qui nous contente.

CVII.

Dieu se donnera à nous à proportion de la fidélité & du soin que nous prendrons de nous refuser au monde ; en s'éloignant de lui l'on s'approche de Dieu ; & en confirmant le divorce que nous avons fait avec l'un , nous confirmons l'alliance que nous avons faite avec l'autre.

CVIII.

Les censures & les approbations des hommes doivent être fort indifférentes à ceux qui sont occupés des jugements de JESUS-CHRIST.

CIX.

Le bonheur d'un disciple de JESUS-CHRIST, est de ressembler à son Maître, de le suivre dans ses souffrances, & d'être comme lui l'objet de la haine, de l'inhumanité, & de la fureur de ceux qui ont été les ennemis de sa gloire & de son nom.

La foi est
un pré-
servatif
contre les
maux de
cette vie.

Les maux que nous souffrons & ceux dont nous sommes menacés ne doivent servir qu'à augmenter notre foi & notre courage, & la confiance que nous devons avoir aux promesses de JESUS-CHRIST, doit nous servir d'une véritable consolation.

CXI.

Une vie
égale, pé-
nible &
utile pour
le salut.

Une vie réglée est d'un mérite particulier auprès de Dieu ; cet assujettissement est à bien parler une victoire continuelle que l'on remporte sur soi-même, parce que tous les mouvements de la nature nous portent à chercher du soulagement dans le changement & dans la diversité.

CXII.

Avanta-
ge de
l'Orai-
son.

L'Oraison n'est pas moins nécessaire pour conserver la vie des âmes, que la respiration l'est pour conserver celle des corps. Un Chrétien ne se soutient & n'avance dans les voies de Dieu qu'à la mesure de sa prière.

CXIII.

Pour
bien
prier il
faut être
détaché
du mon-
de.

Dieu ne manque jamais de donner la grace, & l'esprit d'Oraison à ceux qui se présentent à ses yeux dans un dégage-ment & dans une désoccupation véritable de tout ce qui pourroit lui

déplaîre ; rien n'est plus puissant que ce vuide & cette pauvreté, pour nous attirer l'abondance de ses richesses ; pour bien prier il faut de la pauvreté dans la vie, & de la fidélité dans sa conduite.

CXIV.

Le monde parle & débite ses imaginations comme des vérités ; c'est peu le connoître que de lui donner de croyance. Folie du monde.

CXV.

Il n'y a point ici-bas de situation qui soit assurée, le cœur humain est de lui-même plein d'inégalité & d'inconstance ; cela doit nous engager à demander à Dieu sans cesse de nous conserver & de nous affermir dans la voie où il nous a fait entrer. Incertitude de l'esprit & du cœur de l'homme.

CXVI.

Tant que le monde ne plaît point ; il n'est pas à craindre ; mais quand nous commençons à nous familiariser avec lui, & qu'il n'a plus rien qui nous paroisse étrange, c'est pour lors qu'il est dangereux, & que nous avons besoin de nous tenir sur nos gardes. Danger du commerce du monde.

CXVII.

Puisque nous devons vivre & régner avec JESUS-CHRIST dans l'éternité Vue de l'éternité capable

ble de
détruire
les fausses
idées du
monde.

nité, il est bien juste de ne vivre que pour lui dans le temps, & de fuir les hommes, dont la seule vue est capable de ruiner les résolutions les meilleures & les plus saintes. Le monde n'est que malignité, il la répand de toutes parts, & il est très-mal-aisé, pour peu qu'on en soit, de se parer de la méchanceté de ses impressions.

CXVIII.

Se juger
avec ri-
gueur.

Rien n'engage davantage Dieu à nous juger avec miséricorde, que de nous juger avec rigueur; & si ce n'est pas toujours un effet de notre justice de nous accuser, c'est au moins une marque évidente de la volonté que nous avons d'être juste.

CXIX.

Peu se
soucier
des juge-
ments
des hom-
mes.

Quand on est persuadé qu'il n'y a rien de blâmable dans ce qu'il plaît aux hommes de reprendre & de condamner, le seul parti que l'on doit suivre est de demeurer en paix; l'on seroit ou bien foible, ou bien malheureux, si on faisoit dépendre son repos de la fantaisie de ceux qui se sont établis dans une espece de droit de juger des choses présentes sans équité & sans lumière.

CXX.

Il ne fuffit pas d'effacer le monde de notre mémoire pour n'être plus dans la fienne , & le foin que l'on prend de l'oublier ne produit guere autre chose , finon que la plupart de nos amis nous oublient facilement ; mais pour ceux qui ne le font pas , ils s'en fouviennent toujours.

Le monde nous fuit partout pour nous perſécuter.

CXXI.

Si les hommes n'avoient en vue que la véritable gloire , qui eſt celle de Dieu , ils feroient plus avarés & plus retenus qu'ils ne le font pas , quand il eſt queſtion d'en donner aux hommes , qui pour l'ordinaire font condamnés de Dieu dans les choſes mêmes dans leſquelles ils s'attirent l'approbation du monde.

Danger des louanges.

CXXII.

Les louanges font beaucoup plus dangereuſes que les calomnies ; il faut bien moins de vertu pour reſſentir le mauvais effet d'une injure , que l'impreſſion maligne d'un éloge.

Idem.

CXXIII.

Le poids des graces eſt d'une peſanteur que l'on ne connoît point ; on ne peut dire combien il y aura de per-

Ingratitude envers Dieu.

536 PENSÉES DE L'ABBÉ
sonnes condamnées par ce qui devoit
faire leur sanctification.

CXXIV.

Le péché des hommes le plus commun & le plus irrémissible, est l'ingratitude; car à le bien prendre, il n'y a point d'instant dans notre vie où Dieu n'ouvre sur nous les mains de sa miséricorde, & il n'y en a point où nous ne lui donnions des témoignages de notre dureté: le monde est le Royaume des ingrats, & Dieu ne fait autre chose que de pleuvoir & de semer sur des pécheurs.

CXXV.

Ne souhaiter
que les
biens de
l'éternité.

L'on ne doit souhaiter à ses amis que les biens de l'éternité; car ceux du monde, comme on ne peut les posséder sans danger, l'on ne peut aussi les desirer à personne sans scrupule & sans crainte.

CXXVI.

Tout le
bien est
de Dieu.

Le bien que nous faisons est l'ouvrage de Dieu, & n'est point l'effet de notre vertu, mais de sa bonté seule qui fait de nous tout ce qu'il lui plaît, sans que notre faiblesse & notre infirmité l'en empêchent.

CXXVII.

Danger
du monde.

Le monde est rempli de tentations.

& de tentateurs, & souvent ceux qui se disent le plus de nos amis nous tendent les pieges les plus dangereux & les plus inévitables. Il suffit qu'on veuille le bien pour être combattu : & quand les hommes n'ont pas de bonnes raisons pour s'y opposer, ils en ont une multitude de mauvaises qu'ils appellent à leur secours ; ce n'est pas par la dispute que l'on résiste, mais par la fidélité & la fermeté du cœur.

CXXVIII.

La Religion est une condition si opposée à celle du monde, & les voies qu'on y suit sont si contraires au chemin qu'on suit dans le siècle, qu'on ne doit pas être surpris si on exige des personnes qui se retirent dans les Cloîtres, des dispositions qui ne leur sont pas connues, & si l'on veut d'elles autant d'obéissance & de soumission qu'elles ont eu d'attachement à se conduire par leur volonté propre, & à s'abandonner en toutes choses à leur propre sens.

Erat de
la vie Re-
ligieuse.

CXXIX.

Les vérités s'affoiblissent tous les jours dans le cœur des hommes : bien-heureux celui qui n'est plus du monde, mais plus heureux celui qui n'en

Avanta-
ges de la
retraite.

entend point parler, & qui ne fait rien de ce qui s'y passe, il suffit de savoir qu'il y en a un, pour savoir en même temps qu'il est digne de compassion, & qu'on est dans une obligation éternelle de prier pour lui sans être informé du détail de ses maux & de ses dérèglements.

CXXX.

L'esprit
du monde
de opposé
à celui
de J. C.

Il est écrit que le monde ne goûte point les choses de Dieu, & que l'esprit de JESUS-CHRIST & le sien, ne se rencontrent point ensemble; l'un approuve ce que l'autre condamne; l'un méprise & rejette ce que l'autre recherche: & bienheureux sont ceux qui par un discernement de bénédiction entendent & s'attachent à la voix qui ne peut tromper, & qui n'ont point d'oreilles pour celle qui n'est que mensonge.

CXXXI.

Confiance
en
Dieu.

Il n'y a point de difficultés qu'on ne surmonte, quand on s'abandonne sans réserve entre les mains de JESUS-CHRIST, & qu'on met en lui toute sa confiance & toute sa force.

CXXXII.

Danger
de la re-
traite à

La retraite est d'une grande utilité quand elle est fondée sur des nécessi-

tés véritables ; mais il ne faut pas de certaines per-
douter qu'elle ne nous prive des plus sonnes.
grands secours que nous puissions avoir
pour plaire à JESUS-CHRIST & le
servir avec fidélité, lorsqu'elle n'a pas
de fondement & de raisons légitimes.

CXXXIII.

La paix est le trésor du cœur, c'est La paix du cœur la seule véritable.
par elle que nous possédons Dieu, &
il n'est pas possible qu'il se trouve dans
l'agitation & dans le trouble. Les Elus
de Dieu passeront de la paix du temps
dans celle de l'éternité, parce que ses
Elus sont ceux qui aiment sa Loi, &
que selon sa parole, il n'y a qu'eux
qui puissent jouir d'une paix profonde.

CXXXIV.

Il faut se rendre digne d'une sainte Une sainte vie prépare à une sainte mort.
mort par une sainte vie, & faire ce
que nous croyons qui nous peut obte-
nir de Dieu une protection puissante
dans le temps de la nécessité ; ce se-
roit inutilement que nous attendrions
de la bonté de Dieu la grace de bien
finir une vie que nous aurions mal
passée.

CXXXV.

Dieu ne nous visite par les maladies Avantage des maladies
qu'il nous envoie qu'afin de ne nous pas
surprendre, & de nous mettre en état

540 PENSÉES DE L'ABBÉ
de paroître devant lui, lorsqu'il lui
plaît de nous appeller, & nous ne ré-
pondons pas à ses desseins & aux mar-
ques qu'il nous donne de sa miséricor-
de, lorsqu'il n'est pas l'unique sujet de
nos entretiens & de nos pensées.

CXXXVI.

Faire le bien. Nous ne rendrons pas compte à
Dieu du bien que nous n'aurons pas
fait, quand nous n'aurons pas négligé
de le faire.

CXXXVII.

Utilité
des afflic-
tions. Nous devons souffrir non seulement
avec résignation, mais même avec joie,
que Dieu nous afflige dans le temps,
quand nous avons sujet de croire que
c'est pour nous épargner dans l'éter-
nité.

CXXXVIII.

Le souverain de tous les biens en
ce monde est celui de faire la volonté
de Dieu.

CXXXIX.

Pardon
des enne-
mis. Les hommes ne sont pas impecca-
bles; & si Dieu nous souffre avec nos
misères, il est bien juste de supporter
celles des autres.

CXL.

Avanta-
ge des af-
flictions. Si les hommes savoient ce que valent
les peines de cette vie, & combien el-

les sont bonnes pour la mort, il les rechercheroient avec empressement.

CXL I.

Celui qui n'amasse point pour l'éternité, quoiqu'il fasse, ne fait rien que dissiper & que détruire.

Négligence du salut, dangereuse.

CXL II.

La condescendance est utile & même nécessaire en quantité de rencontres; c'est un moyen efficace par lequel on détourne & on prévient de grands maux; il est beaucoup plus permis d'en user quand elle ne tend qu'à élever les personnes à une vie plus exacte & à une piété plus parfaite.

La condescendance nécessaire est souvent utile.

CXL III.

Tout le monde veut plaire, & il n'y a presque personne qui veuille dire la vérité.

La vérité souvent dissimulée.

CXL IV.

L'on déplaît à ceux à qui on ne veut pas ressembler, & ceux qui marchent par des voies larges, ne peuvent souffrir ceux qui en gardent de plus exactes & de plus étroites.

On ne sauroit plaire au monde si l'on ne suit pas ses maximes.

CXL V.

Ceux qui vivent dans la confusion ne peuvent s'empêcher de faire des injustices.

Il y a toujours de la confusion dans les injustices.

Délai de
la con-
version
dange-
reuse.

L'on se trompe quand on diffère l'affaire du salut, & que l'on se figure que peu de moments suffissent pour se préparer à un événement qui ne finira jamais, & que l'on est dans l'instant auquel on paroît devant Dieu; on l'est pour toujours, l'éternité ne souffre ni changement ni vicissitude; il n'y a point de retour pour réparer les dérèglements & les fautes passées; il ne reste qu'un remord & un regret immortel de les avoir commises, & l'on se repent pour lors sans aucune utilité d'avoir préféré les vains amusements de la créature à l'éternité de Dieu, qui devoit seul remplir la capacité de nos cœurs, & être l'objet unique de nos affections, de nos desirs, & de nos pensées.

CXLVII.

Mépris
des cho-
ses de la
terre.

C'est se tromper & vivre dans un aveuglement épouvantable, que de faire le moindre cas des choses qui ne font que se montrer & disparaître, & de négliger celles qui ne passeront jamais; l'éternité toute seule devoit être l'occupation d'un homme qui fait qu'il y en a une; & je ne puis comprendre qu'on donne ses soins à ce qui n'y a

point de rapport, & qui n'est pas capable de nous y conduire.

CXLVIII.

Dieu aime trop ceux qui le servent & qui sont à lui, pour souffrir qu'ils ne soient pas exercés, & qu'il se passe rien en eux, ou extérieurement ou intérieurement, qui ne leur donne quelque occasion de faire des actions de soumission, & de charité, de docilité, & de patience.

Utilité
des afflictions.

CXLIX.

L'on trouve dans le service de Dieu, & dans la persévérance, ce que tout le monde ensemble n'est pas capable de nous donner.

Avantage de servir Dieu.

CL.

Ce qui fait qu'on blâme d'ordinaire ce qui n'est pas blâmable, c'est qu'on juge d'une action par ce qu'elle paroît, & non pas par ce qu'elle est en effet.

Faux jugements injustes.

CLI.

Puisque les biens & les maux de cette vie ont une fin; les uns ne méritent point qu'on les craigne; & les autres ne sont pas dignes qu'on les desire.

Brièveté de la vie.

CLII.

La vie la plus longue n'est que d'un

Indifférence

pour les
biens &
les maux
de cette
vie.

moment, & c'est se tromper quand on la regarde autrement que comme une vapeur qui n'a nulle consistance ; la raison & la foi nous montrent qu'il n'y a point de vanité & d'extravagance pareille à celle de faire cas d'un instant qui est environné par des temps qui ne connoissent ni mesures ni bornes. Ces sentiments quand ils sont dans le cœur, adoucissent toutes les afflictions qui nous arrivent. Un véritable Chrétien ne se lasse jamais de ce qu'on appelle dans le monde disgraces, malheur, &c.

CLIII.

Il faut
avancer
dans la
vertu.

La vue d'un Chrétien doit être un avancement & un progrès continu. Le plus grand de tous les malheurs, est de laisser l'œuvre de Dieu imparfaite, puisqu'on n'y revient point pour l'achever, & qu'il demeure là pour jamais.

CLIV.

Soumis-
son en-
tière à
Dieu.

Il faut que tout cede aux ordres de Dieu ; & notre ressentiment ne doit pas être moins soumis à sa volonté, que l'a été la vie des personnes que nous regrettons. Tout ce qui est ici bas n'a ni consistance ni durée, il faut être toujours prêts de remettre

dans ses mains ce qu'il a mis dans les nôtres.

CLV.

La discussion que Dieu fera de nos œuvres sera si étendue & si exacte , Les Jugements de Dieu terribles. qu'il n'y a point de justice qui se soutienne devant lui , & c'est la miséricorde toute seule qui doit décider de notre éternité ; il n'y a que cela qui puisse faire trouver du repos & de la consolation à ceux qui sont occupés de la pensée de la mort ; la confiance ouvre les portes du Royaume de JESUS-CHRIST , & il ne les fermera point à ceux qui s'y présenteront, quand ils n'auroient d'autre dignité , ni d'autre mérite que celui d'espérer en ses bontés.

CLVI.

Les lumières, si elles ont été stériles , seront notre condamnation ; & la Connoître le bien & le pratiquer. vérité que l'on aura connue , si elle n'a point été suivie , fera que Dieu rendra sur nous des jugements plus rigoureux que si elle avoit été entièrement ignorée.

CLVII.

Les règles saintes , selon lesquelles on doit se conduire , sont ignorées dans Danger du monde. le monde ; & ceux qui sont assez heu-

reux pour les connoître, ne le sont pas assez pour surmonter les oppositions qu'ils rencontrent pour vaincre leur foiblesse, & se mettre au-dessus de ce qu'ils trouvent établi & autorisé par des exemples & des coutumes qui sont presque générales; quitter le monde, c'est se retirer d'une tempête dans laquelle il est presque impossible d'éviter le naufrage.

CLVIII.

Idem. L'ignorance de nos obligations n'est pas excusable, & ne nous met pas à couvert aux jugemens de Dieu.

CLIX.

Danger
de la
Cour.

Les Courtisans sont injustes dans leurs pensées; elles sont toujours pleines de malignité, ils sont comme les démons, ils se trahissent les uns les autres, & ils ne sont d'accord que lorsqu'il s'agit de persécuter & d'opprimer le juste.

CLX.

La jeunesse doit
craindre
de se
charger
de la conduite des
autres.

Il est dangereux de se charger dans la jeunesse de la conduite des âmes; ce qui fait que les hommes bâtissent inutilement, & que ce qu'ils élèvent n'a ni consistance ni durée; c'est qu'ils ne se donnent pas le loisir de jeter les fondemens, sans lesquels on ne peut rien faire de solide.

CLXI.

Dieu semble quelquefois se cacher & suspendre sa protection sensible ; nous devons pour lors nous servir de notre foi , elle est notre force , & le bras invisible sur lequel il faut nous appuyer ; il est utile de penser à la maladie dans la santé , & de se préparer à la tempête dans le temps de la tranquillité & du calme.

La foi nous rassure dans les sécheresses spirituelles.

Le mauvais usage que nous faisons de la vie , fait que nous nous rendons également indignes de vivre & de mourir.

Nous rendons notre vie inutile.

CLXII.

Si Dieu ne bénit & ne se mêle de nos travaux , il n'y a pas grande utilité à en espérer.

Secours de Dieu nécessaire.

CLXIII.

Il ne faut point souffrir de vuide dans notre vie ; tout ce que Dieu n'a point dans nos cœurs , il faut que la créature l'occupe dans une espece d'usurpation.

Dieu ou le monde nous occupent.

CLXIV.

Dieu nous juge sur les dispositions les plus secretes de notre cœur ; les hommes n'en connoissent que la surface , mais rien ne peut échapper à celui qui voit tout à découvert.

Dieu pénétre notre intérieur.

548 PENSÉES DE L'ABBÉ
CLXV.

Incon-
stance de
l'hom-
me.

Le propre des occupations du monde, est de distraire & de divertir de l'objet principal que l'on devroit avoir incessamment devant les yeux ; il faut s'adresser à Dieu , & lui demander qu'il fixe la mobilité de notre ame , qu'il lui donne cette fermeté qu'elle ne sauroit avoir que de lui , parce que nous ne sommes de nous-mêmes qu'inconstance & qu'incertitude ; & il se peut dire que depuis le péché , la créature change sans savoir pourquoi , & que Dieu qui est le principe de toute immutabilité s'étant retiré d'elle , elle est devenue flexible comme un roseau.

CLXVI.

Le cœur
& l'esprit
très-dif-
férents.

Il est très-aisé d'avoir l'esprit rempli de grandes vérités , & les mains aussi vuides que si l'on étoit privé de toutes ces lumieres.

CLXVII.

Prière.

Dieu veut qu'on lui demande les choses qu'il a résolu d'accorder , & sa bonté se plaît à être sollicitée.

CLXVIII.

Foiblesse
de l'hom-
me.

La sagesse humaine quelque éclairée qu'elle puisse être , est bien peu de chose si Dieu n'y donne sa bénédiction ; il n'y a de véritable lumiere que

la fienne , fans laquelle tout n'est que ténébres , que trouble , & que confusion.

CLXIX.

Comme Dieu forma le monde dans l'ordre , l'éclat & la beauté où nous le voyons d'un cahos effroyable ; il saura bien tirer sa gloire des choses qui paroissent y être les plus opposées ; il faut adorer en tout sa conduite ; il faut conserver la charité dans tous les temps , & plus encore lorsque l'on croit avoir sujet de se plaindre.

Dieu tire
sa gloire
de tout.

CLXX.

Les ames véritablement chrétiennes , & qui sont sincèrement à J E S U S - C H R I S T , n'ont pas besoin que les hommes les consolent dans les afflictions qui leur arrivent , quand on ne desire rien que dans l'ordre de Dieu , l'on trouve en lui & dans la soumission à ses volontés , ce qui peut être nécessaire pour le soulagement ; notre résignation est toujours supérieure à notre douleur , & le sacrifice que nous en faisons à Dieu dans la perte des personnes qui nous sont les plus cheres , est le moyen le plus prompt & le plus efficace dont nous puissions nous servir , non-seulement pour notre propre

Consolation
unique en
Dieu.

550 PENSÉES DE L'ABBÉ
consolation, mais encore pour le repos
des personnes dont elles regrettent la
perte.

CLXXI.

Prévenir
la mort. Le peu de temps que nous avons
souvent pour nous préparer à la mort,
fait qu'on ne sauroit se détacher trop-
tôt de ce monde, pour nous rendre di-
gnes de l'éternité.

CLXXII.

La mort
peu à
craindre
aux bons. Ce ne feront que ceux qui auront
gardé une vigilance exacte, & une en-
tière fidélité dans leur conduite, que
la venue de JESUS-CHRIST ne
pourra ni troubler ni surprendre.

CLXXIII.

S'atta-
cher aux
choses de
l'éterni-
té. L'inconstance & l'instabilité des cho-
ses humaines, au lieu d'une douleur vai-
ne & tout-à-fait inutile qu'elle produit
en nous, devroit seulement nous con-
vaincre que ce n'est pas à elles qu'il
faut s'attacher, mais seulement à celles
qui ne sont point sujettes au change-
ment.

CLXXIV.

Les sen-
timents
de l'es-
prit &
ceux du
cœur sont
bien dif-
férents. Quoiqu'on soit persuadé de la vani-
té des choses d'ici-bas, & qu'on ait
pour elles tout le mépris qu'elles mé-
ritent, ces riens nous arrêtent & nous
remplissent comme de grandes affaires,

& nous passons toute notre vie à faire sur les choses de la terre.
ce que nous ne pouvons empêcher de
condamner.

CLXXV.

Si l'on ne s'observe avec exactitude Obligation de la retraite.
dans la retraite même, & que l'on ne
se resserre dans les bornes de son état,
il est à craindre qu'on ne trouve dans
le fond de la solitude les bagatelles &
les vuides du même monde, dont on
pensoit s'être séparé pour jamais.

CLXXVI.

L'on hazarde toujours quand on se Danger de se produire dans sa jeunesse.
produit avant que d'avoir eu le temps
d'acquérir le fond & la capacité néces-
saire ; & rien n'empêche tant d'arriver
à une vertu consommée, que lorsqu'on
l'expose de bonne heure.

CLXXVII.

Pour trouver dans le Cloître le repos Attention sur soi-même, nécessaire dans la retraite.
& la paix sainte qu'on y cherche, il
faut mourir à toutes choses, non seu-
lement au monde extérieur, mais mê-
me à celui que l'on porte dans le fond
de son cœur, dans le secret de son
ame, sans quoi on rencontreroit dans
la solitude les mêmes maux, & les mê-
mes mouvements qu'on auroit voulu
éviter en se séparant des hommes.

552 PENSÉES DE L'ABBÉ
CLXXVIII.

Obéissance.

Le moyen le plus assuré, & par lequel nous ne saurions nous mécompter, c'est de préférer en toutes choses la volonté de nos supérieurs à la nôtre.

CLXXIX.

Amour de Dieu.

Dieu donne sa main & ne la retire jamais à ceux qui l'aiment, & l'amour que nous lui portons engage sa bonté, lie sa justice, & fait une sainte violence à sa miséricorde.

CLXXX.

Danger des conversations.

Il n'y a rien qui désèche davantage le cœur, ni qui ruine davantage la piété que les entretiens, qui n'ont point leur utilité; ceux qui aiment beaucoup à converser avec Dieu, gardent un grand silence avec les hommes.

CLXXXI.

Peu d'attention sur soi pendant la vie, peu de secours à la mort.

Tout passe dans le monde avec tant de rapidité qu'on se voit privé des avantages de la fortune, avant même qu'on s'aperçoive qu'on les possède; cependant nous n'en devenons ni meilleurs, ni plus détachés, ni plus avides, de ces biens éternels, qui seuls méritent place dans le cœur d'un homme qui a de la religion, & de la foi. Notre vie se trouve à la fin de sa course, si vuide, de ce qui devroit la remplir; qu'il

qu'il ne nous reste dans ce moment que la douleur de nous voir sans œuvres, sans mérites, & par conséquent sans espoir.

CLXXXII.

Comme il y a un temps où la vue de nos misères nous est utile; il y en a un aussi, où bien loin de l'être, elle ne fait que nous plonger dans l'amertume & dans l'affliction: Il est écrit: *Desiderium peccatorum peribit.*

Les regrets inutiles à la mort.

CLXXXIII.

Il n'importe que notre vie soit longue, mais il faut qu'elle soit sainte.

Bon usage de la vie.

CLXXXIV.

Quoiqu'il ne soit pas impossible de retrouver Dieu après l'avoir négligé, cependant on peut dire qu'il n'y a rien de plus rare. Après qu'il a parlé & frappé inutilement aux portes de notre cœur, il se tait & demeure dans un perpétuel silence: *Hæc fecisti & tacui.*

Abandon de Dieu.

CLXXXV.

Personne ne s'est jamais repenti de s'être hâté de se donner à Dieu; mais il y en a une infinité, qui pour avoir différé de le faire, répandront des larmes dans toute l'éternité, dont ils ne recevront ni rafraichissement, ni consolation.

Danger de différer la conversion.

554 PENSÉES DE L'ABBÉ
CLXXXVI.

Bien-
féance
dans le
monde,
nécessai-
re.

Il faut régler nos manieres d'agir avec les hommes, de telle sorte, qu'il n'y ait rien qui les effarouche, & qui les rebute; il faut plaire pour persuader, non par des complaisances basses, & par des condescendances contraires à ce qu'on doit à la vérité, mais par des airs qui engagent & qui attirent; lorsqu'on goûte les personnes, l'on est plus disposé à croire ce qu'elles disent, & à se laisser persuader.

CLXXXVII.

Consola-
tion dans
les afflic-
tions.

Les privations sont dures & douloureuses, quand il y a de la résistance dans le cœur, mais de quelque nature qu'elles puissent être quand on remonte à la source, & qu'on les voit dans leur principe avec un esprit de dépendance, elles nous produisent de véritables biens, & nous obtenons de Dieu dès ce monde même, la récompense du bon usage que nous en avons fait, en attendant la couronne qu'il nous prépare dans l'autre.

CLXXXVIII.

Avanta-
ge que
l'on trou-
ve dans
les enne-
mis.

C'est un grand ornement de paroître au Jugement de Dieu, chargé d'injures, & de marques de la mauvaise volonté des hommes, lorsqu'on les a endurés.

avec paix, avec patience, disons avec charité.

CLXXXIX.

Il n'y a point d'autre voie que celle que JESUS-CHRIST nous a marquée par sa parole & par son exemple ; un Chrétien ne doit point connoître d'autre perfection sur la terre que celle de l'aimer & de le suivre.

Voies
extraor-
dinares
suspectes.

CXC.

L'on voit très-souvent que ceux qui ont renoncé à des établissemens, & à des fortunes que les hommes appellent importantes, se reprennent de nouveau à des riens, qui rendent leurs premières démarches inutiles, & qu'après avoir rompu des cables, & brisé des chaînes de fer, des cheveux & des toiles d'araignées les arrêtent. Un Chrétien, ne comprendra-t-il jamais, que n'étant point destiné à moins qu'à posséder toute l'éternité, un Royaume de bénédiction & de gloire, la plus grande de toutes les extravagances, c'est de s'en priver volontairement par le plaisir qu'il prend à bâtir des maisons de boue & de paille ?

Le renon-
cement
entier est
nécessai-
re.

CXCI.

Quoique les solitudes soient des abris & des ports, on ne laisse pas quelque-

Cette
dans la
solitude.

556 PENSÉES DE L'ABBÉ
fois d'y faire naufrage, comme dans le
milieu de la mer.

CXCII.

Bien ju-
ger du
prochain.

Toutes les voies des hommes sont si
obscures & si ténébreuses, qu'il n'y a
que Dieu seul qui les connoisse parfai-
tement; & la charité veut qu'on juge
bien des intentions quand on les igno-
re, & qu'on ne fait pas précisément
quel est le mouvement de la conduite.

CXCIII.

Il n'y a
hors de
Dieu que
confu-
sion.

Nos voies ne sont droites qu'autant
que nous avons Dieu devant les yeux,
& pour peu qu'on s'en sépare, il n'y
a en nous que dérèglements & con-
fusion.

CXCIV.

Dieu
agit par-
tout pour
ses Elus.

La miséricorde de Dieu ne connoît
point de limites, & dans tous les lieux,
comme dans tous les états, sa main
toute puissante protège & soutient ceux
qui ont le bonheur d'être à lui.

CXCV.

Se méfier
des juge-
ments
que les
hommes
portent
de nous.

Il ne faut pas donner créance; ni
au bien ni au mal que l'on dit de
nous; souvent l'on attribue du mal que
nous n'avons pas. Pour du bien, il
y en a si peu, qu'on excède toujours
quand on en dit.

CXCVI.

La retraite est inutile, si elle ne nous purifie de toutes les impressions des choses du monde; il ne sert de rien de fuir les hommes, si l'on ne s'approche de Dieu; il faut, pour faire un véritable profit de l'avantage que nous avons d'être séparés d'eux, s'unir entièrement à celui pour l'amour duquel nous nous en séparons.

La retraite est inutile sans l'amour de Dieu.

CXCVII.

Il n'y a point de pureté que le commerce du monde ne ternisse, & il cache une malignité secrète & contagieuse, de laquelle il est presque impossible de se défendre; ceux qui le voyent avec le plus de sainteté ne s'en préservent pas entièrement, mais ils en reçoivent de plus légères atteintes; car soit peu, soit beaucoup, il faut, ou qu'il gâte, ou qu'il altère.

Danger du monde.

CXCVIII.

Quand on aime, & que l'on goûte la retraite & la solitude, & que l'on a mis son plaisir & sa consolation en Dieu seul, il en coûte pour descendre & s'arrêter sur la terre; elle n'est que pour ceux qui s'y attachent, & qui en ont les inclinations & les maximes; leurs pensées sont toutes terrestres comme leur cœur.

Douceur de la retraite.

558 PENSÉES DE L'ABBÉ
CX CIX.

Utilité
de la re-
traite.

La paix intérieure & les consolations sensibles sont d'ordinaire l'effet d'une longue retraite, & la récompense de la fidélité de ceux qui ont persévéré des temps considérables dans le service de Dieu. On quitte le monde à la vérité, mais le monde ne laisse pas de suivre ceux qui le quittent; & les habitudes qu'on y a contractées ne se détruisent que dans la suite & par l'application avec laquelle on veille sur sa conduite.

CC.

Fuite du
monde
nécessai-
re pour
nous unir
à Dieu.

Le grand secret pour sentir Dieu; pour acquérir sa présence, & pour empêcher qu'elle ne nous échappe, lorsqu'elle nous est devenue familière, c'est de n'aimer ni le monde, ni rien de ce qu'il renferme, que ce ne soit par rapport à Dieu, & pour l'amour de lui; & toutes les choses auxquelles nous donnons place dans notre cœur à cause d'elles-mêmes, sont des semences de ces égarements, & de ces aridités qui nous font tant de peine; posséder Dieu par l'action de l'esprit & par celle du cœur, est quelque chose de si grand, qu'il faut tout faire pour en obtenir la grace.

CCI.

On ne fauroit trop s'étonner qu'un homme fasse tout ce qui est en son pouvoir pour sa santé, & qu'il en fasse si peu pour son salut; qu'il prenne des soins presque infinis pour la conservation de son corps, & qu'il ne se puisse faire la moindre violence pour la sanctification de son ame, cela s'appelle vivre selon les sens, & non pas selon l'esprit, & préférer le temps qui n'est rien à l'éternité qui est tout.

Négligence des choses de l'éternité.

CCII.

La défiance de soi-même est utile quand elle ne cause ni trouble, ni découragement, ni confusion; mais au contraire, qu'elle nous tourne du côté de Dieu, & qu'elle nous porte à chercher dans sa protection ce que nous ne trouvons point dans notre faiblesse; nous ne nous mécomptons jamais quand nous espérons d'autant plus de sa miséricorde, que nous avons moins de raison d'espérer de sa justice.

La défiance de soi-même utile.

CCIII.

Notre réputation doit être entre les mains de Dieu; si elle est utile pour sa gloire, il la conservera; si elle n'y sert de rien, nous devons peu nous en embarrasser; il nous doit suffire d'é-

Nous devons sacrifier à Dieu notre réputation.

tre justifiés au jugement de Dieu , & dans le témoignage de notre conscience. Nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu, l'opinion des hommes , ne peut ni augmenter ni diminuer notre vertu.

CCIV.

Danger
de la
science.

L'érudition est l'écueil de l'humilité , & souvent la vanité qui est la production la plus ordinaire de l'étude, a fait mille blessures mortelles dans le cœur d'un homme savant , sans qu'il ait pu avec toute sa lumière , s'apercevoir de son désordre.

CCV.

Dieu est
jaloux de
ceux qui
sont à lui.

Il faut peu de choses pour éloigner Dieu des ames qu'il a séparées pour se les appliquer entierement, & qu'il s'est destinées , il les regarde, comme il dit lui-même, avec jalousie, & le moindre partage ou la moindre réserve lui est insupportable.

CCVI.

Défaut
d'inten-
tion gâte
nos ac-
tions les
meilleu-
res.

On se porte d'ordinaire au bien par des considérations qui sont humaines, quelquefois les intentions sont pures, mais il s'y mêle des incidents, & des circonstances qui ne le sont pas; on s'y recherche, on s'y trouve; de sorte qu'elles sont dignes de châtement, au

lieu de mériter des récompenses ; & il arrive souvent que Dieu s'irrite de ce qui satisfait les hommes.

CCVII.

Nous sommes bienheureux de ce que nos destinées sont entre les mains de Dieu ; pour les bornes qu'il veut prescrire à notre vie , il ne faut vouloir que sa volonté , & se soumettre à tous ses ordres dans une résignation parfaite.

*Incerti-
tude de
l'heure de
la mort ,
avan-
ta-
geuse.*

CCVIII.

Quoique nous ne mettions aucunes bornes à la charité que nous devons avoir pour nos ennemis , nous en pouvons mettre à notre confiance.

*La cha-
rité ne
nous en-
gagera à
la con-
fian-
ce.*

CCIX.

Il n'y a point de bonheur en ce monde , que celui d'être simplement ce que Dieu veut que nous soyons ; souvent nous mettons sa gloire où elle n'est pas , & nous prétendons nous décharger des fardeaux qui nous accablent , dans la vue que nous nous formons que nous serons plus libres , & que nous marcherons dans ses voies avec plus de légèreté ; cependant il nous les laisse , parce qu'il nous est plus utile de les porter.

*Ne vou-
loir que
ce que
Dieu
veut.*

562 PENSÉES DE L'ABBÉ
CCX.

Fidélité
pour
Dieu. Dieu est toujours le même pour ceux
qui le servent, & quand il s'est une fois
donné, c'est notre fidélité qui le retient
& qui le conserve ; notre ingratitude
seule l'oblige à se retirer.

CCXI.

Instabi-
lité du
monde.
Solidité
de la con-
fiance en
Dieu. Le monde nous amuse , & tout ce
que nous en pouvons espérer passe com-
me un éclair , il n'y a que la protec-
tion de Dieu qui soit d'une solidité im-
muable , elle peut seule nous garantir
des impressions funestes que les biens
& les maux de cette vie font sur nos
cœurs ; pour vivre & pour mourir heu-
reux , il faut être dans un abandonne-
ment entier entre les mains de Dieu.

CCXII.

Dieu seul
peut fixer
l'inquié-
tude du
cœur de
l'homme.
Plus nous réduirons notre esprit à
une vraie simplicité , plus Dieu fera le
Maître. On s'inquiète & on se tourmen-
te pour être à Dieu , & souvent au lieu
de sa parole qui feroit toute notre con-
solation , on fuit ses imaginations , on
s'égare soi-même , & l'on ne trouve
que trouble & qu'agitation.

CCXIII.

D'où
viennent
les con- Il est très-ordinaire de former des
desirs de conversion sans aucun effet ;

on tombe dans ce malheur quand on diffère de répondre à la voix qui nous parle ; une sainte vie est la seule préparation qui puisse nous assurer d'une sainte mort. versions tardives.

CCXIV.

L'exemple est le moyen le plus puissant dont nous puissions nous servir pour porter les autres à la vertu. Quand Dieu s'est fait connoître à nous, ce seroit un grand malheur de le cacher aux autres par notre conduite. Utilité du bon exemple.

CCXV.

Il faut nous mesurer en toutes choses sur les graces que Dieu nous a faites , & sur ce qu'il demande de nous. Quelle doit être la règle de nos devoirs.

CCXVI.

Les gens qui sont à Dieu couvrent les vertus réelles qu'ils ont reçues , & empêchent qu'elles ne paroissent. Ceux qui sont au monde s'en attribuent de fausses , & font montre de celles qu'ils n'ont pas. Réalité & fausseté des vertus.

CCXVII.

Les afflictions sont le partage des ames qui sont à JESUS-CHRIST ; comme rien ne les élève tant aux yeux de Dieu , il n'y a rien aussi qu'il leur procure davantage. Utilité des afflictions.

564 PENSÉES DE L'ABBÉ
CCXVIII.

Corres-
pondan-
ce à la
grace.

Les mêmes graces qui sauvent les uns , condamnent les autres ; ainsi il faut avoir une application toute particulière pour profiter des dons de Dieu , & faire valoir les talents que nous recevons de sa miséricorde.

CCXIX.

Bonté
de Dieu
pour ceux
qui le ser-
vent.

Dieu soutient les ames qui le servent. Lorsqu'il permet qu'elles soient dans les tentations , il ne manque jamais d'en adoucir l'amertume par des dispositions secretes qui sont de purs effets de sa miséricorde ; on ne peut se mécompter quand on s'abandonne à lui , il fait mêler les biens & les maux , & nous faire trouver notre avantage dans les uns & dans les autres.

CCXX.

Chemins
du Ciel.

Ce seroit une véritable témérité , de prétendre entrer dans le Royaume de Dieu par d'autres voies que celles par lesquelles il y a conduit ses Saints.

CCXXI.

Mérite
de la con-
fiance en
Dieu.

Il faut remettre son sort entre les mains de Dieu dans une croyance ferme , que rien ne lui est plus précieux que la sanctification des Elus , & que rien ne l'oblige davantage à prendre soin de les sauver que la confiance qu'ils lui témoignent.

CCXXII.

C'est un grand malheur quand on oblige Dieu à se repentir des marques qu'il nous a données de ses miséricordes, par la négligence que l'on a de s'en servir, & d'y répondre par la fidélité de sa vie.

Malheur
d'une
ame né-
gligente.

CCXXIII.

La communication & le commerce que nous conservons avec le monde, est un sujet d'une grande dissipation ; le cœur en reçoit des atteintes & des impressions si fâcheuses, qu'il est presque impossible qu'il ne tombe dans la langueur, & que la piété n'en soit altérée. L'on se remplit des personnes & des choses dont on s'occupe ; plus le monde a de part dans nos actions & dans nos pensées, moins nous en donnons à Dieu.

Danger
du com-
merce du
monde.

CCXXIV.

C'est une obligation indispensable à tous les Chrétiens d'être à Dieu, & d'éviter avec soin tout ce qui peut lui déplaire ; mais ce devoir doit être réglé par proportion aux graces que nous avons reçues de sa divine bonté ; il ne se contente pas des sentiments de notre cœur, il veut des œuvres, & qu'il n'y ait rien dans toute notre vie qui

Etre à
Dieu sans
partage.

566 PENSEES DE L'ABBÉ
ne soit dans son ordre & selon ses des-
seins.

CCXXV.

Point de réserve à l'égard de Dieu. Dieu ne veut point que les ames qu'il a touchées de sa crainte, & qu'il a retirées par sa miséricorde des voies de la mort, aient pour lui des réserves, qu'elles se laissent salir par les affaires & les communications du monde, qui n'inspirent que des maximes & des affections toutes contraires à celles qu'il exige des personnes qui ont le bonheur de le servir.

CCXXVI.

Combien l'esprit de parti est dangereux. Il est dangereux de prendre parti dans les contestations qui s'élèvent dans l'Eglise; l'on se conduit aisément dans les rencontres par sa passion; on agit par tempérament, on se déguise à soi-même; l'on se couvre du prétexte de l'amour de la vérité, & l'indignation est souvent regardée comme une sainte ardeur. Ce qui fait que la vérité qui a occupé nos premières vues, dégénère en injustice, & que la charité se change en des sentiments de mépris ou de haine contre ceux qui sont d'un sentiment contraire. Nous devons beaucoup à la vérité, nous ne devons pas moins à la charité; ne peut-on défendre l'une sans l'autre?

CCXXVII.

Souvent les affaires qui sont de Dieu se ruinent , & n'ont rien moins que le succès qu'on en espere , parce qu'on s'ingere de soi-même , & qu'on s'en mêle sans mission. Souvent Dieu a détourné ses regards de ses ouvrages , à cause de l'indignité des mains qui s'y étoient appliquées.

On ne doit jamais s'ingérer de soi-même des œuvres de Dieu.

CCXXVIII.

Nous nous garantirons de toutes les tentations de découragement & de défiance qui pourroient nous arriver , si nous animons nos actions d'une entière confiance en la bonté de Dieu , & si nous nous appuyons sur l'assurance qu'il nous a donné lui-même , que ceux qui espèrent en lui ne seront point confondus.

Remede au découragement.

CCXXIX.

Rien n'est plus propre à nous garantir de l'ennui qui nous trouble souvent dans la retraite , que de penser que nous attendons JESUS-CHRIST , que son retour en ce monde ne feroit être éloigné, qu'il n'y a point d'instant dans lequel il ne puisse nous surprendre , & que lorsqu'il fendra les nuées & viendra environné de feux & de flâmes pour juger les morts , ceux-

Remede à l'ennui de la solitude.

là seulement le verront avec consolation , qui auront vécu dans l'attente comme dans la foi de son avènement.

CCXXX.

Danger
du mau-
vais
exemple.

Il faut éviter avec soin toutes les compagnies qui peuvent nous éloigner de Dieu , rien n'est plus à craindre que le mauvais exemple , & l'on fait assez souvent, par complaisance, ce qu'on ne feroit pas par inclination.

CCXXXI.

Motifs
pour l'au-
mône.

Rien ne nous est plus recommandé dans l'écriture que de secourir les pauvres , ils sont les membres de JESUS-CHRIST , nous faisons pour lui , ce que nous faisons pour eux. Si nous sentons nos besoins , nous serons très-disposés à soulager ceux des autres.

CCXXXII.

Excuser
les dé-
fauts du
prochain.

La bonté de Dieu à excuser nos défauts , doit nous engager à supporter ceux des autres ; il est plus sûr d'excuser le mal où il est , que de le condamner souvent où il n'est pas.

CCXXXIII.

Modéra-
tion à
soutenir
ses senti-
ments.

Ne soutenons jamais nos sentiments avec trop d'ardeur & de vivacité ; il vaut mieux céder par prudence , que de l'emporter aux dépens de la charité.

CCXXXIV.

Les bienféances nécessaires à notre état , ne nous dispensent jamais des Loix du Christianisme ; l'on peut en jouir , mais il n'est jamais permis de s'y attacher. Une Loi qui vient d'une moindre autorité , doit céder à celle qui vient d'une autorité supérieure.

Belle maxime de morale.

CCXXXV.

Recevons les dignités , les biens & les honneurs qui nous arrivent comme venants de la main de Dieu , ne les prévenons point par nos desirs , & soyons toujours en état d'en souffrir la privation avec résignation & avec paix.

Indifférence pour les biens du monde.

CCXXXVI.

Il nous est permis , & l'on est même quelquefois obligé de résister aux injustices des hommes ; mais il faut que cela se fasse d'une manière qui fasse connoître que ce n'est point la passion , mais la justice seule qui nous fait agir.

Com-ment il faut s'opposer aux injustices.

CCXXXVII.

Le poids de notre autorité ne doit jamais servir à accabler personne, elle nous est donnée de Dieu pour faire le bien , & jamais pour faire le mal ; *Sic præsis ut profis* , dit S. Bernard.

Usage de l'autorité.

570 PENSÉES DE L'ABBÉ
CCXXXVIII.

Amitié
subordon-
née à la
justice.

Nous devons à nos parents & à nos amis, une déférence & une honnêteté qui soit connue de tout le monde ; mais la complaisance que nous avons pour eux ne doit jamais nous porter à commettre des injustices ; ce que l'on doit à Dieu, doit l'emporter sur toutes choses.

CCXXXIX.

Conduite
à l'égard
des do-
mestiques.

Il est d'une grande importance de régler sa conduite dans le gouvernement de sa maison. Nos domestiques nous doivent le service, nous leur devons le bon exemple, l'attention sur leur conduite, & un air de bonté qui adoucisse le joug de la servitude. D'où vient qu'ils ne sont pas à notre place ? Pourquoi ne sont-ils pas nos maîtres ? C'est ce qu'il faut se dire quelquefois.

CCXL.

Utilité
des souff-
rances.

La croix est essentielle à un Chrétien ; vivre en Chrétien, c'est vivre dans la souffrance ; rien n'est plus capable de corrompre le cœur, qu'une trop grande & trop longue prospérité : rien n'instruit davantage que l'adversité.

CCXLI.

Règle
contre les
illusions.

La prudence est la directrice de la

piété , & de tous les bons desseins ; la charité de Dieu est toute pleine de sagesse ; tout ce qui n'est point selon les regles , quelque bien qu'il paroisse ne l'est point en effet ; c'est la regle pour se défendre des illusions.

CCXLII.

Une vie commune ne suffit pas pour ceux que Dieu n'a retirés du monde ^{Suivre les desseins de Dieu.} qu'afin qu'ils eussent le moyen d'en mener une extraordinaire. Qu'on est heureux de n'être rien dans le monde , & de tourner toutes ses espérances du côté de l'éternité !

CCXLIII.

Ce qui doit établir notre confiance , ^{Motif de confiance.} c'est que les bontés de Dieu sont infinies , & que nos infidélités ont des bornes , quelque grandes & quelque nombreuses qu'elles puissent être.

CCXLIV.

Il ne suffit pas de s'humilier aux yeux de Dieu , il faut encore le faire ^{Avantage de l'humilité.} devant les hommes. Dieu cède aux âmes humbles , & il ne résiste point à un cœur contrit & humilié.

CCXLV.

C'est faire injure à Dieu , que de mettre des bornes à nos espérances , ^{Tout espérer de Dieu.} puisqu'il n'en met pas à l'amour qu'il

572 PENSÉES DE L'ABBÉ

a pour nous ; plus nous nous estimons indignes d'être écoutés de Dieu , plus nous devons le presser de soulager notre extrême misère.

CCXLVI.

Utilité
des pei-
nes inté-
rieures,

Dans quelque peine intérieure que l'on se trouve , il faut attendre Dieu dans le silence & dans la paix ; l'insensibilité où il permet que l'on se trouve quelquefois a ses usages & ses utilités ; la fermeté de notre foi , & la fidélité à nos devoirs, touchent le cœur de Dieu, & sollicitent puissamment sa miséricorde.

CCXLVII.

Moyen
de plaire
à Dieu.

Tant que le péché sera l'objet de la haine de notre cœur , notre cœur sera l'objet de l'amour de Dieu.

CCXLVIII.

Ce qu'on
doit à la
vérité.

Il ne faut pas s'aimer plus que la vérité , & l'on ne doit pas appréhender de s'exposer , quand il est question de la soutenir & de la défendre.

CCXLIX.

Mérite
de la cha-
rité.

La charité fait le mérite de nos actions , & l'on plaît à Dieu à proportion qu'on l'aime.

CCL.

La sim-
plicité
est la

La simplicité nous donne la paix & la tranquillité , hors d'elle il n'y a que

trouble & qu'inquiétude ; cette simplicité consiste à se retrancher tout ce qui est inutile , & à se contenter du seul nécessaire.

source de
la tran-
quillité.

CCLI.

Le bonheur de l'homme ne se ren-
contre point dans les choses créées ,
nous cherchons quelque chose qui n'est
pas de ce monde. L'idée que Dieu
nous en donne , produit l'amour , l'a-
mour , le desir , mais ce desir ne pro-
duit le plus souvent que des soupirs ;
& il semble , que plus notre cœur s'é-
leve vers cet objet , plus cet objet se
hausse & s'éloigne de notre cœur.

Le cœur
n'est pas
fait pour
les créa-
tures.

CCLII.

Il n'en est pas de même des créatu-
res ; elles nous suivent par tout ; elles
se présentent incessamment à nos yeux ;
& par nos yeux , elles entrent dans no-
tre esprit ; elles le partagent & y por-
tent avec elles l'inquiétude & la dis-
sipation.

Combien
le monde
est dan-
gereux,

CCLIII.

La parole & la conversation quel-
que réglées & innocentes qu'elles puis-
sent être , ne laissent pas de faire en
nous des impressions fâcheuses , & de
causer des désordres qui ne se répare-
ront qu'avec peine ; elles nous ouvrent

Danger
des con-
versa-
tions.

les portes comme pour sortir hors de nous-mêmes ; elles nous remplissent de fantômes & d'imaginations vaines qui sont les sources malheureuses de ce nombre presque infini de distractions & d'affoiblissements que nous sentons dans la prière & dans les autres exercices de piété ; pour être véritablement à Dieu, il faut chercher la solitude,

CCLIV.

La volonté de Dieu, vraie nourriture de l'âme.

JESUS-CHRIST dit que sa nourriture est de faire la volonté de son pere ; nos vuides & nos aridités viennent de ce que nous ne nous nourrissons pas de cette viande ; elle ne nous manque jamais , puisqu'on ne peut se dispenser de faire la volonté de Dieu ; mais ce n'est pas assez de la faire , il faut la vouloir. Les démons la font , malgré eux , ils voudroient bien ne la pas faire.

CCLV.

Compara-
raison
d'un pé-
cheur &
du démon.

Tout obéit à Dieu sans contrainte ; toute la nature se porte à executer ses ordres , c'est ce qui donne le mouvement à tous les êtres , le démon & le pécheur sont les seuls qui obéissent malgré eux.

Nous devrions être en ce monde
comme les Saints Peres étoient dans ^{Vivre}
les limbes , c'est-à-dire, vivre dans l'at-
tente de ^{J. C.}
foi , dans l'attente , & dans un saint
empressement de l'avénement de JE-
SUS-CHRIST.

F I N.



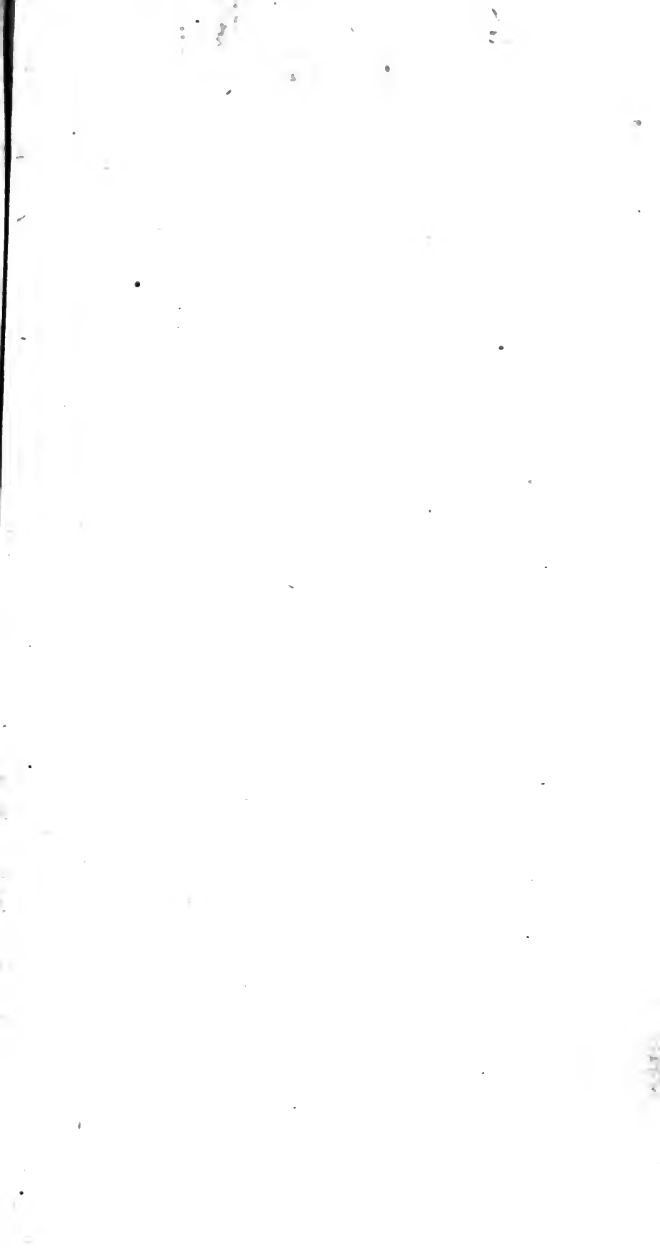
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1910

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

1910





845K





a39003



009521567b

